


U d/of OTTAWA

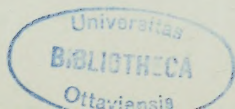


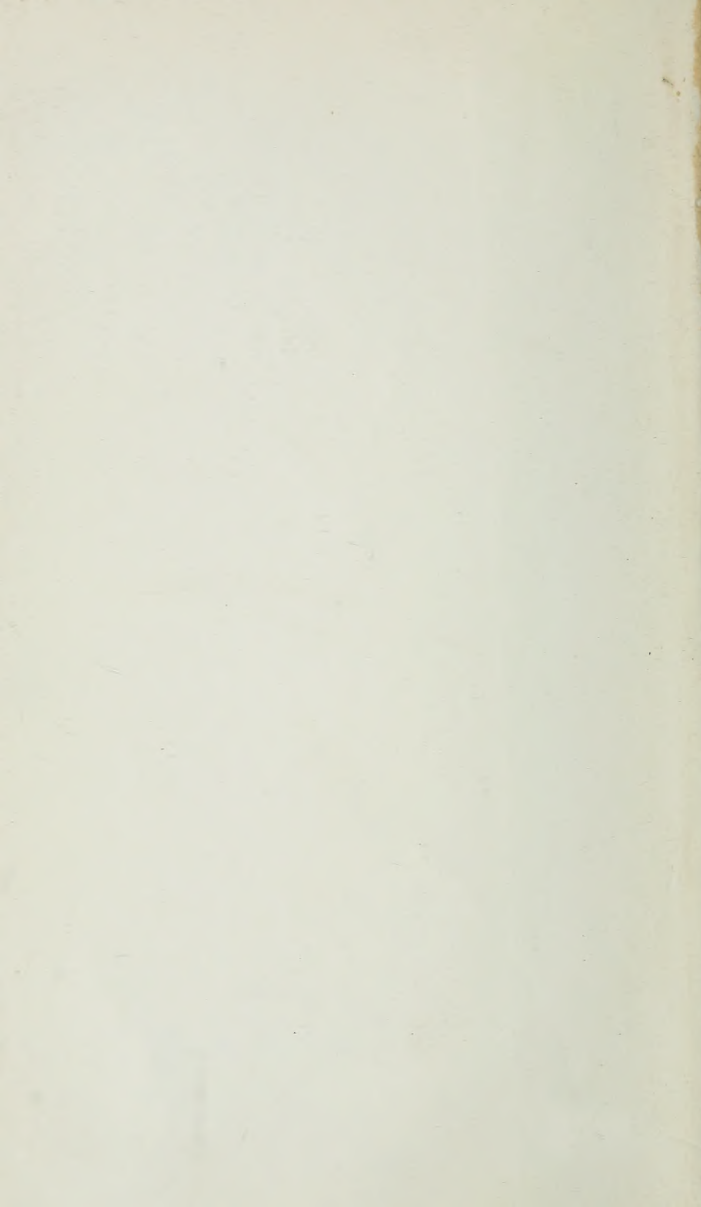
39003002248705



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

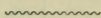
DEC 15 1971





Livre offert à la bibliothèque
la première classe Française
une sous-graduée de 1907.
Emma Larc

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS



Alphonse Daudet

Congrégation de Notre-Dame
Ottawa.

Collège Notre-Dame
175, rue Metcalfe
Ottawa.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Pages choisies des Grands Écrivains

Thiers (G. ROBERTET).

Mignet (G. WEILL).

Jean-Jacques Rousseau (S. ROCHEBLAVE).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. ; relié toile, 3 fr. 50.

Homère (M. CROISSET).

Cicéron (P. MONCEAUX).

Virgile (A. WALTZ).

Rabelais (ED. HUGUET).

Shakespeare (E. LEGOUIS).

Bossuet (A. GAZIER).

M^{me} de Sévigné (RENÉ DOUMIC et
L. LEVRAULT).

Lesage (P. MORILLOT).

Voltaire (F. VIAL).

Diderot (G. PELLISSIER).

Buffon (P. BONNEFON).

Baumarchais (P. BONNEFON).

Gœthe (P. LASSERRE et P. BARET).

Schiller (L. ROUSTAN).

J. de Maistre (H. POTEZ).

M^{me} de Staël (S. ROCHEBLAVE).

Chateaubriand (S. ROCHEBLAVE).

Stendhal (H. PARIGOT).

Balzac (G. LANSON).

Guizot (M^{me} GUIZOT DE WITT).

Henri Heine (L. ROUSTAN).

Victor Cousin (T. de WYZEWA).

Sainte-Beuve (H. BERNÈS).

R. P. Gratry (M. PICHOT).

A. de Musset (P. SIRVEN).

P. Mérimée (H. LION).

Alex. Dumas (H. PARIGOT).

Dickens (B.-H. GAUSSERON).

Th. Gautier (P. SIRVEN).

George Sand (S. ROCHEBLAVE).

G. Flaubert (G. LANSON).

Ernest Renan.

J.-M. Guyau (A. FOUILLÉE).

Tourgueneff (R. CANDIANI).

Carlyle (É. MASSON).

Alphonse Daudet (G. TOUDOUZE).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 ; relié toile, 4 fr.

J. Michelet (CH. SEIGNOBOS, sous la direction de M^{me} MICHELET).

Un vol. in-18 jésus, broché, 4 fr. ; relié toile, 4 fr. 50.

Pages choisies des Auteurs contemporains

René Bazin (D. METTERLÉ).

Paul Bourget (G. TOUDOUZE).

Jules Claretie (H. BONNEMAIN).

Anatole France (G. LANSON).

E. et J. de Goncourt (G. TOUDOUZE).

Pierre Loti (H. BONNEMAIN).

Hector Malot (G. MEUNIER).

André Theuriet (H. BONNEMAIN).

Tolstoï (R. CANDIANI).

Émile Zola (G. MEUNIER).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 ; relié toile, 4 fr.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Hollande.

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Alphonse Daudet

Avec une Introduction par Gustave TOUDOUZE

TROISIÈME ÉDITION



808.5
Diététique-Sciences domestiques
UNIVERSITE D'OTTAWA

PARIS

Librairie Armand Colin

5, rue de Mézières, 5

1905

Tous droits réservés.

Universitas
BIBLIOTHECA

Ecole de Sciences domestiques
Congrégation de Notre-Dame

PQ

2216

.A14T6

1905

ALPHONSE DAUDET

INTRODUCTION

I

Une phrase lumineuse, ailée, qui enveloppe d'une clarté définitive, inoubliable, tout ce qu'elle touche, qui fait ressortir en un relief éblouissant tout ce qu'elle rencontre, qui hausse jusqu'à la synthèse décisive du type toute figure de réalité qu'elle décrit, — telle est la caractéristique du talent d'Alphonse Daudet.

Les recoins les plus obscurs des humbles logis, les âmes ignorées qui flottent dans les misérables, les vertus enfouies dans les êtres les plus disgraciés, étincellent brusquement dès que les effleure la magie de sa plume ; par contre il inonde de la même lumière l'hypocrisie, tapie sournoisement au fond des âmes ténébreuses des puissants et des riches, la lâcheté, le mensonge des cœurs, projetant à travers toutes les classes de la société, comme un faisceau de rayons pénétrants, auxquels nul ne peut échapper.

Divers et multiple, car il a touché à tous les genres, porté sa curiosité et sa sincérité à travers toutes les formes de la Littérature, de la poésie au théâtre, du conte à la critique, de la nouvelle au roman, son œuvre flamboie au sommet de l'Humanité, la guidant, l'enseignant, la consolant et la vengeant, torche superbe.

inextinguible, aux flammes onduleuses, variées, image exacte de la Vie.

Alphonse Daudet, plus que tout, c'est la vie réelle, une force dissimulée sous l'accord mélodique et parfait de toutes les parties de son œuvre, d'où ne sont exclues ni l'autorité, ni l'ironie, ni la satire : à le regarder, on devine tout cela dans cette tête d'une beauté si pure, avec l'ampleur magnifique du front, taillé comme un marbre grec sous les longs cheveux bouclés, la ligne parfaite du nez, l'arc régulier des sourcils, la caresse de l'œil et le sourire de la bouche. Chez lui, la pensée, une pensée toujours élevée, noble et vivifiante, habite un véritable temple, un palais de divinité.

C'est même cette grâce, ce charme émanant si impérieusement, si tendrement, de l'homme, qui ont empêché beaucoup de ses critiques et quelques-uns de ses admirateurs de découvrir dans ses écrits la puissance réelle qu'ils possédaient, puissance voilée sous les dehors séduisants de la phrase, du ton, du style et de la tournure d'esprit, de même que la beauté de ses traits faisait oublier de constater la musculature robuste de son corps et la vigueur de ses membres.

De plus, certains de ses lecteurs continuaient à rester sous l'impression de ces légendes qui s'établissent si facilement dans la Littérature et qui veulent classer, enfermer, dès ses débuts, un écrivain dans ses premières productions, sans vouloir admettre ou reconnaître les améliorations, les transformations, les progrès inhérents à celui qui ne se contente jamais, absorbé par cette unique préoccupation, toujours faire mieux, toujours chercher au delà de ce qu'on a fait.

La vérité, ainsi que nous le verrons plus loin dans le cours de cette étude, c'est que Alphonse Daudet a eu, dans sa production, trois périodes bien tranchées, bien caractérisées, et que chacune d'elles répondait à une période identique de son existence ; mais ce que nous devons considérer ici, c'est la résultante de ce progressif effort, c'est l'ensemble de son labeur, et la conclu-

↑ juste avant situer le premier et 3 étapes

sion est qu'il demeurera surtout dans l'histoire de nos lettres contemporaines comme un des plus complets et des plus admirables créateurs d'humanité que nous ayons eus.

La raison, bien simple, s'en trouve dans son amour de la vie.

Ce qui domine en effet, chez Alphonse Daudet, chez l'homme aussi bien que chez l'écrivain, c'est l'ardente passion de la vie. Elle éclate dans chacune de ses œuvres, elle envahit ses livres, elle déborde incessamment, parfois malgré lui, elle rayonne de lui comme d'un foyer inextinguible; et elle lui attirera ces inimitiés, incompréhensibles vis-à-vis de l'homme de tendresse, de charité, de dévouement, de bonté, d'affection profonde qu'il se montra toujours, cet homme bienfaisant et d'humanité si grande, que tous ceux qui l'ont approché, que tous ceux qui eurent l'honneur et la joie de pouvoir devenir ses intimes, purent apprécier à sa juste valeur.

C'est à cet amour de la vie, peut-être, qu'il dût d'être notre romancier le plus vraiment évocateur de réalités.

Réaliste, nul ne le fut plus sincèrement, plus entièrement que lui, qu'un unique démon possédait, l'éternel et renaissant souci de faire vrai, de peindre d'après nature, ainsi qu'en témoignent les innombrables carnets de notes qu'il a laissés, *Notes sur la vie*, comme a été si justement intitulé le recueil de certaines de ces notes, publiées en un volume par les soins pieux de sa femme et de ses enfants. La vie ! C'était le mot qui le hantait, le mot qu'il prononçait à la fois avec ardeur et avec respect. Certes il ne méprisait pas l'imagination, il en usait au besoin, mais il la soumettait toujours à la réalité des choses, à la vraisemblance, à la vie.

On peut dire que ce fût l'obsession de toute son existence d'écrivain et qu'il ne faillit jamais à mettre d'accord dans ses livres, cet amour de la vérité, qui était l'amour de l'humanité réelle, de la vie, avec son

cerveau d'imaginatif, de rêveur et de poète. Il ne rêvait, il n'imaginait que dans la vie et avec la vie.

Comme il comprenait la portée si grande de toute œuvre qui la traduisait, cette vie ! Comme il savait éloquemment la faire comprendre à ceux qui venaient lui demander conseil et à qui il disait toujours : « Écrivez ce que vous avez vu, ce que vous avez senti, ce que vous avez souffert, et vous verrez quel beau livre vous ferez ! »

Aucune merveille d'imagination ne valait pour lui la peinture exacte d'une chose vraie, d'un fait réel, d'une sensation sincère. Et cette foi en la vérité, il finissait par l'inculquer aux amis, aux jeunes gens, aux débutants qui l'entouraient et qui tous, ou presque tous, un jour ou l'autre, ayant suivi son conseil, créaient l'œuvre qui persuade, qui charme, qui émeut, l'œuvre qui a le cri de vérité et qui éclate vibrante, vivante elle-même au milieu des autres œuvres, la belle œuvre. Combien lui ont dû ainsi d'avoir produit cette belle œuvre !

Ce besoin de la vie n'excluait cependant pour lui ni l'imagination, ni l'invention, ni la composition, ni l'art ; mais pour qu'une œuvre eût quelque chance de solidité, de durée, il demandait pour elle cette base solide, sans laquelle elle ne pouvait être que précaire et imparfaite.

Aussi ce contemplateur perspicace et profond de la vie était-il complété par un merveilleux artisan de la forme, par un méridional amoureux de la phrase comme un joaillier du bijou qu'il cisèle, par un latin épris de sa langue et soucieux de la signification exacte des moindres mots.

C'est cette harmonie parfaite, cette mélodie caresseuse, cette orfèvrerie délicate et musicale du style, qui, enveloppant ses œuvres, les sertissant, les rendant si persuasives et si attrayantes, ont fait négliger ou ont masqué les qualités de force, d'énergie, de puissance, les réalités implacables, les détails saisis-

sants dont elles sont pleines. Là encore il se montrait l'apôtre logique de la vérité ; là encore il faisait vrai : car cette harmonie, cette mélodie, cet ordre de composition ils existent dans la Nature, ils sont l'indispensable équilibre de la vie.

C'est le souci de la vie qui a accaparé toutes les forces vives d'Alphonse Daudet ; c'est pour peindre exactement la Vie, qu'il s'est courbé sur elle, l'étudiant, la poursuivant sous toutes ses manifestations ; sans avoir lui-même la crainte de la mort, il a été un passionné de la vie et il a succombé à cette tâche.

On pourrait presque dire que, dans son âpre et persévérante analyse, il a vidé cette large coupe de l'Humanité, où bouillonnait la liqueur dangereuse, mortelle, la liqueur de la vie, qui devait, foudroyant poison, le tuer si brusquement.

Dans *la Mort de Socrate*, Alphonse de Lamartine décrit en ces termes la coupe dans laquelle le philosophe grec va boire la ciguë :

... Sur les flancs arrondis du vase aux larges bords,
 Qui jamais de son sein ne versait que la mort,
 L'artiste avait fondu sous un souffle de flamme
 L'histoire de Psyché, ce symbole de l'âme ;
 Et, symbole plus doux de l'immortalité,
 Un léger papillon en ivoire sculpté,
 Plongeant sa trompe avide en ces ondes mortelles,
 Formait l'anse du vase en déployant ses ailes....

Ce papillon, voici qu'il voltige au-dessus des œuvres d'Alphonse Daudet, de ces œuvres entièrement remplies par l'âme intelligente, la pensée ($\psi\upsilon\chi\eta$ -*Psyché*) du grand écrivain trop tôt disparu.

Il n'est plus, mais son âme merveilleuse nous reste ; cette âme vivante, alerte, ailée, cette âme profonde et charmeuse, cette âme compréhensive, nous la retrouvons éparse et variée dans chacun de ses livres, qui sont une parcelle lumineuse de lui-même, de ce qui survit de son être.

Et l'histoire de *Psyché*, ce symbole de l'âme, et le léger

papillon, ce symbole plus doux de l'immortalité, demeureront gravés aux flancs des œuvres du littérateur, ces œuvres toutes grondantes de vie, d'une vie terrestre, humaine, de cette existence d'ici-bas qu'il a changée contre la vie éternelle, après avoir lui aussi épuisé la coupe fatale, vidé la coupe de mort, la coupe qui donne l'immortalité.

II

Pour bien comprendre Alphonse Daudet, pour juger son œuvre avec toute l'impartialité nécessaire, il importe de l'étudier dans sa vie autant que dans ses écrits et de ne pas séparer l'homme de ses livres. Déjà malheureusement les années, écoulées depuis que ce regretté et noble esprit n'est plus parmi nous, nous permettent d'avoir sur lui la vue d'ensemble indispensable pour mener à bien une pareille étude.

Ce qui frappe aussitôt, au premier regard, c'est cette division à laquelle je faisais allusion dans le chapitre précédent, division si caractéristique qui partage en même temps son existence et sa production en trois périodes bien nettes :

1^o La jeunesse, douloureuse d'abord, puis gaie, folle, enthousiaste, ardente, avec, dans les veines, dans la vision, toute la flamme éblouissante du Midi.

C'est une période qui coule sans qu'il pense à l'avenir, dans la joie exubérante d'exister, de se dépenser, de vivre. Sous sa plume, les vers, les contes, les nouvelles, les premières tentatives au théâtre naissent, semble-t-il, sans effort, par une floraison spontanée de son cœur et de son cerveau, débordants de grâce, de charme et d'esprit. Le Midi chante en lui naturellement.

2^o L'homme fait est soudainement mûri par la terrible secousse qui a ébranlé la France et l'a bouleversée de fond en comble, — la guerre de 1870-1871.

L'avenir se dresse devant lui avec tous ses devoirs, toutes ses nécessités ; l'ambition lui vient, ambition forte et généreuse. Il a une vision plus raisonnée, plus précise des êtres et des choses, de la vie réelle ; son étude se fait plus approfondie, plus serrée, plus âpre aussi ; les caractères, les types l'attirent et le retiennent : il les fixe d'une manière durable dans des ouvrages de longue haleine, dans le livre, au théâtre. Le poète est devenu le grand romancier, l'auteur dramatique applaudi et discuté.

3° L'apogée de l'âge mûr.

La maladie, en frappant le corps, a décuplé la puissance du cerveau ; toute la force, toute l'énergie, toute la vie se sont réfugiées au sommet de l'être, à la tête, ainsi qu'en une citadelle suprême, imprenable. Le poète, le romancier, l'auteur dramatique, est devenu le penseur.

Il est comme un phare merveilleux, dont la base, en butte aux assauts des lames, est battue cruellement par toutes les colères de l'Océan, et dont la lumière, feu sacré, continue de brûler brillante, plus vive dans les ténèbres envahissantes, éclairant la route pour les autres, demeurant la haute flamme protectrice et conductrice qui illumine et qui sauve.

De plus, martyr de la douleur, il n'a qu'un désir, être pour tous le *Marchand de bonheur*. Il maîtrise sa souffrance de tout le stoïcisme de sa volonté souriante et il domine son œuvre de toute l'élévation de sa pensée sublimisée.

Une fois le principe de ces trois périodes établi sur ces solides assises, il devient facile de poursuivre l'examen et l'analyse des œuvres du grand écrivain.

Étroitement mêlées à sa biographie, enlacées à lui-même d'un souple et continu feston, ces œuvres, par l'intensité de leur relief, par la réalité de leurs détails, par leur tendresse de cœur, par leur émotion, par leurs joies, leur ironie et leurs douleurs, sont comme les étapes pensées et écrites d'Alphonse Daudet, une incen-

sante émanation de son être et des êtres qui l'entourent, de ceux qu'il observe, un fleuve de vie aux belles vagues harmonieuses battant les plages sonores, les plages retentissantes de l'Humanité.

III

PREMIÈRE PÉRIODE

Logique avec les premiers instincts de sa toute petite enfance, conséquent avec sa nature, toujours sincèrement semblable à lui-même, Alphonse Daudet, toute sa vie, fût et devait forcément être un indépendant.

Il suffit de pénétrer un peu avant dans son histoire, de relever les détails exacts, les détails minutieux de sa biographie pour comprendre que c'est précisément par suite de cette droiture d'existence qui l'empêchait de se mentir et de ne pas rester lui, vraiment lui, qu'il se refusa à entrer à l'Académie Française, où sa place demeura toujours vacante, et qu'il protesta si vigoureusement contre ceux qui, par une méconnaissance absolue de son être intime, par une ignorance complète de son passé d'indépendance, tentaient de le classer dans une école littéraire et de l'enfermer dans une chapelle artistique : — sa seule école était la Vie, sa seule chapelle, la Vérité.

Raconter sa vie, en même temps que c'est constater cet esprit d'indépendance, c'est aussi expliquer les causes de son talent; c'est encore montrer le rude et cruel apprentissage auquel il fut soumis dès l'âge le plus tendre avant d'arriver à la place conquise de haute lutte par ses seuls efforts, sa seule persévérance, sa seule valeur. Son talent fût trempé doublement au feu de la misère dans sa première jeunesse et de la douleur dans son âge mûr.

Le 13 mai 1840 Alphonse Daudet, troisième fils de Vincent Daudet, naissait à Nîmes, dans cette ville mar-

quée d'une si forte empreinte par les Romains avec ses Arenes, sa Maison Carrée, mais qui fût également un des centres intellectuels, un des *collèges de la gaie science* des gracieux poètes du Moyen Age avant de devenir le terrain des luttes sanglantes du xv^e siècle et des sinistres scènes de barbarie de la Révolution et de la Restauration.

Toutes ces impressions du sol natal on en retrouve peut-être quelques traces dans le Celto-Latin que fût Alphonse Daudet et dans son génie personnel; il y acquit sa vision directe des réalités douloureuses et passionnées de la vie, son charme délicat de poète, et cette phrase mélodieuse, robustement construite, comme frappée au sceau de la précise, solide et musicale langue latine.

Les luttes suprêmes de son père, un des importants manufacturiers du Gard, contre la ruine imminente qui allait anéantir son commerce et le forcer à l'exil à Lyon, laissèrent, à son entrée dans la vie, une sorte de liberté absolue à Alphonse Daudet, dont personne n'avait le temps de s'occuper; il en profita avec une véritable ivresse de vivre, qui lui faisait une joie délirante de cette indépendance passée à réaliser, à matérialiser, entre six et huit ans, des rêves de Robinson, au milieu du grandissant désert de la malheureuse fabrique paternelle, de plus en plus abandonnée.

Le Petit Chose nous a donné une délicieuse esquisse de cette époque, ce livre charmant dont il dit lui-même : *Le Petit Chose, surtout dans sa Première partie, n'est en somme que cela, un écho de mon enfance et de ma jeunesse*¹.

C'est que déjà tout, autour de lui, le frappait d'une manière durable, tout le passionnait avec une intensité profonde, que ce fût « *un feu d'artifice* » tiré « *à Nîmes pour quelque Saint-Louis*² », et auquel il assistait âgé

¹ *Trente ans de Paris. Histoire de mes livres*, par Alphonse Daudet, p. 75; Flammarion.

² *Ibid.*, par Alphonse Daudet, p. 76; Flammarion.

de trois ans, que ce fût « *le tableau noir d'une classe de Frères¹* », où la craie à la main il traçait ses premières lettres.

Les plus infimes souvenirs de cette enfance, demeurés gravés au fond de sa mémoire, lui revenaient devant les yeux avec une netteté extraordinaire, dès que quelque chose ou quelque ami en provoquait le rappel. C'est ainsi que, un jour, lui ayant demandé si, par hasard, il n'aurait pas autrefois connu mon grand-père maternel, le peintre Alexandre Colin, habitant, vers cette même époque, Nîmes, où il était directeur de l'École de dessin, et où son frère, mon grand-oncle, professait la sculpture, — Daudet me raconta qu'il se souvenait fort bien d'avoir servi de modèle au sculpteur Paul-Hubert Colin, et que l'une des figures d'anges de l'église Saint-Paul ou de la fontaine du Pont-Saint-Esprit avait été exécutée d'après lui.

Tout enfant, en effet, il était déjà d'une beauté remarquable qui avait attiré l'attention de l'artiste ; il possédait cette régularité des traits, cette pureté des contours, que l'âge ne devait que viriliser sans l'altérer, et qui donneraient les lignes si sculpturalement pures, dont la mort ennoblit son visage au moment suprême, permettant aux siens, à ses amis, de contempler une dernière fois avec une douloureuse admiration, au milieu des fleurs qui l'enveloppaient, l'image parfaite, définitive et idéalisée de celui qui venait de les quitter, laissant de lui un inoubliable souvenir de Beauté.

Son enfance, les jours heureux de Nîmes, l'exode de la famille provençale à Lyon, tout cela est décrit dans *le Petit Chose²*, avec certaines atténuations romanesques, dues à l'âge trop jeune auquel a été fait le

¹ *Trente ans de Paris. Histoire de mes livres*, par Alphonse Daudet, p. 77 ; Flammarion.

² *Le Petit Chose*, par Alphonse Daudet, p. 3 à 46 ; Charpentier-Fasquelle.

roman, et rectifiées plus tard, en partie, dans *Trente ans de Paris*¹.

Mais le bon temps est terminé, et les débuts de l'adolescence sont terriblement durs pour le malheureux, déjà dévoré de désirs littéraires, car il a écrit ses premiers vers et tout un roman *Léo et Chrétienne Fleury*² ; le voilà obligé, à seize ans, afin de gagner sa vie d'accepter une place de maître d'études, de *pion*, dans la petite ville d'Alais, en pleines Cévennes, un *bagne* comme l'appelle l'écrivain qui en a plutôt adouci qu'aggravé les horreurs dans *le Petit Chose*, où Alais s'appelle *Sarlande*³.

Dès ce séjour à Lyon, avant même d'avoir écrit, il subissait la tyrannie de cette vocation puissante qui devait faire de lui un maître de l'observation :

*... J'avais dix ans alors, et déjà tourmenté du désir de sortir de moi-même, de m'incarner en d'autres êtres dans une manie commençante d'observation, d'annotation humaine, ma grande distraction pendant mes promenades était de choisir un passant, de le suivre à travers Lyon, au cours de ses flâneries ou de ses affaires, pour essayer de m'identifier à sa vie, d'en comprendre les préoccupations intimes*⁴.

Et cela se complétait chez lui par un phénomène tout particulier, d'une obsession qui ne le quitta jamais :

... Il y avait déjà chez cet enragé Petit Chose une faculté singulière qu'il n'a jamais perdue depuis, un don de se voir, de se juger, de se prendre en flagrant délit de tout, comme s'il eût marché toujours accompagné d'un surveillant féroce et redoutable. Non pas ce qu'on appelle la conscience, car la conscience prêche, gronde, se mêle à nos actes, les modifie ou

¹ *Trente ans de Paris. Histoire de mes livres*, par Alphonse Daudet, p. 79-80 ; Flammarion.

² *Mon frère et moi*, par Ernest Daudet, p. 143 ; Plon et C^{ie}.

³ *Le Petit Chose*, par Alphonse Daudet, p. 47 et suivantes ; Charpentier-Fasquelle.

⁴ *Trente ans de Paris. Histoire de mes livres*, par Alphonse Daudet, p. 78-79 ; Flammarion.

les arrête. Et puis on l'endort, cette bonne conscience, avec de faciles excuses ou des subterfuges, tandis que le témoin dont je parle ne faiblissait jamais, ne se mêlait de rien, surveillait. C'était comme un regard intérieur, impassible et fixe, un DOUBLE inerte et froid qui dans les plus violentes bordées du PETIT CHOSE observait tout, prenait des notes et disait le lendemain : A nous deux¹ !

Enfin en 1857, après un an de cet emprisonnement, ne pouvant plus y tenir, à bout de courage, toujours secrètement mordu en outre par les mêmes désirs de littérature, qui lui avaient dicté ses premiers vers et son premier roman, il quitte sa place de maître d'études pour se lancer à travers la vie, avec la même hardiesse dont il faisait preuve à Lyon, sur le Rhône, quand une barque l'emportait ivre de liberté, de grand air à travers les mille périls mortels du redoutable fleuve.

Son aîné était à Paris depuis le 1^{er} septembre 1857; c'est à Paris qu'il voulait aller retrouver ce frère, Ernest Daudet, celui dont Alphonse Daudet a si justement immortalisé le dévouement, la bonté affectueuse, sous cette appellation de *Ma mère Jacques*, qui est un hommage fraternel poussé jusqu'à la reconnaissance d'une maternité protectrice et tendre à laquelle il dût tout².

Il y arrive le 1^{er} novembre 1857, après un terrible voyage qu'il a raconté³⁻⁴.

A partir de ce moment Alphonse Daudet commence à vivre de l'existence qu'il désirait mener; malgré la misère, les rudesses de cette vie, il fait enfin ses véri-

¹ *Trente ans de Paris. Histoire de mes livres*, par Alphonse Daudet, p. 81-82; Flammarion.

² *Le Petit Chose*, par Alphonse Daudet, p. 169 à 183; Charpentier-Fasquelle.

³ *Ibid.*, par Alphonse Daudet, p. 151 à 156; Charpentier-Fasquelle.

⁴ *Trente ans de Paris*, par Alphonse Daudet, p. 1 à 24; Flammarion.

tables débuts littéraires, et son premier volume, un livre de vers *les Amoureuses*, trouve un éditeur rue de Tournon, le libraire Jules Tardieu¹, un Rouennais, poète et écrivain lui-même sous le pseudonyme de J.-T. de Saint-Germain, auteur de gracieuses légendes, *Mignon, Pour une Épingle, la Feuille de coudrier*, etc. Ce petit volume, par sa fraîcheur, sa jeunesse eut un vif succès et contribua à lancer le débutant dans le monde des écrivains et des journalistes les plus en vogue à cette époque.

Tout l'attire en même temps, les contes, le journalisme, les nouvelles, le théâtre, s'il n'ose encore aborder le roman ; mais à tout ce qu'il fait, il apporte la même conscience de lettré qui assurera sa gloire.

Après une série d'excursions en Algérie, en Corse, en Provence, où sa santé, un peu ébranlée par toutes les épreuves qu'il avait subies, l'avait forcé à aller, trois hivers de suite en 1861, 1862, 1863, chercher le repos et la guérison, il revient en France, regagne Paris et se jette résolument dans la carrière qu'il a choisie.

Tandis qu'il était en Algérie², on jouait à l'Odéon sa première pièce, *la Dernière Idole*, le 4 février 1862, un acte en collaboration avec Ernest L'Épine, connu plus tard en littérature sous le pseudonyme de *Quatrelles*, et qui dirigeait le cabinet du duc de Morny, à la Présidence du Corps Législatif, cabinet auquel Alphonse Daudet avait été attaché comme secrétaire.

Ce succès l'encourage, et successivement il donnera, seul cette fois, *les Absents*, un acte destiné d'abord à la Comédie-Française, joué à l'Opéra-Comique le 26 octobre 1864, avec de la musique de Ferdinand Poise, le musicien Nimçois ; — *l'Œillet blanc*, représenté le 8 avril 1865 au Théâtre-Français, un

¹ Jules Tardieu, né à Rouen en 1805, mort à Paris en 1868.

² *Trente ans de Paris, première pièce*, par Alphonse Daudet, p. 179 et suiv. ; Flammarion.

acte exquis, en collaboration avec E. L'Épine ; et ce sera *le Frère Aîné*, de société toujours avec L'Épine, le 19 décembre 1867, un acte au Vaudeville ; *le Sacrifice*, trois actes, de lui seul, le 14 février 1869, au Vaudeville.

Mais le théâtre ne l'absorbait pas tout entier ; il écrivait pour le journal *l'Événement* (1866) ses *Lettres de mon moulin*¹, signées *Gaston Marie*, et dont la signature *Gaston* appartenait à son camarade Paul Arène ; il les poursuivait seul dans la suite, au *Figaro*, et elles paraissaient en volume chez Hetzel (1869). Il avait déjà publié chez le fameux éditeur Poulet-Malassis, en 1859, *la Double Conversion*, et, en 1861, *le Roman du Chaperon Rouge*, donné par le *Figaro* ainsi que *les Rossignols du Cimetière*, *l'Amour Trompette*, etc., etc.

En outre il avait commencé en février 1866, entre Beaucaire et Nîmes, *le Petit Chose* (*histoire d'un enfant*) qu'il continuait à l'hôtel Lassus à Paris, place de l'Odéon, mais qu'il ne terminerait qu'en 1867, après s'être marié au mois de janvier 1867, et qui paraîtrait dans le *Petit Moniteur*, puis chez Hetzel.

Il avait trouvé dans M^{lle} Julia Allard, la fille des « deux poètes Jules et Léonide Allard », selon la dédicace affectueuse de *Fromont Jeune et Risler Aîné*, la compagne idéale qui devait si admirablement compléter sa vie et comprendre son cerveau d'élite, la sûre et discrète collaboratrice qui allait patiemment faire progresser et aiguiller vers la gloire son talent jusqu'alors un peu éparpillé au souffle capricieux du Mistral de son Midi.

Dans le *Petit Moniteur Universel* d'abord, ensuite dans le *Figaro*, en 1869, il publiait le célèbre *Tartarin de Tarascon*, qui s'appelait alors *Barbarin*.

En 1870 il était nommé chevalier de la légion d'honneur.

¹ *Trente ans de Paris. Histoire de mes livres*, par Alphonse Daudet, p. 159 ; Flammarion.

Déjà connu, goûté, tranquille, entouré d'amitiés célèbres, il vivait, heureux dans l'affection des siens. tantôt à Paris, tantôt à Champrosay, où il habitait la petite maison et l'atelier de Delacroix. Brusquement en juillet 1870 la guerre éclatait, le surprenant immobilisé par la fracture d'une jambe, qui le tenait étendu à l'heure où le péril survenait¹.

Rapidement guéri, il pouvait enfin prendre le fusil, comme tous les Français de cœur et concourir à la défense de Paris assiégé, du foyer domestique, de la patrie.

IV

DEUXIÈME PÉRIODE

Bien souvent, — en quelque-une de ces conversations des dimanches de la rue Murillo ou du Faubourg Saint-Honoré chez Gustave Flaubert, des après-midi dominicaux du grenier d'Auteuil chez Edmond de Goncourt, des jeudis soirs de l'avenue de l'Observatoire, de Champrosay ou de la rue de Bellechasse chez lui, — Alphonse Daudet en a fait l'aveu à ses intimes, — jusqu'à la Guerre de 1870 il avait vécu un peu comme les cigales de son pays, au jour le jour, chantant, faisant des vers, ciselant des nouvelles, créant des pièces de théâtre, produisant sans grand souci de l'avenir, sans réelles aspirations ambitieuses, sans désir de gloire.

Soudainement une lumière avait éclairé son cerveau; il avait senti sa poitrine se gonfler d'un émoi nouveau, précisément au moment où, comme le peintre Henri Regnault, il pouvait lui aussi, sans avoir donné tout ce qu'on était en droit d'attendre de lui, dispa-

¹ *Robert Helmont, préface* par Alphonse Daudet, p. 1 à 12; Flammarion.

raître en pleine jeunesse, en pleine verdeur de talent, frappé par la balle de quelque barbare de Silésie ou de Poméranie.

Dans ses *Notes sur la Vie*, tirées de ses carnets, nous retrouvons un morceau qui confirme la confession de cette transformation si subite, d'où va naître la deuxième période de son existence. C'est le passage suivant, projet d'application à un roman de l'observation relevée sur lui-même, sur son propre cas :

« ... *Quelque chose à trouver d'éloquent avec la « guerre ». L'état d'esprit d'un jeune homme du Second Empire, dont la vie, au jour le jour, ne comportait encore aucune pensée haute, aucun sentiment fixe du devoir. Éclairé tout à coup, il comprit la vie, une nuit de grand'garde, pendant qu'une grande flamme silencieuse montait sur les bois de la Malmaison.*

« — *Alors un soliloque : « Si j'étais tué, que resterait-il de moi ? Quelles traces de mon orgueil..... rien fait..... » — Farouche examen de conscience¹. »*

Ce jeune homme c'était lui. C'est à cette terrible année, c'est aux réflexions qu'elle lui suggéra que nous devons toute cette belle et puissante floraison de son cerveau élargi, illuminé, haussé jusqu'au sommet des grands Maîtres par le souffle sauvage, destructeur et peut-être purificateur de la Guerre.

Il sortit de là transfiguré, avide de produire, de donner tout ce qu'il sentait bouillonner en lui et qu'une certaine paresse de nature, qu'un atavisme méridional empreint aussi d'un certain fatalisme, dont nous retrouvons des traces en plus d'un endroit chez lui, laissaient dormir au fond de son être ; mais tout cela, le germe fécondant s'en cachait déjà dans plusieurs des contes, des nouvelles, des études qu'il avait publiés et qui vont servir de point de départ à certains de ses romans les plus forts.

¹ *Notes sur la vie*, par Alphonse Daudet, p. 155-156 ; Charpentier-Fasquelle.

Alors les belles œuvres se succédèrent, s'entassèrent en un travail persévérant, acharné, débordant sur le monde, déconcertant ceux qui l'avaient jugé à la légère sur ses premiers écrits, allant porter par toute la terre ce nom d'Alphonse Daudet, que des lettrés seuls connaissaient, et dont ils goûtaient les contes exquis, les vers délicieux, les nouvelles parfaites en leur concision, sans penser aux larges et séduisantes études, aux âpres tableaux de réalité, aux observations profondes et magistrales qu'il tenait en réserve et qui devaient jaillir de ses petits carnets bourrés de vérité, de choses vues, d'aperçus nouveaux, comme des abeilles de ruches secrètes et merveilleuses.

La guerre l'avait profondément remué, réveillant en lui un patriote ardent, convaincu, passionné; il suffit de lire les nouvelles, les croquis des *Lettres à un Absent* (1871) qu'il a donnés sur cette période pour voir à quel degré brûlait en lui l'amour de la patrie, un amour raisonné, mais capable de le jeter à tous les héroïsmes, à tous les dévouements, un amour un peu comme cet amour qu'il avait pour les siens, et qui, pour les défendre, l'eût transformé tout entier : « *Si l'on s'attaque aux miens, je deviens une bête féroce*¹. »

C'est vers cette époque, au sortir de la guerre, en 1873, que, tout jeune débutant moi-même, je rencontrai pour la première fois Alphonse Daudet, que je ne connaissais alors que par ses œuvres.

Je l'aperçus assis dans la salle d'attente des bureaux de la revue *Le Musée Universel*, alors cité Trévisé, où j'apportais mes premiers essais de journalisme littéraire, des études sur les *fouilles du Palatin* et le *Palais des Césars*, au retour d'un voyage en Italie. Il venait précisément de remettre à l'éditeur Georges Decaux, directeur de cette revue, son roman sur la guerre, ce *Robert Helmont* qui allait commencer en feuilleton dans

¹ *Alphonse Daudet*, par Léon A. Daudet, p. 201; Charpentier-Fasquelle.

le *Musée Universel*, avant de paraître en volume chez Dentu (1874). La séduction, qui émanait de ses livres, se dégageait plus puissante encore de l'homme, avec ce quelque chose de plus mâle, de plus pensif que les épreuves de 1870-1871 avaient imprimé à sa physiologie.

Je n'eus plus qu'un désir, entrer en relations avec l'écrivain. Chez Gustave Flaubert, quelques mois plus tard, à l'un des dimanches de la rue Murillo, cette joie me fût donnée. A partir de ce jour jusqu'à sa dernière heure, cette affection, qui avait eu pour premier chaînon ma grande admiration pour le talent de Daudet, devait se compléter, s'affermir, s'affirmer par la tendresse la plus émue et la plus vive pour l'homme que j'appris à connaître, à aimer davantage chaque fois que je le voyais et que je pénétrais un peu plus dans son intimité.

Avant tout, par-dessus tout, Alphonse Daudet possédait, en effet, le charme, un charme particulier, irrésistible, qui n'excluait chez lui ni la force, ni l'ironie, ni même une certaine dose d'implacable férocité quand il se trouvait en face de quelque vilénie à démasquer, de quelque injustice à flétrir, de quelque crime à châtier.

Ceux qui le connaissaient bien ont pu surprendre dans son œil noir, si doux, si caressant d'habitude, l'éclair rapide, la flamme dardée durement qu'en faisait jaillir l'imposture, la lâcheté, l'hypocrisie, l'injustice. Ce tendre, ce familial, ce séducteur avait des révoltes terribles, et nul ne défendait avec plus d'éloquence, de vigueur, de conscience et de rigueur une cause de justice, d'honnêteté, de vérité, d'honneur ou de patriotisme.

Dans ses livres ce qu'on retrouve toujours, à côté de la pitié sans limites pour les humbles, du culte passionné de l'amour maternel, c'est le respect de la vérité, et, vigoureuse, inapaisable, vengeresse, la haine du mensonge, — sa seule haine.

Paru dans le *Bien Public*, son premier roman de sérieuse étendue, *Fromont Jeune et Risler Aîné* est publié en volume par Charpentier en 1874. Pour le public, c'est un Daudet nouveau, ignoré, qui se révèle; du jour au lendemain, il connaît la joie grisante de la grosse vente, en même temps que l'ivresse plus haute du succès littéraire. Et cela, au lendemain de la chute au Théâtre du Vaudeville de cette exquise *Arlésienne*, aux destinées triomphales, jouée sans succès le 1^{er} octobre 1872 et où se révéla Julia Bartet, et du drame de *Lise Tavernier* donné le 29 janvier de la même année à l'Ambigu Comique. L'auteur, attiré par le théâtre, avait d'abord conçu *Fromont* sous la forme scénique; il n'eût pas à se repentir de l'avoir transformé en roman.

Désormais c'était le romancier que l'on allait applaudir, c'était le grand romancier qui allait affirmer sa maîtrise, sa puissance supérieure d'observation, son art grandissant avec cette succession d'œuvres appelées à un retentissement considérable, non seulement en France, mais jusque dans les pays les plus lointains.

Un malheureux garçon qu'il avait connu en 1868 à Champrosay, auquel il s'était intéressé et dont il avait suivi et soutenu les derniers mois d'existence, lui inspira ce roman poignant *Jack*, qui, publié dans le *Moniteur* devait ensuite paraître en deux gros volumes chez Dentu (1876); à travers l'affabulation du roman, il se dégage de cette belle œuvre un cri déchirant de vérité, une réalité simple et pénétrante, dont on ne peut s'empêcher d'être ému jusqu'au plus intime du cœur.

Mais l'écrivain, avec *le Nabab* (1878) frappe un coup décisif, et le retentissement de son nom prend brusquement un développement extraordinaire. Cette fois, c'est le grand succès définitif qui assoit une réputation. Les polémiques violentes qui accueillirent ce livre, les portraits qu'on voulut y reconnaître, malgré les dénégations sincères de l'auteur, créateur de types

d'après nature, jamais simple photographe de personnalités, accrurent encore un succès, qui était dû surtout aux qualités de premier ordre de l'écrivain, devenu à son tour grand maître du roman.

En 1880, *les Rois en exil*, avec leur peinture sincère et curieuse de l'existence des rois détrônés réfugiés à Paris, continuaient brillamment la série entreprise par le subtil et profond observateur de mœurs contemporaines, d'histoire moderne, qu'était Daudet.

Puis vint (1881) *Numa Roumestan*, l'éclatante épopée de l'homme du midi, l'étude de cette lutte entre le Nord et le Midi que nul n'aurait su rendre comme ce Provençal, qui savait si bien se pénétrer et s'analyser. — En 1883 *l'Évangéliste* est la plus admirable protestation qu'on puisse lire contre le fanatisme religieux et l'hypocrisie dévote. Comme nouvelles, il a donné en 1878 les *Femmes d'artistes*, un petit chef-d'œuvre d'observations vivantes et profondes.

Au Théâtre du Vaudeville il a fait jouer, en 1876, *Fromont Jeune et Risler Aîné*, avec collaboration d'Adolphe Belot; à l'Opéra-Comique (1878) *le Char*, un acte avec Paul Arène, musique d'Émile Pessard; enfin, le 30 janvier 1880, *le Nabab*, avec Pierre Elzéar, au Vaudeville, et le 11 janvier 1881, *Jack* à l'Odéon.

Il va atteindre l'apogée du talent et de la gloire; son nom est universel : c'est le bonheur complet.

V

TROISIÈME PÉRIODE

Que de fois, de 1885 à 1896, j'ai assisté à ce spectacle!

Nous sommes l'après-midi du dimanche chez Edmond de Goncourt, dans le fameux grenier d'Auteuil; il y a là des écrivains, des artistes, des arrivés, des débutants, tous épris de la même passion convaincue pour

les lettres et les beaux-arts ; on cause de choses et d'autres, la conversation demeure un peu languissante, sans grands éclats ; on regarde des gravures rares, d'admirables japonaiseries que Goncourt sort de ses précieux cartons.

Tout à coup la porte s'ouvre, Alphonse Daudet paraît, appuyé sur sa canne, donnant le bras à son fils Léon ou à quelque ami comme Léon Hennique, qui souvent allait le chercher rue de Bellechasse ; d'abord il ne distingue personne dans le nuage de fumée des cigares et des cigarettes, dans la demi-pénombre de la longue pièce aux trois fenêtres ; ses yeux de myope, incertains, regardent sans voir ; il serre des mains au hasard, vous reconnaissant au son de la voix et va s'asseoir sur le grand divan, entre la cheminée et la fenêtre, à côté de *son Goncourt*, comme il l'appelle familièrement.

Là, une fois installé, son monocle ajusté, ses amis retrouvés et salués d'un bon sourire d'affection, réchauffé par ce milieu de tendresse, dominant parfois les élancements de quelque douleur aiguë, il parle. Autour de lui aussitôt tout s'anime, tout étincelle, tout flambe ; la conversation devient générale, brille, s'élève : la discussion pétille.

L'apôtre de la Vie a paru. Il a suffi de sa présence, de sa parole, de son contact physique et moral, pour qu'une vie intense emplisse le grenier. C'est comme si le soleil, mais un soleil du midi, pénétrant dans la pièce engourdie en une quiétude laiteuse et voilée, eût tout illuminé ; les moindres choses prennent un éclat éblouissant, les moindres mots un relief saisissant : au heurt de ce cerveau incomparable, les cerveaux prennent feu et les pensées jaillissent, jetées vers les hauts sommets.

Ce n'est pas seulement le causeur pittoresque, amusant, varié, le conteur étourdissant, d'une mémoire encyclopédique, qui vient de faire son apparition parmi nous, c'est aussi, et par-dessus tout, le Penseur.

Quel regret de n'avoir pu sténographier ces belles et nobles conversations, qui touchaient à tout, ces belles lueurs radieuses projetées par ce merveilleux esprit sur tant de questions abordées, soulevées, discutées, étudiées avec une sagacité si profonde et une justesse si admirable ! Comme alors, non seulement Alphonse Daudet se surpassait lui-même, mais surpassait de toute l'élévation de sa puissante cérébralité ses plus belles œuvres, les dominant encore de sa Pensée !

Un de ses intimes, l'architecte et littérateur Frantz Jourdain a écrit de lui : *Alphonse Daudet, le causeur incomparable, le penseur puissant, dont le cerveau constamment en ébullition remue plus d'idées en une heure que d'autres dans une vie entière*¹.

Les frères J.-H. Rosny, dans un de leurs romans², le peignant sous le nom de *Guadet*, font porter sur lui ce jugement par un des personnages :

... Il sait les éveils de Guadet dans le froid d'une conversation moutonnaire, son beau départ, ses électrisations communicatives où il oublie les tortures, la lassitude, la mélancolie d'une existence douloureuse. Retrempé dans une bizarre jeunesse, qu'aucune maladie ne tue, il escalade des échelles d'analyse et d'observations, nullement enfermé comme les masses littéraires en des formules potinières ou médisantes, empoignant un portrait ou une survenance, page d'antan, Tacite ou Montaigne, musique ou caractère d'un objet, illuminant tout d'une facette personnelle, d'un éclair d'enthousiasme.

1885-1886-1887, les premiers temps du Grenier d'Auteuil, c'est pour Alphonse Daudet l'apogée du talent, le grand triomphe incontesté de *Sapho* (1887) parue d'abord dans l'*Écho de Paris*, dirigé par Aurélien Scholl.

¹ *A la côte. Le grenier de Goncourt*, par Frantz Jourdain, p. 266 ; librairie Moderne, 1889.

² *Le Termite* (roman de mœurs littéraires), par J.-H. Rosny, p. 100-101 ; Albert Savine, 1890.

La même surprise, qui avait accueilli *Fromont Jeune et Risler Aîné*, accueille cette autre révélation d'un Daudet supérieur à son passé, supérieur à tout ce qu'il a donné jusqu'alors, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de ce renouvellement de son talent ou de cette manifestation éclatante d'une maîtrise surpassant encore des œuvres comme *le Nabab*, *les Rois en Exil*, *Numa Roumestan*, *l'Évangéliste*. Avec *Sapho*, il atteint le sommet où, à défaut de ses forces physiques, la puissance de plus en plus grande de son cerveau va le maintenir jusqu'à la dernière heure.

En janvier 1887, il est nommé officier de la Légion d'honneur.

Dans ses carnets, après sa mort, on a retrouvé cette pensée, qui a été publiée dans les *Notes sur la Vie* :

« Qu'y a-t-il de plus effrayant dans la vie ! Le grand bonheur ¹. »

C'est que, à ce moment précis où il parvient au faite de la gloire et de la renommée, sa vigoureuse santé faiblit : c'est l'épreuve suprême qui commence, l'épuration de son talent, de son cerveau par la Douleur.

Mais rien n'arrête ce travailleur infatigable, indécourageable ; il lance *Tartarin sur les Alpes* (1886) cet éclat de rire, d'une si joyeuse et si humoristique philosophie, ressuscitant, pour la gaieté de tous son héros favori. Il prouve avec *l'Immortel* (1888) à quel point son énergie demeure toujours combative et redoutable. Il écrit encore *Port-Tarascon*, la dernière apparition de *Tartarin* (1890).

Toutes les forces vives de son être se réfugient au cerveau, et il fait pendant des années l'admiration de ceux qui l'écoutent, domptant le mal par la Volonté, anéantissant la Douleur sous le jet de flamme toujours plus brillant de la Pensée.

¹ *Notes sur la vie*, par Alphonse Daudet, p. 155 ; Charpentier-Fasquelle.

Son labeur est incessant ; quand il n'est pas courbé sur quelque roman, comme son étude sur le divorce, *Rose et Ninette* (1892), ou ce passionnant plaidoyer en en faveur du pardon, dans lequel se trouve l'inquiétant portrait de Charlexis, le jeune homme nouveau, *la Petite Paroisse* (1895), ou cette œuvre suprême qu'il ne devait pas voir paraître en volume et dont il corrigait encore les épreuves pour le journal *l'Illustration*, le jour de sa mort, *Soutien de Famille* (1898), il écrit des nouvelles, *le Trésor d'Arlatan* (1897) sur les mœurs de la Camargue, *la Fédor*, si touchante histoire de la fin d'une *Étoile* de Théâtre, — il réunit ses souvenirs épars un peu partout, *Trente ans de Paris*, *Entre la frise et la rampe*, *Souvenirs d'un homme de Lettres* ; mais surtout il revient au Théâtre.

C'est d'abord *Sapho*, en collaboration avec Adolphe Belot, mais retravaillée et entièrement refaite par lui, qui est représentée le 18 décembre 1885, par Damala et Jane Hading, un des grands succès du Gymnase ; plus tard, au Grand Théâtre, Réjane devait reprendre le rôle le 12 novembre 1892 et s'y montrer supérieure.

Puis, le 15 février 1887, l'Odéon monte *Numa Roumestan*, avec son pittoresque premier acte et ses dramatiques troisième et quatrième actes. Dans *la Lutte pour la vie*, au Gymnase, le 30 octobre 1889, Marais, Lafontaine et M^{me} Pasca traduisent éloquemment le drame terrible inspiré à Daudet par l'assassinat commis par Lebiez et Barré, ce drame où surgit ce saisissant type de *Struggle-for-lifeur*, Paul Astier. En 1890, le 27 décembre le Gymnase donne de lui *l'Obstacle*, spectacle d'une émotion si troublante sur l'hérédité ; enfin en 1892, au même Théâtre, *la Menteuse*, en collaboration avec Léon Hennique.

Jamais il ne repose, passant une partie de ses nuits à lire des volumes de voyages, des mémoires, des maîtres anciens et modernes ; ses livres de chevet sont Montaigne, Tacite, Pascal, Rousseau, Diderot, Chateaubriand par ses *Mémoires d'outre-tombe* ; comme

en sa jeunesse, il a toujours la passion de la vie active, des explorations et fait la connaissance de Stanley.

En même temps il est accueillant à tous, se faisant le conseiller délicat, le confesseur indulgent de tous ceux qui viennent frapper à sa porte.

La charité, cette forme exquise et manifeste de la fraternité humaine, nul ne sut mieux la mettre en pratique, avec plus de chaleur, plus d'adresse, plus de continuité, plus de diversité aussi, plus de cœur et d'intelligence surtout que Alphonse Daudet. D'avoir été un souffrant des débuts de la vie, d'avoir connu la pauvreté, la faim, l'humiliation, le froid, — d'être devenu, à l'heure de sa gloire, un martyrisé de tous les instants de cette existence que tant de gens lui enviaient et lui jalousaient, il en était sorti, au lieu d'un aigri, d'un malveillant, un être épuré, grandi, haussé par les déboires, sublimisé par la douleur physique.

Les traits de sa charité effective seraient innombrables à citer, depuis cette sèbile à portée de sa main et toujours pleine de pièces d'argent, dans laquelle il ne cessait de puiser pour répondre aux misères pressées qui venaient frapper à sa porte, jusqu'à l'œuvre de jeune, d'ignoré, ne trouvant pas d'éditeur et dont il payait secrètement l'impression, en laissant croire à l'auteur ravi qu'il lui avait trouvé un éditeur consentant à faire les frais du volume.

Faut-il rappeler ses joies mystérieuses quand, caché derrière ses volets, à Champrosay, il s'amusait à lancer une pièce de cinq francs à un infortuné chemineau, harassé de fatigue, écroulé devant sa porte, et que, sans se montrer, il jouissait de la surprise et de ce gros plaisir du pauvre hère ne sachant d'où lui tombait cette aubaine¹? — Ou bien, alors que touchant une somme de dix mille francs pour une œuvre, il n'en avouait que huit mille au budget familial, pour en

¹ *Journal des Goncourt*. (Mémoires de la Vie littéraire), t. VIII, 1889-1891, p. 228-229 ; Charpentier-Fasquelle.

consacrer deux mille à de mystérieuses aumônes ? — Ou bien encore, lorsque, se promenant en voiture par la forêt de Sénart, dans les jolies routes boisées, il avait toujours soin de se munir d'une provision de monnaie pour la semer en pluie bienfaisante sur la tête ou devant les pieds des malheureux qu'il rencontrait et qui n'avaient même pas le temps de remercier ce *Marchand de bonheur* que les chevaux emportaient à toute vitesse ?

On ignore sans doute, ce que mon intimité avec lui m'a permis de surprendre au cours d'une causerie, un jour que nous bavardions de pêcheurs bretons et de gens des côtes, c'est qu'il avait payé le café au lait pour toute sa vie, dans un petit café du Morbihan, à un brave pêcheur, qui le promenait souvent dans sa barque ; il avait trouvé ainsi cette forme délicate de faire une charité qui ne blessât pas un homme humble, mais un peu fier, qu'un secours direct eût froissé et contristé.

C'est que, chez Alphonse Daudet, le bienfaiteur était surtout le marchand de bonheur, qui se plaît non pas seulement à rendre service, à soulager physiquement une infortune, une pauvreté, mais qui aime à l'aider moralement, à la relever d'un éclair de joie, de gaieté, à la relever d'une bonne chaleur du cœur.

Dans son beau livre pieusement consacré à son père, Léon Daudet consacre tout un chapitre à cette préoccupation de faire le bien, le *bonheur* des autres, qui hantait Alphonse Daudet :

« Mon père me répétait souvent : « *Je voudrais, ma tâche achevée, m'établir marchand de bonheur.*

« *Mon bénéfice serait dans mon succès*¹. »

Puis il expliquait ainsi son idée :

« *Il irait aux infirmes, à tous ; il gagnerait leur confiance avec de la tendresse. Tel qu'un médecin patient et*

¹ *Alphonse Daudet*, par Léon A. Daudet, p. 87 ; Charpentier-Fasquelle, 1898.

doux, il examine la plaie morale. Il distingue son étendue, ses progrès. Ensuite il rassure le malade par le spectacle de ses congénères, immanquable argument de l'égoïsme, et, de là, il s'élève peu à peu vers l'image d'une destinée réduite, mais noble cependant, si elle sait s'employer, sécher les larmes autour d'elle, consoler en se consolant. Placer le but hors de soi-même, placer l'idéal hors de soi-même, c'est échapper un peu au Fatum¹. »

Et plus loin :

Le marchand de bonheur prêcherait la pitié active et non les larmes inutiles². »

Aussi quel admirable confesseur et comme il savait arracher son secret à celui qui, bégayant, hésitant, venait le consulter, lui demander la charité morale et spirituelle, comme d'autres sollicitaient la charité matérielle et pécuniaire ! Que d'aveux entendus par lui ! Que de douleurs consolées, que de souffrances apaisées ! Que de malheureux, arrivés éperdus, honteux, prêts à tout, et qui sortaient de son cabinet réconfortés, soulagés, rassurés, confiants, sauvés d'eux-mêmes par ce *Marchand de bonheur*.

Mais si je me suis étendu un peu longuement sur ce côté très particulier du caractère d'Alphonse Daudet, c'est que le reflet direct s'en trouve dans toutes ses œuvres, qu'il les éclaire et les explique, et que, toujours, en regard des ironies dont il fouille vigoureusement les petites et les grandes infamies, à travers les misères morales ou physiques qu'il dépeint, son cœur de brave homme, sa pitié attendrie, son âme de *Marchand de bonheur* se montrent dans quelque adorable figure, la plus touchante, la plus humble, la plus malheureuse, la plus chétive, qu'il enveloppe de l'auréole de son grand talent pour l'arracher aux boues terrestres et la placer sur un piédestal.

¹ *Alphonse Daudet*, par Léon A. Daudet, p. 90-91 ; Charpentier-Fasquelle, 1898.

² *Ibid.*, p. 92 ; Charpentier-Fasquelle, 1898.

Pour n'en rappeler que quelques-unes, souvenez-vous de *Ma mère Jacques*, de *Désirée Delobelle*, de *Jack*, de *Bélisaire*, de la reine douloureuse et meurtrie *Frédérique*, des *Joyeuse*, de *M^{me} Ebsen*, des *Eudeline* et de tant d'autres.

C'est que ce moraliste, ce psychologue, ce philosophe, cet observateur dur aux mauvaises actions, aux hypocrisies, aux lâchetés fût toujours un tendre aux souffrants, aux déshérités, aux humbles, un véritable ami de l'Humanité.

Et quand, le jeudi soir 16 décembre 1897, au sortir de son cabinet de travail, il tomba foudroyé au milieu de l'épouvante et de la douleur des siens réunis autour de lui à la table de famille, il leur laissait ce superbe exemple et ce magnifique héritage, sa vie d'incessant labeur, son œuvre de vérité sociale poursuivis jusqu'au dernier souffle dans l'accomplissement du Devoir.

VI

Les dures épreuves de cette existence, si remplie malgré sa courte durée, ont fait d'Alphonse Daudet comme un enseignement vivant, dont toutes les actions dominantes viennent compléter les exemples admirables, les hautes leçons données par ses œuvres.

D'avoir été contraint pour vivre d'accepter cette place d'humble maître d'études au collège d'Alais, il a acquis non seulement la connaissance profonde du caractère des enfants, des écoliers, mais un constant et toujours grandissant intérêt pour eux. D'en avoir souffert, quand il avait affaire aux classes des grands, d'en avoir goûté quelques tendres satisfactions, quand il se trouvait avec les petits¹, il a conservé un ineffaçable souvenir, une incessante préoccupation, qui se retrou-

¹ *Le Petit Chose*, par Alphonse Daudet, p. 61 à 83, Charpentier Fasquelle.

veront dans ses livres et aussi dans ses conversations. à tous les instants de sa vie.

Mieux que personne il sait ce qu'il faut aux enfants, ce qu'ils sont, ce qu'ils aiment ce dont ils souffrent, comment il faut leur parler, les diriger, les prendre. Aux tout petits il conte des histoires semi-fantastiques semi-réelles appropriées à leur âge; il se refait, pour les amuser, l'enfant qu'il a été lui-même; lui qui a si souvent joué Robinson, il recommence avec ses enfants, avec les amis de ses enfants. Nul ne leur plaît mieux que lui et ne sait mieux leur plaire; il est l'amuseur et l'éducateur idéal : de là son succès auprès des enfants, des collégiens, des jeunes gens.

Pour l'écolier, quelle lecture vaut celle de ses contes, de ses nouvelles, des fragments de ses œuvres? Pour le rhétoricien, le philosophe, quel instructeur modèle que ce passionné du latin, que ce lettré merveilleux, nourri de la lecture assidue des grands écrivains, que cet ingénieux évocateur de la vie, de l'humanité! C'est par excellence l'auteur de l'enfance, de la jeunesse, comme il est aussi, à d'autres points de vue, l'auteur des grandes personnes, des cerveaux d'élite, et encore des ouvriers, des humbles, de toutes les classes sociales, humaines, parce qu'il est le plus complet, le plus exact reflet de cette humanité.

Sa passion du latin, il suffisait de causer quelques instants avec lui, de traiter quelque question de style pour la voir se réveiller, éclater; il admirait surtout Tacite, dont il aimait et comprenait étonnamment la phrase brève, synthétique, qui enferme tout un paysage, toute une pensée dans une ligne, dans un mot. Sans cesse il lisait, il relisait les auteurs latins dans le texte, et aussi les Provençaux, lui le Provençal, direct héritier des Latins.

Mais son observation ne s'arrêtait pas là, allait plus loin, embrassait tout un temps, arrivait à cette comparaison entre la jeunesse dont il avait fait partie et la jeunesse qui entourait son âge mûr. Il en était ré-

style
↓
phrase

sulté pour lui une constatation très saisissante, sur laquelle il revenait sans cesse.

Pour ceux de son temps, jusqu'à 1870, la fin des études autrefois, c'était la classe de rhétorique; de là une génération de rhétoriciens, dont toute la littérature de cette époque est la fidèle représentation. Pour ceux du temps de son fils Léon, une génération de philosophes, parce que, depuis la guerre de 1870-1871, le sommet des études était devenu la classe de philosophie, l'étude des philosophes anglais, allemands, — un résultat de l'invasion germanique.

De là cette différence tranchée des caractères, la jeunesse d'autrefois, enthousiaste, ardente, lumineuse; la jeunesse moderne, froide, critique, raisonneuse, noyée dans les brumes du nord.

Ce jugement, porté sur les jeunes gens, par extension il l'appliquait, dans un autre sens, à tous les hommes, classant les individus en deux catégories bien tranchées, opposées, contraires, par sa comparaison familière des poires et des pommes, disant :

« — Les pommes, rondes, légères, aux alvéoles pleines d'air, à la pulpe sèche, — ce sont les gens qui ne pensent pas, les superficiels, dont le cerveau est vide. — Les poires, allongées, juteuses, lourdes, — ce sont les intellectuels, les penseurs, ceux par qui la société marche sans cesse en avant vers le mieux. »

Aussi sa principale préoccupation était-elle le développement de ces intelligences dans les petits êtres entrant dans la vie, l'éducation l'instruction des enfants, ce qu'on leur apprend, ce qu'on leur fait lire. Pour mieux s'en pénétrer, pour être plus apte à cette tâche qu'il considérait comme un devoir capital et social, il avait lui, le latiniste hors ligne, lui, le pur écrivain, refait ses classes, ses humanités avec son fils Léon, et, par contre, celui-ci lui avait fait faire sa Philosophie, la philosophie nouvelle, moderne, scientifique, universelle, toute différente de celle d'autrefois, qui s'appelait parfois la classe de Logique.

Tout cela ses dernières œuvres en sont imprégnées, et elles achèvent de faire d'Alphonse Daudet, de ce grand écrivain, dont le principal conseil était, — n'écrire que d'après la vie, des choses vues, senties, éprouvées, celles qu'on rend toujours bien et seulement celles-là, — plus qu'un maître de l'humanité, un grand éducateur et un grand penseur.

VII

Au commencement d'octobre 1898, dix mois environ après la mort d'Alphonse Daudet, au cours d'un voyage en Italie, je pénétrais dans l'église San Lorenzo, à Florence, et je venais m'asseoir sur un des bancs de la Sacristie Nouvelle, en face du tombeau de Laurent II de Médicis, duc d'Urbin, m'abîmant dans la contemplation de l'œuvre sans pareille de Michel-Ange.

Malgré la grosse chaleur, le ciel bleu et le soleil de feu du dehors, un frisson vous saisissait, le jour tombant sépulcral par les étroites fenêtres placées très haut dans le dôme de cette chapelle funéraire, et c'était comme une étrange lumière de marbre qui éclairait tout ce marbre taillé par le ciseau du divin artiste.

Des cloches sonnaient dans San Lorenzo, venant bourdonner en ondes mélancoliques autour de vous, et une émotion intense, inanalysable se dégageait des merveilleuses figures sous cette coupole blanche aux caissons blancs, entre ces murs blancs rayés de colonnes grisâtres, avec ce sol mi-partie blanc mi-partie gris-noir. Quel émerveillement et en même temps quelle impression presque fantastique, au delà de l'humanité, on subissait au contact de ce surhumain, l'immortel sculpteur !

Assis, la tête un peu inclinée en avant, la physionomie énigmatique et angoissante, l'œil, cet œil de marbre, durci de visions ignorées sous l'ombre projetée par la visière du casque, le coude appuyé au

genou gauche pour soutenir le poids du front, lourd de mystère, l'autre bras abandonné le long du flanc droit, méditatif et rêveur, le *Pensieroso*, comme on a si admirablement appelé cette image du Médicis, surmonte deux personnages symboliques, une figure de femme *l'Aurore*, une figure d'homme *le Crépuscule*, à demi couchées sur le sarcophage, où repose la dépouille terrestre de Laurent II.

Ainsi dressée, cette statue me faisait songer à un grand mort dominant son œuvre et encore plus puissant qu'elle : celui que je vis aussitôt, symbolisé sous cette forme, ce fût ce cerveau étonnant, ce grand disparu, Alphonse Daudet.

Lui aussi, c'est le Penseur, assis dans l'ombre sépulcrale du sanctuaire qu'il a lentement édifié de ses propres mains, pour affirmer sa gloire et l'éterniser dans l'avenir. Lui aussi, comme cette effigie du *Pensieroso*, il courbe un front rêveur, des yeux pleins de visions, sur ce qu'il a fait, entre l'homme et la femme, double personnification de l'Humanité mâle et femelle, entre *l'Aurore*, premiers rayons de ses œuvres, et *le Crépuscule*, vapeurs envahissantes du soir où baignaient ses derniers livres à demi enveloppés par les grandes ténèbres du tombeau invisible et déjà si proche.

Penché sur lui, il rêve à son œuvre, il le contemple et le surpasse de tout son cerveau, cet œuvre où il a fait mouvoir les hommes et les femmes dans le tumulte de leur cœur, de leur vie, de leurs passions, dans le tourbillon disparate de leurs vices, de leurs vertus, de leurs joies, de leurs peines, de leurs plaisirs, de leurs douleurs.

Mais sa méditation n'a pas l'amertume désolée de celle du Médicis, ce que Edgar Quinet traduit si éloquemment *la Méditation d'un peuple dans la mort*; on ne saurait non plus écrire, comme Quinet le grave encore au-dessous de cette *Aurore* et de ce *Crépuscule*, où Michel-Ange a immortalisé ses souffrances et son désespoir de patriote : *Ici est le tombeau de l'Italie*.

Au-dessous de la statue d'Alphonse Daudet, courbée rêveuse sur son œuvre, on tracerait plutôt ces mots de création : *La Méditation d'un penseur dans la vie* et aussi : *Ici est la vie de l'Humanité.*

Elle semble, en effet, au contraire une apothéose de la Vie, la méditation pleine de lueurs du poète, du romancier, de l'auteur dramatique, du philosophe, sur cette Humanité, qu'il a su reconstituer et que lui représentent cet homme vigoureux, aux traits de mélancolie, de souci et de réflexion, cette femme s'éveillant avec toutes les énergies inquiètes de la santé et du désir, tous les doutes et toutes les craintes de l'existence à vivre; et, dans ces deux silhouettes puissantes s'enferme l'œuvre d'ironie, de douleur, d'amertume, mais aussi de tendresse, de douceur, d'espoir, de vérité profonde du grand écrivain.

C'est ainsi que, mort, Alphonse Daudet reste pour moi à jamais fixé au-dessus de son œuvre, comme, dans la chapelle de San Lorenzo à Florence, la géniale figure sculptée par Michel-Ange pour le tombeau de Laurent II de Médicis, demeurant, pour les siècles à venir, le *Pensieroso* qui dominera l'écrivain, le Penseur qui surpassera son œuvre.

GUSTAVE TOUDOUZE.



ROMANS

LE PETIT CHOSE

Histoire d'un enfant, explique le sous-titre. C'est un livre d'autobiographie et d'imagination composé par Alphonse Daudet, à l'époque où, comme il l'avoue lui-même, on est encore trop jeune pour pouvoir s'étudier à fond, se connaître ainsi qu'il se connut si admirablement plus tard, et dans lequel cependant il y a de saisissants cris de vérité, de pénétrants morceaux d'humanité prise sur le vif, en pleine chair, en pleine vie saignante et émotionnante.

Ce livre, il ne l'eût pas écrit de la même manière en son âge mûr, mais tel qu'il est, c'est un de ceux qui nous touchent le plus intimement par les pages si vivantes qu'il contient, par cette fleur de jeunesse, ce velouté d'impressions que l'art trop raffiné enlève quelquefois, et qui ont l'adorable charme du premier jet, le mot sincère, enthousiaste ou désolé, trouvant son écho instantané dans le battement du cœur, dans le frisson du lecteur. Avec sa partie de rêve et sa partie de vérité *le Petit Chose*, œuvre des débuts d'Alphonse Daudet, est comme la synthèse de son jeune talent tout, baigné de poésie et tout dévoré de vérité.

Passant sur l'enfance de Daniel Eyssette à Nîmes, nous détacherons d'abord, dans la première partie, particulièrement vécue et saisissante, le chapitre de l'installation à Lyon de la famille Eyssette qui a dû quitter le Midi après des revers de fortune, et celui de la mort du frère aîné :

LES BABAROTTES¹

O choses de mon enfance, quelle impression vous m'avez laissée ! Il me semble que c'est hier, ce voyage

¹ Nom donné dans le Midi à ces gros insectes noirs que l'Académie appelle des « blattes » et les gens du Nord des « cafards ».

sur le Rhône. Je vois encore le bateau, ses passagers, son équipage ; j'entends le bruit des roues et le sifflet de la machine. Le capitaine s'appelait Génies, le maître-coq Montélimart. On n'oublie pas ces choses-là.

La traversée dura trois jours. Je passai ces trois jours sur le pont, descendant au salon juste pour manger et dormir. Le reste du temps, j'allais me mettre à la pointe extrême du navire, près de l'ancre. Il y avait là une grosse cloche qu'on sonnait en entrant dans les villes : je m'asseyais à côté de cette cloche, parmi des tas de corde ; je posais la cage du perroquet entre mes jambes et je regardais. Le Rhône était si large qu'on voyait à peine ses rives. Moi, je l'aurais voulu encore plus large, et qu'il se fût appelé : la mer ! Le ciel riait, l'onde était verte. De grandes barques descendaient au fil de l'eau. Des marinières, guéant le fleuve à dos de mules, passaient près de nous en chantant. Parfois, le bateau longeait quelque île bien touffue, couverte de joncs et de saules. « Oh ! une île déserte ! » me disais-je dans moi-même ; et je la dévorais des yeux...

Vers la fin du troisième jour, je crus que nous allions avoir un grain. Le ciel s'était assombri subitement ; un brouillard épais dansait sur le fleuve ; à l'avant du navire on avait allumé une grosse lanterne, et, ma foi, en présence de tous ces symptômes, je commençais à être ému... A ce moment, quelqu'un dit près de moi : « Voilà Lyon ! » En même temps la grosse cloche se mit à sonner. C'était Lyon.

Confusément, dans le brouillard, je vis des lumières briller sur l'une et sur l'autre rive ; nous passâmes sous un pont, puis sous un autre. A chaque fois l'énorme tuyau de la machine se courbait en deux et crachait des torrents d'une fumée noire qui faisait tousser... Sur le bateau, c'était un remue-ménage effroyable. Les passagers cherchaient leurs malles ; les matelots juraient en roulant des tonneaux dans l'ombre. Il pleuvait...

Je me hâtai de rejoindre ma mère, Jacques et la vieille Annou qui étaient à l'autre bout du bateau, et nous voilà tous les quatre, serrés les uns contre les autres sous le grand parapluie d'Annou, tandis que le bateau se rangeait au long des quais et que le débarquement commençait.

En vérité, si M. Eyssette n'était pas venu nous tirer de là, je crois que nous n'en serions jamais sortis. Il arriva vers nous, à tâtons, en criant : « Qui vive ! qui vive ! » A ce « qui vive ! » bien connu, nous répondimes : « amis ! » tous les quatre à la fois avec un bonheur, un soulagement inexprimable... M. Eyssette nous embrassa lestement, prit mon frère d'une main, moi de l'autre, dit aux femmes : « Suivez-moi ! » et en route... Ah ! c'était un homme.

Nous avançons avec peine ; il faisait nuit, le pont glissait. A chaque pas, on se heurtait contre des caisses... Tout à coup, du bout du navire, une voix stridente, éplorée, arrive jusqu'à nous : « Robinson ! Robinson ! » disait la voix.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je ; et j'essayai de dégager ma main de celle de mon père ; lui, croyant que j'avais glissé, me serra plus fort.

La voix reprit, plus stridente encore, et plus éplorée : « Robinson ! mon pauvre Robinson ! » Je fis un nouvel effort pour dégager ma main. « Mon perroquet, criai-je, mon perroquet ! »

— Il parle donc maintenant ? dit Jacques.

S'il parlait, je crois bien ; on l'entendait d'une lieue... Dans mon trouble, je l'avais oublié, là-bas, tout au bout du navire, près de l'ancre, et c'est de là qu'il m'appelait, en criant de toutes ses forces : « Robinson ! Robinson ! mon pauvre Robinson ! »

Malheureusement, nous étions loin ; le capitaine criait : « Dépêchons-nous. »

— Nous viendrons le chercher demain, dit M. Eyssette ; sur les bateaux, rien ne s'égaré. Et là-dessus, malgré mes larmes, il m'entraîna. Pécaïre ! le lende-

main on l'envoya chercher et on ne le trouva pas... Jugez de mon désespoir : plus de Vendredi ! plus de perroquet ! Robinson n'était plus possible. Le moyen, d'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, de se forger une île déserte, à un quatrième étage, dans une maison sale et humide, rue Lanterne ?

Oh ! l'horrible maison ! Je la verrai toute ma vie : l'escalier était gluant ; la cour ressemblait à un puits ; le concierge, un cordonnier, avait son échoppe contre la pompe... C'était hideux.

Le soir de notre arrivée, la vieille Annou en s'installant dans sa cuisine, poussa un cri de détresse :

— Les babarottes ! les babarottes !

Nous accourûmes. Quel spectacle !... La cuisine était pleine de ces vilaines bêtes ; il y en avait sur la crédence, au long des murs, dans les tiroirs, sur la cheminée, dans le buffet, partout. Sans le vouloir, on en écrasait. Pouah ! Annou en avait déjà tué beaucoup ; mais plus elle en tuait, plus il en venait. Elles arrivaient par le trou de l'évier, on boucha le trou de l'évier ; mais le lendemain soir elles revinrent par un autre endroit, on ne sait d'où. Il fallut avoir un chat exprès pour les tuer, et toutes les nuits c'était dans la cuisine une effroyable boucherie.

Les babarottes me firent haïr Lyon dès le premier soir. Le lendemain, ce fut bien pis. Il fallait prendre des habitudes nouvelles ; les heures des repas étaient changées... Les pains n'avaient pas la même forme que chez nous. On les appelait des « couronnes ». En voilà un nom !

Chez les bouchers, quand la vieille Annou demandait une *carbonade*, l'étalier lui riait au nez ; il ne savait pas ce que c'était une « carbonade », ce sauvage !... Ah ! je me suis bien ennuyé.

Le dimanche, pour nous égayer un peu, nous allions nous promener en famille sur les quais du Rhône, avec des parapluies. Instinctivement nous nous dirigeons toujours vers le Midi, du côté de Perrache.

« Il me semble que cela nous rapproche du pays, » disait ma mère, qui languissait encore plus que moi... Ces promenades de famille étaient lugubres. M. Eyssette grondait, Jacques pleurait tout le temps, moi je me tenais toujours derrière ; je ne sais pas pourquoi, j'avais honte d'être dans la rue, sans doute parce que nous étions pauvres.

Au bout d'un mois, la vieille Annou tomba malade. Les brouillards la tuaient ; on dut la renvoyer dans le Midi. Cette pauvre fille, qui aimait ma mère à la passion, ne pouvait pas se décider à nous quitter. Elle suppliait qu'on la gardât, promettant de ne pas mourir. Il fallut l'embarquer de force. Arrivée dans le Midi, elle s'y maria de désespoir.

Annou partie, on ne prit pas de nouvelle bonne, ce qui me parut le comble de la misère... La femme du concierge montait faire le gros ouvrage ; ma mère, au feu des fourneaux, calcinait ses belles mains blanches que j'aimais tant à embrasser ; quant aux provisions, c'est Jacques qui les faisait. On lui mettait un grand panier sous le bras, en lui disant : « Tu achèteras ça et ça ; » et il achetait ça et ça très bien, toujours en pleurant, par exemple.

Pauvre Jacques ! il n'était pas heureux, lui non plus. M. Eyssette, de le voir éternellement la larme à l'œil, avait fini par le prendre en grippe et l'abreuvait de taloches... On entendait tout le jour : « Jacques tu es un butor ! Jacques tu es un âne ! » Le fait est que, lorsque son père était là, le malheureux Jacques perdait tous ses moyens. Les efforts qu'il faisait pour retenir ses larmes le rendaient laid. M. Eyssette lui portait malheur. Écoutez la scène de la cruche :

Un soir, au moment de se mettre à table, on s'aperçoit qu'il n'y a plus une goutte d'eau dans la maison.

— Si vous voulez, j'irai en chercher, dit ce bon enfant de Jacques.

Et le voilà qui prend la cruche, une grosse cruche de grès.

M. Eyssette hausse les épaules :

— Si c'est Jacques qui y va, dit-il, la cruche est cassée, c'est sûr.

— Tu entends, Jacques, — c'est M^{me} Eyssette qui parle avec sa voix tranquille, — tu entends, ne la casse pas, fais bien attention.

M. Eyssette reprend :

— Oh ! tu as beau lui dire de ne pas la casser, il la cassera tout de même.

Ici, la voix éplorée de Jacques :

— Mais enfin, pourquoi voulez-vous que je la casse ?

— Je ne veux pas que tu la casses, je te dis que tu la casseras, répond M. Eyssette, et d'un ton qui n'admet pas de réplique.

Jacques ne réplique pas ; il prend la cruche d'une main fiévreuse et sort brusquement avec l'air de dire :

— Ah ! je la casserai ? Eh bien, nous allons voir.

Cinq minutes, dix minutes se passent ; Jacques ne revient pas. M^{me} Eyssette commence à se tourmenter :

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

— Parbleu ! que veux-tu qu'il lui soit arrivé ? dit M. Eyssette d'un ton bourru. Il a cassé la cruche et n'ose plus rentrer.

Mais tout en disant cela, — avec son air bourru, c'était le meilleur homme du monde, — il se lève et va ouvrir la porte pour voir un peu ce que Jacques était devenu. Il n'a pas loin à aller ; Jacques est debout sur le palier, devant la porte, les mains vides, silencieux, pétrifié. En voyant M. Eyssette, il pâlit, et d'une voix navrante et faible, oh ! si faible : « Je l'ai cassée, » dit-il... Il l'avait cassée !...

Dans les archives de la maison Eyssette, nous appelons cela « la scène de la cruche ».

Il y avait environ deux mois que nous étions à Lyon, lorsque nos parents songèrent à nos études. Mon père aurait bien voulu nous mettre au collège, mais c'était trop cher. « Si nous les envoyions dans une manécanterie ? dit M^{me} Eyssette ; il paraît que les

enfants y sont bien. » Cette idée sourit à mon père, et comme Saint-Nizier était l'église la plus proche, on nous envoya à la manécanterie de Saint-Nizier.

C'était très amusant, la manécanterie ! Au lieu de nous bourrer la tête de grec et de latin comme dans les autres institutions, on nous apprenait à servir la messe du grand et du petit côté, à chanter les antennes, à faire des genuflexions, à encenser élégamment, ce qui est très difficile. Il y avait bien par-ci, par-là, quelques heures dans le jour consacrées aux déclinaisons et à l'*Epitome*, mais ceci n'était qu'accessoire. Avant tout, nous étions là pour le service de l'église. Au moins une fois par semaine, l'abbé Micou nous disait entre deux prises et d'un air solennel : « Demain, messieurs, pas de classe du matin ! Nous sommes d'enterrement. »

Nous étions d'enterrement. Quel bonheur ! Puis c'étaient des baptêmes, des mariages, une visite de Monseigneur, le viatique qu'on portait à un malade. Oh ! le viatique ! comme on était fier quand on pouvait l'accompagner !... Sous un petit dais de velours rouge, marchait le prêtre, portant l'hostie et les saintes huiles. Deux enfants de chœur soutenaient le dais, deux autres l'escortaient avec de gros falots dorés. Un cinquième marchait devant, en agitant une crécelle. D'ordinaire, c'étaient mes fonctions... Sur le passage du viatique, les hommes se découvraient, les femmes se signaient. Quand on passait devant un poste, la sentinelle criait : « Aux armes ! » les soldats accouraient et se mettaient en rang. — Présentez armes ! disait l'officier... Les fusils sonnaient, le tambour battait aux champs. J'agitais ma crécelle par trois fois, comme au *Sanctus*, et nous passions.

Chacun de nous avait dans une petite armoire un fourniment complet d'ecclésiastique : une soutane noire avec une longue queue, une aube, un surplis, à grandes manches roides d'empois, des bas de soie noire, deux calottes, l'une en drap, l'autre en velours,

des rabats bordés de petites perles blanches, tout ce qu'il fallait.

Il paraît que ce costume m'allait très bien :

« Il est à croquer là-dessous, » disait M^{me} Eyssette. Malheureusement j'étais très petit, et cela me désespérait. Figurez-vous que, même en me haussant, je ne montais guère plus haut que les bas blancs de M. Caduffe, notre suisse, et puis si frêle!... Une fois, à la messe, en changeant les Évangiles de place, le gros livre était si lourd qu'il m'entraîna. Je tombai de tout mon long sur les marches de l'autel. Le pupitre fut brisé, le service interrompu. C'était un jour de Pentecôte. Quel scandale!... A part ces légers inconvenients de ma petite taille, j'étais très content de mon sort, et souvent le soir, en nous couchant, Jacques et moi, nous nous disions : « En somme, c'est très amusant la manécanterie. » Par malheur, nous n'y restâmes pas longtemps. Un ami de la famille, recteur d'université dans le Midi, écrivit un jour à mon père que s'il voulait une bourse d'externe au collège de Lyon pour un de ses fils, on pourrait lui en avoir une.

— Ce sera pour Daniel, dit M. Eyssette.

— Et Jacques ? dit ma mère.

— Oh ! Jacques ! je le garde avec moi ; il me sera très utile. D'ailleurs, je m'aperçois qu'il a du goût pour le commerce. Nous en ferons un négociant.

De bonne foi, je ne sais comment M. Eyssette avait pu s'apercevoir que Jacques avait du goût pour le commerce. En ce temps-là, le pauvre garçon n'avait du goût que pour les larmes, et si on l'avait consulté... Mais on ne le consulta pas, ni moi non plus.

Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au collège, c'est que j'étais le seul avec une blouse. A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses ; il n'y a que les enfants de la rue, les *gones* comme on dit. Moi, j'en avais une, une petite blouse à carreaux qui datait de la fabrique ; j'avais une blouse, j'avais l'air d'un

gone... Quand j'entrai dans la classe, les élèves ricanaient. On disait : « Tiens ! il a une blouse ! » Le professeur fit la grimace et tout de suite me prit en aversion. Depuis lors, quand il me parla, ce fut toujours du bout des lèvres, d'un air méprisant. Jamais il ne m'appela par mon nom ; il disait toujours : « Eh ! vous, là-bas, le petit Chose ! » Je lui avais dit pourtant plus de vingt fois que je m'appelais Daniel Ey-sset-te... A la fin, mes camarades me surnommèrent « le petit Chose », et le surnom me resta...

Ce n'était pas seulement ma blouse qui me distinguait des autres enfants. Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers de buis qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs avec beaucoup de notes dans le bas ; moi, mes livres étaient de vieux bouquins achetés sur les quais, moisissés, fanés, sentant le rance ; les couvertures étaient toujours en lambeaux, quelquefois il manquait des pages. Jacques faisait bien de son mieux pour me les relier avec du gros carton et de la colle forte ; mais il mettait toujours trop de colle, et cela puait. Il m'avait fait aussi un cartable avec une infinité de poches, très commode, mais toujours trop de colle. Le besoin de coller et de cartonner était devenu chez Jacques une manie comme le besoin de pleurer. Il avait constamment devant le feu un tas de petits pots de colle, et, dès qu'il pouvait s'échapper du magasin un moment, il collait, reliait, cartonnait. Le reste du temps, il portait des paquets en ville, écrivait sous la dictée, allait aux provisions, — le commerce enfin.

Quant à moi, j'avais compris que lorsqu'on est boursier, qu'on porte une blouse, qu'on s'appelle « le petit Chose », il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal, et ma foi ! le petit Chose se mit à travailler de tout son courage.

Brave petit Chose ! Je le vois, en hiver, dans sa chambre sans feu, assis à sa table de travail, les jambes enveloppées d'une couverture. Au dehors, le

givre fouettait les vitres. Dans le magasin, on entendait M. Eyssette qui dictait :

— J'ai reçu votre honorée du 8 courant.

Et la voix pleurarde de Jacques qui reprenait :

— J'ai reçu votre honorée du 8 courant.

De temps en temps, la porte de la chambre s'ouvrait doucement : c'était M^{me} Eyssette qui entrait. Elle s'approchait du petit Chose sur la pointe des pieds. Chut!...

— Tu travailles ? lui disait-elle tout bas.

— Oui, mère.

— Tu n'as pas froid ?

— Oh ! non !

Le petit Chose mentait, il avait bien froid, au contraire.

Alors M^{me} Eyssette s'asseyait auprès de lui, avec son tricot, et restait là de longues heures, comptant ses mailles à voix basse, avec un gros soupir de temps en temps.

Pauvre M^{me} Eyssette ! Elle y pensait toujours à ce cher pays qu'elle n'espérait plus revoir... Hélas ! pour son malheur, pour notre malheur à tous, elle allait le revoir bientôt...

IL EST MORT : PRIEZ POUR LUI !

C'était un lundi du mois de juillet.

Ce jour-là, en sortant du collège, je m'étais laissé entraîner à faire une partie de barres, et lorsque je me décidai à rentrer à la maison, il était beaucoup plus tard que je n'aurais voulu. De la place des Terreaux à la rue Lanterne, je courus sans m'arrêter, mes livres à la ceinture, ma casquette entre mes dents. Toutefois, comme j'avais une peur effroyable de mon père, je repris haleine une minute dans l'escalier, juste le temps d'inventer une histoire pour expliquer mon retard. Sur quoi je sonnai bravement.

Ce fut M. Eyssette lui-même qui vint m'ouvrir, « Comme tu viens tard ! » me dit-il. Je commençais à débiter mon mensonge en tremblant ; mais le cher homme ne me laissa pas achever et, m'attirant sur sa poitrine, il m'embrassa longuement et silencieusement.

Moi qui m'attendais pour le moins à une verte semonce, cet accueil me surprit. Ma première idée fut que nous avions le curé de Saint-Nizier à dîner ; je savais par expérience qu'on ne nous grondait jamais ces jours-là. Mais en entrant dans la salle à manger, je vis tout de suite que je m'étais trompé. Il n'y avait que deux couverts sur la table, celui de mon père et le mien.

— Et ma mère ? Et Jacques ? demandai-je, étonné.

M. Eyssette me répondit d'une voix douce qui ne lui était pas habituelle :

— Ta mère et Jacques sont partis, Daniel ; ton frère l'abbé est bien malade.

Puis, voyant que j'étais devenu tout pâle, il ajouta presque gaiement pour me rassurer :

— Quand je dis bien malade, c'est une façon de parler : on nous a écrit que l'abbé était au lit ; tu connais ta mère, elle a voulu partir, je lui ai donné Jacques pour l'accompagner... En somme, ce ne sera rien !... Et maintenant, mets-toi là et mangeons ; je meurs de faim.

Je m'attablai sans rien dire, mais j'avais le cœur serré et toutes les peines du monde à retenir mes larmes, en pensant que mon grand frère l'abbé était bien malade. Nous dînâmes tristement en face l'un de l'autre, sans parler. M. Eyssette mangeait vite, buvait à grands coups, puis s'arrêtait subitement et songeait... Pour moi, immobile au bout de la table et comme frappé de stupeur, je me rappelais les belles histoires que l'abbé me contait lorsqu'il venait à la fabrique. Je le voyais retroussant bravement sa soutane pour franchir les bassins. Je me souvenais aussi

du jour de sa première messe, où toute la famille assistait, comme il était beau lorsqu'il se tournait vers nous, les bras ouverts, disant *Dominus vobiscum* d'une voix si douce que M^{me} Eyssette en pleurait de joie !... Maintenant je me le figurais là-bas, couché, malade (oh ! bien malade ; quelque chose me le disait), et ce qui redoublait mon chagrin de le savoir ainsi, c'est une voix que j'entendais me crier au fond du cœur : « Dieu te punit, c'est ta faute ! Il fallait rentrer tout droit ! Il fallait ne pas mentir ! » Et plein de cette effroyable pensée que Dieu, pour le punir, allait faire mourir son frère, le petit Chose se désespérait en lui-même, disant : « Jamais, non ! jamais, je ne jouerai plus aux barres en sortant du collège. »

Le repas terminé, on alluma la lampe et la veillée commença. Sur la nappe, au milieu des débris du dessert, M. Eyssette avait posé ses gros livres de commerce et faisait ses comptes à haute voix. Finet, le chat des babarottes, miaulait tristement en rôdant autour de la table... ; moi, j'avais ouvert la fenêtre et je m'y étais accoudé...

Il faisait nuit, l'air était lourd... On entendait les gens d'en bas rire et causer devant leurs portes, et les tambours du fort Loyasse battre dans le lointain... J'étais là depuis quelques instants, pensant à des choses tristes et regardant vaguement dans la nuit, quand un violent coup de sonnette m'arracha de ma croisée brusquement. Je regardai mon père avec effroi, et je crus voir passer sur son visage le frisson d'angoisse et de terreur qui venait de m'envahir. Ce coup de sonnette lui avait fait peur, à lui aussi.

— On sonne ! me dit-il presque à voix basse.

— Restez, père ! j'y vais. Et je m'élançai vers la porte.

Un homme était debout sur le seuil. Je l'entrevis dans l'ombre, me tendant quelque chose que j'hésitais à prendre.

— C'est une dépêche, dit-il.

— Une dépêche, grand Dieu ! pourquoi faire ?

Je la pris en frissonnant, et déjà je repoussais la porte ; mais l'homme la retint avec son pied et me dit froidement :

— Il faut signer.

Il fallait signer ! Je ne savais pas : c'était la première dépêche que je recevais.

Qui est là, Daniel ? me cria M. Eyssette ; sa voix tremblait.

Je répondis :

— Rien ! c'est un pauvre... Et faisant signe à l'homme de m'attendre, je courus à ma chambre, je trempai ma plume dans l'encre à tâtons, puis revins.

L'homme dit :

— Signez là.

Le petit Chose signa d'une main tremblante, à la lueur des lampes de l'escalier ; ensuite il ferma la porte et rentra, tenant la dépêche cachée sous sa blouse.

Oh ! oui, je te tenais cachée sous ma blouse, dépêche de malheur ! Je ne voulais pas que M. Eyssette te vit ; car d'avance je savais que tu venais nous annoncer quelque chose de terrible, et lorsque je t'ouvris, tu ne m'appris rien de nouveau, entends-tu, dépêche ! Tu ne m'appris rien que mon cœur n'eût déjà deviné,

— C'était un pauvre ? me dit mon père en me regardant.

Je répondis sans rougir : « C'était un pauvre ; » et pour détourner ses soupçons, je repris ma place à la croisée.

J'y restai encore quelque temps, ne bougeant pas, ne parlant pas, serrant contre ma poitrine ce papier qui me brûlait.

Par moments, j'essayais de me raisonner, de me donner du courage, je me disais : « Qu'en sais-tu ? c'est peut-être une bonne nouvelle. Peut-être on écrit qu'il est guéri... » Mais au fond, je sentais bien que ce

n'était pas vrai, que je me mentais à moi-même, que la dépêche ne dirait pas qu'il était guéri.

Enfin, je me décidai à passer dans ma chambre pour savoir une bonne fois à quoi m'en tenir. Je sortis de la salle à manger, lentement, sans avoir l'air ; mais quand je fus dans ma chambre, avec quelle rapidité fiévreuse j'allumai ma lampe ! Et comme mes mains tremblaient en ouvrant cette dépêche de mort ! Et de quelles larmes brûlantes je l'arrosai, lorsque je l'eus ouverte !... Je la relus vingt fois, espérant toujours m'être trompé ; mais, pauvre de moi ! j'eus beau la lire et la relire, et la tourner dans tous les sens, je ne pus lui faire dire autre chose que ce qu'elle avait dit d'abord, ce que je savais bien qu'elle dirait :

« Il est mort ! Priez pour lui ! »

Combien de temps je restai là, debout, pleurant devant cette dépêche ouverte, je l'ignore. Je me souviens seulement que les yeux me cuisaient beaucoup, et qu'avant de sortir de ma chambre je baignai mon visage longuement. Puis, je rentrai dans la salle à manger, tenant dans ma petite main crispée la dépêche trois fois maudite.

Et maintenant, qu'allai-je faire ? Comment m'y prendre pour annoncer l'horrible nouvelle à mon père, et quel ridicule enfantillage m'avait poussé à la garder pour moi seul ? Un peu plus tôt, un peu plus tard, est-ce qu'il ne l'aurait pas su ! Quelle folie ! Au moins, si j'étais allé droit à lui, lorsque la dépêche était arrivée, nous l'aurions ouverte ensemble ; à présent, tout serait dit.

Or, tandis que je me parlais à moi-même, je m'approchai de la table et je vins m'asseoir à côté de M. Eyssette, juste à côté de lui. Le pauvre homme avait fermé ses livres et, de la barbe de sa plume, s'amusait à chatouiller le museau blanc de Finet. Cela me serrait le cœur qu'il s'amusât ainsi. Je voyais

sa bonne figure que la lampe éclairait à demi, s'animer et rire par moments, et j'avais envie de lui dire : « Oh ! non, ne riez pas ; ne riez pas, je vous en prie. »

Alors comme je le regardais ainsi tristement avec ma dépêche à la main, M. Eyssette leva la tête. Nos regards se rencontrèrent, et je ne sais pas ce qu'il vit dans le mien, mais je sais que sa figure se décomposa tout à coup, qu'un grand cri jaillit de sa poitrine, qu'il me dit d'une voix à fendre l'âme : « Il est mort, n'est-ce pas ? » que la dépêche glissa de mes doigts, que je tombai dans ses bras en sanglotant, et que nous pleurâmes longuement, éperdus, dans les bras l'un de l'autre, tandis qu'à nos pieds Finet jouait avec la dépêche, l'horrible dépêche de mort, cause de toutes nos larmes.

Écoutez, je ne mens pas : voilà longtemps que ces choses se sont passées, voilà longtemps qu'il dort dans la terre, mon cher abbé que j'aimais tant ; eh bien, encore aujourd'hui, quand je reçois une dépêche, je ne peux pas l'ouvrir sans un frisson de terreur. Il me semble que je vais lire qu'il est mort, et qu'il faut *prier pour lui !*

Puis Daniel Eyssette est forcé de gagner sa vie ; le voici maître d'étude au collège de Sarlande dans les Cévennes ; il débute par remplacer le maître de l'étude des petits, un nommé Serrières :

LES PETITS

Ceux-là n'étaient pas méchants ; c'étaient les autres. Ceux-là ne me firent jamais de mal, et moi je les aimais bien, parce qu'ils ne sentaient pas encore le collège et qu'on lisait toute leur âme dans leurs yeux.

Je ne les punissais jamais. A quoi bon ? Est-ce qu'on punit les oiseaux ?... Quand ils pépiaient trop haut, je n'avais qu'à crier : « Silence ! » Aussitôt ma volière se taisait, — au moins pour cinq minutes.

Le plus âgé de l'étude avait onze ans. Onze ans, je vous demande ! Et le gros Serrières qui se vantait de les mener à la baguette !...

Moi, je ne les menai pas à la baguette. J'essayai d'être toujours bon, voilà tout.

Quelquefois, quand ils avaient été bien sages, je leur racontais une histoire... Une histoire !... Quel bonheur ! Vite, vite, on pliait les cahiers, on fermait les livres ; encriers, règles, porte-plumes, on jetait tout pêle-mêle au fond des pupitres ; puis les bras croisés sur la table, on ouvrait de grands yeux et on écoutait. J'avais composé à leur intention cinq ou six petits contes fantastiques : *les Débuts d'une cigale*, *les Infortunes de Jean Lapin*, etc. Alors, comme aujourd'hui, le bonhomme La Fontaine était mon saint de prédilection dans le calendrier littéraire, et mes romans ne faisaient que commenter ses fables ; seulement j'y mêlais de ma propre histoire. Il y avait toujours un pauvre grillon obligé de gagner sa vie comme le petit Chose, des bêtes à bon Dieu qui cartonnaient en sanglotant, comme Eyssette (Jacques). Cela amusait beaucoup mes petits, et moi aussi cela m'amusait beaucoup. Malheureusement M. Viot n'entendait pas qu'on s'amusaît de la sorte.

Trois ou quatre fois par semaine, le terrible homme aux clefs faisait une tournée d'inspection dans le collège, pour voir si tout s'y passait selon le règlement... Or, un de ces jours-là, il arriva dans notre étude juste au moment le plus pathétique de l'histoire de Jean Lapin. En voyant entrer M. Viot toute l'étude tressauta. Les petits effarés, se regardèrent. Le narrateur s'arrêta court. Jean Lapin, interdit, resta une patte en l'air, en dressant de frayeur ses grandes oreilles.

Debout devant ma chaire, le souriant M. Viot promenait un long regard d'étonnement sur les pupitres dégarnis. Il ne parlait pas, mais ses clefs s'agitaient d'un air féroce : « Frinc ! frinc ! frinc ! tas de drôles, on ne travaille donc plus ici ! »

J'essayai, tout tremblant, d'apaiser les terribles clefs.

— Ces messieurs ont beaucoup travaillé ces jours-ci, balbutiai-je... J'ai voulu les récompenser en leur racontant une petite histoire.

M. Viot ne me répondit pas. Il s'inclina en souriant, fit gronder ses clefs une dernière fois et sortit.

Le soir, à la récréation de quatre heures, il vint vers moi, et me remit, toujours souriant, toujours muet, le cahier du règlement ouvert à la page 12 : *Devoirs du maître envers les élèves*.

Je compris qu'il ne fallait plus raconter d'histoires et je n'en racontai plus jamais.

Pendant quelques jours, mes petits furent inconsolables. Jean Lapin leur manquait, et cela me crevait le cœur de ne pouvoir le leur rendre. Je les aimais tant, si vous saviez, ces gamins-là ! Jamais nous ne nous quittions... Le collège était divisé en trois quartiers très distincts : les grands, les moyens, les petits ; chaque quartier avait sa cour, son dortoir, son étude. Mes petits étaient donc à moi, bien à moi. Il me semblait que j'avais trente-cinq enfants.

A part ceux-là, pas un ami. M. Viot avait beau me sourire, me prendre par le bras aux récréations, me donner des conseils au sujet du règlement, je ne l'aimais pas, je ne pouvais pas l'aimer ; ses clefs me faisaient trop peur. Le principal, je ne le voyais jamais. Les professeurs méprisaient le petit Chose et le regardaient du haut de leur toque. Quant à mes collègues, la sympathie, que l'homme aux clefs paraissait me témoigner, me les avait aliénés ; d'ailleurs, depuis ma présentation aux sous-officiers je n'étais plus retourné au café Barbette, et ces braves gens ne me le pardonnaient pas.

Il n'y avait pas jusqu'au portier Cassagne et au maître d'armes Roger qui ne fussent pas contre moi. Le maître d'armes surtout semblait m'en vouloir terriblement. Quand je passais à côté de lui, il frisait sa

moustache d'un air féroce et roulait de gros yeux, comme s'il eût voulu sabrer un cent d'Arabes. Une fois il dit très haut à Cassagne, en me regardant, qu'il n'aimait pas les espions. Cassagne ne répondit pas ; mais je vis bien à son air qu'il ne les aimait pas non plus... De quels espions s'agissait-il?... Cela me fit beaucoup penser.

Devant cette antipathie universelle, j'avais pris bravement mon parti. Le maître des moyens partageait avec moi une petite chambre, au troisième étage, sous les combles : c'est là que je me réfugiais pendant les heures de classe. Comme mon collègue passait tout son temps au café Barbette, la chambre m'appartenait ; c'était ma chambre, mon chez moi.

A peine rentré, je m'enfermais à double tour, je trainais ma malle, — il n'y avait pas de chaises dans ma chambre, — devant un vieux bureau criblé de taches d'encre et d'inscriptions au canif, j'étais dessus tous mes livres, et à l'ouvrage !...

Alors on était au printemps... Quand je levais la tête, je voyais le ciel tout bleu et les grands arbres de la cour déjà couverts de feuilles. Au dehors pas de bruit. De temps en temps la voix monotone d'un élève récitant sa leçon, une exclamation de professeur en colère, une querelle sous le feuillage entre moineaux... ; puis, tout rentrait dans le silence, le collègue avait l'air de dormir.

Le petit Chose, lui, ne dormait pas. Il ne rêvait pas même, ce qui est une adorable façon de dormir. Il travaillait, travaillait sans relâche, se bourrant de grec et de latin à faire sauter sa cervelle.

Quelquefois, au plein cœur de son aride besogne, un doigt mystérieux frappait à la porte.

— Qui est là ?

— C'est moi, la Muse, ton ancienne amie, la femme du cahier rouge, ouvre-moi vite, petit Chose.

Mais le petit Chose se gardait d'ouvrir. Il s'agissait bien de la Muse, ma foi !

Au diable le cahier rouge ! L'important pour le quart d'heure était de faire beaucoup de thèmes grecs, de passer licencié, d'être nommé professeur, et de reconstruire au plus vite un beau foyer tout neuf pour la famille Eyssette.

Cette pensée que je travaillais pour la famille me donnait un grand courage et me rendait la vie plus douce. Ma chambre elle-même en était embellie... Oh ! mansarde, chère mansarde quelles belles heures j'ai passées entre tes quatre murs ! Comme j'y travaillais bien ! Comme je m'y sentais brave !...

Si j'avais quelques bonnes heures, j'en avais de mauvaises aussi. Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il fallait mener les enfants en promenade. Cette promenade était un supplice pour moi.

D'habitude nous allions à la *Prairie*, une grande pelouse qui s'étend comme un tapis au pied de la montagne, à une demi-lieue de la ville. Quelques gros châtaigniers, trois ou quatre guinguettes peintes en jaune, une source vive courant dans le vert, faisaient l'endroit charmant et gai pour l'œil... Les trois études s'y rendaient séparément ; une fois là, on les réunissait sous la surveillance d'un seul maître qui était toujours moi. Mes deux collègues allaient se faire régaler par des grands dans les guinguettes voisines, et, comme en ne m'invitait jamais, je restais pour garder les élèves... Un dur métier dans ce bel endroit !

Il aurait fait si bon s'étendre sur cette herbe verte, dans l'ombre des châtaigniers, et se griser de serpolet, en écoutant chanter la petite source !... Au lieu de cela, il fallait surveiller, crier, punir... J'avais tout le collège sur les bras. C'était terrible...

Mais le plus terrible encore, ce n'était pas de surveiller les élèves à la prairie, c'était de traverser la ville avec ma division, la division des petits. Les autres divisions emboîtaient le pas à merveille et sonnaient des talons comme de vieux grognards ! cela sentait la discipline et le tambour. Mes petits, eux, n'enten-

daient rien à toutes ces belles choses. Ils n'allaient pas en rang, se tenaient par la main et jacassaient le long de la route. J'avais beau leur crier : « Gardez vos distances ! » ils ne me comprenaient pas et marchaient tout de travers.

J'étais assez content de ma tête de colonne. J'y mettais les plus grands, les plus sérieux, ceux qui portaient la tunique, mais à la queue, quel gâchis ! quel désordre ! Une marmaille folle, des cheveux ébouriffés, des mains sales, des culottes en lambeaux ! Je n'osais pas les regarder.

Desinit in piscem, me disait à ce sujet le souriant M. Viot, homme d'esprit à ses heures. Le fait est que ma queue de colonne avait une triste mine.

Comprenez-vous mon désespoir de me montrer dans les rues de Sarlande en pareil équipage, et le dimanche, surtout !... Les cloches carillonnaient, les rues étaient pleines de monde. On rencontrait des pensionnats de demoiselles qui allaient à vêpres, des modistes en bonnet rose, des élégants en pantalon gris-perle. Il fallait traverser tout cela avec un habit râpé et une division ridicule. Quelle honte !...

Parmi tous ces diabolotins ébouriffés que je prome-nais deux fois par semaine dans la ville, il y en avait un surtout, un demi-pensionnaire, qui me désespérait par sa laideur et sa mauvaise tenue.

Imaginez un horrible petit avorton, si petit que c'en était ridicule ; avec cela disgracieux, sale, mal peigné, mal vêtu, sentant le ruisseau, et, pour que rien ne lui manquât, affreusement bancal.

Jamais pareil élève, s'il est permis toutefois de donner à ça le nom d'élève, ne figura sur les feuilles d'inscription de l'Université. C'était à déshonorer un collègue.

Pour ma part, je l'avais pris en aversion ; et quand je le voyais, les jours de promenade, se dandiner à la queue de la colonne avec la grâce d'un jeune canard, il me venait des envies furieuses de le chasser à

grands coups de botte pour l'honneur de ma division.

Bamban, — nous l'avions surnommé Bamban à cause de sa démarche plus qu'irrégulière, — Bamban était loin d'appartenir à une famille aristocratique. Cela se voyait sans peine à ses manières, à ses façons de dire et surtout aux belles relations qu'il avait dans le pays.

Tous les gamins de Sarlande étaient ses amis.

Grâce à lui, quand nous sortions, nous avions toujours à nos trousses une nuée de polissons qui faisaient la roue sur nos derrières, appelaient Bamban par son nom, le montraient au doigt, lui jetaient des peaux de châtaignes, et mille autres bonnes singeries. Mes petits s'en amusaient beaucoup, mais moi, je ne riais pas, et j'adressais chaque semaine au principal un rapport circonstancié sur l'élève Bamban et les nombreux désordres que sa présence entraînait.

Malheureusement mes rapports restaient sans réponse et j'étais toujours obligé de me montrer dans les rues, en compagnie de M. Bamban, plus sale et plus bancal que jamais.

Un dimanche entre autres, un beau dimanche de fête et de grand soleil, il m'arriva pour la promenade dans un état de toilette tel que nous en fûmes tous épouvantés. Vous n'avez jamais rien rêvé de semblable. Des mains noires, des souliers sans cordons, de la boue jusque dans les cheveux, presque plus de culottes..., un monstre.

Le plus risible, c'est qu'évidemment on l'avait fait très beau, ce jour-là, avant de me l'envoyer. Sa tête, mieux peignée qu'à l'ordinaire, était encore roide de pommade, et le nœud de cravate avait je ne sais quoi qui sentait les doigts maternels. Mais il y a tant de ruisseaux avant d'arriver au collège !...

Bamban s'était roulé dans tous.

Quand je le vis prendre son rang parmi les autres, paisible et souriant comme si de rien n'était, j'eus un mouvement d'horreur et d'indignation.

Ecole de Sciences domestiques
Congrégation de Notre Dame

Je lui criai : « Va-t'en ! »

Bamban pensa que je plaisantais et continua de sourire. Il se croyait très beau, ce jour-là!

Je lui criai de nouveau : « Va-t'en ! va-t'en ! »

Il me regarda d'un air triste et soumis, son œil suppliait; mais je fus inexorable et la division s'ébranla, le laissant seul, immobile au milieu de la rue.

Je me croyais délivré de lui pour toute la journée, lorsque au sortir de la ville des rires et des chuchotements à mon arrière-garde me firent retourner la tête.

A quatre ou cinq pas derrière nous, Bamban suivait la promenade gravement.

— Doublez le pas, dis-je aux deux premiers.

Les élèves comprirent qu'il s'agissait de faire une niche au bancal, et la division se mit à filer d'un train d'enfer.

De temps en temps on se retournait pour voir si Bamban pouvait suivre, et on riait de l'apercevoir là-bas, bien loin, gros comme le poing, trottant dans la poussière de la route, au milieu des marchands de gâteaux et de limonade.

Cet enragé-là arriva à la Prairie presque en même temps que nous. Seulement il était pâle de fatigue et tirait la jambe à faire pitié.

J'en eus le cœur touché, et, un peu honteux de ma cruauté, je l'appelai près de moi doucement.

Il avait une petite blouse fanée, à carreaux rouges, la blouse du petit Chose, au collège de Lyon.

Je la reconnus tout de suite, cette blouse, et dans moi-même je me disais : « Misérable, tu n'as pas honte ? Mais c'est toi, c'est le petit Chose que tu t'amuses à martyriser ainsi. » Et, plein de larmes intérieures, je me mis à aimer de tout mon cœur ce pauvre déshérité.

Bamban s'était assis par terre à cause de ses jambes qui lui faisaient mal. Je m'assis près de lui.

Je lui parlai... Je lui achetai une orange... J'aurais voulu lui laver les pieds.

A partir de ce jour, Bamban devint mon ami. J'appris sur son compte des choses attendrissantes...

— C'était le fils d'un maréchal ferrant qui, entendant vanter partout les bienfaits de l'éducation, se saignait les quatre membres, le pauvre homme ! pour envoyer son enfant demi-pensionnaire au collège. Mais, hélas ! Bamban n'était pas fait pour le collège, et il n'y profitait guère.

Le jour de son arrivée, on lui avait donné un modèle de bâtons en lui disant : « Fais des bâtons ! » Et depuis un an, Bamban faisait des bâtons. Et quels bâtons, grand Dieu !... tortus, sales, boiteux, clopinants, des bâtons de Bamban !...

Personne ne s'occupait de lui. Il ne faisait spécialement partie d'aucune classe ; en général, il entrait dans celle qu'il voyait ouverte. Un jour, on le trouva en train de faire ses bâtons dans la classe de philosophie... Un drôle d'élève ce Bamban !...

Je le regardais quelquefois à l'étude, courbé en deux sur son papier, suant, soufflant, tirant la langue, tenant sa plume à pleines mains et appuyant de toutes ses forces, comme s'il eût voulu traverser la table... A chaque bâton il reprenait de l'encre, et à la fin de chaque ligne, il rentrait sa langue et se reposait en se frottant les mains.

Bamban travaillait de meilleur cœur maintenant que nous étions amis...

Quand il avait terminé une page, il s'empressait de gravir ma chaire à quatre pattes et posait son chef-d'œuvre devant moi, sans parler.

Je lui donnais une petite tape affectueuse en lui disant : « C'est très bien ! » C'était hideux, mais je ne voulais pas le décourager.

De fait, peu à peu, les bâtons commençaient à marcher plus droit, la plume crachait moins, et il y avait moins d'encre sur les cahiers... Je crois que je

serais venu à bout de lui apprendre quelque chose, malheureusement, la destinée nous sépara. Le maître des moyens quittait le collège. Comme la fin de l'année était proche, le principal ne voulut pas prendre un nouveau maître. On installa un rhétoricien à barbe dans la chaire des petits, et c'est moi qui fus chargé de l'étude des moyens.

Je considérai cela comme une catastrophe.

D'abord les moyens m'épouvantaient. Je les avais vus à l'œuvre les jours de *Prairie*, et la pensée que j'allais vivre sans cesse avec eux me serrait le cœur.

Puis il fallait quitter mes petits, mes chers petits que j'aimais tant... Comment serait pour eux le rhétoricien à barbe?... Qu'allait devenir Bamban ? J'étais réellement malheureux.

Et mes petits aussi se désolaient de me voir partir.

Le jour où je leur fis ma dernière étude, il y eut un moment d'émotion quand la cloche sonna... Ils voulurent tous m'embrasser... Quelques-uns, même, je vous assure, trouvèrent des choses charmantes à me dire.

Et Bamban ?...

Bamban ne parla pas. Seulement, au moment où je sortais, il s'approcha de moi, tout rouge, et me mit dans la main, avec solennité, un superbe cahier de bâtons qu'il avait dessinés à mon intention.

Pauvre Bamban !

ROBERT HELMONT

Ce n'est pas encore à proprement parler un roman que ce livre, mais plutôt comme l'a bien indiqué l'auteur, *le Journal d'un Solitaire*. Il se place tout naturellement entre *le Petit Chose*, qui est toute l'enfance d'Alphonse Daudet, et la série de romans que va inaugurer *Fromont Jeune et Risler Aîné*, car il souligne la coupure décisive que la grande secousse patriotique de 1870-1871 a opérée dans l'esprit et dans l'orientation du talent de l'écrivain.

C'est l'histoire d'un Parisien qui, s'étant cassé la jambe au moment de la déclaration de guerre, alors qu'il se trouvait à la campagne, est obligé de rester caché dans une maisonnette qu'il habite au centre de la forêt de Sénart, isolé au milieu de l'invasion allemande.

Il tient une sorte de journal presque quotidien de tous les événements, même les plus infimes, qui lui arrivent dans cette solitude forcée; aucun d'eux, du reste, ne saurait être insignifiant avec ce danger terrible toujours suspendu sur lui, et ils empruntent à ce voisinage menaçant de l'ennemi une couleur dramatique qui les rend d'autant plus impressionnants.

A l'Ermitage, ce 3 septembre.

Il y a eu hier six semaines que je me suis cassé la jambe. C'était juste le jour de la déclaration de la guerre. Pendant que M. de Gramont soulevait au Sénart tant de bruit et d'enthousiasme, moi, en revenant de la pêche à l'épervier, je trébuchais au bord de la Seine contre un poteau caché par l'herbe, et j'étais rapporté à mon Ermitage de la forêt de Sénart dans un chariot de bûcheron...

Ce matin, je suis sorti pour la première fois, après cinquante jours de fièvre, de souffrances encore accrues par les nouvelles de la guerre. J'ai eu des cauchemars faits des batailles lointaines; et les sinistres dépêches de Forbach, de Reichshoffen, restent pour moi confondues avec mes douleurs de blessé, la chaleur du bandage en plâtre, cette immobilité dans l'agitation qui est le plus cruel des supplices. Enfin, c'est fini! Après n'avoir si longtemps regardé que la cime des arbres et ces grandes nappes de ciel bleu où ne passent que des ailes, je me suis senti tout heureux de poser mes pieds à terre et de descendre mon escalier en hésitant. Mais quelle faiblesse! La tête me tournait. Ma jambe, tant de jours immobile, avait oublié l'équilibre, le mouvement. Il me semblait qu'elle ne faisait plus partie de moi-même, que je n'étais plus maître de la diriger. Pourtant, à petits pas, avec cette méfiance extrême qui double l'infirmité, j'ai pu aller

jusqu'à la basse-cour et pousser sa petite porte à claire-voie, enfouie sous les hautes herbes. Cela m'a fait plaisir d'entrer là ! En mon absence, la femme du garde, mon voisin, a bien soigné tout ce petit monde, qui me regarde avec des yeux étonnés, brillants et familiers. Les lapins, les uns sur les autres, sont venus au bord de leur cage, les oreilles dressées et remuantes. Les poules ont continué dans l'herbe leurs éternels coups de bec, secs comme de petites pioches. Plus démonstratif, le coq a ouvert ses ailes toutes grandes avec un cocorico retentissant.

Ensuite je suis venu m'asseoir sur le vieux banc de pierre, verdi, usé, qui, avec la muraille pleine de brèches et deux ou trois pommiers rongés de mousse, date du temps où ma maison, les clos qui l'entourent, faisaient partie d'un ancien couvent bâti au milieu de la forêt... Jamais mon jardin ne m'avait paru si beau. Les espaliers, un peu défeuillés, étaient lourds de pêches mûres et de grappes dorées. Les groseillers s'épalaient en touffes claires, semées de quelques points rouges, et dans ce soleil d'automne qui fait mûrir toutes les baies, éclater les gousses, tomber les graines, les moineaux se poursuivaient avec des vols inégaux, des cris jeunes, où l'on reconnaissait bien, à travers la bande, la recrue des nouvelles couvées. De temps en temps, le vol lourd d'un faisan passait par-dessus le mur en ruine et s'abattait sur un champ de sarrasin. En haut d'un gros arbre, un écureuil jouait, cassait des noix. La chaleur douce, où tout se meut si tranquillement, donnait à ce petit coin rustique un calme extraordinaire. J'avais oublié les Prussiens, l'invasion... Tout à coup, le garde et sa femme sont entrés. C'était si étonnant de voir le père Guillard à l'Ermitage dans la journée, lui l'éternel coureur du bois ! J'ai compris qu'il y avait du nouveau.

« Lisez ça, monsieur Robert... » m'a dit dit le bonhomme.

Et tirant de sa grosse veste de velours un numéro

du *National*, froissé, gauchement plié par des mains peu habituées à manier des journaux, il me l'a tendu d'un air consterné. A la première page un cadre noir et ces mots sinistres : « *L'armée française a capitulé.* » Je n'en ai pas lu davantage...

... Ébloui, les yeux fermés, j'ai revu pendant cinq minutes cette petite ligne entourée de bluettes, de rayonnements, comme si je venais de la lire sur un mur blanc plein de soleil. Ainsi donc, plus d'espoir. La dernière digue est rompue. C'est l'invasion, la grande... Le garde croit que, dans huit jours les Prussiens seront chez nous.

« Ah ! mon pauvre monsieur, il faut voir cette débâcle sur les routes. D'ici Paris, c'est un encombrement de troupeaux, de voitures. Tout le monde fuit, déménagement. A Champrosay, il ne reste plus personne. Il n'y a que le fermier Goudeloup qui n'ait pas voulu s'en aller. Il a renvoyé sa femme, ses enfants, chargé ses deux fusils, et il attend.

« Et vous, père Guillard, qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Moi, monsieur, je ferai comme Goudeloup. Nos chefs ont oublié de nous donner des ordres. J'en profiterai pour rester à mon poste, et garder ma forêt jusqu'au dernier moment. Quand les Prussiens arriveront, nous nous barricaderons dans l'Ermitage, car je pense bien que vous n'allez pas vous en aller, vous, avec votre jambe malade. Et puis, si l'on nous attaque, eh bien, nous nous défendrons. Vous, vous tirerez par les croisées ; moi, je garderai la porte Pacôme, et la mère Guillard chargera les fusils... Pas vrai, la mère?... »

Brave homme ! J'avais chaud au cœur, en l'entendant parler. Malgré ses soixante ans, l'Indien, comme on l'appelle dans le pays, fait encore un beau soldat, avec sa haute taille, ses larges épaules, ses yeux brillants pleins de ruse et de vie. Je pensais, en le regardant, qu'il y aurait eu vraiment de quoi s'occuper en compagnie d'un gars pareil. On aurait pu s'embusquer à

la lisière de cette forêt qu'il connaît si bien, démolir quelques Prussiens au passage. Mais alors le sentiment de ma faiblesse, de mon inutilité, m'est revenu subitement, et m'a navré.

Quand le garde et sa femme m'ont eu quitté, je suis resté tout seul, assis sur mon banc, à réfléchir. Étrange détresse que la mienne ! Sentir en soi ce besoin d'agitation, de dépense vitale, que donne l'approche du danger, et ne pas pouvoir faire seulement dix pas dans ce petit jardin ! Combien de temps resterais-je ainsi ? Le médecin dit que j'en ai encore au moins pour deux mois. Deux mois ! Ah ! misère... Le vent fraîchissait, ma jambe me faisait mal. Je suis rentré, et j'ai dîné tristement. Après dîner, le garde est venu — comme tous les soirs depuis mon accident — fumer sa pipe avec moi. Il est plus que jamais décidé à rester à l'Ermitage. Pendant qu'il me faisait tout haut ses plans, ses projets de défense, j'entendais de loin, par la fenêtre ouverte, les bruits ordinaires du crépuscule, des roues criant aux ornières, des trains en marche, des bruissements de feuilles aux fourrés du bois ; et, par moments, une autre rumeur faite de toutes celles-là, confondues et augmentées, me semblait monter du sol, suivre le cours de la rivière, les petites collines de l'horizon, grandissant, grandissant toujours. C'était comme le pas multiple d'une armée en route, qui se hâte au jour tombant, cherchant l'étape, pendant que le premier rayon de lune allume les canons des fusils et la pointe dorée des casques...

Soudain une détonation sourde, au ras de terre, nous a fait tressaillir. La mère Guillard, qui enlevait mon petit couvert, a senti trembler dans ses mains la pile d'assiettes qu'elle emportait.

« C'est le pont de Corbeil qui saute !... » a dit le garde.

Et ce gentil pays, où je suis allé tant de fois déjeuner les jours de chasse, m'a semblé reculé de vingt lieues... Nous nous sommes regardés un moment, tous les trois,

sans parler. A la fin, le père Guillard s'est levé ; il a pris son fusil, sa lanterne, et tout bas, les dents serrées :

« Je vais fermer la porte Pacôme, » m'a-t-il dit avec un geste héroïque.

Fermer la porte Pacôme ! cela n'a l'air de rien ; pourtant, je crois que le bonhomme aura du mal. Depuis près de cent ans que la vieille porte du cloître est entrouverte, la forêt en a profité pour se glisser dans l'entre-bâillement, et faire grimper ses ronces indiscrètes à toutes les fentes des ais désunis... Si nous avons un siège à subir, je ne compte pas beaucoup sur cette porte-là !...

D'abord il avait la société du garde-forestier Guillard, mais celui-ci est rappelé à Paris, et voilà Robert Helmont seul avec Colaquet, l'âne du garde, et une petite charrette, qui lui sert à faire des courses.

Il assiste à une scène épouvantable, où le fermier Goudeloup aux prises avec des uhlands, est pendu par eux. Dans ses excursions ensuite il rencontre un cadavre Prussien ; c'est le second.

Un autre jour...

... Il se passe autour de moi quelque chose d'extraordinaire. Je ne suis pas seul dans la forêt. Il y a évidemment quelqu'un de caché par ici, et quelqu'un qui tue. Aujourd'hui, dans le lavoir de Champrosay, j'ai trouvé un cadavre. Un Saxon étendu, sa tête blonde hors de l'eau, couchée sur la margelle humide. Du reste bien enfoui, jeté à l'oubli dans ce petit lavoir entouré de taillis, aussi sûrement que l'autre là-bas, dans les carrières de la forêt. Par hasard, j'avais mené Colaquet jusque-là pour le faire boire. L'apparition de ce grand corps immobile m'a saisi. Sans la mare de sang qui inondait la pierre autour de sa tête et se mêlait dans l'eau aux derniers rayons d'un soleil de de pourpre, on aurait pu croire qu'il dormait, tant ses traits étaient apaisés et tranquilles. J'ai remarqué

souvent cela sur le visage des morts. Pendant une minute de grâce, ils ont quelque chose plus beau que la vie, une sérénité sans sourire, un sommeil sans souffle, un rajeunissement de tout l'être qui semble comme une halte entre les agitations de l'existence et les surprises de l'inconnu qui va s'ouvrir.

Pendant que je regardais ce malheureux, le soir tombait. Dans le crépuscule, clair sans éblouissement, une grande douceur descendait sur toutes choses. Les routes se prolongeaient, régulières et droites, déjà plus lumineuses que le ciel. Le bois s'étendait en masses sombres, et au-dessous de moi un petit chemin de vignes s'éclairait vaguement d'un rayon de lune. Sur cette nature au repos après sa journée de fatigue, sur les champs silencieux, la rivière muette, tout ce paysage calme entrant doucement dans la nuit, il y avait le même recueillement, le même agrandissement que sur ce visage de soldat envahi par la mort.

Puis, nouvelle découverte macabre.

Un soir, en rentrant.

... Trouvé encore un Prussien mort. Celui-là était couché dans un fossé du bord de la route. C'est le troisième... Et toujours la même blessure, une entaille effroyable à la nuque... C'est comme une signature, toujours de la même main.

Mais qui ?

15 novembre.

... Pour la première fois depuis longtemps, je puis mettre une date à mon journal, et me reconnaître un peu dans cet embrouillement de journées uniformes. Ma vie est toute changée. L'Ermitage ne me paraît plus aussi muet, aussi triste ; il y a maintenant de longues causeries à voix basse la nuit près des feux couverts dont nous emplissons la cheminée de la salle.

Le Robinson de la forêt de Sénart a trouvé son Vendredi, et voici dans quelles circonstances.

Un soir de la semaine dernière, vers les huit ou neuf heures, pendant que j'étais en train de faire rôtir une belle poule faisane à un tournebroche de mon invention, j'entendis des coups de fusil du côté de Champrosay. C'était si extraordinaire, que je restai très attentif, tout prêt à éteindre mon feu, à faire disparaître cette petite lueur qui pouvait me trahir. Presque aussitôt des pas précipités, très lourds sur la gravier de la route, se rapprochèrent de l'Ermitage, suivis d'abolements et de galops furieux. On avait l'impression d'un homme relancé, chassé à courre avec des chevaux et des chiens acharnés sur les talons. En frissonnant, gagné par cette terreur vivante que je sentais arriver vers moi, j'entr'ouvris ma fenêtre. Dans le clos plein de lune, un homme entra à ce moment, courant vers la maison du garde avec une certitude qui me frappa. Certainement il connaissait les êtres. Au passage, je ne pus distinguer ses traits. Je vis seulement la blouse bleue d'un paysan, toute remontée dans l'agitation d'une course folle. Par une croisée défoncée, il sauta dans la maison des Guillard, et disparut dans la nuit du logis vide. Derrière lui un grand chien blanc arrivait à l'entrée du cloître. Dérouté une minute, il resta là à remuer la queue et à renifler, puis il se coucha de tout son long devant le vieux portail, donnant de la voix pour attirer les chasseurs. Je savais que les Prussiens avaient souvent des chiens avec eux, et je n'attendais à voir paraître une patrouille de uhlans... La vilaine bête ! comme je l'aurais étranglée volontiers, si elle avait été à portée de mon bras. Je voyais déjà l'Ermitage envahi, fouillé, ma retraite découverte, et j'en voulais à ce malheureux paysan d'être venu se réfugier tout près de moi, comme si la forêt n'avait pas été assez grande. Quel sentiment égoïste que la peur !...

Heureusement, les Prussiens n'étaient sans doute

pas en nombre, et le noir, l'inconnu de la forêt, les intimida. Je les entendis rappeler leur chien, qui continuait devant la porte ses hurlements, ses petits cris de bête en arrêt. A la fin pourtant il se décida à partir, et le bruit de ses bonds à travers les branches, les feuilles mortes, se perdit au loin. Le silence qui suivit me glaça. Il y avait un homme là, en face de moi. Par l'ouverture ronde de ma lucarne, j'essayais de percer l'ombre d'un regard. La petite maison du garde était toujours morne et silencieuse, avec les trous noirs de ses fenêtres sinistres sur la façade blanche. Je me figurais le malheureux blotti dans un coin, transi, peut-être blessé. Allais-je le laisser sans secours ?... Mon hésitation ne fut pas longue... Mais juste au moment où j'entr'ouvrais doucement ma porte, elle reçut du dehors une poussée violente, et quelqu'un se précipita dans la salle :

— N'ayez pas peur, monsieur Robert, c'est moi... C'est Goudeloup...

C'était le fermier de Champrosay, celui-là même que j'avais vu la corde au cou, prêt à être pendu dans la cour de sa ferme. A la lueur du feu, je le reconnus tout de suite ; pourtant il avait quelque chose de changé. Hâve, maigri, envahi par une barbe trop longue, son regard aigu, sa lèvre serrée, en faisaient un être bien différent du fermier aisé, heureux, que j'avais connu autrefois. Du coin de sa blouse, il essuyait du sang sur ses mains.

— Vous êtes blessé, Goudeloup ?

Il eut un petit rire singulier :

— Non..., non... C'en est un que je viens de saigner là-bas sur la route. Seulement cette fois je n'ai pas eu de chance. Il en est venu d'autres pendant que je travaillais... C'est égal ! celui-là ne se relèvera pas.

Et il ajouta, toujours avec son petit rire féroce qui découvrait ses dents espacées comme des dents de loup :

— Voilà le quinzième que je couche depuis deux mois... J'espère que c'est joli pour un homme seul, et qui n'a pas d'autre arme que ça.

Il avait tiré de sa blouse un sécateur, un de ces grands ciseaux de jardinier qui servent à tailler les rosiers, les arbustes. J'eus un frisson d'horreur en regardant cet outil d'assassin au bout de cette main sanglante; mais j'étais muet depuis si longtemps, privé de toute communication avec un être humain, que ce premier mouvement de répulsion vaincu, je fis asseoir ce malheureux à ma table. Alors, dans le bien-être de la petite salle, à la chaleur des bourrées, à l'odeur du faisan qui achevait de se dorer devant la flamme, sa figure de fauve sembla s'adoucir. Ses yeux habitués à l'ombre des longues nuits clignotèrent un peu, et d'une voix tranquille il me raconta son histoire.

— Vous m'avez cru pendu, monsieur Robert; eh ben! moi aussi j'ai cru que je l'étais... Figurez-vous que lorsque les uhlands sont arrivés devant la ferme, j'avais d'abord essayé de me défendre; mais ils ne m'ont pas même donné le temps de décharger mon second fusil. Pas plutôt le premier coup parti, le portail était forcé, et j'avais trente de ces bandits sur le dos. Ils m'ont mis la corde du grenier au cou, et hissé!... Pendant une minute, tout étourdi de ne plus sentir la terre sous mes pieds, j'ai vu tourner autour de moi la ferme, les hangars, les chenils, ces grosses faces rouges qui riaient en me regardant, et vous-même que j'apercevais là-bas dans la brèche du mur, pâle comme un fantôme. Cela me faisait l'effet d'un rêve!... Voilà que tout à coup, en me débattant, je ne sais pas pourquoi l'idée m'est venue de faire le signe de détresse maçonnique. J'avais appris ça dans ma jeunesse, du temps que je faisais partie de la loge du Grand-Orient. Aussitôt mes bandits lâchent la corde, et je retrouve la terre sous mes pieds. C'était leur officier, — un gros à favoris noirs, — qui m'avait fait dépendre, rien que pour mon geste.

— Vous êtes franc-maçon, me dit-il tout bas et en très bon français, je le suis aussi..., et je n'ai pas voulu laisser sans secours un frère qui m'implorait... Filez vite et qu'on ne vous revoie plus !...

— Je suis sorti de chez moi, la tête basse, comme un mendiant. Seulement je ne suis pas allé bien loin, vous pensez. Caché dans les débris du pont, vivant de raves crues et de prunelles, j'ai assisté au pillage de mon bien ; les greniers vidés, la poulie grinçant tout le jour pour descendre les sacs, le bois brûlé en pleine cour, de grands feux autour desquels on buvait mon vin, et mes meubles, mes troupeaux s'en allant pièce à pièce par les routes. Enfin, quand il n'est plus rien resté, chassant devant eux ma dernière vache à coups de fouet, ils sont partis en mettant le feu à la maison. Ce soir-là, lorsque j'ai eu fait le tour de ma ruine, lorsque j'ai calculé, en pensant aux enfants, que de toute ma vie je ne pourrais plus réunir un bien pareil, même en me tuant de travail, je suis devenu fou de rage. Le premier Prussien que j'ai rencontré sur la route, j'ai sauté dessus comme une bête sauvage, et je lui ai coupé le cou avec ça...

A partir de ce moment, je n'ai plus eu que cette idée, faire la chasse aux Prussiens. J'ai tenu l'affût la nuit, le jour, m'attaquant aux traîneurs, aux maraudeurs, aux estafettes, aux sentinelles. Tous ceux que je tue, je les porte dans les carrières, ou je les jette à l'eau. C'est cela surtout qui est pénible. Différemment, doux comme des agneaux. On en fait autant dire ce qu'on veut... Pourtant, celui de ce soir était plus solide que les autres ; et puis, c'est ce satané chien qui a donné l'éveil. Aussi, maintenant, il va falloir se tenir tranquille un bout de temps ; et avec votre permission, monsieur Robert, je passerai quelques jours chez vous...

Tout en parlant, il avait repris sa physionomie sinistre et la fixité singulière que ses terribles affûts

ont donnée à son regard. Quel sinistre compagnon je vais avoir là !...

Il se décide à tenter de gagner Paris en compagnie de Goudeloup ; mais il revient seul, Goudeloup, après avoir tué son vingt-deuxième Prussien, ayant été frappé lui-même par un obus sur une drague, où tous deux avaient cherché un refuge et qui servait de cible à l'artillerie prussienne.

26 décembre.

Mais le malheureux soldat qu'il vient de laisser étendu sur la berge a trouvé avant de mourir la force de décharger son fusil. Ce coup de feu met les deux rives en émoi. Impossible d'aborder. Nous gagnons vite le milieu de l'eau, et nous remontons à force de rames. C'est comme un mauvais rêve. Le vent, le courant, tout est contre nous ; et pendant que de l'écluse une barque se détache, éclairée d'un falot qui plonge, reparait, nous guette, vient droit de notre côté, un autre bateau s'approche en sens inverse.

— A la drague..., me dit Goudeloup dans l'oreille.

Près de nous, amarré à quinze ou vingt mètres du rivage, un bateau-dragueur dressait au-dessus de l'eau sa masse sombre, ses tambours et sa chaîne à godets pour tirer le sable. La Seine, très haute, l'inondait à demi et brisait à son avant avec un grand bruit. Nous abordons ; mais dans notre précipitation à nous réfugier sur cette épave, nous oublions de retenir notre norvégienne, qui s'en va à la dérive avec les couvertures, les provisions qu'elle contenait. C'est ce qui nous sauva. Cinq minutes après, un « hurrah » formidable nous apprit que les Prussiens venaient de trouver notre barque. La voyant vide, ils durent nous croire noyés, engloutis, car au bout d'un moment les falots regagnèrent le rivage, et toute la rivière rentra dans son silence et dans sa nuit...

C'était une vraie ruine, cette drague où nous nous trouvions. Singulier abri, craquant et criant de par-

tout, et que la rivière battait avec rage ! Sur le pont, couvert de débris de bois, d'éclats de fonte, le froid était insoutenable. Nous dûmes nous réfugier dans la chambre de la machine à vapeur, où l'eau, par bonheur, n'arrivait pas encore. Il s'en fallait de bien peu, car à plusieurs endroits les parois de la chambre étaient crevées presque à hauteur des vagues, et nous nous trouvions éclairés par le reflet plombé de la nuit sur l'eau. Quelles heures sinistres nous avons passées là ! La faim, la peur, un froid terrible où nos membres étaient pris d'un engourdissement de sommeil contre lequel il fallait lutter... Tout autour l'eau bouillonnait, le bois gémissait ; la chaîne à godets grinçait dans sa rouille ; et là-haut, au-dessus de nos têtes, quelque chose comme la toile d'un drapeau trempé claquait au vent. Nous attendions le jour avec impatience, ne sachant pas au juste quelle distance nous séparait de la terre, ni comment nous nous y prendrions pour l'atteindre. Dans le demi-sommeil, avec cette préoccupation de sauvetage, les secousses de la drague, le bruit d'eau qui nous entourait, j'avais par moments l'impression d'un lointain voyage et d'une nuit de tempête en pleine mer...

Quand, par les trous de la chambre noircis et déchirés comme après un bombardement, nous vîmes la rivière pâlir sous la lumière terne d'un petit jour d'hiver, nous essayâmes de nous orienter. Les coteaux de Juvisy, sortant du brouillard que les arbres hauts perçaient de leurs sommets morts, dominaient la rive la plus éloignée. De l'autre côté, à vingt-cinq ou trente mètres de la drague, les plaines rases et nues qui mènent à Draveil s'étendaient sans un soldat. Évidemment, c'était par là qu'il fallait fuir. La perspective d'un bain froid en plein décembre dans cette eau profonde, écumeuse, sillonnée de courants, était assez effrayante. Heureusement la chaîne en fer, qui attachait le bateau dragueur au rivage, tenait encore à son anneau, et nous avions la ressource de nous y

cramponner et de nous faire guider par elle. Pendant que nous délibérions, un coup de canon assez rapproché, partit des hauteurs de Juvisy. Le sifflement d'un obus, sa chute dans l'eau, près de nous, suivirent presque aussitôt. Quelques secondes après, avant que notre étonnement fût diminué, un second obus tomba près de la drague. Alors je compris pourquoi ce drapeau, ces débris de bois, ces éclats de fonte, et cette odeur de poudre brûlée que nous avons remarquée dans la cabine. Le dragueur abandonné servait de cible aux Prussiens pour l'exercice du canon. Il fallait partir bien vite. Le froid de l'eau, son danger, n'étaient plus rien. En avant ! Je prends la chaîne à deux mains et je m'affale à la rivière, Goudeloup derrière moi. Les doigts brûlés au frottement du fer, nous avançons lentement, paralysés par le courant, l'eau glaciale. Un nouveau coup de canon vint doubler nos forces. Gare ! voilà l'obus. Cette fois il tombe en plein sur l'avant blindé de la drague, éclate, et nous couvre de débris. J'entends un grand soupir derrière moi... Non ! jamais je n'oublierai le mouvement suprême de cette chaîne que j'ai sentie s'agiter, se débattre une seconde, puis remonter sur l'eau vivement, lâchée, abandonnée, légère entre mes mains...

Je me retourne, personne. Rien qu'un paquet de sang que la rivière emportait. Le malheureux avait dû être frappé à la tête, tué sur le coup... Un grand découragement me prit. Ce compagnon massacré près de moi, mon impuissance à le secourir... Pour rien, j'aurais lâché la chaîne, moi aussi. L'instinct de la vie l'emporta, et quelques minutes après j'abordais le rivage : mais je ne pus aller bien loin. Au bout de dix pas, succombant à l'émotion, à la fatigue, et à ce froid terrible qui me pénétrait par tous mes vêtements mouillés, je me laissai tomber au bord de la route, dans l'herbe sèche du fossé. Le trot bien connu d'un cheval, le roulement d'un vieux cabriolet, et la bonne voix du docteur... me tirèrent de ma torpeur.

Comment ! c'est vous ?... Qu'est-ce que vous faites là ? »

En un clin d'œil il m'eût enveloppé dans son manteau, enfoui dans la paille sous le tablier de la voiture, et nous voilà roulant vers Draveil.

FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ

L'apparition de ce volume, la première des œuvres d'Alphonse Daudet qui méritât véritablement le nom de roman, fût une révélation ; jusque-là l'écrivain passait pour un conteur exquis et délicat, doué surtout pour les courtes études, les nouvelles : il devint immédiatement célèbre comme romancier le jour où parut *Fromont Jeune et Risler Aîné*, la première de cette importante série d'œuvres qui allaient illustrer son nom.

Cette analyse des mœurs de la petite bourgeoisie commerçante du quartier du Marais et de l'ouvrière de Paris eût un succès considérable ; les personnages en demeurèrent fidèlement gravés dans la mémoire des lecteurs ; en effet, un d'entre eux, création admirable, demeurera typique, car on dit couramment un *Delobelle* pour caractériser un comédien raté.

En même temps des figures délicieuses y jettent comme une lumière douce et reposante au milieu des êtres de vice ou d'égoïsme qui se trouvent mêlés à ce drame intime : la petite boîteuse Désirée Delobelle, le caissier Sigismond Planus, le rude Risler aîné, l'associé du faible Georges Fromont, la mère et épouse impeccable Claire Fromont se dressent, visages de pure lumière naturelle en face de cette lumière de théâtre, Sidonie Risler, la petite Chèbe, la destructrice du bonheur de tous ceux qui l'entourent.

Dans ce beau roman, les tableaux intimes abondent, ce sont des peintures dans lesquelles excelle le grand écrivain ; voici, par exemple, comment Sidonie Chèbe, la future M^{me} Risler, entre en apprentissage :

HISTOIRE DE LA PETITE CHÈBE LES PERLES FAUSSES

Une mortelle tristesse la prenait, surtout lorsque au retour sa mère lui parlait d'entrer comme apprentie

chez une demoiselle Le Mire, amie des Delobelle, qui avait, rue du Roi-Doré, un grand magasin de perles fausses.

Risler tenait beaucoup à cette idée d'apprentissage pour la petite. — « Qu'elle apprenne un métier, disait ce brave cœur... Moi, plus tard, je me charge, de lui acheter un fonds... »

Justement, cette demoiselle Le Mire parlait de se retirer dans quelques années. C'était une occasion.

Un matin, triste matin de novembre, son père la conduisit rue du Roi-Doré, au quatrième étage d'une vieille maison, encore plus vieille, encore plus noire que la sienne.

En bas, au coin de l'allée, étaient pendues une foule de plaques à lettres d'or : *Fabrique de nécessaires, chaînes en doublé, jouets d'enfants, instruments de précision en verre, bouquets pour mariées et demoiselles d'honneur, spécialité de fleurs des champs*, et tout en haut, une petite vitrine poussiéreuse où des colliers de perles jaunies, des raisins et des cerises en verre entouraient le nom prétentieux d'Angéline Le Mire.

L'horrible maison !

Ce n'était même plus ce large palier des Chèbe, sombre de vieillesse, mais égayé par sa fenêtre et le bel horizon que la fabrique lui faisait... Un escalier étroit, une porte étroite, une enfilade de pièces carrelées, toutes petites et froides, et dans la dernière une vieille demoiselle avec un tour de boucles, des mitaines en filet noir, en train de lire une livraison crasseuse du *Journal pour tous*, et paraissant très contrariée qu'on la dérangeât de sa lecture.

M^{lle} Le Mire (en deux mots) reçut le père et la fille, sans se lever, parla longuement de sa position perdue, de son père, un vieux gentilhomme du Rouergue, — c'est inouïe ce que le Rouergue a déjà produit de vieux gentilshommes ! — et d'un intendant infidèle qui avait emporté toute leur fortune. Elle fut tout de suite très sympathique à M. Chèbe, pour qui les déclassés

avaient un attrait irrésistible, et le bonhomme partit enchanté, en promettant à sa fille de venir la chercher le soir, à sept heures, suivant les conventions faites.

Sur-le-champ, l'apprentie fut introduite dans l'atelier encore vide. M^{lle} Le Mire l'installa devant un grand tiroir rempli de perles, d'aiguilles, de poinçons, péle-mêle avec des livraisons de romans à quatre sous.

Pour Sidonie, il s'agissait de trier les perles, de les enfiler dans ces colliers d'égale longueur qu'on noue ensemble pour les vendre aux petits marchands. D'ailleurs, ces demoiselles allaient rentrer et lui montreraient exactement ce qu'elle aurait à faire, car M^{lle} Le Mire (en deux mots) ne se mêlait de rien et surveillait son commerce de très loin, au fond de cette pièce noire où elle passait sa vie à lire des feuilletons.

A neuf heures, les ouvrières arrivèrent, cinq grandes filles pâles, fanées, misérablement vêtues, mais bien coiffées, avec la prétention des ouvrières pauvres qui s'en vont nu-tête dans les rues de Paris.

Deux ou trois bâillaient, se frottaient les yeux, disant qu'elles tombaient de sommeil. Qui sait ce qu'elles avaient fait de leur nuit, celles-là ?...

Enfin on se mit à l'ouvrage près d'une longue table où chacune avait son tiroir, ses outils. On venait de recevoir une commande de bijoux de deuil, il fallait se dépêcher. Sidonie, que la *première* avait mise au courant de sa tâche d'un ton de supériorité infinie, commença à trier mélancoliquement une multitude de perles noires, de grains de cassis, d'épis de crêpe.

Les autres, sans s'occuper de la gamine, causaient entre elles en travaillant. On parlait d'un mariage superbe qui devait avoir lieu, le jour même à Saint-Gervais.

— Si nous y allions, dit une grosse fille rousse, qu'on appelait Malvina... C'est pour midi... Nous aurions le temps d'aller et de revenir bien vite.

En effet, à l'heure du déjeuner, toute la bande dégringola l'escalier quatre à quatre.

Sidonie avait son repas dans un petit panier comme une écolière ; le cœur gros, sur un coin de la table, elle mangea toute seule pour la première fois... Dieu ! que la vie lui semblait misérable et triste, quelle terrible revanche elle prendrait plus tard de ces tristesses-là !...

A une heure, les ouvrières remontèrent bruyantes, très animées.

« Avez-vous vu cette robe en gros grain blanc ?... Et le voile en point d'Angleterre ?... En voilà une qui a de la chance ! »

Alors dans l'atelier, elles recommencèrent les remarques qu'elles avaient faites à voix basse dans l'église, accoudées à la balustrade pendant tout le temps de la cérémonie. Cette question de mariage riche, de belles parures, dura toute la journée, et cela n'empêchait pas le travail, au contraire.

Ces petits commerces parisiens, qui tiennent à la toilette par les détails les plus menus, mettent les ouvrières au courant de la mode, leur donnent d'éternelles préoccupations de luxe et d'élégance. Pour les pauvres filles, qui travaillaient au petit quatrième de M^{lle} Le Mire, les murs noirs, la rue étroite n'existaient pas. Tout le temps elles songeaient à autre chose, passant leur vie à se demander :

— Voyons, Malvina, si tu étais riche, qu'est-ce que tu ferais?... Moi, j'habiterais aux Champs-Élysées... Et les grands arbres du rond-point, les voitures qui tournaient là, coquettes et ralenties, leur faisaient une vision d'une minute, délicieuse, rafraichissante.

Dans un coin, la petite Chèbe écoutait, sans rien dire, montant soigneusement ses grappes de raisins noirs avec l'adresse précoce et le goût qu'elle avait pris dans le voisinage de Désirée. Aussi, le soir, quand M. Chèbe vint chercher sa fille, on lui en fit les plus grands compliments.

Dès lors, tous les jours furent pareils. Le lendemain, au lieu de perles noires, elle monta des perles blanches, des grains rouges en corail faux ; car chez M^{lle} Le Mire on ne travaillait que dans le faux, le clinquant, et c'est bien là que la petite Chèbe devait faire l'apprentissage de sa vie.

Pendant quelque temps, la nouvelle apprentie — plus jeune et mieux élevée que les autres — se trouva isolée au milieu d'elles. Plus tard, en grandissant, elle fut admise à leur amitié, à leurs confidences, sans jamais partager leurs plaisirs. Elle était trop fière pour s'en aller à midi voir les mariages ; et quand elle entendait parler d'un bal de nuit au *Waux-Hall* ou aux *Délices du Marais*, d'un souper fin chez Bonvalet ou aux *Quatre Sergents de la Rochelle*, c'était toujours avec un grand dédain.

Nous visons plus haut que cela, n'est-ce pas, petite Chèbe ?

D'ailleurs son père venait la chercher tous les soirs. Quelquefois pourtant, vers le jour de l'an, elle était obligée de veiller avec les autres pour finir les commandes pressées. Sous la lueur du gaz, ces Parisiennes pâles, triant des perles blanches comme elles, d'un blanc maladif et mat, faisaient peine à voir. C'était le même éclat factice, la même fragilité de bijoux faux. Elle ne parlaient que de bals masqués, de théâtres.

— As-tu vu Adèle Page dans les *Trois Mousquetaires*?... Et Mélingue ? Et Marie Laurent?... Oh ! Marie Laurent !...

Les pourpoints des acteurs, les robes brodées des reines de mélodrame leur apparaissaient dans le reflet blanc des colliers qu'elles roulaient sous leurs doigts.

L'été, l'ouvrage allait moins fort. C'était la morte-saison. Alors pendant la grande chaleur, lorsque derrière les persiennes fermées on entendait crier par les rucs les mirabelles et les reines-Claude, les ou-

vrières s'endormaient lourdement, la tête sur la table. Ou bien Malvina allait dans le fond demander une livraison du *Journal pour tous* à M^{lle} Le Mire, et elle en faisait la lecture aux autres à haute voix.

Mais la petite Chèbe n'aimait pas les romans. Elle en portait un dans sa tête bien plus intéressant que tous ceux-là.

C'est que rien n'avait pu lui faire oublier la fabrique. En partant le matin au bras de son père, elle jetait toujours un coup d'œil de ce côté. A ce moment, l'usine s'éveillait, la cheminée poussait là-haut son premier jet de fumée noire. Sidonie, en passant, entendait les cris des tireurs, les grands coups sourds des barres d'impression, le souffle puissant et rythmé des machines, et tous ces bruits du travail, confondus dans sa mémoire avec des souvenirs de fêtes, de coupés bleus, la poursuivaient obstinément.

Cela parlait plus haut que le fracas des omnibus, les cris de la rue, les cascades des ruisseaux ; et même à l'atelier, quand elle triait les perles fausses, même le soir chez ses parents, quand elle venait après dîner respirer l'air à la fenêtre du palier et regarder dans la nuit la fabrique éteinte et déserte, toujours ce murmure actif bourdonnait à ses oreilles, faisant comme un accompagnement continu à sa pensée.

— La petite s'ennuie, madame Chèbe... Il faut la distraire... Dimanche prochain, je vous emmène tous à la campagne.

Ces promenades du dimanche, que le bon Risler organisait pour désennuyer Sidonie, ne faisaient que l'attrister davantage.

Ces jours-là il fallait se lever à quatre heures du matin ; car les pauvres achètent tous leurs plaisirs, et il y avait toujours quelque chiffon à repasser au dernier moment, une garniture à coudre pour essayer de rajeunir l'éternelle petite robe lilas à raies blanches que M^{me} Chèbe rallongeait consciencieusement chaque année.

On partait tous ensemble, les Chèbe, les Risler, l'illustre Delobelle. Seules, Désirée et sa mère n'en étaient pas. La pauvre petite infirme, humiliée de sa disgrâce, ne voulait jamais bouger de son fauteuil, et la maman Delobelle restait pour lui tenir compagnie. D'ailleurs, elles n'avaient ni l'une ni l'autre une toilette assez convenable pour se montrer dehors à côté de leur grand homme ; c'eût été détruire tout l'effet de sa tenue.

Au départ, Sidonie s'égayait un peu. Ce Paris en brume rose des matins de juillet, les gares pleines de toilettes claires, la campagne déroulée aux vitres du wagon, puis l'exercice, ce grand bain d'air pur trempé d'eau de Seine, vivifié par un coin de bois, parfumé de prés en fleurs, de blés en épis, tout cela l'étourdissait une minute. Mais l'éccœurement lui venait vite à la trivialité de son dimanche...

C'était toujours la même chose.

On s'arrêtait devant une guinguette à fritures, à proximité d'une fête de pays, bien bruyante, bien courue, car il fallait un public à Delobelle, qui s'en allait, bercé par sa chimère, vêtu de gris, guêtré de gris, un petit chapeau sur l'oreille, un pardessus clair sur le bras, se figurant que le théâtre représentait une campagne des environs de Paris et qu'il jouait un Parisien en villégiature.

Quant à M. Chèbe, qui se vantait d'aimer la nature comme feu Jean-Jacques, il ne la comprenait qu'avec des tirs aux macarons, des chevaux de bois, des courses en sac, beaucoup de poussière et de mirlions, ce qui était aussi pour M^{me} Chèbe l'idéal de la vie champêtre.

Sidonie en avait un autre, elle ; et ces dimanches parisiens, promenés bruyamment dans les rues de villages, lui causaient une immense tristesse. Son seul plaisir en ces cohues était de se sentir regardée. N'importe quelle admiration de rustre exprimée tout haut, naïvement, à côté d'elle, la rendait souriante

pour toute la journée ; car elle était de celles qui ne dédaignent aucun compliment.

Quelquefois, laissant les Chèbe et Delobelle dans la fête, Risler s'en allait à travers champs avec son frère et la « petite » chercher des fleurs, des modèles pour ses papiers peints. Frantz, du bout de ses grands bras, abaissait les hautes branches d'aubépine ou grimpait aux murs d'un parc pour cueillir un feuillage léger aperçu de l'autre côté. Mais c'est au bord de l'eau qu'ils faisaient leurs plus riches moissons.

Il y avait là de ces plantes flexibles aux longues tiges courbées, qui sont d'un si joli effet sur les tentures, de grands roseaux droits, et des volubilis dont la fleur, — s'ouvrant tout à coup dans les caprices d'un dessin, — semble une figure vivante, quelqu'un qui vous regarde au milieu de l'indécision charmante du feuillage. Risler groupait ses bouquets, les disposait artistement, s'inspirant de la nature même des plantes, essayant de bien comprendre leur allure de vie, insaisissable après qu'une journée de fatigue a passé sur elles.

Puis le bouquet fini, noué d'une herbe large, comme d'un ruban, on le chargeait sur le dos de Frantz, et en route ! Toujours préoccupé de son art, Risler tout en marchant, cherchait des sujets, des combinaisons :

— Regarde donc, petite... ce brin de muguet avec ses grelots blancs en travers de ces églantines... Hein ! crois-tu ?... sur un fond vert d'eau ou gris de laine, c'est ça qui serait gentil.

Mais Sidonie n'aimait pas plus les muguets que les églantines. Les fleurs des champs lui faisaient l'effet de fleurs de pauvres, quelque chose dans le goût de sa robe lilas.

Elle se rappelait en avoir vu d'autres chez M. Gardinois, au château de Savigny, dans les serres, sur les balustrades, tout autour de la cour sablée bordée de grands vases.

Voilà les fleurs qu'elle aimait; voilà comment elle comprenait la campagne!

Ce souvenir de Savigny lui revenait à chaque pas. Quand ils passaient devant une grille de parc, elle s'arrêtait, regardait l'allée droite, unie, qui devait conduire au perron... Les pelouses que les grands arbres ombravaient régulièrement, les terrasses tranquilles au bord de l'eau lui rappelaient d'autres terrasses, d'autres pelouses. Ces visions de luxe, mêlées à des souvenirs, rendaient son dimanche encore plus lugubre. Mais c'est le retour surtout qui la navrait.

Elles sont si terriblement encombrées et étouffantes, ces soirs-là, les petites gares des environs de Paris! Que de joies factices, que de rires bêtes, que de chansons exténuées, à bout de voix, n'ayant plus que la force de hurler!... C'est pour le coup que M. Chèbe se sentait dans son élément...

Il pouvait se bousculer autour du guichet, s'indigner des retards du train, prendre à partie le chef de gare, la Compagnie, le gouvernement, dire tout haut à Delobelle, de façon à être entendu des voisins :

— Hein?... si une chose comme ça se passait en Amérique!... Ce qui, grâce à la mimique expressive de l'illustre comédien, à l'air supérieur dont il répondait : « Je crois bien!... » faisait supposer autour d'eux que ces messieurs savaient exactement ce qui arriverait en Amérique en pareil cas. Or, ils l'ignoraient aussi absolument l'un que l'autre : mais, dans la foule, cela les posait.

Assise à côté de Frantz, la moitié de son bouquet sur les genoux, Sidonie restait là comme anéantie au milieu de ce tumulte, dans la longue attente des trains du soir. De la gare, éclairée d'une lampe unique, elle voyait dehors les massifs pleins d'ombre, troués çà et là par les dernières illuminations de la fête, une rue de campagne noire, du monde qui arrivait, un réverbère tendu sur un quai désert.

De temps en temps, derrière les portes vitrées, un

train passait sans s'arrêter, dans un éclaboussement de charbons enflammés, un débordement de vapeur. Alors éclatait dans la gare une tempête de cris, de trépignements sur laquelle planait le soprano suraigu de M. Chèbe, qui clamait de sa voix de goéland : « Enfoncez les portes ! Enfoncez les portes !... » Ce que le petit homme se serait bien gardé de faire lui-même, parce qu'il avait une peur bleue des gendarmes. Au bout d'un moment, l'orage s'apaisait. Les femmes fatiguées, décoiffées par le grand air, s'endormaient sur les bancs. Il y avait des robes chiffonnées, des effets déchirés, des toilettes blanches décolletées, pleines de poussière.

C'était cela surtout qu'on respirait, la poussière !

Elle tombait de tous les vêtements, montait de tous les pas, obscurcissait la lampe, troublait les yeux, faisait comme un nuage sur l'éreintement des figures. Les wagons où l'on montait enfin après des heures d'attente, en étaient imprégnés aussi... Sidonie ouvrait les vitres, regardait dehors les plaines noires, une ligne d'ombre sans fin. Puis, comme des étoiles innombrables, les premiers réverbères des boulevards extérieurs se dressaient près des fortifications.

Dès lors, la terrible journée de repos de tous ces pauvres gens était finie. La vue de Paris ramenait à chacun la pensée de son travail du lendemain. Si triste qu'eût été son dimanche, Sidonie commençait à le regretter. Elle songeait aux riches pour qui tous les jours de la vie sont des jours de repos ; et vaguement, comme dans un rêve, les longues allées des parcs entrevus pendant la journée lui apparaissaient remplies de ces heureux du monde, se promenant sur le sable fin, pendant qu'à la grille là-bas, dans la poussière de la route, le dimanche des pauvres passait à grands pas, ayant à peine le temps de s'arrêter une minute pour regarder et envier.

De treize à dix-sept ans, ce fut là, la vie de la petite Chèbe.

Ensuite ce joli tableau parisien, une fois Sidonie mariée à Risler aîné :

LE JOUR DE MA FEMME

Midi. Le Marais déjeune.

Aux lourdes vibrations des *angelus* de Saint-Paul, de Saint-Gervais, de Saint-Denis du Saint-Sacrement, se mêle, — montant des cours, — le tintement grêle des cloches de fabrique. Chacun de ces carillons a sa physionomie bien distincte. Il en est de tristes et de gais, d'alertes et d'endormis. Il y a des cloches riches, heureuses, tintant pour des centaines d'ouvriers ; des cloches pauvres, timides, qui semblent se cacher derrière les autres et se faire toutes petites, comme si elles avaient peur que la faillite les entende. Et puis les menteuses, les effrontées, celles qui sonnent pour le dehors, pour la rue, pour faire croire qu'on est une maison considérable et qu'on occupe beaucoup de monde.

Dieu merci, la cloche de l'usine Fromont n'est pas une de celles-là. C'est une bonne vieille cloche, un peu fêlée, connue dans le Marais depuis quarante ans, et qui n'a jamais chômé que les dimanches et les jours d'émeute.

A sa voix, tout un peuple d'ouvriers défile sous le portail de l'ancien hôtel et s'écoule dans les cabarets environnants. Les apprentis s'asseyent au bord des trottoirs avec des ouvriers maçons. Pour se réserver une demi-heure de jeu, ils déjeunent en cinq minutes de tout ce qui traîne à Paris pour les ambulants et les pauvres, des marrons, des noix, des pommes ; et à côté d'eux les maçons cassent de grandes miches d'un pain tout blanc de farine et de plâtre. Les femmes sont pressées, et s'en vont en courant. Elles ont toutes à la maison ou à l'asile un enfant à surveiller, un vieux parent, le ménage à faire. Étouffées par l'air des ateliers, les paupières gonflées, les cheveux ternis de la

poussière des papiers-velours, une poudre fine qui fait tousser, elles se hâtent, un panier au bras, par la rue encombrée où les omnibus circulent avec peine dans ce débordement de peuple.

Près de la porte, assis sur une borne qui servait autrefois de montoir aux cavaliers, Risler regarde en souriant la sortie de la fabrique. C'est toujours un bonheur pour lui que l'estime communicative de tous ces braves gens qu'il a connus là quand il était petit et humble comme eux. Ce « bonjour, monsieur Risler », dit par tant de voix différentes et toutes affectueuses, lui fait chaud au cœur. Les enfants l'accostent sans peur, les dessinateurs à grandes barbes, demi-couvriers, demi-artistes, lui donnent en passant la poignée de main et le tutoiement. Peut-être y a-t-il dans tout cela un peu trop de familiarité, car le brave homme n'a pas encore compris le prestige et l'autorité de sa nouvelle position, et je connais quelqu'un qui trouve ce laisser-aller bien humiliant. Mais ce quelqu'un ne peut pas le voir en ce moment, et le patron en profite pour donner une vigoureuse accolade au vieux teneur de livres, Sigismond, qui sort le dernier de tous, roide, rouge, encaissé dans un grand col, et tête nue, — quelque temps qu'il fasse, — de peur des coups de sang.

Risler et lui sont compatriotes. Ils ont l'un pour l'autre une estime profonde qui date de leurs débuts à la fabrique, de l'époque lointaine où ils déjeunaient ensemble à la petite crémerie du coin, dans laquelle Sigismond Planus entre tout seul maintenant et se choisit un plat du jour sur l'ardoise pendue au mur...

Mais gare ! voici la voiture de Fromont jeune qui arrive sous le portail. Depuis le matin il est en courses ; et les deux associés, en s'avançant vers la maison coquette qu'ils habitent tout au fond du jardin, causent amicalement de leurs affaires.

— Je suis allé chez les Prochasson, dit Fromont jeune. Ils m'ont montré de nouveaux modèles, très

jolis, ma foi !... Il faut faire attention. Nous avons là des concurrents sérieux.

Risler n'est pas inquiet, lui. Il se sent fort de son talent, de son expérience ; et puis... mais ceci très confidentiel... il est sur la piste d'une invention merveilleuse, une imprimeuse perfectionnée quelque chose... enfin on verra. Tout en causant, ils entrent dans le jardin, soigné comme un square, avec des acacias en boule presque aussi vieux que l'hôtel, et des lierres magnifiques qui cachent les hautes murailles noires.

A côté de Fromont jeune, Risler aîné a l'air d'un commis qui rend ses comptes au patron. A chaque pas, il s'arrête pour parler, car son geste est lourd, ses idées lentes, et les mots ont bien du mal à lui arriver. Oh ! s'il pouvait voir, là-haut, derrière la vitre du second étage, le petit visage rose qui observe tout cela attentivement...

M^{me} Risler attend son mari pour déjeuner et s'impatiente de ses lenteurs de bonhomme. De la main elle lui fait signe : « Allons donc ! » Mais Risler ne s'en aperçoit pas. Il est tout occupé de la petite Fromont, la fille de Georges et de Claire, qui prend le soleil, épanouie dans ses dentelles sur les bras de sa nourrice. Comme elle est jolie. — C'est tout votre portrait, madame Chorche.

— Vous trouvez, mon bon Risler ? tout le monde dit pourtant quelle ressemble à son père.

— Oui, un peu... Mais cependant...

Et ils sont là tous, le père, la mère, Risler, la nourrice, à chercher gravement une ressemblance dans cette petite esquisse d'être qui les regarde de ses yeux vagues, tout éblouis de la vie et du jour. A sa fenêtre entr'ouverte Sidonie se penche pour voir ce qu'ils font et pourquoi son mari ne monte pas.

A ce moment, Risler a pris le poupon dans ses bras, tout ce joli fardeau d'étoffes blanches et de rubans clairs, et cherche à le faire rire et gazouiller, avec

des gentilleses, des mines de grand-père. Comme il a l'air vieux, le pauvre homme ! Son grand corps qu'il rapetisse devant l'enfant, sa grosse voix qui se fait sourde pour s'adoucir, sont autant de disgrâces et de ridicules.

Là-haut sa femme tape du pied, et murmure entre les dents :

— L'imbécile !...

Enfin, lasse d'attendre, elle envoie prévenir monsieur que le déjeuner est servi ; mais la partie est si bien en train que monsieur ne sait plus comment s'en aller, comment interrompre cette explosion de joie et de petits cris d'oiseau. Il parvient pourtant à rendre l'enfant à sa nourrice, et se sauve dans l'escalier en riant de tout son cœur. Il rit encore en entrant dans la salle à manger ; mais un regard de sa femme l'arrête net.

Sidonie est assise à table devant le réchaud chargé. On sent un parti pris de mauvaise humeur dans sa pose de victime :

— Vous voilà... C'est bien heureux !

Risler s'assied, un peu honteux :

— Que veux-tu, petite ? Cette enfant est si...

— Je vous ai déjà prié de ne pas me tutoyer. Cela n'est pas de mise entre nous.

— Mais quand nous sommes seuls ?

— Tenez ! vous ne saurez jamais vous faire à notre nouvelle fortune... Aussi, qu'arrive-t-il ? Personne ne me respecte ici. Le père Achille me salue à peine quand je passe devant sa loge... Il est vrai que je ne suis pas une Fromont, moi, et que je n'ai pas de voiture...

— Voyons, petite, tu... c'est-à-dire... vous savez bien que tu... que vous pouvez vous servir du coupé de M^{mo} Chorche. Elle le met toujours à notre disposition.

— Combien de fois faut-il vous dire que je ne veux avoir aucune obligation à cette femme-là ?

— Oh ! Sidonie...

— Oui, nous savons, c'est convenu... M^{me} Fromont, c'est le bon Dieu. Il est défendu d'y toucher. Et moi je dois me résigner à n'être rien dans la maison, à me laisser humilier, fouler aux pieds...

— Voyons, voyons, petite...

Le pauvre Risler essaye de s'interposer, de dire un mot en faveur de sa chère M^{me} Chorche. Mais il est maladroit. C'est la pire des conciliations; et pour le coup Sidonie éclate :

— Je vous dis, moi, qu'avec son air tranquille, cette femme est orgueilleuse et méchante... D'abord elle me déteste, je le sais... Tant que j'ai été la pauvre petite Sidonie, à qui l'on jetait les joujoux cassés et les vieilles robes, c'était bien; mais maintenant que je suis maîtresse, moi aussi, cela la vexé et l'humilie... Madame me donne des conseils de haut, critique mes façons de faire... J'ai eu tort d'avoir une femme de chambre... Naturellement. N'ai-je pas été habituée à me servir moi-même?... Elle cherche toutes les occasions de me blesser. Quand je vais chez elle, le mercredi, il faut entendre de quel ton devant le monde elle me demande des nouvelles de cette bonne M^{mo} Chèbe... Eh bien! oui. Je suis une Chèbe et elle une Fromont. Cela se vaut, je pense. Mon grand-père était pharmacien. Et le sien, qu'est-ce que c'est? Un paysan enrichi par l'usure... Oh! je le lui dirai un de ces jours, si elle fait trop la fière, et aussi que leur fillette, sans, qu'ils s'en doutent, lui ressemble à ce vieux père Gardinois, et Dieu sait qu'il n'est pas beau.

— Oh! dit Risler qui ne trouve pas un mot à répondre.

— Pardi! oui, je vous conseille de l'admirer, leur enfant. Elle est toujours malade. Elle pleure toute la nuit comme un petit chat. Cela m'empêche de dormir... Après, dans la journée, j'ai le piano de la maman et ses roulades... tra la la la... Encore si c'était de la musique amusante.

Risler a pris le bon parti. Il ne dit plus un mot;

puis, au bout d'un moment, quand il voit qu'elle commence à être plus calme, il achève de l'apaiser avec des compliments.

— Est-elle gentille, aujourd'hui ! On fait donc des visites, tantôt ?

Pour éviter la difficulté du tutoiement, il se sert d'un mode vague et impersonnel.

— Non, je ne fais pas de visites, répond Sidonie avec une certaine fierté. J'en reçois, au contraire. C'est mon jour...

En en face de l'air étonné, confondu, de son mari, elle reprend :

En bien ! oui, c'est mon jour... M^{me} Fromont en a un ; je peux bien en avoir un aussi, je pense.

— Sans doute, sans doute, dit le bon Risler, qui regarde autour de lui avec un peu d'inquiétude... C'est donc cela que j'ai vu tant de fleurs partout, sur le palier, dans le salon.

— Oui, ce matin, la bonne est descendue au jardin... Est-ce que j'ai eu tort ? Oh ! vous ne le dites pas, mais je suis sûre que vous pensez que j'ai eu tort... Dame ! Je croyais que les fleurs du jardin étaient à nous comme à eux.

— Certainement... pourtant tu... vous... il aurait peut-être mieux valu...

— Le demander ? C'est cela... m'humilier encore à propos de quelques méchants chrysanthèmes et de deux ou trois brins de verdure. D'ailleurs je ne me suis pas cachée pour les prendre, ces fleurs ; et quand elle montera tout à l'heure...

— Est-ce qu'elle doit venir ? Ah ! c'est gentil.

Sidonie bondit, indignée :

— Comment ! C'est gentil ?... Il ne manquerait plus que cela, par exemple, qu'elle ne vint pas. Moi qui vais tous les mercredis m'ennuyer chez elle avec un tas de poseuses, de grimacières.

Elle ne dit pas que ces mercredis de M^{me} Fromont lui ont beaucoup servi, qu'ils sont pour elle comme

un journal de modes hebdomadaire, une de ces petites publications composites où il y a la façon d'entrer, de sortir, de saluer, de placer des fleurs sur une jardinière et des cigares dans un fumoir, sans compter les gravures, le défilé de tout ce qui se porte avec l'adresse et le nom des bonnes faiseuses. Sidonie ne dit pas non plus que ces amies de Claire dont elle parle si dédaigneusement, elle les a toutes suppliées de venir la voir, son jour, et que ce jour a été choisi par elles-mêmes.

Viendront-elles ? M^{me} Fromont jeune fera-t-elle à madame Risler aîné l'affront de manquer son premier vendredi ? Cela l'inquiète jusqu'à la fièvre...

— Mais dépêchez-vous donc, dit Sidonie à chaque instant... comme vous êtes long à déjeuner, bon Dieu !

Le fait est qu'une des manies du brave Risler est de manger lentement, d'allumer sa pipe à table en savourant son café à petites doses. Aujourd'hui il lui faut renoncer à ces chères habitudes, laisser la pipe dans son étui à cause de la fumée, et sitôt la dernière bouchée, aller s'habiller bien vite, car sa femme tient à ce qu'il monte, cette après-midi, saluer ces dames.

Quel événement dans la fabrique quand on voit Risler aîné descendre, un jour de semaine, en redingote noire et cravate de cérémonie !

Tu vas donc à la noce ? lui crie le caissier Sigismond derrière son grillage.

Et Risler répond, non sans quelque fierté :

— C'est le jour de ma femme !

Bientôt tout le monde sait dans la maison que c'est le jour de Sidonie ; et même le père Achille, qui fait le jardin, n'est pas très content parce qu'on a cassé des branches aux lauriers d'hiver de l'entrée.

Assis devant la planche, où il dessine, sous le jour blanc des hautes fenêtres, Risler a quitté sa belle redingote qui le gêne, retroussé ses manchettes toutes fraîches ; mais l'idée que sa femme attend du monde

le préoccupe, l'inquiète, et de temps en temps il se remet en tenue pour monter chez lui.

— Personne n'est venu ? demande-t-il timidement.

— Non, monsieur, personne.

Dans le beau salon rouge, — car ils ont un salon en damas rouge, avec une console entre les fenêtres et une jolie table au milieu du tapis à fleurs claires, — Sidonie s'est installée, en femme qui reçoit, un cercle de fauteuils, et de chaises autour d'elle. Çà et là des livres, des revues, une petite corbeille à ouvrage en forme de bourriche, tressée avec des glands de soie, un bouquet de violettes dans un verre de cristal et des plantes vertes dans les jardinières. Tout cela est disposé exactement comme chez les Fromont, à l'étage au-dessous ; seulement le goût, cette ligne invisible qui sépare le distingué du vulgaire, n'est pas encore affiné. On dirait la copie médiocre d'un joli tableau de genre. La maîtresse de maison elle-même a une robe trop neuve, elle a plutôt l'air d'être en visite que chez elle. Aux yeux de Risler tout est superbe, sans reproche ; il s'apprête à le dire en entrant dans le salon, mais devant le regard courroucé de sa femme, le pauvre mari s'arrête intimidé.

— Vous voyez, il est quatre heures, lui dit-elle en montrant la pendule d'un geste de colère... Personne ne viendra... Mais c'est à Claire surtout que j'en veux de n'être pas montée... Elle est chez elle... j'en suis sûre... je l'entends.

En effet, depuis midi, Sidonie guette les moindres bruits de l'étage au-dessous, les cris de l'enfant, une porte qu'on ferme. Risler voudrait redescendre, fuir la conversation du déjeuner qui recommence ; mais sa femme ne l'entend pas ainsi. C'est bien le moins qu'il lui tienne compagnie, lui, puisque tout le monde l'abandonne, et il reste là inepte, cloué sur place, comme ces gens qui n'osent pas bouger pendant l'orage de peur d'attirer la foudre. Sidonie s'agite, va, vient dans le salon, change une chaise, la remet, se

regarde en passant à la glace, sonne sa bonne pour lui dire d'aller demander au père Achille si personne n'est venu pour elle. Il est si méchant, ce père Achille. Peut-être, quand on vient, répond-il qu'elle est sortie.

Mais, non ! le concierge n'a encore vu personne.

Silence et consternation. Sidonie est debout à la fenêtre de gauche ; Risler à celle de droite. De là ils voient le petit jardin, où la nuit commence à descendre, et la fumée noire que la haute cheminée dégage sous un ciel bas. La vitre de Sigismond s'allume la première au rez-de-chaussée ; le caissier prépare sa lampe lui-même avec un soin méticuleux, et sa grande ombre se promène devant la flamme, se courbe en deux près du grillage. La colère de Sidonie se distrait un moment à ces détails connus.

Tout à coup un petit coupé entre dans le jardin et vient s'arrêter devant la porte. Enfin voilà quelqu'un. Dans ce joli tourbillon de soie, de fleurs, de jais, de brandebourgs, de fourrures, qui franchit le perron vivement, Sidonie a reconnu une des plus élégantes habituées du salon Fromont, la femme d'un riche marchand de bronzes. Quelle gloire de recevoir une visite pareille ! Vite, vite, le ménage prend position, monsieur à la cheminée, madame dans un fauteuil, feuilletant négligemment un magazine. Pose perdue. La belle visiteuse ne venait pas pour Sidonie ; elle s'est arrêtée à l'étage au-dessous...

Ah ! si M^{me} Georges pouvait entendre ce que sa voisine dit d'elle et de ses amies...

A ce moment la porte s'ouvre, on annonce :

— Mademoiselle Planus.

C'est la sœur du caissier, une pauvre vieille fille humble et douce qui s'est fait un devoir de cette visite à la femme du patron de son frère et semble stupéfaite de l'accueil empressé qu'elle reçoit. On l'entoure, on la choie. « Que c'est aimable à vous... Approchez-vous donc du feu. » Ce sont des attentions, un intérêt à ses moindres paroles. Le bon Risler a des sourires chaleu-

reux comme des remerciements. Sidonie elle-même dépioie toutes ses grâces, heureuse de se montrer dans sa gloire à une égale de l'ancien temps, et de songer que l'autre, au-dessous, doit entendre qu'il lui est venu du monde. Aussi fait-on le plus de train qu'on peut en roulant les fauteuils, en repoussant la table ; et lorsque la vieille demoiselle s'en va, éblouie, enchantée, confondue, on l'accompagne jusque dans l'escalier avec un grand frou-frou de volants, et on lui crie bien fort, en se penchant sur la rampe, qu'on reste chez soi tous les vendredis... Vous entendez, tous les vendredis...

Maintenant il fait nuit. Les deux grosses lampes du salon sont allumées. Dans la pièce à côté, on entend la bonne qui met le couvert. C'est fini. M^{me} Fromont jeune ne viendra pas.

Sidonie est blême de rage :

— Voyez-vous cette pimbêche qui ne peut pas seulement monter dix-huit marches... Madame trouve sans doute que nous sommes trop petites gens pour elle... Oh ! mais, je me vengerai...

Et à mesure qu'elle exhale sa colère en paroles injustes, sa voix devient vulgaire, prend des intonations de faubourg, un accent peuple qui trahit l'ancienne apprentie du magasin Le Mire.

Risler a le malheur de dire un mot.

— Qui sait ? L'enfant était peut-être malade.

Furieuse, elle se retourne sur lui comme si elle voulait le mordre.

— Allez-vous me laisser tranquille avec cette enfant ? D'abord, c'est votre faute ce qui m'arrive... Vous ne savez pas me faire respecter.

Et pendant que la porte de sa chambre, violemment refermée, fait trembler les globes de lampes et tous les bibelots des étagères, Risler, resté seul, immobile au milieu du salon, regarde d'un air consterné ses manchettes toutes blanches, ses larges pieds vernis, et murmure machinalement :

— Le jour de ma femme !

Puis, beaucoup plus loin, lorsque le drame marche déjà vers son dénouement, la reprise d'espoir de la pauvre petite infirme Désirée Delobelle qui aime Frantz Risler, le frère de Risler aîné, revenu d'Égypte pour défendre le bonheur de son aîné.

PAUV'PITIT MAM'ZELLE ZIZI

Oh ! que Désirée était heureuse.

Frantz venait chaque jour s'asseoir à ses pieds comme au bon temps sur la petite chaise basse, et ce n'était plus pour lui parler de Sidonie.

Le matin, dès qu'elle se mettait à l'ouvrage, elle voyait la porte s'entr'ouvrir doucement : « Bonjour, mam'zelle Zizi. » Il l'appelait toujours ainsi maintenant, de son nom de petite fille ; et, si vous saviez comme il disait cela gentiment : « Bonjour, mam'zelle Zizi. »

Le soir, ils attendaient le « père » ensemble, et pendant qu'elle travaillait, il la faisait frémir avec le récit de ses voyages.

— Qu'est-ce que tu as donc ? Tu n'es plus la même, lui disait la maman Delobelle, étonnée de la voir si gaie et surtout si remuante. Le fait est qu'au lieu de rester comme autrefois sans cesse enfoncée dans son fauteuil avec un renoncement de jeune grand'mère, la petite boiteuse se levait à chaque instant, allait vers la croisée d'un élan comme s'il lui poussait des ailes, s'exerçait à se tenir debout, bien droite, demandant tout bas à sa mère :

— Est-ce que ça se voit, quand je ne marche pas ?

De sa jolie petite tête où elle s'était concentrée jusqu'alors dans l'arrangement de la coiffure, sa coquetterie se répandait sur toute sa personne, comme ses longs cheveux frisés et fins, quand elle les dénouait. C'est qu'elle était très, très coquette à présent ; et tout le monde s'en apercevait bien. Les oiseaux et mouches pour modes avaient eux-mêmes un petit air tout à fait particulier.

Oh! oui, Désirée Delobelle était heureuse. Depuis quelques jours M. Frantz parlait d'aller tous ensemble à la campagne, et comme le père, toujours si bon, si généreux, voulait bien consentir à laisser prendre à ces dames un jour de congé, ils partirent tous les quatre un dimanche matin.

On ne peut pas se figurer le beau temps qu'il faisait ce jour-là. Quand Désirée ouvrit sa fenêtre, dès six heures, que dans la brume matinale elle vit le soleil déjà chaud et lumineux, qu'elle songea aux arbres, aux champs, aux routes, à toute cette miraculeuse nature qu'elle n'avait pas vue depuis si longtemps et qu'elle allait voir au bras de Frantz, les larmes lui en vinrent aux yeux. Les cloches qui sonnaient, les bruits de Paris montant déjà du pavé des rues, l'endimanchement — cette fête du pauvre — qui éclaircit jusqu'aux joues des petits charbonniers, toute l'aurore de ce matin exceptionnel fut savourée par elle longuement et délicieusement.

La veille au soir, Frantz lui avait apporté une ombrelle, une petite ombrelle à manche d'ivoire; avec cela, elle s'était arrangé une toilette très soignée, mais très simple, comme il convient à une pauvre petite infirme qui veut passer sans être vue. Et ce n'est pas assez de dire que la pauvre petite infirme était charmante.

A neuf heures très précises, Frantz arriva avec un fiacre à la journée, et monta pour prendre ses invités. Mam'zelle Zizi descendit coquettement toute seule, appuyée à la rampe, sans hésiter. Maman Delobelle venait derrière elle, en la surveillant; et l'illustre comédien, son paletot sur le bras, s'élança en avant avec le jeune Risler pour ouvrir la portière.

Oh! la bonne course en voiture, le beau pays, la belle rivière; les beaux arbres...

Ne lui demandez pas où c'était; Désirée ne l'a jamais su. Seulement elle vous dira que le soleil était plus brillant dans cet endroit-là que partout ailleurs, les

oiseaux plus gais, les bois plus profonds; et elle ne mentira pas.

Toute petite, elle avait eu quelquefois de ces jours de grand air et de longues promenades champêtres. Mais plus tard le travail constant, la misère, la vie sédentaire si douce aux infirmes, l'avaient tenue comme clouée dans le vieux quartier de Paris qu'elle habitait et dont les toits hauts, les fenêtres à balcons de fer, les cheminées de fabrique, tranchant du rouge de leurs briques neuves sur les murs noirs des hôtels historiques, lui faisaient un horizon toujours pareil et suffisant. Depuis longtemps elle ne connaissait plus en fait de fleurs que les volubilis de sa croisée, en fait d'arbres que les acacias de l'usine Fromont entrevus de loin dans la fumée.

Aussi quelle joie gonfla son cœur, quand elle se trouva en pleine campagne. Légère de tout son plaisir et de sa jeunesse ranimée, elle allait d'étonnement en étonnement, battant des mains, poussant de petits cris d'oiseau; et les élans de sa curiosité naïve dissimulaient l'hésitation de sa démarche. Positivement, ça ne se voyait pas trop. D'ailleurs Frantz était toujours là, prêt à la soutenir, à lui donner la main pour franchir les fossés, et si empressé, les yeux si tendres. Cette merveilleuse journée passa comme une vision. Le grand ciel bleu flottant vaporeusement entre les branches, ces horizons de sous-bois qui s'étendent aux pieds des arbres, abrités et mystérieux, où les fleurs poussent plus droites et plus hautes, où les mousses dorées semblent des rayons de soleil au tronc des chênes, la surprise lumineuse des clairières, tout, jusqu'à la lassitude d'une journée de marche au grand air, la ravit et la charma.

Vers le soir, quand, à la lisière de la forêt, elle vit — sous le jour qui tombait — les routes blanches éparses dans la campagne, la rivière comme un galon d'argent, et là-bas, dans l'écart des deux collines, un brouillard de toits gris, de flèches, de coupoles qu'on lui dit être Paris, elle emporta d'un regard, dans un coin de sa

mémoire, tout ce paysage fleuri, parfumé d'amour et d'aubépines de juin, comme si jamais, plus jamais, elle ne devait le revoir.

Le bouquet que la petite boiteuse avait rapporté de cette belle promenade parfuma sa chambre pendant huit jours. Il s'y mêlait parmi les jacinthes, les violettes, l'épine blanche, une foule de petites fleurs innomées, ces fleurs des humbles que des graines voyageuses font pousser un peu partout au bord des routes.

En regardant ces minces corolles bleu pâle, rose vif, toutes ces nuances si fines que les fleurs ont inventées avant les coloristes, bien des fois pendant ces huit jours, Désirée refit sa promenade. Les violettes lui rappelaient le petit tertre de mousse où elle les avait cueillies, cherchées sous les feuilles, en mêlant ses doigts à ceux de Frantz. Ces grandes fleurs d'eau avaient été prises au bord d'un fossé encore tout humide des pluies d'hiver, et pour les atteindre, elle s'était appuyée bien fort au bras de Frantz. Tous ces souvenirs lui revenaient en travaillant. Pendant ce temps-là, le soleil, qui entrait par la fenêtre ouverte, faisait étinceler les plumes des colibris. Le printemps, la jeunesse, les chants, les parfums transfiguraient ce triste atelier de cinquième étage, et Désirée disait sérieusement à la maman Delobelle, en respirant le bouquet de son ami :

— As-tu remarqué, maman, comme les fleurs sentent bon cette année?...

Et Frantz, lui aussi, commençait à être sous le charme. Peu à peu mam'zelle Zizi s'emparait de son cœur et en chassait jusqu'au souvenir de Sidonie. Il est vrai que le pauvre justicier faisait bien tout ce qu'il pouvait pour cela. A toute heure du jour il était auprès de Désirée, et se serrait contre elle comme un enfant. Pas une fois il n'avait osé retourner à Asnières. L'autre lui faisait trop peur.

— Viens donc un peu là-bas... Sidonie te réclame; lui disait de temps en temps le brave Risler, quand il

entraît le soir à la fabrique. Mais Frantz tenait bon, prétextait toutes sortes d'affaires pour renvoyer toujours sa visite au lendemain. C'était facile avec Risler, plus que jamais occupé de son *Imprimeuse* dont on venait de commencer la fabrication.

Chaque fois que Frantz descendait de chez son frère, le vieux Sigismond le guettait au passage et faisait quelques pas dehors avec lui, en grandes manches de lustrine, sa plume et son canif à la main. Il tenait le jeune homme au courant des affaires de la fabrique. Depuis quelque temps, les choses avaient l'air de marcher mieux. M. Georges venait régulièrement à son bureau et rentrait coucher tous les soirs à Savigny. On ne présentait plus de notes à la caisse. Il paraît même que la madame, là-bas, se tenait aussi plus tranquille.

Le caissier triomphait.

— Tu vois, petit, si j'ai bien fait de t'avertir... Il a suffi de ton arrivée pour que tout rentre dans l'ordre... C'est égal, ajoutait le bonhomme emporté par l'habitude, c'est égal... *chai bas gonfianze...*

— N'ayez pas peur, monsieur Sigismond, je suis là, disait le justicier.

— Tu ne pars pas encore, n'est-ce pas, mon petit Frantz ?

— Non, non... pas encore... J'ai une grosse affaire à terminer auparavant.

— Ah ! tant mieux.

La grosse affaire de Frantz, c'était son mariage avec Désirée Delobelle. Il n'en avait encore parlé à personne, pas même à elle ; mais mam'zelle Zizi devait se douter de quelque chose, car, de jour en jour, elle devenait plus gaie et plus jolie, comme si elle prévoyait que le moment allait bientôt venir où elle aurait besoin de toute sa joie et de toute sa beauté.

Ils étaient seuls dans l'atelier, une après-midi de dimanche. La maman Delobelle venait de sortir, toute fière de se montrer une fois au bras de son grand homme, et laissant l'ami Frantz près de sa fille pour

lui tenir compagnie. Soigneusement vêtu, avec un air de fête répandu sur toute sa personne, Frantz avait ce jour-là une physionomie singulière, à la fois timide et résolue, attendrie et solennelle, et rien qu'à la façon dont la petite chaise basse vint se mettre tout près du grand fauteuil, le grand fauteuil comprit qu'on avait une confiance très grave à lui faire, et il se doutait bien un peu de ce que c'était. La conversation commença d'abord par des paroles indifférentes qui s'interrompaient à chaque instant de longs silences, de même qu'en route on s'arrête au bout de chaque étape pour reprendre haleine vers le but du voyage.

— Il fait beau aujourd'hui.

— Oh ! bien beau.

— Notre bouquet sent toujours bon.

— Oh ! bien bon...

Et rien que pour prononcer ces mots si simples, leurs voix étaient émues de ce qui allait se dire tout à l'heure.

Enfin la petite chaise basse se rapprocha encore un peu plus du grand fauteuil ; et croisant leurs regards, leurs mains entrelacées, les deux enfants s'appelèrent tout bas, lentement, par leur nom :

— Désirée.

— Frantz.

A ce moment, on frappa à la porte.

C'était le petit coup discret d'une main finement gantée qui craint de se salir au moindre contact.

— Entrez !... dit Désirée avec un léger mouvement d'impatience ; et Sidonie parut, belle, coquette et bonne. Elle venait voir sa petite Zizi, l'embrasser en passant. Depuis si longtemps elle en avait envie.

La présence de Frantz sembla l'étonner beaucoup, et toute à la joie de causer avec son ancienne amie, elle le regarda à peine. Après des effusions, des caresses, de bonnes causeries du temps passé, elle voulut revoir la fenêtre du palier, le logement des Risler. Cela l'amusait de revivre ainsi toute sa jeunesse.

— Vous rappelez-vous, Frantz, quand la princesse Colibri entra dans votre chambre, sa petite tête bien droite sous un diadème en plumes d'oiseaux ?

Frantz ne répondait pas. Il était trop ému pour répondre. Quelque chose l'avertissait que c'était pour lui, pour lui seul que cette femme venait, qu'elle voulait le revoir, l'empêcher d'être à une autre, et le malheureux s'apercevait avec terreur qu'elle n'aurait pas grand effort à faire pour cela. Rien qu'en la voyant entrer, tout son cœur avait été repris.

Désirée ne se doutait de rien, elle. Sidonie avait l'air si franc, si amical. Et puis, maintenant, ils étaient frère et sœur. Il n'y avait plus d'amour possible entre eux.

Pourtant, la petite boiteuse eut un vague pressentiment de son malheur lorsque Sidonie, déjà sur la porte et prête à partir, se tourna négligemment pour dire à son beau-frère :

— A propos, Frantz, je suis chargée par Risler de vous emmener dîner ce soir avec nous... La voiture est en bas... Nous allons le prendre en passant à la fabrique.

Puis, avec le plus joli sourire du monde :

— Tu veux bien nous le laisser, n'est-ce pas, Zirée ? Sois tranquille, nous te le rendrons.

Et il eut le courage de s'en aller, l'ingrat !

Il partit sans hésiter, sans se retourner une fois, emporté par sa passion comme par une mer furieuse, et ce jour-là ni les jours suivants, ni plus jamais dans la suite, le grand fauteuil de mam'zelle Zizi ne put savoir ce que la petite chaise basse avait de si intéressant à lui dire.

JACK

C'est une existence terrible que celle de ce malheureux être, dont Alphonse Daudet, visionnaire de vérité, reconstructeur de réalité, a tracé avec une émotion si passionnée les cruels

détails dans ce beau livre, douloureux chemin de croix d'un personnage qui a vécu, qui a souffert et qui est mort à la fois de la misère du corps et de la misère du cœur.

Cette histoire d'un pauvre enfant, né dans un milieu riche, puis jeté à une vie d'ouvrier, dans un milieu où toutes ses délicatesses d'âme, toutes ses faiblesses physiques sont soumises à une lente et perpétuelle torture, Daudet l'a connu par la présence réelle, par les lettres et par les notes du triste héros de la lamentable aventure.

La montée du rude calvaire commence pour *Jack* dès l'enfance, à huit ans, au moment où sa mère, Ida de Barancy, n'ayant pu le placer, comme elle l'avait voulu, dans un collège de jésuites, le met dans un pensionnat bizarre tenu par un crèche. Là, l'enfant va faire connaissance avec les premières misères, pour leur voir suivre ensuite une marche toujours ascendante, jusqu'au moment où, apprenti ouvrier de l'usine d'Indret, chauffeur sur un transatlantique, naufragé, déclassé, perdu, il ira misérablement mourir à l'hôpital.

La femme de chambre de sa mère vient de l'amener au gymnase Moronval ; il y passe sa première nuit.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DU PETIT ROI MADOU-GHÉZO

Si le gymnase Moronval existe encore, ce que je me plais à croire, je signale à la commission de salubrité le dortoir de cette respectable usine comme l'endroit le plus malsain, le plus extravagant, le plus humide, où l'on ait jamais fait coucher des enfants.

Figurez-vous un long bâtiment tout en rez-de-chaussée, sans fenêtre, éclairé seulement d'en haut par un vitrage au plafond et parfumé d'une odeur indélébile de collodion et d'éther, car il avait servi autrefois aux préparations photographiques. La chose était située dans un de ces fonds de jardin parisien où se dressent de grands murs sombres, muets, couvert de lierre, dont l'ombre répand une moisissure partout où elle traîne.

Le dortoir s'appuyait, à l'envers d'un superbe hôtel, contre une écurie remplie à toute heure des coups de

pieds des chevaux et du bruit d'une pompe, sans cesse jaillissante, ce qui complétait bien l'aspect détrempe de cette boîte à rhumatismes, entourée, à mi-hauteur de ses murailles, d'une sinistre bande verte comme d'une ligne de flottaison.

D'un bout à l'autre de l'année, c'était toujours humide, avec cette différence que, selon les saisons, l'humidité était ou très froide ou très chaude. L'été, cette boîte sans air, surchauffée par son vitrage, évaporant au frais de la nuit toute sa chaleur du jour, s'emplissait de buée comme un cabinet de bain, transpirait de toutes ses pierres lézardées.

En outre, une foule de bestioles entretenues par le voisinage du vieux lierre, attirées par la clarté du verre, s'introduisaient à travers les moindres fissures, voletaient ou couraient au plafond avec des susurrements, des crépitements, puis lourdement se laissaient choir sur les lits, tentées par la blancheur des draps.

L'humidité d'hiver valait encore mieux. Le froid tombait du ciel avec des scintillements d'étoiles, montait de la terre par les fentes des cloisons et la minceur du plancher ; mais on pouvait se blottir dans ses couvertures, ramener ses genoux jusqu'au menton et se réchauffer au bout d'une couple d'heures.

L'œil paternel de Moronval avait compris tout de suite la destination à donner à cette espèce de hangar inutile, isolé parmi un tas de balayures, et recouvert de cette teinte noirâtre dont les averses mêlées aux fumées de Paris imprègnent vite les bâtiments abandonnés.

— Ici le dortoir ! avait dit le mulâtre sans hésiter.

— Ce sera peut-être un peu humide... hasarda doucement M^{me} Moronval.

Il ricana :

— Nos petits « pays chauds » seront au frais...

Raisonnablement il y avait de la place pour dix lits ; on en installa une vingtaine, avec un lavabo au fond.

un méchant tapis sous la porte, et ce fut le *détoi*, comme il disait.

Pourquoi pas après tout ? Un dortoir est un endroit où l'on dort. Eh bien ! les enfants y dormaient malgré la chaleur, le froid, le manque d'air, les bêtes, le bruit de la pompe, et les furieux coups de pied des chevaux. Ils attrapaient des rhumatismes, des ophtalmies, des bronchites ; mais ils dormaient les poings fermés, paisibles, souriants, soupirants, saisis par ce bon engourdissement du sommeil qui suit le jeu, l'exercice et les jours sans souci.

O sainte enfance !

... La première nuit, par exemple, Jack ne put fermer l'œil. Jamais il n'avait couché dans une maison étrangère ; et le dépaysement était grand de sa petite chambre, éclairée d'une veilleuse, remplie de ses jouets favoris, avec l'obscurité, la bizarrerie de l'endroit où il se trouvait.

Sitôt les élèves couchés, le domestique noir avait emporté la lampe, et depuis lors Jack était resté éveillé.

A la lueur blafarde qui tombait du vitrage chargé de neige, il regardait ces lits de fer rangés pied contre pied dans toute la largeur de la salle, la plupart inoccupés, tout plats leurs couvertures enroulées sur un bout ; sept ou huit seulement remplis, bombés par les mouvements des dormeurs, et s'animant d'un souffle, d'un ronflement, d'une toux creuse, étouffée sous les draps.

Le nouveau avait la meilleure place, un peu à l'abri du vent de la porte et du train de l'écurie. Il n'avait pas chaud, tout de même, et le froid joint à l'imprévu de la vie où il entrait, lui tenait les yeux ouverts. bercé par le vague de la longue veille, il revoyait toute sa journée en masse, illuminée de détails très précis, comme il arrive souvent dans le rêve où la pensée, traversée de grandes lacunes, se rattache toujours à elle-même par des fils brillants imprégnés de souvenirs.

Ainsi, la cravate blanche de Moronval, sa silhouette

de grande sauterelle, où les coudes serrés au corps ressortaient derrière le dos comme des pattes, les lunettes énormément bombées du docteur Hirsch, son palelot étoilé de taches, étaient présents à l'esprit de l'enfant, et surtout, oh ! surtout, le regard hautain, glacial, ironique et bleu de « l'ennemi ».

L'effroi de cette dernière pensée était tel, qu'involontairement il songeait tout de suite après à sa mère comme à un défenseur... Que faisait-elle en ce moment ? Onze heures sonnaient à toutes sortes d'horloges lointaines. Sans doute, elle était au bal, au théâtre. Elle allait rentrer bientôt emmitouflée dans ses fourrures et la dentelle de sa capeline :

Quand elle revenait ainsi, quelque avancée que fût l'heure, elle ouvrait la porte de Jack, s'approchait de son lit : « Tu dors, Jack ? » Même dans le sommeil, il la sentait près de lui, souriait, tendait son front, et de ses yeux mi-clos entrevoyait les splendeurs de sa parure. Il lui en restait une vision radieuse, embaumée, comme si une fée était descendue vers lui dans un nuage à l'iris.

Et maintenant...

Pourtant, parmi les tristesses de sa journée, il se glissait quelques joies d'amour-propre, les galons, le képi, et le bonheur d'avoir caché ses longues jambes sous un uniforme bleu passementé de rouge. Le costume était un peu long, mais on devait le retoucher. M^{me} Moronval avait même marqué les plis à faire, avec des épingles. Puis il avait joué, fait connaissance avec ses camarades, bizarres, mais bons enfants malgré la férocité de leurs allures. On s'était battu à coup de boules de neige dans l'air vif et froid du jardin, et ç'avait été là un amusement nouveau, plein de charme, pour un enfant élevé dans le boudoir tiède d'une jolie femme.

Seulement, une chose intriguait Jack. Il aurait voulu voir Son Altesse Royale. Où était-il ce petit roi de Dahomey dont M. Moronval parlait si éloquem-

ment ? En vacances ? A l'infirmerie ?... Ah ! s'il avait pu le connaître, causer avec lui, devenir son ami !

Il s'était fait dire le nom des huit petits « pays chauds ». Pas le moindre prince ne se trouvait parmi eux. Enfin, il se décida à demander au grand Saïd :

— Est-ce que Son Altesse Royale n'est pas à la pension ?

Là-dessus, le jeune homme à la peau trop courte l'avait regardé avec des yeux étonnés, si largement ouverts, qu'il lui était resté un peu de peau pour pouvoir fermer la bouche un moment. Il en avait aussitôt profité, et la question de Jack était demeurée sans réponse.

L'enfant y pensait encore en s'agitant dans son lit, en écoutant la musique ; car, par bouffées, des sons d'orgue venaient de la maison, joints au « creux » de celui qu'on appelait Labassindre. Le tout se mêlait agréablement au bruit de la pompe encore en mouvement, et à ces détentes, ces ruades, dont les chevaux du voisin ébranlaient le mur.

Enfin, le calme se fit.

On dormait dans le dortoir comme dans l'écurie, et les convives de Moronval, refermant la grille du passage, s'éloignaient dans le bruit roulant et lointain de l'avenue, quand la porte du dortoir s'ouvrit, ouatée par un bourrelet de neige.

Le petit domestique noir entra, un falot à la main.

Il se secoua vivement, comique sous les peluches blanches qui accentuaient sa noirceur, et s'avança dans l'entre-deux des lits, le dos courbé, la tête dans les épaules, rétréci, grelottant.

Jack regardait cette silhouette falote dont l'ombre s'allongeait de profil sur le mur, exagérée et grotesque, mettant en relief tous les défauts de cette tête simiesque, la bouche en avant, les oreilles énormes, détachées, le crâne en boule, laineux et trop saillant.

Le négrillon attacha sa lanterne au fond du dortoir,

qui se trouva éclairé alors comme l'entrepont d'un navire. Puis il resta là, debout, ses grosses mains gourdes d'engelures et sa face terreuse tendues vers la chaleur, vers la lumière, avec une expression si bonne, enfantine et confiante, que Jack se prit aussitôt à l'aimer.

Tout en se chauffant, le négriillon regardait de temps en temps le vitrage :

— Que de *nige* !... Que de *nige* !... disait-il en frissonnant.

Cette façon de prononcer le mot de neige, l'accent de cette voix douce, mal assurée dans une langue étrangère pour elle, toucha le petit Jack, qui eut un regard de pitié vive et de curiosité. Le nègre s'en aperçut et, tout bas : « Tiens ! le nouveau... Pourquoi toi dors pas, moucié ?

— Je ne peux pas, dit Jacques en soupirant.

— C'est bon soupirer quand on a chagrin, fit le négriillon, et il ajouta d'un ton sentencieux :

— Si pauvre monde avait pas soupir, pauvre monde étouffer bien sûr.

En parlant, il étalait une couverture sur le lit voisin de celui de Jack.

— C'est là que vous couchez ?... demanda celui-ci, très étonné qu'un domestique occupât le dortoir des élèves... Mais il n'y a pas de draps ?

— C'est pas bon pour moi, les draps. Moi la peau trop noire...

Le nègre fit cette réponse en riant doucement, et il se préparait à se glisser dans son lit, à demi vêtu pour avoir moins froid, quand tout à coup il s'arrêta, prit sur sa poitrine une cassette en ivoire sculpté, et se mit à l'embrasser dévotement.

— Oh ! la drôle de médaille ! dit Jack.

— Pas médaille, fit le nègre. C'est mon gri-gri.

Mais Jack ne savait pas ce que c'était qu'un « gri-gri », et l'autre lui expliqua qu'on appelait ainsi une amulette, quelque chose pour porter bonheur. Sa

tante Kérika lui avait fait ce cadeau avant son départ du pays, sa tante qui l'avait élevé et qu'il espérait bien aller rejoindre un jour prochain.

— Comme moi, maman, fit le petit Barancy.

Et il y eut un moment de silence, chacun des enfants pensant à sa Kérika.

Jack reprit au bout d'un instant :

— Est-ce que c'est beau, votre pays ?... Est-ce que c'est loin ?... Comment l'appellez-vous ?

— Dahomey, répondit le nègre.

Le petit Jack se dressa sur son lit :

Oh ! mais alors... mais alors vous le connaissez !... Vous êtes peut-être venu en France avec lui .

— Qui ?

— Son Altesse Royale... vous savez bien... le petit roi de Dahomey.

— C'est moi, dit le nègre simplement...

L'autre le regardait avec stupéfaction... Un roi ! ce domestique qu'il avait vu toute la journée dans sa défroque de laine rouge, courir la maison un balai ou un seau à la main, qu'il avait vu servir à table, rincer les verres !

Le négriillon parlait pourtant sérieusement. Son visage avait pris une grande expression de tristesse, et ses yeux fixes semblaient regarder loin, bien loin, vers le passé ou quelque patrie perdue.

Était-ce l'absence du gilet rouge ou la magie de ce mot de roi, mais Jack trouvait au nègre assis au bord de son lit, le cou nu, la chemise entr'ouverte sur sa poitrine sombre où brillait l'amulette d'ivoire, un prestige, une dignité nouvelle.

— Comment ça se fait-il ? demanda-t-il timidement, en résumant dans cette question tous les étonnements de sa journée.

— Ça se fait... ça se fait... dit le nègre.

Tout à coup, il s'élança pour souffler la lanterne.

— Pas content, moucié Moronval, quand Mádou laisser lumière...

Puis il rapprocha sa couchette de celle de Jack.

— Toi pas sommeil, lui dit-il. Moi jamais sommeil quand parler Dahomey... Écoute.

Et dans l'ombre, où ses yeux blancs luisaient, le petit nègre commença sa lugubre histoire...

Il s'appelait Mádou, du nom de son père, l'illustre guerrier Rack-Mádou-Ghézò, un des plus puissants souverains des pays de l'or et de l'ivoire, à qui la France, la Hollande, l'Angleterre, envoyaient des présents, là-bas, de l'autre côté de la mer.

Son père avait de gros canons, des milliers de soldats munis de fusils et de flèches, des troupes d'éléphants dressés pour la guerre, des musiciens, des prêtres, des danseuses, quatre régiments d'amazones, et deux cents femmes pour lui tout seul. Son palais était immense, orné de fers de lance, de broderies en coquillages et de têtes coupées qu'on accrochait à la façade après la bataille ou les sacrifices. Mádou avait été élevé dans ce palais, où le soleil entraît de tous côtés, chauffant les dalles et les nattes étendues. Sa tante Kérika, générale en chef des amazones, prenait soin de lui et, tout petit, l'emportait avec elle dans ses expéditions.

Qu'elle était belle, Kérika, grande et forte comme un homme, en tunique bleue, les jambes et les bras nus chargés de colliers de verroterie, son arc au dos, des queues de cheval flottant et ondulant à sa ceinture, et, sur la tête, dans la laine de ses cheveux, deux petites cornes d'antilope se rejoignant en croissant de lune, comme si les guerrières noires avaient gardé la tradition de Diane, la blanche chasseresse !

Et quel coup d'œil, quelle sûreté de main pour arracher une défense d'ivoire, ou pour abattre une tête d'Achanti d'un seul coup ! Mais si Kérika avait des moments terribles, elle était toujours bien douce pour son petit Mádou, lui donnait des colliers d'ambre et de corail, des pagnes de soie brodés d'or, beaucoup de coquillages qui sont la monnaie de ce pays-là.

Même elle lui avait fait présent d'une petite carabine en bronze doré qui lui venait de la reine d'Angleterre, et qu'elle trouvait trop légère pour elle. Madou s'en servait, quand il l'accompagnait aux grandes chasses, dans les immenses forêts entrelacées de lianes.

Là, les arbres étaient si touffus, les feuilles si larges, que le soleil ne pénétrait pas sous ces voûtes vertes où les bruits sonnaient comme dans un temple. Mais il y faisait clair quand même, et les fleurs énormes, les fruits mûrs, les oiseaux de toutes couleurs dont les plumes traînaient des hautes branches jusqu'à terre, y brillaient de tous leurs effets de pierres précieuses.

C'étaient des bourdonnements, des coups d'ailes, des frôlements dans les lianes. Des serpents inoffensifs balançaient leurs têtes plates armées de dards ; les singes noirs franchissaient d'un bond les espaces entre les hautes cimes, et des grands étangs mystérieux qui n'avaient jamais reflété le ciel, posés comme des miroirs dans l'immense forêt, semblaient la continuer sous la terre, dans une profondeur de verdure traversée de vols scintillants...

A cet endroit du récit, Jack ne put retenir une exclamation :

— Oh ! que ça devait être beau !

— Oui, bien beau, reprit le négriillon, qui exagérait peut-être un peu et voyait son pays à travers le prisme de l'absence, la magie de ses souvenirs d'enfant, et l'enthousiasme doré des peuples du soleil.

— Oh ! oui, bien beau !...

Et, encouragé par l'attention de son camarade, il continua son histoire.

La nuit, les forêts changeaient d'aspect.

On bivouaquait dans les jungles, devant de grands feux qui éloignaient les bêtes sauvages rôdant tout autour et faisant un cercle de hurlements à la flamme. Les oiseaux aussi s'inquiétaient dans les branches, et

les chauves-souris, silencieuses et noires comme les ténèbres, attirées par la clarté du feu, la franchissaient de leur vol court, pour se réunir au matin sur un arbre immense, dont elles semblaient immobiles et serrées les unes contre les autres, les feuilles bizarres, desséchées et mortes.

A cette vie d'aventures en plein air, le petit roi devenait robuste et habile à toutes sortes d'exercices guerriers, maniant le sabre, la hache, à l'âge où les enfants s'accrochent encore au pagne de leur mère.

Le roi Rack-Mâdou-Ghézô était fier de son fils, de l'héritier du trône. Mais hélas ! il paraît que ce n'est pas assez, même pour un prince nègre, de savoir tenir une arme et loger une balle dans l'œil d'un éléphant, il faut aussi lire dans les livres des blancs, connaître leur écriture, pour pouvoir faire avec eux le commerce de la poudre d'or, car, disait le sage Rack-Mâdou à son fils : « blanc toujou papié en poche pou moqué nègue. »

Sans doute, on aurait pu trouver en Dahomey un Européen assez savant pour instruire le jeune prince, les drapeaux français et anglais flottant sur les factoreries au bord de la mer comme aux mâts des vaisseaux amarrés dans les ports. Mais le roi avait été envoyé lui-même par son père dans une ville qu'on appelle Marseille, bien loin, au bout du monde, pour y devenir très savant, et il voulait que son fils reçût la même éducation que lui.

Quel désespoir pour le petit roi de quitter Kérika, de laisser son sabre au fourreau, sa carabine pendue aux murs de la case, et de partir avec « moucié Bonfils », un blanc de la factorerie qui, tous les ans, allait mettre en sûreté la poudre d'or volée aux pauvres noirs !

Mâdou se résigna pourtant, Il voulait être roi un jour, commander aux amazones de son père, posséder tous ses champs de blé et de maïs, ses palais remplis de jarres en terre rouge où froidissait l'huile de palme,

et tout cet amoncellement d'ivoire, d'or, de minium, de corail. Pour avoir ces richesses, il fallait les mériter, être capable de les défendre à l'occasion, et Mádou pensait déjà que c'est dur d'être roi et que si l'on a plus de jouissances que les autres hommes, on a bien plus de peine aussi.

Son départ fut l'occasion de grandes fêtes publiques, de sacrifices aux fétiches, aux divinités de la mer. Tous les temples furent ouverts pour la solennité, tout le peuple oisif en prières, et au dernier moment, le navire étant prêt à appareiller, le bourreau amena sur le rivage quinze prisonniers Achantis, dont les têtes coupées tombèrent, rouges, ruisselantes et sonores, dans un grand bassin de cuivre.

— Miséricorde !... interrompit Jack éperdu, blotti sous ses couvertures.

Le fait est qu'il n'est pas rassurant d'entendre raconter de pareilles histoires par celui-là même qui en a été le héros. Il y avait de quoi vraiment terrifier les plus braves ; pour se rassurer, il fallait se dire bien vite qu'on était dans le pensionnat Moronval, au beau milieu des Champs-Élysées, et non dans ce terrible Dahomey.

Mádou, s'apercevant de l'émotion de son auditoire, n'insista pas sur les réjouissances publiques qui précédèrent son départ et arriva rapidement à son séjour au lycée de Marseille.

Oh ! le grand lycée aux murs sombres, la classe triste aux bancs moisis, où les noms des élèves, taillés à coups de couteau, révélaient des passe-temps de prisonniers ; les professeurs aggravant le noir de leur costume par la solennité des grandes manches et de la toque, la voix du pion criant : « Un peu de silence ! » Et toutes ces têtes penchées, le grincement des plumes, les leçons monotones vingt-cinq fois récitées, comme si chaque enfant happait à son tour, dans l'air étouffé de la classe, le même lambeau de science ; et les grands réfectoires, les dortoirs, la cour de caserne

éclairée d'un étroit et court soleil si maigrement distribué, ici le matin, là le soir, et si bien logé dans des coins, qu'il fallait, pour le sentir, pour le humer, pour le savourer, s'adosser aux grands murs noirs qui l'absorbaient tout entier.

Les récréations de Mâdou se passaient ainsi. Rien ne l'amusait, rien ne l'intéressait ; une seule chose, le tambour marquant les repas, les classes, le lever, le coucher, et qui, malgré ces destinations infimes, faisait battre ce petit cœur de roi guerrier au ronflement de ses baguettes. Il y avait aussi les jours de sortie ; mais il en fut bientôt privé. Voici pourquoi :

Sitôt que « moucié Bonfils » venait le chercher, Mâdou l'entraînait vers le port, dont les vergues entrelacées, les carènes rangées au quai l'attiraient du bout des rues. Il n'était heureux que là, dans l'odeur du goudron, du varech, parmi les marchandises qu'on décharge, et dont beaucoup arrivaient de son pays. Il avait des extases devant ces ruissellements de grains dorés, ces sacs, ces ballots qui portaient quelquefois une marque reconnue.

Les steamers en train de chauffer et, malgré leur immobilité, indiquant déjà le mouvement du voyage par les élans essoufflés de leur vapeur, quelque grand navire enflant ses voiles, tendant ses cordages, le tentaient, lui parlaient de départ, de délivrance.

Il restait debout pendant des heures à regarder fuir, vers le soleil couchant, une voile gonflée comme une aile de mouette, une fumée légère comme une bouffée de cigare, qui semblait suivre la flamme du bel astre, disparaître avec lui sous l'horizon.

Mâdou songeait à ses navires tout le temps des classes. C'était bien l'image de son retour au pays de lumière ; un oiseau l'avait amené, pensait-il, un autre le remporterait.

Et, poursuivi par cette idée fixe, laissant là le BA, BE, BI, BO, BU, où ses yeux ne voyaient que du bleu, le bleu de la mer voyageuse et du grand ciel ouvert,

un beau jour il s'échappa du collège, se glissa dans un des bateaux de « moucié Bonfils », à fond de cale, fut retrouvé à temps, se sauva encore, et cette fois avec tant de ruse, qu'on ne s'aperçut de sa présence sur le navire qu'au milieu du golfe du Lion. Un autre enfant, on l'aurait gardé à bord ; mais quand le nom de Mâdou fut connu, le capitaine qui comptait sur une récompense, ramena Son Altesse Royale à Marseille.

Dès lors, il fut plus malheureux, surveillé, emprisonné ; mais sa persistance ne se ralentit guère.

Malgré tout, il se sauvait encore, se cachait dans tous les bateaux en partance ; on le retrouvait au fond des chambres de chauffe, des soutes à charbon, sous des amas de filets de pêche. Quand on le ramenait, il n'avait pas la moindre révolte, seulement un petit sourire triste, qui vous ôtait la force de le punir.

A la fin, le proviseur ne voulut plus garder la responsabilité d'un élève aussi subtil. Renvoyer le petit prince au Dahomey ! « Moucié Bonfils » ne l'osait pas, craignant de perdre les bonnes grâces de Rack-Mâdou-Ghézô dont il connaissait le royal entêtement. C'est au milieu de ces perplexités que parut dans le *Sémaphore* l'annonce du gymnase Moronval. Aussitôt le petit noir fut expédié, 25, avenue Montaigne, dans le plus beau quartier de Paris, où il fut — je vous prie de le croire — reçu à bras ouverts.

C'était la fortune du gymnase et une réclame vivante, que ce petit héritier noir d'un royaume lointain. Aussi on l'exhiba, on le promena. M. Moronval se montra avec lui au théâtre, aux courses, le long des grands boulevards, semblable à ces commerçants qui font rouler dans Paris, sur un fiacre à l'heure, quelque enseigne parlante de leur boutique.

Il l'emmena dans des salons, dans des cercles où il entraît, grave comme Fénelon conduisant le duc de Bourgogne, tandis qu'on annonçait : « Son Altesse Royale le prince de Dahomey et M. Moronval son précepteur. »

Pendant des mois, les petits journaux furent pleins d'anecdotes, de reparties attribuées à Mâdou ; même un rédacteur du *Standard* vint tout exprès de Londres pour le voir, et ils eurent ensemble une sérieuse conversation financière, administrative, sur la façon dont le prince comptait gouverner un jour ses États, sur ce qu'il pensait du régime parlementaire, de l'instruction obligatoire, etc. La feuille anglaise reproduisit à l'époque ce curieux dialogue, questions et réponses. Les réponses, flottantes et vagues, laissent généralement à désirer. On y remarque pourtant cette saillie de Mâdou, prié de donner son opinion sur la liberté de la presse : « Tout manger, bon pour manger ; toute parole, pas bon pour dire... »

Du coup, tous les frais du gymnase Moronval se trouvèrent payés par ce seul élève ; « moucié Bonfils » réglait les notes sans faire la moindre observation. Par exemple, l'éducation de Mâdou fut un peu négligée. Il en restait à l'abécédaire, et la méthode Moronval-Decostère le trouva constamment rebelle à ses charmes, mais il n'y avait pas le moindre inconvénient à cela, les années de pension devant se multiplier en sens inverse des progrès du jeune roi.

Il gardait donc sa prononciation défectueuse, son parler demi-enfantin qui, en ôtant leurs temps aux verbes, donne à la phrase une physionomie impersonnelle, semble l'essai d'un peuple à peine sorti du mutisme animal. Du reste, gâté, choyé, entouré. On dressait les autres « petits pays chauds » à le distraire, à lui céder, ce qui avait été d'abord assez difficile à obtenir, vu sa couleur terriblement foncée, qui est une marque d'esclavage dans presque toutes les contrées exotiques.

Et les professeurs, quelle indulgence, quels sourires aimables ils avaient pour cette petite boule noire qui, malgré son intelligence, se refusait à tous les bienfaits de l'instruction, et sous la laine épaisse de sa chevelure abritait, avec un ardent souvenir de son pays, le

mépris de ces billevesées qu'on essayait de lui inculquer ! Chacun dans le gymnase faisait des projets sur cette royauté future, déjà puissante et entourée, comme si Mádou avait marché en plein Paris, sous les éventails de plumes, le dais à franges, les lances en faisceaux, de la suite de son père.

Quand Mádou sera roi !

C'était le refrain de toutes leurs conversations. Sitôt Mádou couronné, on irait là-bas, tous ensemble. Labasindre rêvait de régénérer la musique grossière du Dahomey et se voyait déjà directeur d'un conservatoire, maître de la chapelle royale. M^{me} Moronval-Decostère espérait appliquer sa méthode en grand dans de vastes classes, dont elle se figurait les nattes nombreuses noires de petits élèves accroupis. Mais le docteur Hirsch, lui, dans son rêve, couchait toute cette marmaille dans des lits innombrables rangés en enfilade et faisait sur elle les expériences dangereuses de sa médecine fantaisiste et non diplômée, sans que la police eût la moindre envie de s'en mêler.

Les premiers temps de son séjour à Paris semblèrent doux au petit roi, à cause de cette adoration ambiante ; et puis, Paris est la ville du monde où les exilés s'ennuient le moins, peut-être parce qu'il se mêle dans son atmosphère un peu de l'atmosphère de tous les pays.

Si seulement le ciel avait voulu sourire, lui aussi, au lieu de ruisseler sans cesse d'une petite pluie fine et cinglante, ou de s'envelopper de tourbillons de peluche blanche, de cette *nige* qui ressemblait si fort à la graine ouverte et mûre des cotonniers ; si le soleil avait chauffé pour de bon, en déchirant la gaze trouble dont il s'entourait continuellement ; si Kérika, enfin, avec son carquois, son fusil bronzé, ses bras nus chargés de bracelets, était apparue de temps en temps dans le passage des Douze-Maisons, Mádou aurait été tout à fait heureux.

Mais la destinée changea subitement.

« Moucié Bonfils » arriva un jour au gymnase Moronval, apportant des nouvelles sinistres du Dahomey. Le roi Rack-Mâdou-Ghézô était détrôné, prisonnier des Achantis qui venaient de s'emparer du pays et d'y fonder une dynastie nouvelle. Les troupes royales, les régiments d'amazones, tout avait été vaincu, dispersé, massacré, et Kérika, la seule échappée par miracle, réfugiée à la factorerie Bonfils, faisait prier Mâdou de rester en France et de bien conserver son *gri-gri*.

C'était écrit : si Mâdou ne perdait pas l'amulette, il régnerait.

Il fallait cette pensée pour relever le courage du pauvre petit roi. Moronval, qui ne croyait pas au *gri-gri*, présenta sa note — et quelle note ! — à *moucié Bonfils*, qui paya pour cette fois, tout en signifiant au maître de pension qu'à l'avenir, s'il consentait à garder Mâdou, il ne devait plus compter sur une rétribution immédiate, mais sur la reconnaissance et les bienfaits du roi aussitôt que les chances de la guerre le remettraient sur le trône. Il importait de choisir entre cette fortune aléatoire ou un renoncement absolu.

Moronval répondit avec noblesse : « Je me charge de l'enfant. »

Ce n'était déjà plus Son Altesse Royale.

Le respect perdu, rien ne subsista des soins, des attentions dont on avait comblé le petit nègre. Chacun lui en voulait d'une déception personnelle et de la mauvaise humeur de tous. Il fut d'abord le simple pensionnaire, semblable aux autres jusqu'au moindre bouton de l'uniforme, grondé, puni, corrigé, couchant au dortoir, soumis à la règle commune.

Le petit n'y comprenait rien, essayait en vain ses gentillesques, ses petites grimaces autrefois adorables qui se heurtaient maintenant à une froideur étrange.

Ce fut bien pis quand, plusieurs trimestres écoulés, Moronval, ne recevant pas d'argent, commença à trou-

ver que Mádou était une bouche inutile. De l'état de pensionnaire on le fit passer à celui de subalterne. Comme on avait renvoyé le domestique pour cause d'économie, Mádou le remplaça, non sans révolte. La première fois qu'on lui mit un balai dans les mains en lui indiquant l'usage qu'il fallait en faire, il s'y refusa obstinément. Mais M. Moronval avait des arguments irrésistibles; et, après une vigoureuse bastonnade, l'enfant se résigna.

D'ailleurs il préférait encore balayer que d'apprendre à lire.

Le petit roi balaya donc et frotta avec une ardeur, une constance singulière, on a pu s'en convaincre par le luisant du salon Moronval. Mais cela n'adoucit pas l'humeur farouche du mulâtre, qui ne pouvait lui pardonner toutes les déceptions dont il était la cause involontaire.

Mádou avait beau s'appliquer à faire reluire, donner au logis délabré un vernis de propreté, il avait beau regarder son maître avec des yeux câlins, l'humilité frémissante d'un chien soumis, il n'obtenait le plus souvent que des coups de matraque pour récompense.

— Jamais content!... jamais content!... disait le négriillon avec une expression désespérée. Et le ciel de Paris lui semblait devenir plus noir, la pluie plus continuelle, la neige plus abondante et plus froide.

O Kérika, tante Kérika, si aimante et si fière, où êtes-vous! Venez voir ce qu'ils font du petit roi, comme on le traite durement, comme on le nourrit mal, comme on l'habille de guenilles, sans pitié pour son corps frieux. Il n'a plus qu'un vêtement de propre maintenant, c'est sa livrée, casaque rouge, gilet rayé, casquette à galon. A présent, quand il accompagne le maître, il ne marche plus à côté de lui en égal; il le suit à dix pas. Ce n'est pas encore le plus dur.

De l'antichambre il passe à la cuisine, et de la cuisine, comme on a remarqué son honnêteté, son ingé-

nuité, on l'envoie au marché de Chaillot avec un grand panier faire les provisions.

Et voilà où en est réduit le dernier descendant du puissant Tocodonou, fondateur de la dynastie dahomyenne ! A aller marchander les vivres du gymnase Moronval !... Deux fois par semaine on le voit remonter la longue rue de Chaillot, longeant les murs, maigri, souffreteux, grelottant, car maintenant il a froid, toujours froid, et rien ne le réchauffe, ni les exercices violents auxquels on le condamne, ni les coups, ni la honte d'être devenu domestique, ni même sa haine contre le Père au bâton, c'est ainsi qu'il appelle Moronval.

Elle est pourtant vigoureuse, cette haine.

Ah ! si Mâdou redevenait roi un jour !... Son cœur frémit de rage à cette pensée, et il faut l'entendre faire part à Jack de ses projets de vengeance :

— Quand Mâdou retourner Dahomey, écrire bonne petite lettre à Père au bâton, faire venir li en Dahomey, et couper tête à li dans grand bassin de cuivre ; après, avec sa peau, couvrir un grand tambour de guerre pour aller contre les Achantis... Zim ! boum ! boum !... Zim ! boum ! boum !

Jack voyait briller dans l'ombre, adoucie d'un reflet de neige, deux petits yeux de tigre, pendant que le nègre tapait sourdement de la main sur le rebord de son lit pour imiter le tambour de guerre. Le petit de Barancy était terrifié ; aussi la conversation en resta là pendant quelques minutes. Enfoncé dans ses couvertures, la tête pleine de ce qu'il venait d'entendre, le « nouveau » croyait voir passer des éclairs de sabre et retenait sa respiration.

Mâdou, que son récit avait excité, aurait bien voulu parler encore, mais il croyait son camarade endormi. Enfin Jack poussa un de ces longs soupirs qui semblent venir de ces immensités que le rêve parcourt en une seconde et de la profondeur du cauchemar.

— Toi pas dormir, moucié demanda Madou doucement, toi causer encore ensemble!...

— Oui, je veux bien, répondit Jack... Seulement, nous ne parlerons plus de votre vilain tambour ni du grand bassin de cuivre rouge... Ça me fait trop peur.

.....
 Les deux pauvres petits abandonnés, après s'être fait confiance l'un à l'autre de leur misère, s'endormirent de bon cœur, la bouche entr'ouverte, encore pleine de rires, que la respiration régulière du sommeil chassa bientôt en mille petites notes joyeusement confuses.

Puis nous voyons Jack au point le plus aigu de sa détresse après avoir été ouvrier à Indret, quand il va s'engager comme chauffeur sur le *Cydnus*.

LA CHAMBRE DE CHAUFFE

Il partit d'Indret un matin de juillet, juste quatre ans après son arrivée.

Quel temps superbe encore ce jour-là!

Du pont du petit bateau où Jack se tenait debout à côté du père Roudic qui avait voulu l'accompagner, le spectacle était saisissant. Le fleuve s'agrandissait à chaque tour de roue, écartant, repoussant ses berges de toute sa force comme pour faire la place plus large à son embouchure dans la mer. L'air devenait plus vif, les arbres diminuaient de hauteur, les deux rives s'aplanissaient en s'éloignant l'une de l'autre dans une perspective étalée, semblait-il, par le grand vent soufflant de face. Ça et là, des étangs brillaient dans l'intérieur des terres, des fumées montaient au-dessus des tourbières, des milliers de goélands et de mouettes dans un vol blanc mêlé de noir rasaient le fleuve avec leurs cris d'enfants. Mais tout cela disparaissait, perdu dans l'immensité prochaine de l'Océan, qui ne souffre

aucune grandeur à côté de la sienne, comme il ne veut aucune végétation au bord de la stérilité amère de ses vagues.

Subitement, le petit paquebot entra dans l'espace d'un seul bond. Comment définir autrement cette allure nouvelle de toute son armature, ce balancement que les flots, baignés d'une lumière éblouissante, libres dans une prise d'air gigantesque, semblaient continuer d'une lame à l'autre, jusqu'à la limite extrême de l'horizon, jusqu'à cette ligne verdâtre où le ciel et l'eau réunis ferment l'espace aux yeux avides ?

Jack n'avait jamais vu la mer. Cette odeur fraîche et salée, ce coup d'éventail que la marée montante dégage à chaque vague, lui mit au cœur la griserie du voyage.

Là-bas, sur la droite, avec ce resserrement de tous leurs toits que les ports de mer présentent entre les roches, Saint-Nazaire s'avancait au bord des flots, son clocher en vigie sur la hauteur, sa jetée continuant la rue jusqu'au large. Entre les maisons, des mâts se dressaient, se croisaient, mêlés de loin les uns aux autres, et si serrés qu'on eût dit qu'un seul coup de vent avait poussé ce paquet de vergues dans l'abri du port. En approchant, tout s'espaça, se sépara, s'agrandit.

Ils débarquèrent à la jetée. Là, on leur apprit que le *Cydnus*, grand steamer de la Compagnie transatlantique, partait le jour même, dans deux ou trois heures, et que depuis la veille il était déjà au large. C'est le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici pour avoir l'équipage au complet au moment du départ, sans être obligé de faire battre tous les bouges de Saint-Nazaire par les gendarmes.

Jack et son compagnon n'avaient donc pas le temps de voir la ville qu'emplissaient, à cette heure, l'animation et le train d'un jour de marché débordant jusque sur le port. Tout le quai était jonché de paquets de verdure, de paniers de fruits, de volailles liées deux à deux et battant des ailes par terre en piaillant.

Devant leur étalage, paysannes et paysans bretons, alignés tout debout les bras ballants, attendaient tranquilles et muets qu'il leur vint quelque pratique. Pas de hâte, pas le moindre appel aux passants. Pour faire contraste, une foule de petits forains, l'éventaire chargé de cravates, de porte-monnaie, d'épingles ou de bagues, circulaient bruyamment, en proposant leur marchandise. Des matelots de tous les pays, de petites bourgeoises de Saint-Nazaire, des femmes d'ouvriers ou d'employés de la compagnie, se hâtaient dans le marché où le coq du *Cydnus* achevait de ramasser ses dernières provisions. Roudic apprit par lui que Blanchet était à bord, et furieux parce qu'il n'avait pas son compte de chauffeurs.

— Dépêchons-nous, petit gas, nous sommes en retard.

Ils sautèrent dans une barque, traversèrent le bassin à flot encombré de navires, Ici, ce n'était plus le port fluvial de Nantes, sillonné de barques de toutes grandeurs. Rien que d'énormes bâtiments et une apparence de repos, de relâche. Des coups de marteau dans la partie du radoub, quelques piailllements de volailles qu'on embarquait, troublaient seuls ce silence sonore, cristallin, qui plane au-dessus de l'eau. Les gros transatlantiques, rangés au quai, éteints et lourds, semblaient dormir entre deux traversées. De grands navires anglais, venus de Calcutta, dressaient leurs nombreux étages de cabines, leur avant très haut, leurs flancs solides couverts d'une nuée de matelots en train de les badigeonner. On passait entre ces masses immobiles, où l'eau prenait des teintes sombres de canal traversant une ville, comme entre d'épaisses murailles, avec des manèges de chaînes, de cordes soulevées et ruisselantes. Enfin, ils sortirent du port, franchirent la jetée à la pointe de laquelle le *Cydnus* sous vapeur attendait la marée.

Un petit homme nerveux et sec, en manches de chemise, trois galons d'or à sa casquette, interpella Jack

et Roudic, dont la *barque* venait de se ranger au long du steamer. A peine si l'on entendait ses paroles dans le tumulte de l'encombrement de la dernière heure ; mais ses gestes paraissaient éloquents. C'était Blanchet, le mécanicien-chef, que ses hommes appelaient « le Moco⁴ ». Aussitôt que le vacarme des bagages qu'on engouffrait dans la cale ouverte lui permit de se faire entendre :

— Arrivez donc, coquin de bon sort ! cria-t-il avec un terrible accent du Midi... J'ai cru que vous alliez me laisser en plan.

— C'est ma faute, mon vieux, dit Roudic... Je voulais accompagner le petit gas, et je n'étais pas libre hier.

— Boufre ! Il est de taille, ton petit. Nous serons obligés de le plier en quatre pour le coucher dans la cabine des chauffeurs... Allons, zou ! descendons vite, je vais l'installer.

Ils prirent un petit escalier tout en cuivre, qui tournait avec une rampe étroite, puis un autre escalier sans rampe, raide comme une échelle, puis encore un, puis encore un autre.

Jack, qui n'avait jamais vu de « transatlantique », était stupéfait de la grandeur, de la profondeur de celui-ci. On descendait dans un abîme où les yeux, qui venaient de la grande lueur du jour, ne distinguaient ni les êtres, ni les objets. Il faisait nuit, une nuit de mine, éclairée de fanaux accrochés, étouffée d'un manque d'air et d'une chaleur croissante. Une dernière échelle, descendue à tâtons, les conduisit dans la chambre aux machines, véritable étuve qu'une chaleur mouillée et lourde, mêlée à une forte odeur d'huile, emplissait d'une atmosphère insupportable, d'une buée flottante au-dessus de laquelle, à trois ou quatre étages

⁴ La Marine française se divise en deux grandes races : les *Moco* et les *Ponantais*, Bretagne et Provence, gens du Nord et gens du Midi.

plus haut, apparaissait dans le carré d'un soupirail le bleu du ciel.

Une grande activité régnait là. Les mécaniciens, les aides, les élèves, allaient, venaient, passaient une revue générale de la machine, s'assurant si toutes les pièces étaient exactes et libres dans leur jeu. On venait de finir le plein des chaudières, et déjà elles tiraient et grondaient furieusement. Le fer, le cuivre, la fonte, astiqués d'huile bouillante, luisaient, étincelaient; et, l'extrême propreté des engins leur donnait une apparence plus féroce, comme si ces poignées qui brûlaient — à leur contact — même les mains enveloppées d'é-toupe, ces pistons incandescents, ces boutons remués avec des crocs de fer, brillaient de tout le feu qu'ils absorbaient. Jack regardait curieusement la formidable bête. Il en avait vu bien d'autres à Indret; mais celle-ci lui paraissait encore plus terrible, sans doute parce qu'il savait qu'il serait obligé de l'approcher à chaque instant et de lui fournir sa nourriture de nuit et de jour. Ça et là, des thermomètres, des manomètres, une boussole, le cadran télégraphique par lequel arrivent les commandements, recevaient la lumière de grosses lampes à réflecteur.

Au bout de la chambre aux machines s'enfonçait un petit couloir, très sombre. « Ici, la soute au charbon... », dit Blanchet en montrant un trou béant dans le mur. A côté de ce trou, il s'en trouvait un autre où un fanal éclairait quelques grabats, des hardes pendues. C'est là que couchaient les chauffeurs. Jack frémit à cette vue. Le *dotoi* Moronval, la mansarde des Roudic, tous ces abris de hasard où il avait dormi ses rêves d'enfant, étaient des palais en comparaison.

— « Et la chambre de chauffe, » ajouta *Moco* en poussant une petite porte.

Imaginez une longue cave ardente, une allée des catacombes embrasée par le reflet rougeâtre d'une dizaine de fours en pleine combustion. Des hommes presque nus, activant le feu, fouillant les cendriers,

s'agitaient devant ces brasiers qui congestionnaient leurs faces ruisselantes. Dans la chambre aux machines on étouffait. Ici l'on brûle.

— Voilà votre homme... dit Blanchet au chef de chauffe en lui présentant Jack.

— Il arrive bien, dit l'autre presque sans se retourner, je manque de monde pour les escarbilles.

— Bon courage, petit gas ! fit le père Roudic en donnant à son apprenti une vigoureuse poignée de main.

Et Jack, tout de suite, se mit aux escarbilles. Tous les détritrus de charbon dont les cendriers se trouvent obstrués, encrassés, sont jetés dans des paniers que l'on monte sur le pont pour les vider dans la mer. Dur métier, les paniers sont lourds, les échelles raides, suffocante la transition de l'air pur à l'étouffement du gouffre. Au troisième voyage, Jack sentait ses jambes fondre sous lui. Incapable même de soulever son panier, il restait là, anéanti, moite d'une sueur qui lui enlevait tout ressort, quand l'un des chauffeurs, le voyant en cet état, alla prendre dans un coin un large *flasque* d'eau-de-vie et le lui présenta.

— Non merci ! je n'en bois pas, dit Jack.

L'autre se mit à rire.

— Tu en boiras, dit-il.

— Jamais !... fit Jack, et, se raidissant par un sursaut de sa volonté bien plus que par l'effort de tous ses muscles, il chargea la lourde corbeille sur son dos et la monta courageusement.

Le pont présentait un coup d'œil animé et pittoresque. Le petit paquebot amenant les voyageurs venait d'arriver et de se ranger du côté du grand steamer. De là montait une foule de passagers, pressés, ahuris, qui offraient une diversité étonnante de costumes et de langages, tous les pays de la terre se donnant rendez-vous sur ce milieu mixte, international, qu'on appelle un pont de navire. Tout ce monde courait, s'installait. Des gens étaient gais, d'autres pleuraient d'un adieu précipité ; mais tous avaient au front un

souci ou un espoir, car les déplacements sont presque toujours le résultat d'une perturbation, de quelque volte d'existence, et c'est en général le dernier tremblement d'une grande secousse que ces départs qui vous jettent d'un continent à un autre. Aussi les deuils côtoient l'aventure sur les ponts des paquebots et mêlent leur mélancolie à la fièvre du voyage.

Elle était partout, cette fièvre singulière, dans la marée qui montait à grand bruit, dans les révoltes du vaisseau tirant son ancre, dans l'agitation des petites barques qui l'entouraient. Elle animait là-bas, sur la jetée, une foule émue et curieuse, venue pour saluer les voyageurs, suivre de loin quelque silhouette aimée, et formant sur l'étroit espace comme une barre sombre qui coupait l'horizon bleu. Elle doublait, cette fièvre, l'élan des bateaux de pêche gagnant le large à pleines voiles pour toute une nuit de hasard et de combat ; et les grands steamers qui rentraient la sentaient battre, dans leurs toiles lasses, comme un regret des beaux pays parcourus.

Pendant que l'embarquement finissait, que la cloche de l'avant du navire hâtait les dernières brouettes, Jack, son panier d'escarbilles vidé, était resté appuyé au bastingage à regarder les passagers, ceux des cabines confortablement mis et équipés, et ceux du pont déjà assis sur leur mince bagage... Où allaient-ils?... Quelle chimère les emportait ? Quelle réalité cruelle et froide les attendait à l'arrivée?... Un couple surtout l'intéressait, une mère et son enfant qui lui rappelaient l'image d'Ida et du petit Jack alors qu'ils se tenaient ainsi par la main. La femme, jeune, tout en noir, enveloppée d'un *sarapé* mexicain à grandes raies, avec cette allure indépendante que les femmes de militaires ou de marins prennent des absences fréquentes de leur mari. L'enfant, habillé à l'anglaise, ressemblant à s'y méprendre au joli filleul de lord Peambock.

Quand ils passèrent près de Jack, tous deux eurent un mouvement d'écart, et la longue robe de soie fut

vivement relevée pour ne pas frôler les manches du chauffeur noires de charbon. Ce fut un mouvement presque imperceptible, mais qu'il comprit ; et du coup il lui sembla que son passé, ce cher passé en deux personnes qu'il invoquait aux mauvais jours, venait de le renier, de s'éloigner de lui à jamais.

Un juron marseillais, accompagné d'un fort coup de poing entre les deux épaules, interrompit sa triste rêverie :

— Chien failli de chauffeur de Ponantais du diable, veux-tu bien descendre à ton poste !...

C'était le *Moco* qui faisait sa ronde, Jack descendit sans rien dire, honteux de cette humiliation devant tous.

Comme il mettait le pied sur l'échelle menant à la chambre de chauffe, une longue secousse ébranla le navire, la vapeur qui grondait depuis le matin régularisa son bruit, l'hélice se mit en branle. On partait.

En bas, c'était l'enfer.

Chargés jusqu'à la gueule, dégageant avec des lueurs d'incarnat une chaleur visible, les fours dévoraient des pelletées de charbon sans cesse renouvelées par les chauffeurs dont les têtes grimaçaient, tuméfiées, apoplectiques, sous l'action de ces feux ardents. Le grondement de l'Océan semblait le rugissement de la flamme ; le bruit du flot confondu avec un pétilllement d'étincelles donnait l'expression d'un incendie inextinguible, renaissant de tous les efforts qu'on faisait pour l'éteindre.

— « Mets-toi là... », dit le chef de chauffe.

Jack vint se mettre devant une de ces gueules enflammées qui tournaient tout autour de lui, élargies et multipliées par le premier étourdissement du tangage. Il fallait activer ce foyer d'embrasement, l'agacer du *ringard*, le nourrir, le décharger sans cesse. Ce qui lui rendait la besogne plus terrible, c'est que, n'ayant pas l'habitude de la mer, les trépidations violentes de l'hélice, les surprises du roulis le faisaient chanceler, le

jetaient à tout moment vers la flamme. Il était obligé de s'accrocher pour ne pas tomber et d'abandonner tout de suite les objets incandescents auxquels il essayait de se retenir.

Il travaillait pourtant avec tout son courage ; mais au bout d'une heure de ce supplice ardent, il se sentit aveuglé, sourd, sans haleine, étouffé par le sang qui montait, les yeux troubles sous les cils brûlés. Il fit ce qu'il voyait faire aux autres, et, tout ruisselant, s'élança sous la « manche à air », long conduit de toile où l'air extérieur tombe, se précipite du haut du pont par torrents... Ah ! que c'était bon ! Presque aussitôt, une chape de glace s'abattit sur ses épaules. Ce courant d'air meurtrier avait arrêté son souffle et sa vie.

— La gourde ! cria-t-il d'une voix rauque au chauffeur qui lui avait offert à boire.

— Voilà, camarade. Je savais bien que tu y viendrais.

Il avala une énorme lampée. C'était de l'alcool presque pur ; mais il avait tellement froid que le trois-six lui parut aussi fade et insipide que l'eau claire. Quand il eut bu, il lui vint un grand bien-être de chaleur intérieure communiquée à tout ses nerfs, à tous ses muscles, et qui s'exaspéra ensuite en brûlure vive au creux de l'estomac. Alors, pour éteindre ce feu qui le brûlait, il recommença à boire. Feu dedans et feu dehors, flamme sur flamme, alcool sur charbon, c'est ainsi désormais qu'il allait vivre !

Il commençait un rêve fou d'ivresse et de torture qui devait durer trois ans. Trois sinistres années aux jours tout pareils, aux mois confondus et brouillés, aux saisons uniformes dans la canicule constante de la chambre de chauffe.

Il traversa les zones inconnues dont les noms étaient clairs, chantants, rafraîchissants, des noms espagnols, italiens ou français, du français enfantin des colonies : mais de toutes ces contrées magiques, il ne vit ni les ciels de saphir, ni les îles vertes étalées en féconds

bouquets sur les vagues phosphorescentes. La mer grondait pour lui de la même colère, le feu de la même violence. Et plus les pays étaient beaux, plus la chambre de chauffe était terrible.

Il relâcha dans les ports fleuris, horizontés de forêts de palmiers, de bananiers au vert panache, de collines violettes, de cases blanches étayées de bambou ; mais pour lui tout gardait la couleur de la houille. Après que, pieds nus sur les quais enflammés de soleil, empoisonnés de goudron fondu ou du suc noir des cannes à sucre, il avait vidé ses escarbilles, cassé du charbon, transbordé du charbon, il s'endormait épuisé le long des berges ou allait s'enfermer dans quelque bouge, des berges et des bouges semblables à ceux de Nantes, hideux témoins de sa première ivresse. Là, il trouvait d'autres chauffeurs, des Anglais, des Malais, des Nubiens, brutes, féroces, machines à tisonner ; et, comme on n'avait rien à se dire, on buvait. D'abord, quand on est chauffeur, il faut boire. Ça fait vivre.

Et il buvait !

Dans cette nuit d'abîme, un seul point lumineux, sa mère. Elle restait au fond de sa vie lugubre comme une madone au fond d'une chapelle dont on aurait éteint tous les cierges. Maintenant qu'il se faisait homme, bien des côtés mystérieux de son martyre s'éclaircissaient pour lui. Son respect pour Charlotte s'était changé en pitié tendre ; et il commençait à l'aimer comme on aime ceux pour qui l'on souffre ou pour qui l'on expie. Même dans ses plus grands désordres, il n'oubliait pas le but de son engagement, et un instinct machinal lui faisait conserver sa paye de matelot. Tout ce que l'ivresse lourde laissait de lucide en lui s'en allait à cette pensée qu'il travaillait pour sa mère.

En attendant, la distance grandissait entre eux et s'allongeait des lieues parcourues, surtout de l'oubli vague, de l'indifférence du temps qui prend les exilés et les malheureux. Les lettres de Jack devenaient de plus en plus rares, comme si chaque fois elles étaient

jetées d'un peu plus loin. Celles de Charlotte, nombreuses et bavardes, l'attendaient aux étapes, mais lui parlaient des choses tellement étrangères à sa nouvelle situation, qu'il les lisait seulement pour entendre la musique, écho lointain d'une tendresse toujours vivante. Des lettres d'Étiolles qui racontaient les épisodes ordinaires de la vie d'Argenton. Plus tard, d'autres, datées de Paris, annoncèrent un changement dans leur existence, une nouvelle installation au quai des Augustins, tout près de l'Institut. « Nous sommes en plein centre intellectuel, disait Charlotte. M. d'Argenton, cédant aux sollicitations de ses amis, s'est décidé de rentrer dans Paris et à fonder une Revue philosophique et littéraire. Ce sera un moyen de faire connaître ses œuvres, si injustement ignorées, et de gagner aussi beaucoup d'argent. Mais quel mal il faut se donner ! que de courses chez les auteurs, chez les éditeurs ! Nous avons reçu un travail bien intéressant de M. Moronval. Je m'occupe aussi de l'aider, ce pauvre ami. J'achève en ce moment de recopier *la Fille de Faust*. Tu es bien heureux, mon enfant, de vivre loin de toutes ces agitations. M. d'Argenton en est malade... Tu dois être bien grand aujourd'hui, mon Jack ! Envoie-moi ta photographie. » A quelque temps de là, en passant à la Havane, Jack trouva un volumineux paquet à son adresse : « Jack de Barancy, chauffeur à bord du *Cydnus*. » C'était le premier numéro de

LA REVUE DES RACES FUTURES

V^{te} A. D'ARGENTON, rédacteur en chef.

Ce que nous sommes, ce que nous serons.	La Rédaction.
<i>La Fille de Faust</i> . Prologue	V ^{te} A. D'ARGENTON.
De l'éducation aux Colonies	EVERISTE MORONVAL.
L'Ouvrier de l'avenir.	LABASSINDRE.
Médication par les parfums.	D ^r HIRSCH.
Question indiscrète au directeur de l'Opéra.	L...

Le chauffeur feuilleta machinalement ce recueil

d'inepties, souillé de ses mains, taché de noir à mesure qu'il lisait. Et tout à coup, en voyant les noms de tous ses bourreaux réunis là, épanouis sur cette couverture satinée et de couleur tendre, quelque chose de fier se réveilla en lui. Il eut une minute d'indignation et de rage, et du fond de son antre, il leur criait en brandissant ses poings comme s'ils avaient pu le voir et l'entendre : « Ah ! misérables, misérables, qu'est-ce que vous avez fait de moi ? » Mais ce ne fut qu'un éclair. La chambre de chauffe et l'alcool eurent vite raison de ce mouvement de révolte, et l'atonie où le malheureux s'enfonçait chaque jour davantage l'eut bientôt recouvert de ses grises étendues qui font penser à du sable amoncelé sur des caravanes en déroute, enlizées grain à grain, et dont les voyageurs, les guides, les chevaux, restent ensevelis avec toutes les apparences de la vie.

Chose étrange, à mesure que son cerveau s'éteignait, que sa volonté perdait tous ses ressorts, son corps excité, soutenu, alimenté, par un réconfort persistant, semblait devenir plus vigoureux. Sa démarche se maintenait aussi ferme, sa force au travail aussi égale dans l'ivresse que dans l'état normal, tellement il s'était habitué au poison, endurci à tous ses effets extérieurs ; son masque même, pâle, convulsé, restait impénétrable, raidi par cet effort de l'homme qui fait marcher droit son ivresse, la condamne au silence. Exact à sa besogne, aguerri à ce qu'elle avait de terrible, il supportait avec la même indifférence les longues et uniformes journées de la traversée et les heures de tempête, ces batailles contre la mer, si lugubres dans la chambre de chauffe, les voies d'eau, les « coups de feu », le charbon enflammé roulant à travers la cale. Pour lui, ces terribles moments se confondaient avec les rêves ordinaires de ses nuits, visions de délire, cauchemars remuants et grouillants dont s'agite le sommeil des alcoolisés.

N'était-ce pas dans un de ces rêves, cette effroyable

secousse qui ébranla tout le *Cydnus*, une nuit que le pauvre chauffeur dormait ? Ce coup sec et direct aux flancs du steamer, ce fracas épouvantable suivi de craquements, de brisures, ce bruit d'eau intérieur, ces paquets de mer tombant en cataractes, s'écoulant en minces ruisseaux, ces pas précipités, ces sonneries électriques qui se répondaient, cet émoi, ces cris, et, par-dessus tout, l'arrêt sinistre de l'hélice laissant le navire abandonné aux secousses silencieuses du roulis, tout cela n'était-ce pas dans un rêve ?... Ses camarades l'appellent, le secouent : « Jack ! Jack !... » Il s'élançe, à demi nu. La chambre aux machines a déjà deux pieds d'eau. La boussole est cassée, les fanaux éteints, les cadrans renversés. On se parle, on se cherche dans la nuit, dans la boue : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il arrive ? ».

— C'est un américain qui s'est jeté sur nous... Nous coulons... Sauve qui peut !

Mais, en haut de l'échelle étroite vers laquelle chauffeurs et mécaniciens se précipitent, le *Moco* apparaît tout debout, le revolver au poing :

— Le premier qui sort d'ici, je lui casse la gueule. A la chauffe, *tron de Diou !* et chauffez ferme. La terre n'est pas loin. Nous pouvons encore arriver.

Chacun retourne à son poste et s'active avec la furie du désespoir. Dans la chambre de chauffe, c'est terrible. Les fourneaux, chargés à éclater, renvoient une fumée de charbon mouillé, aveuglante, jaune, puante, étouffante, qui asphyxie les travailleurs pendant que l'eau monte toujours malgré les pompes, glace tous leurs membres. Oh ! qu'ils sont heureux ceux qui vont mourir là-haut, au grand air du pont. Ici, c'est la mort noire, entre deux grands murs de fonte ; une mort qui ressemble à un suicide, tellement les forces paralysées sont obligées de s'abandonner devant elle.

C'est fini. Les pompes ne vont plus. Les fourneaux sont éteints. Les chauffeurs ont de l'eau jusqu'aux épaules, et cette fois c'est le *Moco* lui-même qui a

crié d'une voix de tonnerre : « Sauve qui peut, mes petits ! »

LE NABAB

Nous arrivons à l'œuvre culminante du romancier, à celle qui affermit sa gloire, décida définitivement de sa renommée et conquit le grand public, en même temps qu'elle consacrait le talent de l'observateur pénétrant des mœurs parisiennes. Tous les romans précédents de Daudet s'effaçaient devant *le Nabab*, où il se montrait, non pas seulement émouvant, tendre, passionné des humbles et des misérables, mais satiriste impitoyable et justicier ironique des vices et des travers de ses contemporains.

L'histoire de cet infortuné parvenu *le Nabab*, aux prises avec toutes les cupidités, toutes les passions de la vie parisienne, est une des plus touchantes qu'il soit. Le livre fit un bruit formidable, parce que, malgré l'auteur, on voulut y voir des portraits là où il n'y avait que des types, et un roman à clé là où il n'y avait que des caractères synthétisés dans des personnages en grande partie composés de plusieurs êtres réels ; mais ils étaient si humains, si saisissants, si vrais ces personnages, que la malignité les identifia aussi à des personnalités en vue.

Certes les principaux traits de ces diverses figures s'adaptaient parfaitement au duc de Mora, au Nabab Bernard Jansoulet, au docteur Jenkins, à Monpavon, à presque tous les héros du livre, mais cependant ce n'étaient pas eux, car l'écrivain, s'élevant au-dessus du pamphlet, avait ciselé des types inspirés de la Nature et les dépassant.

Le roman débute par ces belles pages d'exposition des principaux personnages.

LES MALADES DU DOCTEUR JENKINS

Debout sur le perron de son petit hôtel de la rue de Lisbonne, rasé de frais, l'œil brillant, la lèvre entr'ouverte d'aise, ses longs cheveux vaguement grisonnants épandus sur un vaste collet d'habit, carré d'épaules, robuste et sain comme un chêne, l'illustre docteur irlandais Robert Jenkins, chevalier du Medjidié et de l'ordre distingué de Charles III d'Espagne, membre de

plusieurs sociétés savantes ou bienfaisantes, président fondateur de l'œuvre de Bethléem, Jenkins enfin, le Jenkins des perles Jenkins à base arsenicale, c'est-à-dire le médecin à la mode de l'année 1864, l'homme le plus occupé de Paris, s'apprêtait à monter en voiture, un matin de la fin de novembre, quand une croisée s'ouvrit au premier étage sur la cour intérieure de l'hôtel, et une voix de femme demanda timidement :

— Rentrerez-vous déjeuner, Robert ?

Oh ! de quel bon et loyal sourire s'éclaira tout à coup cette belle tête de savant et d'apôtre, et dans le tendre bonjour que ses yeux envoyèrent là-haut vers le chaud peignoir blanc entrevu derrière les tentures soulevées, comme on devinait bien une de ces passions conjugales, tranquilles et sûres, que l'habitude resserre de toute la souplesse et la solidité de ses liens.

— Non, madame Jenkins... Il aimait à lui donner ainsi publiquement son titre d'épouse légitime, comme s'il eût trouvé là une intime satisfaction, une sorte d'acquit de conscience envers la femme qui lui rendait la vie si riante... Non, ne m'attendez pas ce matin. Je déjeune place Vendôme.

— Ah ! oui... le Nabab, dit la belle M^{me} Jenkins avec une nuance très marquée de respect pour ce personnage des *Mille et une Nuits* dont tout Paris parlait depuis un mois ; puis, après un peu d'hésitation, bien tendrement, tout bas, entre les lourdes tapisseries, elle chuchota rien que pour le docteur :

— Surtout n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

C'était vraisemblablement quelque chose de bien difficile à tenir, car au rappel de cette promesse les sourcils de l'apôtre se froncèrent, son sourire se pétrifia, toute sa figure prit une expression d'incroyable dureté ; mais ce fut l'affaire d'un instant. Au chevet de leurs riches malades, ces physionomies de médecins à la mode deviennent expertes à mentir.

Avec son air le plus tendre, le plus cordial, il répondit en montrant une rangée de dents éblouissantes :

— Ce que j'ai promis sera fait, madame Jenkins. Maintenant, rentrez vite et fermez votre croisée. Le brouillard est froid ce matin.

Oui, le brouillard était froid, mais blanc comme de la vapeur de neige ; et, tendu derrière les glaces du grand coupé, il égayait de reflets doux le journal déplié dans les mains du docteur. Là-bas, dans les quartiers populeux, resserrés et noirs, dans le Paris commerçant et ouvrier, on ne connaît pas cette jolie brume matinale qui s'attarde aux grandes avenues ; de bonne heure l'activité du réveil, le va-et-vient des voitures maraîchères, des omnibus, des lourds camions secouant leurs ferrailles, l'ont vite hachée, effiloquée, éparpillée. Chaque passant en emporte un peu dans un paletot râpé, un cache-nez qui montre la trame, des gants grossiers frottés l'un contre l'autre. Elle imbibe les blouses frissonnantes, les waterproofs jetés sur les jupes de travail ; elle se fond à toutes les haleines, chaudes d'insomnie ou d'alcool, s'engouffre au fond des estomacs vides, se répand dans les boutiques qu'on ouvre, les cours noires, le long des escaliers dont elle inonde la rampe et les murs, jusque dans les mansardes sans feu. Voilà pourquoi il en reste si peu dehors. Mais dans cette portion de Paris espacée et grandiose, où demeurait la clientèle de Jenkins, sur ces larges boulevards plantés d'arbres, ces quais déserts, le brouillard planait immaculé, en nappes nombreuses, avec des légèretés et des floconnements de ouate. C'était fermé, discret, presque luxueux, parce que le soleil derrière cette paresse de son lever commençait à répandre des teintes doucement pourprés, qui donnaient à la brume, enveloppant jusqu'au faite les hôtels alignés, l'aspect d'une mousseline blanche jetée sur des étoffes écarlates. On aurait dit un grand rideau abritant le sommeil tardif et léger de la fortune, épais rideau où rien ne s'en-

tendait que le battement discret d'une porte cochère, les mesures en fer-blanc des laitiers, les grelots d'un troupeau d'ânesses passant au grand trot suivies du souffle court et haletant de leur berger, et le roulement sourd du coupé de Jenkins commençant sa tournée de chaque jour.

D'abord à l'hôtel de Mora. C'était sur le quai d'Orsay, tout à côté de l'ambassade d'Espagne, dont les longues terrasses faisaient suite aux siennes, un magnifique palais ayant son entrée principale rue de Lille et une porte sur le bord de l'eau. Entre deux hautes murailles revêtues de lierre, reliées entre elles par d'imposants arcs de voûte, le coupé fila comme une flèche, annoncé par deux coups d'un timbre retentissant qui tirèrent Jenkins de l'extase où la lecture de son journal semblait l'avoir plongé. Puis les roues amortirent leur bruit sur le sable d'une vaste cour et s'arrêtèrent, après un élégant circuit, contre le perron de l'hôtel, surmonté d'une large marquise en rotonde. Dans la confusion du brouillard, on apercevait une dizaine de voitures rangées en ligne, et le long d'une avenue d'acacias, tout secs en cette saison et nus dans leur écorce, les silhouettes de palefreniers anglais promenant à la main les chevaux de selle du duc. Tout révélait un luxe ordonné, reposé, grandiose et sûr.

« J'ai beau venir matin, d'autres arrivent toujours avant moi, » se dit Jenkins en voyant la file où son coupé prenait place ; mais, certain de ne pas attendre, il gravit, la tête haute, d'un air d'autorité tranquille, ce perron officiel que franchissaient chaque jour tant d'ambitions frémissantes, d'inquiétudes aux pieds trébuchants.

Dès l'antichambre, élevée et sonore comme une église, et que deux grands feux de bois, en dépit des calorifères brûlant nuit et jour, emplissaient d'une vie rayonnante, le luxe de cet intérieur arrivait par bouffées tièdes et capitives. Cela tenait à la fois de

la serre et de l'étuve. Beaucoup de chaleur dans de la clarté ; des boiseries blanches, des marbres blancs, des fenêtres immenses, rien d'étouffé ni d'enfermé, et pourtant une atmosphère égale faite pour entourer quelque existence rare, affinée et nerveuse. Jenkins s'épanouissait à ce soleil factice de la richesse ; il saluait d'un « bonjour, mes enfants » le suisse poudré, au large baudrier d'or, les valets de pied en culotte courte, livrée or et bleu, tous debout pour lui faire honneur, effleurait du doigt la grande cage des oisittis pleine de cris aigus et de cabrioles, et s'élançait en sifflotant sur l'escalier de marbre clair rembourré d'un tapis épais comme une pelouse, conduisant aux appartements du duc. Depuis six mois qu'il venait à l'hôtel de Mora, le bon docteur ne s'était pas encore blasé sur l'impression toute physique de gaieté, de légèreté que lui causait l'air de cette maison.

Quoi qu'on fût chez le premier fonctionnaire de l'empire, rien ne sentait ici l'administration ni ses cartons de paperasses poudreuses. Le duc n'avait consenti à accepter ses hautes dignités de ministre d'État, président du conseil, qu'à la condition de ne pas quitter son hôtel ; il n'allait au ministère qu'une heure ou deux par jour, le temps de donner les signatures indispensables, et tenait ses audiences dans sa chambre à coucher. En ce moment, malgré l'heure matinale, le salon était plein. On voyait là des figures graves, anxieuses, des préfets de province aux lèvres rases, aux favoris administratifs, un peu moins arrogants dans cette antichambre que là-bas dans leurs préfectures, des magistrats, l'air austère, sobres de gestes, des députés aux allures importantes, gros bonnets de la finance, usiniers cossus et rustiques, parmi lesquels se détachait çà et là la grêle tournure ambitieuse d'un substitut ou d'un conseiller de préfecture, en tenue de solliciteur, habit noir et cravate blanche ; et tous, debout, assis, groupés ou solitaires, crochetaient silencieusement du regard cette haute

porte fermée sur leur destin, par laquelle ils sortiraient tout à l'heure triomphants ou la tête basse. Jenkins traversa la foule rapidement, et chacun suivait d'un œil d'envie ce nouveau venu que l'huissier à chaîne, correct et glacial, assis devant une table à côté de la porte, accueillait d'un petit sourire à la fois respectueux et familier.

« Avec qui est-il ? » demanda le docteur en montrant la chambre du duc.

Du bout des lèvres, non sans un frisement d'œil légèrement ironique, l'huissier murmura un nom qui, s'ils l'avaient entendu, aurait indigné tous ces hauts personnages attendant depuis une heure que le costumier de l'Opéra eût terminé son audience.

Un bruit de voix, un jet de lumière... Jenkins venait d'entrer chez le duc ; il n'attendait jamais, lui.

Debout, le dos à la cheminée, serré dans une veste en fourrure bleue dont les douceurs de reflet affinaient une tête énergique et hautaine, le président du conseil faisait dessiner sous ses yeux un costume de pierrette que la duchesse porterait à son prochain bal, et donnait ses indications avec la même gravité que s'il eût dicté un projet de loi.

— Ruchez la fraise très fin et ne ruchez pas les manchettes... Bonjour, Jenkins... Je suis à vous.

Jenkins s'inclina et fit quelques pas dans l'immense chambre dont les croisées, ouvrant sur un jardin qui allait jusqu'à la Seine, encadraient un des plus beaux aspects de Paris, les ponts, les Tuileries, le Louvre, dans un entrelacement d'arbres noirs comme tracés à l'encre de Chine sur le fond flottant du brouillard. Un large lit très bas, élevé de quelques marches, deux ou trois petits paravents de laque aux vagues et capricieuses dorures, indiquant ainsi que les doubles portes et les tapis de haute laine, la crainte du froid poussée jusqu'à l'excès, des sièges divers, chaises longues, chauffeuses, répandus un peu au hasard, tous bas, arrondis, de forme indolente ou voluptueuse, compo-

saient l'ameublement de cette chambre célèbre où se traitaient les plus graves questions et aussi les plus légères avec le même sérieux d'intonation. Au mur, un beau portrait de la duchesse; sur la cheminée, un buste du duc, œuvre de Félicia Ruys, qui avait eu au récent Salon les honneurs d'une première médaille.

— Eh bien ! Jenkins, comment va, ce matin ? dit l'Excellence en s'approchant, pendant que le costumier ramassait ses dessins de modes, épars sur tous les fauteuils.

— Et vous, mon cher duc ? Je vous ai trouvé un peu pâle hier soir aux Variétés.

— Allons donc ! Je ne me suis jamais si bien porté... Vos perles me font un effet du diable... Je me sens une vivacité, une verdure... Quand je pense comme j'étais fourbu il y a six mois.

Jenkins, sans rien dire, avait appuyé sa grosse tête sur la fourrure du ministre d'État, à l'endroit où le cœur bat chez le commun des hommes. Il écouta un moment pendant que l'Excellence continuait à parler sur le ton indolent, excédé, qui faisait un des caractères de sa distinction.

— Avec qui étiez-vous donc, docteur, hier soir ? Ce grand Tartare bronzé qui riait si fort sur le devant de votre avant-scène ?...

— C'était le Nabab, monsieur le duc... Ce fameux Jansoulet, dont il est tant question en ce moment.

— J'aurais dû m'en douter. Toute la salle le regardait. Les actrices ne jouaient que pour lui... Vous le connaissez ? Quel homme est-ce ?

— Je le connais... C'est-à-dire je le soigne... Merci, mon cher duc, j'ai fini. Tout va bien par là... En arrivant à Paris, il y a un mois, le changement de climat l'avait un peu éprouvé. Il m'a fait appeler, et depuis m'a pris en grande amitié... Ce que je sais de lui, c'est qu'il a une fortune colossale, gagnée à Tunis, au service du bey, un cœur loyal, une âme généreuse, où les idées d'humanité...

— A Tunis?... interrompit le duc fort peu sentimental et humanitaire de sa nature... Alors, pourquoi ce nom de Nabab ?

— Bah ! les Parisiens n'y regardent pas de si près... Pour eux, tout riche étranger est un nabab, n'importe d'où il vienne... Celui-ci du reste a bien le physique de l'emploi, un teint cuivré, des yeux de braise ardente, de plus une fortune gigantesque dont il fait, je ne crains pas de le dire, l'usage le plus noble et le plus intelligent. C'est à lui que je dois, — ici le docteur prit un air modeste, — que je dois d'avoir enfin pu constituer l'œuvre de Bethléem pour l'allaitement des enfants, qu'un journal du matin, que je parcourais tout à l'heure, *le Messager*, je crois, appelle « la grande pensée philanthropique du siècle ».

Le duc jeta un regard distrait sur la feuille que Jenkins lui tendait. Ce n'était pas celui-là qu'on prenait avec des phrases de réclame.

— Il faut qu'il soit très riche, ce M. Jansoulet, dit-il froidement. Il commandite le théâtre de Cardailhac. Monpavon lui fait payer ses dettes, Bois-l'Héry lui monte une écurie, le vieux Schwalbach une galerie de tableaux... C'est de l'argent tout cela.

Jenkins se mit à rire :

— Que voulez-vous, mon cher duc, vous le préoccupez beaucoup, ce pauvre Nabab. Arrivant ici avec la ferme volonté de devenir Parisien, homme du monde, il vous a pris pour modèle en tout, et je ne vous cache pas qu'il voudrait bien étudier son modèle de plus près.

— Je sais, je sais... Monpavon m'a déjà demandé de me l'amener... Mais je veux attendre, je veux voir... Avec ces grandes fortunes, qui viennent de si loin, il faut se garder... Mon Dieu, je ne dis pas... Si je le rencontrais ailleurs que chez moi, au théâtre, dans un salon...

— Justement M^{me} Jenkins compte donner une petite fête le mois prochain. Si vous vouliez nous faire l'honneur...

— J'irai très volontiers chez vous, mon cher docteur, et dans le cas où votre Nabab serait là, je ne m'opposerais pas à ce qu'il me fût présenté.

A ce moment l'huissier de service entr'ouvrit la porte.

— M. le ministre de l'Intérieur est dans le salon bleu... Il n'a qu'un mot à dire à Son Excellence... M. le préfet de police attend toujours en bas, dans la galerie.

— C'est bien, dit le duc, j'y vais... Mais je voudrais en finir avant avec ce costume... Voyons, père chose, qu'est-ce que nous décidons pour ces ruches? Au revoir, docteur... Rien à faire, n'est-ce pas, que continuer les perles?

— Continuer les perles, dit Jenkins en saluant; et il sortit, tout radieux des deux bonnes fortunes qui lui arrivaient en même temps, l'honneur de recevoir le duc et le plaisir d'obliger son cher Nabab. Dans l'antichambre, la foule des solliciteurs qu'il traversa était encore plus nombreuse qu'à son entrée; de nouveaux venus s'étaient joints aux patients de la première heure, d'autres montaient l'escalier, affairés et tout pâles, et dans la cour, les voitures continuaient à arriver, à se ranger en cercle sur deux rangs, gravement, solennellement, pendant que la question des ruches aux manchettes se discutait là-haut avec non moins de solennité.

— Au cercle, dit Jenkins au cocher.

Le coupé roula le long des quais, repassa les ponts, gagna la place de la Concorde, qui n'avait déjà plus le même aspect que tout à l'heure. Le brouillard s'écartait vers le Garde-Meuble et le temple grec de la Madeleine, laissant deviner çà et là l'aigrette blanche d'un jet d'eau, l'arcade d'un palais, le haut d'une statue, les massifs des Tuileries, groupés frileusement près des grilles. Le voile non soulevé, mais déchiré par places, découvrait des fragments d'horizon; et l'on voyait sur l'avenue menant à l'Arc-de-Triomphe,

des breaks passer au grand trot, chargés de cochers et de maquignons, des dragons de l'Impératrice, des guides chamarrés et couverts de fourrures s'en aller deux par deux en longues files, avec un cliquetis de mors, d'éperons, des ébrouements de chevaux frais, tout cela s'éclairant d'un soleil encore invisible, sortant du vague de l'air, y rentrant par masses, comme une vision rapide du luxe matinal de ce quartier.

Jenkins descendit à l'angle de la rue Royale. Du haut en bas de la grande maison de jeu, les domestiques circulaient, secouant les tapis, aérant les salons où flottait la buée des cigares, où des monceaux de cendre fine tout embrasée s'écroutaient au fond des cheminées, tandis que sur les tables vertes, encore frémissantes des parties de la nuit, brûlaient quelques flambeaux d'argent dont la flamme montait toute droite dans la lumière blafarde du grand jour. Le bruit, le va-et-vient s'arrêtaient au troisième étage, où quelques membres du cercle avaient leur appartement. De ce nombre était le marquis de Monpavon, chez qui Jenkins se rendait.

— Comment! c'est vous, docteur?... Diable emporte!... Quelle heure est-il donc?... Suis pas visible.

— Pas même pour le médecin?

— Oh! pour personne... Question de tenue, mon cher... C'est égal, entrez tout de même... Chaufferez les pieds un moment pendant que Francis finit de me coiffer.

Jenkins pénétra dans la chambre à coucher, banale comme tous les garnis, et s'approcha du feu sur lequel chauffaient des fers à friser de toutes les dimensions, tandis que dans le laboratoire à côté, séparé de la chambre par une tenture algérienne, le marquis de Monpavon s'abandonnait aux manipulations de son valet de chambre. Des odeurs de patchouli, de cold-cream, de corne et de poils brûlés s'échappaient de l'espace restreint; et de temps en temps, quand Francis venait retirer un fer, Jenkins entrevoyait une im-

mense toilette chargée de mille petits instruments d'ivoire, de nacre et d'acier, limes, ciseaux, houppes et brosses, de flacons, de godets, de cosmétiques, étiquetés, rangés, alignés, et parmi tout cet étalage, maladroit et déjà tremblante, une main de vieillard, sèche et longue, soignée aux ongles comme celle d'un peintre japonais, qui hésitait au milieu de ces quincailleries menues et de ces faïences de poupée.

Tout en arrangeant son visage, la plus longue, la plus compliquée de ses occupations du matin, Monpavon causait avec le docteur, racontait ses malaises, le bon effet des perles, qui le rajeunissaient, disait-il. Et de loin, ainsi, sans le voir, on aurait cru entendre le duc de Mora, tellement il lui avait pris ses façons de parler. C'étaient les mêmes phrases inachevées, terminées en « ps... ps... ps... » du bout des dents, des « machin », des « chose », intercalés à tout propos dans le discours, une sorte de bredouillement aristocratique, fatigué, paresseux, où se sentait un mépris profond pour l'art vulgaire de la parole. Dans l'entourage du duc, tout le monde cherchait à imiter cet accent, ces intonations dédaigneuses avec une affectation de simplicité.

Jenkins, trouvant la séance un peu longue, s'était levé pour partir :

— Adieu, je m'en vais... On vous verra chez le Nabab ?

— Oui, je compte y déjeuner... promis de lui amener chose, machin, comment donc?... Vous savez, pour notre grosse affaire... ps... ps... ps... Sans quoi dispenserais bien d'y aller... vraie ménagerie, cette maison-là...

L'Irlandais, malgré sa bienveillance, convint que la société était un peu mêlée chez son ami. Mais quoi ! Il ne fallait pas lui en vouloir. Il ne savait pas, ce pauvre homme.

« Sait pas, et veut pas apprendre, fit Monpavon avec gairneur... Au lieu de consulter les gens d'expérience...

ps... ps... ps... premier écornifleur venu. Avez-vous vu chevaux que Bois l'Héry lui a fait acheter ? De la roustissure, ces bêtes-là. Et il les a payées vingt mille francs. Parions que Bois-l'Héry les a eues pour six mille.

— Oh ! fi donc... un gentilhomme ! dit Jenkins avec l'indignation d'une belle âme se refusant à croire au mal.

Monpavon continua sans avoir l'air d'entendre :

— Tout ça parce que les chevaux sortaient de l'écurie de Mora.

— C'est vrai que le duc lui tient au cœur, à ce cher Nabab. Aussi je vais le rendre bien heureux en lui apprenant...

Le docteur s'arrêta, embarrassé.

« En lui apprenant quoi, Jenkins ? »

Assez penaud, Jenkins dut avouer qu'il avait obtenu de Son Excellence la permission de lui présenter son ami Jansoulet. A peine eut-il achevé sa phrase, qu'un long spectre, au visage flasque, aux cheveux, aux favoris multicolores, s'élança du cabinet dans la chambre, croisant de ses deux mains sur un cou décharné mais très droit un peignoir de soie claire à pois violets, dont il s'enveloppait comme un bonbon dans sa papillote. Ce que cette physionomie héroï-comique avait de plus saillant, c'était un grand nez busqué tout luisant de cold-cream, et un regard vif, aigu, trop jeune, trop clair pour la paupière lourde et plissée qui le recouvrait. Les malades de Jenkins avaient tous ce regard-là.

Vraiment il fallait que Monpavon fût bien ému pour se montrer ainsi dépourvu de tout prestige. En effet, les lèvres blanches, la voix changée, il s'adressa au docteur vivement, sans zézayer cette fois, et tout d'un trait :

« Ah ça ! mon cher, pas de farce entre nous, n'est-ce pas?... Nous nous sommes rencontrés tous les deux devant la même écuelle ; mais je vous laisse votre part, j'entends que vous me laissiez la mienne. » Et l'air

étonné de Jenkins ne l'arrêta pas. « Que ceci soit dit une fois pour toutes. J'ai promis au Nabab de le présenter au duc, ainsi que je vous ai présenté jadis. Ne vous mêlez donc pas de ce qui me regarde seul. »

Jenkins mit la main sur son cœur, protesta de son innocence. Il n'avait jamais eu l'intention... Certainement Monpavon était trop l'ami du duc, pour qu'un autre... Comment avait-il pu supposer?...

« Je ne suppose rien, dit le vieux gentilhomme, plus calme mais toujours froid. J'ai voulu seulement avoir une explication très nette avec vous à ce sujet. »

L'Irlandais lui tendit sa main large ouverte.

— Mon cher marquis, les explications sont toujours nettes entre gens d'honneur.

— D'honneur est un grand mot, Jenkins... Disons gens de tenue... Cela suffit.

Et cette tenue, qu'il invoquait comme suprême frein de conduite, le rappelant tout à coup au sentiment de sa comique situation, le marquis offrit un doigt à la poignée de main démonstrative de son ami et repassa dignement derrière son rideau, pendant que l'autre s'en allait, pressé de reprendre sa tournée.

Quelle magnifique clientèle il avait, ce Jenkins ! Rien que des hôtels princiers, des escaliers chauffés, chargés de fleurs à tous leurs étages, des alcôves capitonnées et soyeuses, où la maladie se faisait discrète, élégante, où rien ne sentait cette main brutale qui jette sur un lit de misère ceux qui ne cessent de travailler que pour mourir. Ce n'était pas à vrai dire des malades, ces clients du docteur irlandais. On n'en aurait pas voulu dans un hospice. Leurs organes n'ayant pas même la force d'une secousse, le siège de leur mal ne se trouvait nulle part, et le médecin penché sur eux aurait cherché en vain la palpitation d'une souffrance dans ces corps que l'inertie, le silence de la mort habitaient déjà. C'étaient des épuisés, des exténués, des anémiques, brûlés par une vie absurde, mais la trouvant si bonne encore qu'ils s'acharnaient à la prolonger. Et

les perles Jenkins devenaient fameuses justement pour ce coup de fouet donné aux existences surmenées.

« Docteur, je vous en conjure, que j'aille au bal ce soir ! » disait la jeune femme anéantie sur sa chaise longue et dont la voix n'était plus qu'un souffle.

— Vous irez, ma chère enfant.

Et elle y allait, et jamais elle n'avait paru plus belle.

— Docteur, à tout prix, dussé-je en mourir, il faut que demain matin je sois au conseil des ministres.

Il y était, et il en rapportait un triomphe d'éloquence et de diplomatie ambitieuse. Après... Oh ! après, par exemple... Mais n'importe ! jusqu'au dernier jour, les clients de Jenkins circulaient, se montraient, trompaient l'égoïsme dévorant de la foule. Ils mouraient debout, en gens du monde.

Espérant se faire décorer, le Nabab a donné l'argent nécessaire pour une œuvre philanthropique imaginée par Jenkins ; voici cette œuvre :

L'OEUVRE DE BETHLÉEM

Bethléem ! Pourquoi ce nom légendaire et doux, chaud comme la paille de l'étable miraculeuse, vous faisait-il si froid à voir écrit en lettres dorées tout en haut de cette grille de fer ! Cela tenait peut-être à la mélancolie du paysage, cette immense plaine triste qui va de Nanterre à Saint-Cloud, coupée seulement par quelques bouquets d'arbres ou la fumée des cheminées d'usine. Peut-être aussi à la disproportion existant entre l'humble bourgade invoquée, et l'établissement grandiose, cette villa genre Louis XIII en béton aggloméré, toute rose entre les branches de son parc défeuillé, où s'étaient de grandes pièces d'eau épaissies de mousses vertes. Ce qui est sûr, c'est qu'en passant là, le cœur se serrait. Quand on entrait, c'était bien autre chose. Un silence lourd, inexplicable, pesait sur la maison, où les figures apparues aux fenêtres

avaient un aspect lugubre derrière les petits carreaux verdâtres à l'ancienne mode. Les chèvres nourricières promenées dans les allées mordillaient languissamment les premières pousses, avec des « bêèè » vers leur gardienne ennuyée aussi et suivant les visiteurs d'un œil morne. Un deuil planait, le désert et l'effroi d'une contagion. Ç'avait été pourtant une propriété joyeuse, et où naguère encore on ripaillait largement. Aménagée pour la chanteuse célèbre qui l'avait vendue à Jenkins, elle révélait bien l'imagination particulière aux théâtres de chant, par un pont jeté sur sa pièce d'eau où la nacelle défoncée s'emplissait de feuilles moisées, et son pavillon tout en rocailles, enguirlandé de lierres grimpants. Il en avait vu de drôles, ce pavillon, du temps de la chanteuse, maintenant il en voyait de tristes, car l'infirmerie était installée là.

A vrai dire, tout l'établissement n'était qu'une vaste infirmerie. Les enfants, à peine arrivés, tombaient malades, languissaient et finissaient par mourir, si les parents ne les remettaient vite sous la sauvegarde du foyer. Le curé de Nanterre s'en allait si souvent à Bethléem avec ses vêtements noirs et sa croix d'argent, le menuisier avait tant de commandes pour la maison, qu'on le savait dans le pays et que les mères indignées montraient le poing à la nourricerie modèle, de très loin seulement pour peu qu'elles eussent sur les bras un poupon blanc et rose à soustraire à toutes les contagions de l'endroit. C'est ce qui donnait à cette pauvre demeure un aspect si navrant. Une maison où les enfants meurent ne peut pas être gaie; impossible d'y voir les arbres fleurir, les oiseaux nicher, l'eau couler en risettes d'écume.

La chose paraissait désormais acquise. Excellente en soi, l'œuvre de Jenkins était d'une application extrêmement difficile, presque impraticable. Dieu sait pourtant qu'on avait monté l'affaire avec un excès de zèle dans tous les moindres détails, autant d'argent et de monde qu'il en fallait. A la tête, un praticien des plus

habiles, M. Pondevèz, élève des hôpitaux de Paris ; et près de lui, pour les soins plus intimes, une femme de confiance, M^{me} Polge. Puis des bonnes, des lingères, des infirmières. Et que de perfectionnements et d'entretien, depuis l'eau distribuée dans cinquante robinets à système jusqu'à l'omnibus, avec son cocher à la livrée de Bethléem, s'en allant vers la gare de Rueil à tous les trains de la journée, en secouant ses grelots de poste. Enfin des chèvres magnifiques, des chèvres du Thibet, soyeuses, gonflées de lait. Tout était admirable comme organisation ; mais il y avait un point où tout choppait. Cet allaitement artificiel, tant prôné par la réclame, n'agréait pas aux enfants. C'était une obstination singulière, un mot d'ordre qu'ils se donnaient entre eux, d'un coup d'œil, pauvres petits chats, car ils ne parlaient pas encore, la plupart même ne devaient jamais parler : « Si vous voulez, nous ne téterons pas les chèvres. » Et ils ne les tétaient pas, ils aimaient mieux mourir l'un après l'autre que de les téter. Est-ce que le Jésus de Bethléem, dans son étable, était nourri par une chèvre ? Est-ce qu'il ne pressait pas au contraire un sein de femme doux et plein sur lequel il s'endormait quand il n'avait plus soif ? Qui donc a jamais vu de chèvre entre le bœuf et l'âne légendaires dans cette nuit où les bêtes parlaient ? Alors pourquoi mentir, pourquoi s'appeler Bethléem ?...

Le directeur s'était ému d'abord de tant de victimes. Épave de la vie du « quartier », ce Pondevèz, étudiant de vingtième année bien connu dans tous les débits de prunes du boulevard Saint-Michel sous le nom de Pompon, n'était pas un méchant homme. Quand il vit le peu de succès de l'alimentation artificielle, il prit tout bonnement quatre ou cinq vigoureuses nourrices dans le pays, et il n'en fallut pas plus pour rendre l'appétit aux enfants. Ce mouvement d'humanité faillit lui coûter sa place.

— Des nourrices à Bethléem, dit Jenkins furieux lorsqu'il vint faire sa visite hebdomadaire... Êtes-vous

fou ? Eh bien ! alors, pourquoi les chèvres, et les pelouses pour les nourrir, et mon idée, et les brochures sur mon idée ?... Qu'est-ce que tout cela devient ?... Mais vous allez contre mon système, vous volez l'argent du fondateur...

— Cependant, mon cher maître, essayait de répondre l'étudiant passant les mains dans les poils de sa longue barbe rousse, cependant... puisqu'ils ne veulent pas de cette nourriture...

— Eh bien ! qu'ils jeûnent, mais que le principe de l'allaitement artificiel soit respecté... Tout est là... Je ne veux plus avoir à vous le répéter. Renvoyez-moi ces affreuses nourrices... Nous avons pour élever nos enfants le lait de vache à l'extrême rigueur ; mais je ne saurais leur accorder davantage.

Il ajouta en prenant son air d'apôtre :

« Nous sommes ici pour la démonstration d'une grande idée philanthropique. Il faut qu'elle triomphe, même au prix de quelques sacrifices. Veillez-y. »

Pondevèz n'insista pas. Après tout, la place était bonne, assez près de Paris pour permettre le dimanche des descentes du Quartier à Nanterre ou la visite du directeur à ses anciennes brasseries. M^{me} Polge — que Jenkins appelait toujours « notre intelligente surveillante » et qu'il avait mise là en effet pour tout surveiller, principalement le directeur — n'était pas aussi sévère que ses attributions l'auraient fait croire, et cédait volontiers à quelques petits verres de « fine » ou à une partie de bézigue en quinze cents. Il renvoya donc les nourrices et essaya de se blaser sur tout ce qui pouvait arriver. Ce qu'il arriva ? Un vrai Massacre des Innocents. Aussi les quelques parents un peu aisés, ouvriers ou commerçants de faubourg, qui, tentés par les annonces, s'étaient séparés de leurs enfants, les reprenaient bien vite, et il ne resta plus dans l'établissement que les petits malheureux ramassés sous les porches ou dans les terrains vagues, expédiés par les hospices, voués à tous les maux dès leur naissance

La mortalité augmentant toujours, même ceux-là vinrent à manquer, et l'omnibus parti en poste au chemin de fer s'en revenait bondissant et léger comme un corbillard vide. Combien cela durerait-il ? Combien de temps mettraient-ils à mourir les vingt-cinq ou trente petits qui restaient ? C'est ce que se demandait un matin M. le directeur ou plutôt, comme il s'était surnommé lui-même, M. le préposé aux décès Pondevèz, assis en face des coques vénérables de M^{me} Polge et faisant après le déjeuner la partie favorite de cette personne.

— Oui, ma bonne madame Polge, qu'allons-nous devenir ?... Ça ne peut pas durer longtemps comme cela... Jenkins ne veut pas en démordre, les gamins sont entêtés comme des chevaux... Il n'y a pas à dire, ils nous passeront tous entre les mains... Voilà le petit Valaque — je marque le roi, madame Polge — qui va mourir d'un moment à l'autre. Vous pensez, ce pauvre petit gosse, depuis trois jours qu'il ne s'est rien collé dans l'œsophage... Jenkins a beau dire ; on ne bonifie pas les enfants comme les escargots, en les faisant jeûner... C'est désolant tout de même de n'en pas pouvoir sauver un... L'infirmerie est bondée... Vrai de vrai, ça prend une fichue tournure... Quarante de bezigue...

Deux coups sonnés à la grille de l'entrée interrompirent son monologue. L'omnibus revenait du chemin de fer et ses roues grinçaient sur le sable d'une façon inaccoutumée.

« C'est étonnant, dit Pondevèz... la voiture n'est pas vide. »

Elle vint effectivement se ranger au bas du perron avec une certaine fierté, et l'homme qui en descendit franchit l'escalier d'un bond. C'était une estafette de Jenkins apportant une grande nouvelle : le docteur arriverait dans deux heures pour visiter l'asile, avec le Nabab et un monsieur des Tuileries. Il recommandait bien que tout fût prêt pour les recevoir. La chose s'était décidée si brusquement qu'il n'avait pas eu le

temps d'écrire ; mais il comptait que M. Pondevèz ferait le nécessaire.

« Il est bon là avec son nécessaire ! » murmura Pondevèz tout effaré... La situation était critique. Cette visite importante tombait au plus mauvais moment, en pleine débâcle du système. Le pauvre Pompon, très perplexe, tirait sa barbe, en en mâchant des brins.

— Allons, dit-il tout à coup à M^{me} Polge, dont la longue figure s'allongeait encore entre ses coques. Nous n'avons qu'un parti à prendre. Il nous faut déménager l'infirmerie, transporter tous les malades dans le dortoir. Ils n'en iront ni mieux ni plus mal pour être réinstallés là une demi-journée. Quant aux gourmeux, nous les serrons dans un coin. Ils sont trop laids, on ne les montrera pas... Allons-y, haut ! tout le monde sur le pont.

La cloche du diner mise en branle, aussitôt des pas se précipitent. Lingères, infirmières, servantes, gardeuses, sortent de partout, courent, se heurtent dans les escaliers, à travers les cours. Des ordres se croisent, des cris, des appels ; mais ce qui domine, c'est le bruit d'un grand lavage, d'un ruissellement d'eau, comme si Bethléem venait d'être surpris par les flammes. Et ces plaintes d'enfants malades, arrachés à la tiédeur de leurs lits, tous ces petits paquets beuglants transportés à travers le parc humide, avec des flottements de couvertures entre les branches, complètent bien cette impression d'incendie. Au bout de deux heures, grâce à une activité prodigieuse, la maison du haut en bas est prête à la visite qu'elle va recevoir, tout le personnel à son poste, le calorifère allumé, les chèvres pittoresquement disséminées dans le parc. M^{me} Polge a revêtu sa robe de soie verte, le directeur, une tenue un peu moins négligée qu'à l'ordinaire, mais dont la simplicité exclut toute idée de préméditation. Le secrétaire des commandements peut venir.

Et le voilà.

Il descend avec Jenkins et Jansoulet d'un carrosse superbe, à la livrée rouge et or du Nabab. Feignant le plus grand étonnement, Pondevèz s'est élançé au-devant de ses visiteurs :

« Ah ! Monsieur Jenkins, quel honneur !... Quelle surprise ! »

Il y a des saluts échangés sur le perron, des révérences, des poignées de main, des présentations. Jenkins, son paletot flottant, large ouvert sur sa loyale poitrine, épanouit son meilleur et plus cordial sourire ; pourtant un pli significatif traverse son front. Il est inquiet des surprises que leur ménage l'établissement dont il connaît mieux que personne la détresse. Pourvu que Pondevèz ait pris ses précautions... Cela commence bien, du reste. Le coup d'œil un peu théâtral de l'entrée, ces toisons blanches bondissant à travers les taillis ont ravi M. de la Perrière, qui ressemble lui-même avec ses yeux naïfs, sa barbiche blanche, le hochement continu de sa tête, à une chèvre échappée à son pieu.

« D'abord, Messieurs, la pièce importante de la maison, la Nursery, » dit le directeur en ouvrant une porte massive au fond de l'antichambre. Ces messieurs le suivent, descendent quelques marches, et se trouvent dans une immense salle basse, carrelée, l'ancienne cuisine du château. Ce qui frappe en entrant, c'est une haute et vaste cheminée sur le modèle d'autrefois, en briques rouges, deux bancs de pierre se faisant face sous le manteau, avec les armes de la chanteuse — une lyre énorme barrée d'un rouleau de musique — sculptées au fronton monumental. L'effet est saisissant ; mais il vient de là un vent terrible, qui, joint au froid du carrelage, à la lumière blafarde tombant des soupiraux au ras de terre, effraie pour le bien-être des enfants. Que voulez-vous ? On a été obligé d'installer la Nursery dans cet endroit insalubre à cause des nourrices champêtres et capricieuses habituées au sans-gêne de l'étable ; il n'y a qu'à voir les mares de

lait, les grandes flaques rougeâtres séchant sur le carreau, qu'à respirer l'odeur âcre qui vous saisit en entrant, mêlée de petit-lait, de poil mouillé et de bien d'autres choses, pour se convaincre de cette absolue nécessité.

La pièce est si haute dans ses parois obscures, que les visiteurs, tout d'abord, ont cru la nourricerie déserte. On distingue pourtant dans le fond un groupe bëlant, geignant et remuant... Deux femmes de campagne, l'air dur, abruti, la face terreuse, deux « nourrices sèches » qui méritent bien leur nom, sont assises sur des nattes, leur nourrisson sur les bras, chacune ayant devant elle une grande chèvre qui tend son pis, les pattes écartées. Le directeur paraît joyeusement surpris.

— Ma foi, Messieurs, voici qui se trouve bien... Deux de nos enfants sont en train de faire un petit lunch... Nous allons voir comment nourrices et nourrissons s'entendent.

— Qu'est-ce qu'il a?... Il est fou... se dit Jenkins terrifié.

Mais le directeur est très lucide au contraire, et lui-même a savamment organisé la mise en scène, en choisissant deux bêtes patientes et douces, et deux sujets exceptionnels, deux petits enragés qui veulent vivre à tout prix et ouvrent le bec à n'importe quelle nourriture comme des oiseaux encore au nid.

— Approchez-vous, Messieurs, et rendez-vous compte.

C'est qu'ils têtent véritablement, ces chérubins. L'un, blotti, ramassé sous le ventre de la chèvre, y va de si bon cœur qu'on entend les glouglous du lait chaud descendre jusque dans ses petites jambes agitées par le contentement du repas. L'autre, plus calme, étendu paresseusement, a besoin de quelques petits encouragements de sa gardienne auvergnate.

— Tête, mais tête donc, bougrri!...

Puis, à la fin, comme s'il avait pris une résolution subite, il se met à boire avec tant d'ardeur que la

femme se penche vers lui, surprise de cet appétit extraordinaire, et s'écrie en riant :

« Ah! le bandit, en a-t-il de la malice... c'est son pouce qu'il tète à la place de la cabre. »

Il a trouvé cela, cet ange, pour qu'on le laisse tranquille... L'incident ne fait pas mauvais effet; au contraire, M. de la Perrière s'amuse beaucoup de cette idée de nourrice, que l'enfant a voulu leur faire une niche. Il sort de la Nursery enchanté. « Positivement en... en... enchanté, » répète-t-il à la tête branlante, en montant le grand escalier aux murs sonores, décorés de bois de cerf, qui conduit au dortoir.

Très claire, très aérée, cette vaste salle, occupant toute une façade, a de nombreuses fenêtres, des berceaux espacés, tendus de rideaux floconneux et blancs comme des nuées. Des femmes vont et viennent dans la large travée du milieu, des piles de linge sur les bras, des clefs à la main, surveillantes ou « remueuses ». Ici l'on a voulu trop bien faire, et la première impression des visiteurs est mauvaise. Toutes ces blancheurs de mousseline, ce parquet ciré où la lumière s'étale sans se fondre, la netteté des vitres reflétant le ciel tout triste de voir ces choses, font mieux ressortir la maigreur, la pâleur malsaine de ces petits moribonds couleur de suaire... Hélas! les plus âgés n'ont que six mois, les plus jeunes quinze jours à peine, et déjà il y a sur tous ces visages, ces embryons de visages, une expression chagrine, des airs renfrognés et vieillots, une précocité souffrante, visible dans les plis nombreux de ces petits fronts chauves, engoncés de béguins festonnés de maigres dentelles d'hospice. De quoi souffrent-ils? Qu'est-ce qu'ils ont? Ils ont tout, tout ce qu'on peut avoir : maladies d'enfant et maladies d'homme. Fruits du vice et de la misère, ils apportent en naissant de hideux phénomènes d'hérédité. Celui-là a le palais perforé, un autre de grandes plaques cuivrées sur le front, tous le muguet. Puis ils meurent de faim. En dépit des cuillerées de lait, d'eau sucrée,

qu'on leur introduit de force dans la bouche, d'un peu de biberon employé malgré la défense, ils s'en vont d'inanition. Il faudrait à ces épuisés avant de naître, la nourriture la plus jeune, la plus fortifiante; les chèvres pourraient peut-être la leur donner, mais ils ont juré de ne pas téter les chèvres. Et voilà ce qui rend le dortoir lugubre et silencieux, sans une de ces petites colères à poings fermés, un de ces cris montrant les gencives roses et droites, où l'enfant essaie son souffle et ses forces; à peine un vagissement plaintif, comme l'inquiétude d'une âme qui se retourne en tous sens dans un petit corps malade, sans pouvoir trouver la place pour y rester.

Jenkins et le directeur, qui se sont aperçus du mauvais effet que la visite du dortoir produit sur leurs hôtes, essaient d'animer la situation, parlent très fort, d'un air bon enfant, tout rond et satisfait. Jenkins donne une grande poignée de main à la surveillante.

— Eh bien ! madame Polge, ça va, nos petits élèves ?

— Comme vous voyez, monsieur le docteur..., répond-elle en montrant les lits.

Elle est funèbre dans sa robe verte, cette grande M^{me} Polge, idéal des nourrices sèches; elle complète le tableau.

Mais où donc est passé M. le secrétaire des commandements ? Il s'est arrêté devant un berceau, qu'il examine tristement, debout et la tête branlante,

« Bigre de bigre ! dit Pompon tout bas à M^{me} Polge... C'est le Valaque. »

La petite pancarte bleue accrochée en haut du berceau, comme dans les hospices, constate en effet la nationalité de l'enfant : « Moldo-Valaque. » Quel guignon que l'attention de M. le secrétaire se soit portée justement sur celui-là !... Oh ! la pauvre petite tête couchée sur l'oreiller, son béguin de travers, les narines pincées, la bouche entr'ouverte par un souffle court, haletant, le souffle de ceux qui viennent de naître, aussi de ceux qui vont mourir...

— Est-ce qu'il est malade ? demande doucement M. le secrétaire au directeur qui s'est rapproché.

— Mais pas le moins du monde... a répondu l'effronté Pompon, et s'avancant vers le berceau, il fait une risette au petit avec son doigt, redresse l'oreiller, dit d'une voix mâle un peu bourrue de tendresse : « Eh ben, mon vieux bonhomme ?... » Secoué de sa torpeur, sortant de l'ombre qui l'enveloppe déjà, le petit ouvre les yeux sur ces visages penchés vers lui, les regarde avec une morne indifférence, puis, retournant à son rêve qu'il trouve plus beau, crispe ses petites mains ridées et pousse un soupir insaisissable. Mystère ! Qui dira ce qu'il était venu faire dans la vie, celui-là ? Souffrir deux mois, et s'en aller sans avoir rien vu, rien compris, sans qu'on connaisse seulement le son de sa voix.

— Comme il est pâle !... murmura M. de la Perrière, très pâle lui-même. Le Nabab est livide aussi. Un souffle froid vient de passer. Le directeur prend un air dégagé :

— C'est le reflet... Nous sommes tous verts ici.

— Mais oui... mais oui... fait Jenkins, c'est le reflet de la pièce d'eau... Venez donc voir, monsieur le secrétaire. Et il l'attire vers la croisée pour lui montrer la grande pièce d'eau où trempent les saules, pendant que M^{me} Polge se dépêche de tirer sur le rêve éternel du petit Valaque les rideaux détendus de sa berce-lonnette.

Il faut continuer bien vite la visite de l'établissement, pour détruire cette fâcheuse impression.

D'abord on montre à M. de la Perrière une buanderie splendide, avec étuves, séchoirs, thermomètres, immenses armoires de noyer ciré, pleines de bégains, de brassières, étiquetés, noués par douzaines. Une fois le linge chauffé, la lingère le passe par un petit guichet en échange du numéro que laisse la nourrice. On le voit, c'est un ordre parfait, et tout, jusqu'à sa bonne odeur de lessive, donne à cette pièce un aspect sain et

campagnard. Il y a ici de quoi vêtir cinq cents enfants. C'est ce que Bethléem peut contenir, et tout a été établi sur ces proportions : la pharmacie immense, étincelante de verreries et d'inscriptions latines, des pilons de marbre dans tous les coins, l'hydrothérapie aux larges piscines de pierre, aux baignoires luisantes, au gigantesque appareil traversé de tuyaux de toutes tailles pour la douche ascendante et descendante, en pluie, en jet, en coups de fouet, et les cuisines ornées de superbes chaudrons de cuivre gradués, de fourneaux économiques à charbon et à gaz. Jenkins a voulu faire un établissement modèle ; et la chose lui a été facile, car on a travaillé dans le grand, comme quand les fonds ne manquent pas. On sent aussi sur tout cela l'expérience et la main de fer de « notre intelligente surveillante », à qui le directeur ne peut s'empêcher de rendre un hommage public. C'est le signal d'une congratulation générale ; M. de la Perrière, ravi de la façon dont l'établissement est monté, félicite le docteur Jenkins de sa belle création, Jenkins complimente son ami Pondévèz, qui remercie à son tour le secrétaire des commandements d'avoir bien voulu honorer Bethléem de sa visite. Le bon Nabab mêle sa voix à ce concert d'éloges, trouve un mot aimable pour chacun, mais s'étonne un peu tout de même qu'on ne l'ait pas félicité lui aussi, puisqu'on y était. Il est vrai que la meilleure des félicitations l'attend au 16 mars en tête du *Journal officiel*, dans un décret qui flamboie d'avance à ses yeux et le fait loucher du côté de sa boutonnière.

Ces bonnes paroles s'échangent le long d'un grand corridor où les voix sonnent dans leurs intonations prud'hommesques ; mais, tout à coup, un bruit épouvantable interrompt la conversation et la marche des visiteurs. Ce sont des miaulements de chats en délire, des beuglements, des hurlements de sauvages au poteau de guerre, une effroyable tempête de cris humains, répercutée, grossie et prolongée par la sonorité des hautes voûtes. Cela monte et descend,

s'arrête soudain, puis reprend avec un ensemble extraordinaire. M. le directeur s'inquiète, interroge. Jenkins roule des yeux furibonds.

— Continuons, dit le directeur, un peu troublé cette fois... je sais ce que c'est.

Il sait ce que c'est ; mais M. de la Perrière veut le savoir aussi, et, avant que Pondevèz ait pu l'ouvrir, il pousse la porte massive d'où vient cet horrible concert.

Dans un chenil sordide qu'a épargné le grand lessivage, car on ne comptait certes pas le montrer, sur des matelas rangés à terre, une dizaine de petits monstres sont étendus, gardés par une chaise vide où se prélassent un tricot commencé, et par un petit pot égoutté, plein de vin chaud, bouillant sur un feu de bois qui fume. Ce sont les teigneux, les gourmeux, les disgraciés de Bethléem que l'on a cachés au fond de ce coin retiré, — avec recommandation à leur nourrice sèche de les bercer, de les apaiser, de s'asseoir dessus au besoin pour les empêcher de crier ; — mais que cette femme de campagne, inepte et curieuse, a laissés là pour aller voir le beau carrosse stationnant dans la cour. Derrière elle, les maillots se sont vite fatigués de leur position horizontale ; et rouges, couverts de boutons, tous ces petits « croûte-levés » ont poussé leur concert robuste, car ceux-là, par miracle, sont bien portants, leur mal les sauve et les nourrit. Éperdus et remuants comme des hannetons renversés, s'aidant des reins, des coudes, les uns, tombés sur le côté, ne pouvant plus reprendre d'équilibre, les autres, dressant en l'air, toutes gourdes, leurs petites jambes emmaillotées, ils arrêtent spontanément leurs gesticulations et leurs cris en voyant la porte s'ouvrir ; mais la barbiche branlante de M. de la Perrière les rassure, les encourage de plus belle, et, dans le vacarme recrudescant, c'est à peine si l'on distingue l'explication donnée par le directeur : « Enfants mis à part... Contagion... maladies de peau. » M. le secré-

taire des commandements n'en demande pas davantage ; moins héroïque que Bonaparte en sa visite aux pestiférés de Jaffa, il se précipite vers la porte, et, dans son trouble craintif, voulant dire quelque chose, ne trouvant rien, il murmure avec un sourire ineffable : « Ils sont cha...armants. »

A présent, l'inspection finie, les voici tous installés dans le salon du rez-de-chaussée, où M^{me} Polge a fait préparer une petite collation. La cave de Bethléem est bien garnie. L'air vif du plateau, ces montées, ces descentes ont donné au vieux monsieur des Tuileries un appétit qu'il ne se connaît plus depuis longtemps, si bien qu'il cause et rit avec une familiarité toute campagnarde, et qu'au moment du départ, tous debout, il lève son verre en remuant la tête pour boire : « A Bé... Bé... Bethléem ! » On s'émeut, les verres se choquent, puis, au grand trot, le carrosse emporte la compagnie par la longue avenue de tilleuls, où se couche un soleil rouge et froid, sans rayons. Derrière eux, le parc reprend son silence morne. De grandes masses sombres s'accumulent au fond des taillis, envahissent la maison, gagnent peu à peu les allées et les ronds-points. Bientôt il ne reste plus d'éclairées que les lettres ironiques qui s'incrument sur la grille d'entrée, et là-bas, à une fenêtre du premier étage, une tache rouge et tremblotante, la lueur d'un cierge allumé au chevet du petit mort.

« Par décret du 12 mars 1865, rendu sur la proposition du ministre de l'Intérieur, M. le docteur Jenkins, président-fondateur de l'œuvre de Bethléem, est nommé chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur. Grand dévouement à la cause de l'humanité. »

En lisant ces lignes à la première page du *Journal officiel*, le matin du 16, le pauvre Nabab eut un éblouissement.

Était-ce possible ?

Jenkins décerné, et pas lui.

Il relut la note deux fois, croyant à une erreur de sa vision. Ses oreilles bourdonnaient. Les lettres dansaient, doubles, devant ses yeux avec ces cercles rouges qu'elles prennent au grand soleil. Il s'attendait si bien à voir son nom à cette place ; Jenkins — la veille encore — lui avait dit avec tant d'assurance : « C'est fait ! » qu'il lui semblait toujours s'être trompé. Mais non, c'était bien Jenkins... Le coup fut profond, intime, prophétique, comme un premier avertissement du destin, et ressenti d'autant plus vivement que, depuis des années, cet homme n'était plus habitué aux déconvenues, vivait au-dessus de l'humanité. Tout ce qu'il y avait de bon en lui apprit en même temps la méfiance.

— Eh bien, dit-il à de Géry, entrant comme chaque matin dans sa chambre et qui le surprit tout ému le journal à la main, vous avez vu ?... Je ne suis pas à l'*Officiel*.

Il essayait de sourire, les traits gonflés comme un enfant qui retient des larmes. Puis, tout à coup, avec cette franchise qui plaisait tant chez lui : « Cela me fait beaucoup de peine... je m'y attendais trop. »

La porte s'ouvrit sur ces mots, et Jenkins se précipita essoufflé, balbutiant, extraordinairement agité :

— C'est une infamie... Une infamie épouvantable.. Cela ne peut pas être, cela ne sera pas.

Les paroles se pressaient en tumulte sur ses lèvres, voulant toutes sortir à la fois ; puis il parut renoncer à exprimer sa pensée, et jeta sur la table une petite boîte en chagrin, et une grande enveloppe, toutes deux au timbre de la chancellerie.

— Voilà ma croix et mon brevet... Ils sont à vous, ami... Je ne saurais les conserver...

Au fond, cela ne signifiait pas grand'chose. Jansoulet se parant du ruban de Jenkins se serait fait très bien condamner pour port illégal de décoration. Mais un coup de théâtre n'est pas forcé d'être logique ;

celui-ci amena entre les deux hommes une effusion, des étreintes, un combat généreux, à la suite duquel Jenkins remit les objets dans sa poche, en parlant de réclamations, de lettres aux journaux... Le Nabab fut encore obligé de l'arrêter :

— Gardez-vous-en bien, malheureux... D'abord, ce serait me nuire pour une autre fois... Qui sait ? peut-être qu'au 15 août prochain.

— Oh ! ça, par exemple... dit Jenkins sautant sur cette idée ; et le bras tendu, comme dans le *Serment* de David : « J'en prends l'engagement sacré. »

L'affaire en resta là. Au déjeuner, le Nabab ne parla de rien, fut aussi gai que de coutume. Cette bonne humeur ne se démentit pas de la journée ; et de Géry, pour qui cette scène avait été une révélation sur le vrai Jenkins, l'explication des ironies, des colères contenues de Félicia Ruys en parlant du docteur, se demandait en vain comment il pourrait éclairer son cher patron sur tant d'hypocrisie. Il aurait dû savoir pourtant que chez les Méridionaux, en dehors et tout effusion, il n'y a jamais d'aveuglement complet, « d'emballement » qui résiste aux sagesses de la réflexion. Dans la soirée, le Nabab avait ouvert un petit portefeuille misérable, écorné aux angles, où depuis dix ans, il faisait battre des millions, écrivant dessus en hiéroglyphes connus de lui seul, ses bénéfices et ses dépenses. Il s'absorbait dans ses comptes depuis un moment, quand se tournant vers de Géry :

— Savez-vous ce que je fais, mon cher Paul ? demanda-t-il.

— Non, Monsieur.

— Je suis en train — et son regard farceur, bien de son pays, raillait la bonhomie de son sourire — je suis en train de calculer que j'ai déboursé quatre cent trente mille francs pour faire décorer Jenkins.

Quatre cent trente mille francs ! Et ce n'était pas fini...

Nous donnerons ensuite le récit saisissant de la mort du duc de Mora.

LES PERLES JENKINS

Le duc se mourait. Cela l'avait pris subitement le dimanche en revenant du Bois. Il s'était senti atteint d'intolérables brûlures d'entrailles qui lui dessinaient comme au fer rouge toute l'anatomie de son corps, alternaient avec un froid léthargique et de longs assoupsissements. Jenkins, mandé tout de suite, ne dit pas grand'chose, ordonna quelques calmants. Le lendemain, les douleurs recommencèrent plus fortes et suivies de la même torpeur glaciale, plus accentuée aussi, comme si la vie s'en allait par secousses violentes, déracinée. A l'entour, personne ne s'en émut. « Lendemain de Saint-James, » disait-on tout bas à l'antichambre, et la belle figure de Jenkins gardait sa sérénité. A peine si dans ses visites du matin il avait parlé à deux ou trois personnes de l'indisposition du duc, et si légèrement qu'on n'y avait pris garde.

Mora lui-même, malgré son extrême faiblesse, bien qu'il se sentit la tête absolument vide, et comme il disait, « pas une idée sous le front, » était loin de se douter de la gravité de son état. Le troisième jour seulement, en s'éveillant le matin, la vue d'un simple filet de sang qui de sa bouche avait coulé sur sa barbe et l'oreiller rougi, fit tressaillir ce délicat, cet élégant qui avait horreur de toutes les misères humaines, surtout de la maladie, et la voyait arriver sournoisement avec ses souillures, ses faiblesses et l'abandon de soi-même. première concession faite à la mort. Monpavon entrant derrière Jenkins, surprit le regard subitement troublé du grand seigneur en face de la vérité terrible, et fut en même temps épouvanté des ravages faits en quelques heures sur le visage émacié de Mora, où, toutes les rides de son âge, soudainement apparues se mêlaient à des plis de souffrance, à ces dépressions

de muscles qui trahissent de graves lésions intérieures. Il prit Jenkins à part, pendant qu'on apportait un mondain de quoi faire sa toilette sur son lit, tout au appareil de cristal et d'argent contrastant avec la pâleur jaune de la maladie.

— Ah ça ! voyons, Jenkins... mais le duc est très mal.

— J'en ai peur..., dit l'Irlandais tout bas.

— Enfin, qu'est-ce qu'il a ?

— Ce qu'il cherchait, parbleu ! fit l'autre avec une sorte de fureur...

Quelque mauvais sentiment triomphait en lui qu'il fit taire aussitôt, et transformé, gonflant sa face comme s'il avait la tête pleine d'eau, il soupira profondément en serrant les mains du vieux gentilhomme :

— Pauvre duc... Pauvre duc... Ah ! mon ami, je suis désespéré.

— Prenez garde, Jenkins, dit froidement Monpavon en dégageant ses mains, vous assumez une responsabilité terrible... Comment ! le duc est si mal que cela, ps... ps... ps... Voyez personne ?... Consultez pas ?...

L'Irlandais leva les bras, comme pour dire : « A quoi sert ? »

L'autre insista. Il fallait absolument faire appeler Brisset, Jousselin, Bouchereau, tous les grands.

— Mais vous allez l'effrayer.

Le Monpavon enfla son poitrail, seule fierté du vieux coursier fourbu :

— Mon cher, si vous aviez vu Mora et moi dans la tranchée de Constantine... Ps... ps... Jamais baissé les yeux... Connaissons pas la peur... Prévenez vos confrères, je me charge de l'avertir.

La consultation eut lieu dans la soirée en grand secret, le duc l'ayant exigé ainsi par une pudeur singulière de son mal, de cette souffrance qui le découvrait, faisait de lui l'égal des autres hommes. Pareil à ces rois africains qui se cachent pour mourir au fond

de leurs palais, il aurait voulu qu'on pût le croire enlevé, transfiguré, devenu dieu. Puis il redoutait par-dessus tout les apitoiements, les condoléances, les attendrissements dont il savait qu'on allait entourer son chevet, les larmes parce qu'il les soupçonnait menteuses, et que sincères elles lui déplaisaient encore plus à cause de leur laideur grimaçante.

Il avait toujours détesté les scènes, les sentiments exagérés, tout ce qui pouvait l'émouvoir, déranger l'équilibre harmonieux de sa vie. On le savait autour de lui, et la consigne, était de tenir à distance les détresses, les grands désespoirs qui d'un bout de la France à l'autre s'adressaient à Mora comme à un de ces refuges allumés dans la nuit des bois, où tous les errants vont frapper. Non pas qu'il fût dur aux malheureux, peut-être même se sentait-il trop ouvert à la pitié qu'il regardait comme un sentiment inférieur, une faiblesse indigne des forts, et, la refusant aux autres, il la redoutait pour lui-même, pour l'intégrité de son courage. Personne dans le palais, excepté Monpavon et Louis le valet de chambre, ne sut donc ce que venaient faire ces trois personnages introduits mystérieusement auprès du ministre d'État. La duchesse elle-même l'ignora. Séparée de son mari par tout ce que la haute vie politique et mondaine met de barrières entre époux dans ces ménages d'exception, elle le croyait légèrement souffrant, malade surtout d'imagination, et se doutait si peu d'une catastrophe qu'à l'heure même où les médecins montaient le grand escalier à demi obscur, à l'autre bout du palais, ses appartements intimes s'éclairaient pour une sauterie de demoiselles, un de ces bals blancs que l'ingéniosité du Paris oisif commençait à mettre à la mode.

Elle fut, cette consultation, ce qu'elles sont toutes : solennelle et sinistre. Les médecins n'ont plus leurs grandes perruques du temps de Molière, mais ils revêtent toujours la même gravité de prêtres d'Isis, d'astrologues, hérissés de formules cabalistiques avec des

hochements de tête, auxquels il ne manque, pour l'effet comique, que le bonnet pointu d'autrefois. Ici la scène empruntait à son milieu un aspect imposant. Dans la vaste chambre, transformée, comme agrandie par l'immobilité du maître, ces graves figures s'avançaient autour du lit, où se concentrait la lumière éclairant dans la blancheur du linge et la pourpre des courtines une tête ravinée, pâlie des lèvres aux yeux, mais enveloppée de sérénité comme d'un voile, comme d'un suaire. Les consultants parlaient bas, se jetaient un regard furtif, un mot barbare, demeuraient impassibles sans un froncement de sourcil. Mais cette expression muette et fermée du médecin et du magistrat, cette solennité dont la science et la justice s'entourent pour cacher leur faiblesse ou leur ignorance n'avaient rien qui pût émouvoir le duc.

Assis sur son lit, il continuait à causer tranquillement, avec ce regard un peu exhaussé dans lequel il semble que la pensée remonte pour fuir, et Monpavon lui donnait froidement la réplique, raidi contre son émotion, prenant de son ami une dernière leçon de tenue, tandis que Louis, dans le fond, appuyait à la porte conduisant chez la duchesse le spectre de la domesticité silencieuse, chez qui l'indifférence détachée est un devoir.

L'agité, le fiévreux, c'était Jenkins.

Plein d'un empressement obséquieux pour « ses illustres confrères », comme il disait la bouche en rond, il rôdait autour de leur conciliabule, essayait de s'y mêler; mais les confrères le tenaient à distance, lui répondaient à peine, avec hauteur, comme Fagon — le Fagon de Louis XIV — pouvait parler à quelque empirique appelé au chevet royal. Le vieux Bouchereau surtout avait des regards de travers pour l'inventeur des perles Jenkins. Enfin, quand ils eurent bien examiné, interrogé leur malade, ils se retirèrent pour délibérer entre eux dans un petit salon tout en laque, plafonds et murs luisants et colorés, rempli de bibe-

lots assortis dont la futilité contrastait étrangement avec l'importance du débat.

Minute solennelle, angoisse de l'accusé attendant la décision de ses juges, vie, mort, sursis ou grâce !

De sa main blanche et longue, Mora continua à caresser sa moustache d'un geste favori, à parler avec Monpavon du cercle, du foyer des Variétés, demandant des nouvelles de la Chambre, où en était l'élection du Nabab, tout cela froidement, sans la moindre affectation. Puis, fatigué sans doute ou craignant que son regard, toujours ramené sur cette tenture en face de lui, par laquelle l'arrêt du destin allait sortir tout à l'heure, ne trahît l'émotion qui devait être au fond de son âme, il appuya sa tête, ferma les yeux et ne les rouvrit plus qu'à la rentrée des docteurs. Toujours les mêmes visages froids et sinistres, vraies physionomies de juges ayant au bord des lèvres le terrible mot de la destinée humaine, le mot Final que les tribunaux prononcent sans effroi, mais que les médecins, dont il raille toute la science, éludent et font comprendre par périphrases.

— Eh bien, Messieurs, que dit la Faculté?... demanda le malade.

Il y eut quelques encouragements menteurs et balbutiés, des recommandations vagues ; puis les trois savants se hâtèrent au départ, pressés de sortir, d'échapper à la responsabilité de ce désastre. Monpavon s'élança derrière eux. Jenkins resta près du lit, atterré des vérités cruelles qu'il venait d'entendre pendant la consultation. Il avait eu beau mettre la main sur son cœur, citer sa fameuse devise, Bouchereau ne l'avait pas ménagé. Ce n'était pas le premier client de l'Irlandais qu'il voyait s'écrouler subitement ainsi ; mais il espérait bien que la mort de Mora serait aux gens du monde un avertissement salutaire.

Le duc comprit tout de suite que ni Jenkins ni Louis ne lui diraient l'issue vraie de la consultation. Il n'insista donc pas auprès d'eux, subit leur confiance

jouée, affecta même de la partager, de croire au mieux qu'ils lui annonçaient. Mais quand Monpavon rentra, il l'appela près de son lit, et devant le mensonge visible même sous la peinture de cette ruine :

— Oh ! tu sais, pas de grimace... De toi à moi, la vérité... Qu'est-ce qu'on dit ?... Je suis bien bas, n'est-ce pas ?

Monpavon espaça sa réponse d'un silence significatif : puis brutalement, cyniquement, de peur de s'attendrir aux paroles :

— F..., mon pauvre Auguste.

Le duc reçut cela en plein visage sans sourciller.

— Ah ! dit-il simplement.

Il effila sa moustache d'un mouvement machinal ; mais ses traits demeurèrent immobiles. Et tout de suite son parti fut pris.

Que le misérable qui meurt à l'hôpital sans asile ni famille, d'autre nom que le numéro du chevet, accepte la mort comme une délivrance ou la subisse en dernière épreuve, que le vieux paysan qui s'endort, tordu en deux, cassé, ankylosé, dans son trou de taupe enfumé et obscur, s'en aille sans regret, qu'il savoure d'avance le goût de cette terre fraîche qu'il a tant de fois tournée et retournée, cela se comprend. Et encore combien parmi ceux-là tiennent à l'existence par leur misère même, combien qui crient en s'accrochant à leurs meubles sordides, à leurs loques : « Je ne veux pas mourir... » et s'en vont les ongles brisés et saignants de cet arrachement suprême. Mais ici rien de semblable.

Tout avoir et tout perdre. Quel effondrement !

Dans le premier silence de cette minute effroyable, pendant qu'il entendait à l'autre bout du palais la musique étouffée du bal chez la duchesse, ce qui retenait cet homme à la vie, puissance, honneurs, fortune, toute cette splendeur dut lui apparaître déjà lointaine et dans un irrévocable passé. Il faudrait un courage d'une trempe bien exceptionnelle pour résister à un coup

pareil sans aucune excitation d'amour-propre. Personne ne se trouvait là que l'ami, le médecin, le domestique, trois intimes, au courant de tous les secrets; les lumières écartées laissaient le lit dans l'ombre, et le mourant aurait pu se tourner contre la muraille, s'attendrir sur lui-même sans qu'on le vit. Mais non. Pas une seconde de faiblesse, ni d'inutiles démonstrations. Sans casser une branche aux marronniers du jardin, sans faner une fleur dans le grand escalier du palais, en amortissant ses pas sur l'épaisseur des tapis, la Mort venait d'entr'ouvrir la porte de ce puissant et de lui faire signe : « Arrive. » Et lui, répondait simplement : « Je suis prêt. » Une vraie sortie d'homme du monde, imprévue, rapide et discrète.

Homme du monde! Mora ne fut autre chose que cela. Circulant dans la vie, masqué, ganté, plastronné, du plastron de satin blanc des maîtres d'armes les jours de grand assaut, gardant immaculée et nette sa parure de combat, sacrifiant tout à cette surface irréprochable qui lui tenait lieu d'une armure, il s'était improvisé homme d'État en passant d'un salon sur une scène plus vaste, et fit en effet, un homme d'État de premier ordre rien qu'avec ses qualités de mondain, l'art d'écouter et de sourire, la pratique des hommes, le scepticisme et le sang-froid. Ce sang-froid ne le quitta pas au suprême instant.

Les yeux fixés sur le temps limité et si court qui lui restait encore, car la noire visiteuse était pressée, et il sentait sur sa figure le souffle de la porte qu'elle n'avait pas refermée, il ne songea plus qu'à le bien remplir et à satisfaire toutes les obligations d'une fin comme la sienne, qui ne doit laisser aucun dévouement sans récompense ni compromettre aucun ami. Il donna la liste des quelques personnes qu'il voulait voir et qu'on envoya chercher tout de suite, fit prévenir son chef de cabinet, et comme Jenkins trouvait que c'était beaucoup de fatigue :

— Me garantissez-vous que je me réveillerai demain matin ? J'ai un sursaut de force en ce moment... Laissez-moi en profiter.

Louis demanda s'il fallait avertir la duchesse. Le duc écouta, avant de répondre, les accords s'envolant du petit bal par les fenêtres ouvertes, prolongés dans la nuit sur un archet invisible, puis :

— Attendons encore... J'ai quelque chose à terminer...

Il fit approcher de son lit la petite table de laque pour trier lui-même les lettres à détruire ; mais, sentant ses forces décroître, il appela Monpavon : « Brûle tout, » lui dit-il d'une voix éteinte, en le voyant s'approcher de la cheminée où la flamme montait malgré la belle saison :

— Non... pas ici... Il y en a trop... On pourrait venir.

Monpavon prit le léger bureau, fit signe au valet de chambre de l'éclairer. Mais Jenkins s'élança :

— Restez, Louis... le duc peut avoir besoin de vous.

Il s'empara de la lampe ; et marchant avec précaution tout le long du grand corridor, explorant les salons d'attente, les galeries dont les cheminées s'encombraient de plantes artificielles sans un reste de cendre, ils erraient pareils à des spectres dans le silence et la nuit de l'immense demeure, vivante seulement là-bas vers la droite où le plaisir chantait comme un oiseau sur un toit qui va s'effondrer.

« Il n'y a de feu nul part... Que faire de tout cela ? » se demandaient-ils très embarrassés. On eût dit deux voleurs traînant une caisse qu'ils ne savent comment forcer. A la fin Monpavon, impatienté, marcha droit à une porte, la seule qu'ils n'eussent pas encore ouverte.

— Ma foi, tant pis !... Puisque nous ne pouvons pas les brûler, nous les noierons... Éclairez-moi, Jenkins. Et ils entrèrent.

Où étaient-ils ?... Saint-Simon racontant la débâcle

d'une de ces existences souveraines, le désarroi des cérémonies, des dignités, des grandeurs, causé par la mort et surtout par la mort subite, Saint-Simon seul aurait pu vous le dire... De ses mains délicates et soignées, le marquis de Monpavon pompait. L'autre lui passait les lettres déchirées, des paquets de lettres, satinées, nuancées, embaumées, parées de chiffres, d'armoiries, de banderoles à devises, couvertes d'écritures fines, pressées, griffantes, enlaçantes, persuasives ; et toutes ces pages légères tournoyaient l'une sur l'autre dans des tourbillons d'eau qui les froisaient, les souillaient, délayaient leurs encres tendres avant de les laisser disparaître dans un hoquet d'égout tout au fond de la sentine immonde.

.....
 Perdue dans les mêmes feuillets, une page minuscule, d'une écriture sénile et tremblée, attira la curiosité du charlatan, qui dit d'un air naïf :

« Oh ! oh ! voici qui n'a pas l'air d'un billet doux...
Mon duc, au secours, je me noie. La cour des comptes a mis de nouveau le nez dans mes affaires.

— Qu'est-ce que vous lisez donc là?... fit Monpavon brusquement, en lui arrachant la lettre des mains. Et tout de suite, grâce à la négligence de Mora laissant traîner ainsi des lettres aussi intimes, la situation terrible dans laquelle le laissait la mort de son protecteur lui revint à l'esprit. Dans sa douleur, il n'y avait pas encore songé. Il se dit qu'au milieu de tous ses préparatifs de départ, le duc pourrait bien l'oublier ; et, laissant Jenkins terminer seul la noyade de la cassette de don Juan, il revint précipitamment vers la chambre. Au moment d'entrer, le bruit d'un débat le retint derrière la portière abaissée. C'était la voix de Louis, larmoyante comme celle d'un pauvre sous un porche, cherchant à apitoyer le duc sur sa détresse demandant la permission de prendre quelques rouleaux d'or qui traînaient dans un tiroir. Oh ! quelle réponse rauque, excédée, à peine intelligible, où l'on sentait l'effort du

malade obligé de se retourner dans son lit, de détacher ses yeux d'un lointain déjà entrevu :

— Oui, oui... prenez... Mais, pour Dieu ! laissez-moi dormir... laissez-moi dormir...

Des tiroirs ouverts, refermés, un souffle haletant et court... Monpavon n'en entendit pas davantage et revint sur ses pas sans entrer. La rapacité féroce de ce domestique venait d'avertir ses fiertés. Tout plutôt que de s'avilir à ce point-là.

Ce sommeil que Mora réclamait si instamment, cette léthargie, pour mieux dire, dura toute une nuit, une matinée encore avec de vagues réveils traversés de souffrances atroces, que des soporifiques calmaient chaque fois. On ne le soignait plus, on ne cherchait qu'à lui adoucir les derniers instants, à le faire glisser sur cette terrible dernière marche dont l'effort est si si douloureux. Ses yeux s'étaient rouverts pendant ce temps, mais déjà obscurcis, fixant dans le vide des ombres flottantes, des formes indécises, telles qu'un plongeur en voit trembler au vague de l'eau. Dans l'après-midi du jeudi, vers trois heures, il se réveilla tout à fait et reconnaissant Monpavon, Cardailhac, deux ou trois autres intimes, il leur sourit et trahit d'un mot sa préoccupation unique :

— Qu'est-ce qu'on dit de cela dans Paris ?

On en disait bien des choses, diverses et contradictoires ; mais à coup sûr, on ne parlait que de lui, et la nouvelle répandue depuis le matin par la ville que Mora était au plus mal, agitait les rues, les salons, les cafés, les ateliers, ravivait la question politique dans les bureaux de journaux, les cercles, jusque dans les loges de concierge et sur les omnibus, partout où les feuilles publiques déployées encadraient de commentaires ce foudroyant bruit du jour.

Il était, ce Mora, l'incarnation la plus brillante de l'Empire. Ce qu'on voit de loin dans un édifice, ce n'est pas sa base solide ou branlante, sa masse architecturale, c'est la flèche dorée et fine, brodée, découpée à

jour, ajoutée pour la satisfaction du coup d'œil. Ce qu'on voyait de l'Empire en France et dans toute l'Europe, c'était Mora. Celui-là tombé, le monument se trouvait démantelé de toute son élégance, fendu de quelque longue et irréparable lézarde. Et que d'existences entraînées dans cette chute subite, que de fortunes ébranlées par les contre-coups affaiblis du désastre ! Aucune aussi complètement que celle du gros homme, immobile en bas, sur la banquette de la singerie.

Pour le Nabab, cette mort, c'était sa mort, la ruine, la fin de tout. Il le sentait si bien qu'en apprenant, à son entrée dans l'hôtel, l'état désespéré du duc, il n'avait eu ni apitoiement, ni grimaces d'aucune sorte, seulement le mot féroce de l'égoïsme humain : « Je suis perdu. » Et ce mot lui revenait toujours, il le répétait machinalement chaque fois que toute l'horreur de sa situation se montrait à lui, par brusques échappées, ainsi qu'il arrive dans ces dangereux orages de montagne, quand un éclair subitement projeté illumine l'abîme jusqu'au fond, avec les blessantes anfractuosités des parois et les buissons en escalade pour toutes les déchirures de la chute.

Cette clairvoyance rapide qui accompagne les cataclysmes ne lui faisait grâce d'aucun détail. Il voyait l'invalidation presque certaine, à présent que Mora ne serait plus là pour plaider sa cause, puis les conséquences de l'échec, la faillite, la misère et quelque chose de pis, car ces richesses incalculables quand elles s'écroulent, gardent toujours un peu de l'honorabilité d'un homme sous leurs décombres. Mais que de ronces, que d'épines, d'égratignures et de blessures cruelles avant d'arriver au bout ! Dans huit jours les billets Schwalbach, c'est-à-dire huit cent mille francs à payer, l'indemnité de Moëssard, qui voulait cent mille francs ou demander à la Chambre l'autorisation de le poursuivre en correctionnelle, un procès encore plus sinistre intenté par les familles de deux petits martyrs

de Bethléem contre les fondateurs de l'œuvre, et brochant sur le tout les complications de la *Caisse territoriale*. Un seul espoir, la démarche de Paul de Géry auprès du bey, mais si vague, si chimérique, si lointain.

— Ah! je suis perdu...

Dans l'immense salon d'entrée personne ne remarquait son trouble. Cette foule de sénateurs, de députés, de conseillers d'État, toute la haute administration, allait, venait autour de lui sans le voir, accoudant son importance inquiète et des conciliabules mystérieux aux deux cheminées de marbre blanc qui se faisaient face. Tant d'ambitions déçues, trompées, précipitées se croisaient dans cette visite *in extremis* que les inquiétudes intimes dominaient toute autre préoccupation.

Les visages, chose étrange, n'exprimaient ni pitié ni douleur, plutôt une sorte de colère. Tous ces gens semblaient en vouloir au duc de sa mort comme d'un abandon. On entendait des phrases dans ce genre : « Ce n'est pas étonnant avec une vie pareille ! » Et, par les hautes croisées, ces messieurs se montraient, à travers le va-et-vient des équipages dans la cour, l'arrêt de quelque petit coupé en dehors duquel une main étroitement gantée, avec le frôlement de sa manche de dentelle sur la portière, tendait une carte pliée au valet de pied apportant des nouvelles.

De temps en temps un des familiers du palais, de ceux que le mourant avait appelés auprès de lui, faisait une apparition dans cette mêlée, donnait un ordre, puis s'en allait laissant l'expression effarée de sa figure reflétée sur vingt autres. Jenkins un moment se montra ainsi, la cravate dénouée, le gilet ouvert, les manchettes chiffonnées, dans tout le désordre de la bataille qu'il livrait là-haut contre une effroyable lutteuse. Il se vit tout de suite entouré, pressé de questions. Certes les ouistitis aplatissant leur nez court au treillis de la cage, énervés par un tumulte inusité et très attentifs à

ce qui se passait comme s'ils étaient en train de faire une étude raisonnée de la grimace humaine, avaient un magnifique modèle dans le médecin irlandais. Sa douleur était superbe, une belle douleur mâle et forte qui lui serrait les lèvres, faisait haleter sa poitrine.

« L'agonie est commencée, dit-il lugubrement... Ce n'est plus qu'une affaire d'heures. »

Et comme Jansoulet s'approchait, il s'adressa à lui d'un ton emphatique :

— Ah ! mon ami, quel homme !... Quel courage !... Il n'a oublié personne. Tout à l'heure encore il me parlait de vous.

— Vraiment ?

— Ce pauvre Nabab, disait-il, où en est son élection ?

Et c'était tout. Le duc n'avait rien ajouté de plus.

Jansoulet baissa la tête. Qu'espérait-il donc ? N'était-ce pas assez qu'en un pareil moment, un homme comme Mora eût pensé à lui ?... Il retourna s'asseoir sur sa banquette, retomba dans son anéantissement galvanisé par une minute de fol espoir, assista sans y songer à la désertion presque complète de la vaste salle, et ne s'aperçut qu'il était le seul et dernier visiteur qu'en entendant causer tout haut la valetaille dans le jour qui tombait :

— Moi, j'en ai assez... je ne sers plus.

— Moi, je reste avec la duchesse...

Et ces projets, ces décisions en avance de quelques heures sur la mort condamnaient le noble duc plus sûrement encore que la Faculté.

Le Nabab comprit alors qu'il était temps de se retirer, mais auparavant il voulut s'inscrire au registre du suisse. Il s'approcha de la table, se pencha beaucoup pour y voir clair. La page était pleine. On lui indiqua un blanc au-dessous d'une toute petite écriture filamenteuse comme en traçant les doigts trop gros, et, quand il eut signé, le nom d'Hemerlingue se trouva dominer le sien, l'écraser, l'enlacer d'un paraphe insi-

dieux. Superstitieux comme un vrai latin qu'il était, il fut frappé de ce présage, en emporta l'épouvante avec lui.

Où dînerait-il?... Au cercle?... Place Vendôme?... Entendre encore parler de cette mort qui l'obsédait!... Il préféra s'en aller au hasard, droit devant lui, comme tous ceux que tient une idée fixe qu'ils espèrent dissiper en marchant. La soirée était tiède, parfumée. Il suivit les quais, toujours les quais, gagna les arbres du Cours-la-Reine, puis revint dans ce mélange de fraîcheur d'arrosage et d'odeur de poussière fine qui caractérise les beaux soirs à Paris. A cette heure mixte tout était désert. Çà et là des girandoles s'allumaient pour les concerts, des flambées de gaz sortaient de la verdure. Un bruit de verres et d'assiettes venu d'un restaurant lui donna l'idée d'entrer là.

Il avait faim quand même, ce robuste. On le servit sous une véranda aux parois vitrées, doublées de feuillage et donnant de face sur ce grand porche du Palais de l'Industrie, où le duc, en présence de mille personnes, l'avait salué député. Le visage fin et aristocratique lui apparut en souvenir sous la nuit de la voûte, tandis qu'il le voyait aussi là-bas dans la blancheur funèbre de l'oreiller; et, tout à coup, en regardant la carte que le garçon lui présentait, il s'aperçut avec stupeur qu'elle portait la date du vingt mai... Ainsi un mois ne s'était pas écoulé depuis l'ouverture de l'Exposition. Il lui semblait qu'il y avait dix ans de cela. Peu à peu cependant la chaleur du repas lui réconforta le cœur. Dans le couloir, il entendait des garçons qui parlaient :

— A-t-on des nouvelles de Mora? Il paraît qu'il est très malade...

— Laisse donc, va. Il s'en tirera encore... Il n'y a de chance que pour ceux-là?

Et l'espérance est si fort ancrée aux entrailles humaines que, malgré ce que Jansoulet avait vu et entendu, il suffit de ces quelques mots aidés de deux

bouteilles de bourgogne et de quelques petits verres pour lui rendre le courage. Après tout, on en avait vu revenir d'aussi loin. Les médecins exagèrent souvent le mal pour avoir plus de mérite ensuite à le conjurer. « Si j'allais voir... » Il revint vers l'hôtel, plein d'illusion, faisant appel à cette chance qui l'avait servi tant de fois dans la vie. Et vraiment l'aspect de la princière demeure avait de quoi fortifier son espoir. C'était la physionomie rassurante et tranquille des soirs ordinaires, depuis l'avenue éclairée de loin en loin, majestueuse et déserte, jusqu'au perron au pied duquel un vaste carrosse de forme antique attendait.

Dans l'antichambre, paisible aussi, brûlaient deux énormes lampes. Un valet de pied dormait dans un coin, le suisse lisait devant la cheminée. Il regarda le nouvel arrivant par-dessus ses lunettes, ne lui dit rien, et Jansoulet n'osa rien demander. Des piles de journaux gisant sur la table avec leurs bandes au nom du duc semblaient avoir été jetées là comme inutiles. Le Nabab en ouvrit un, essaya de lire ; mais une marche rapide et glissante, un chuchotement de mélopée lui firent lever les yeux sur un vieillard blanc et courbé, paré de guipures comme un autel, et qui priait en s'en allant à grands pas de prêtre, sa longue soutane rouge déployée en traîne sur le tapis. C'était l'archevêque de Paris, accompagné de deux assistants. La vision avec son murmure de bise glacée passa vite devant Jansoulet, s'engouffra dans le grand carrosse et disparut emportant sa dernière espérance.

« Question de convenance, mon cher, fit Monpavon paraissant tout à coup auprès de lui... Mora est un épicurien, élevé dans les idées de chose... machin... comment donc ? Dix-huitième siècle... Mais très mauvais pour les masses, si un homme dans sa position... ps, ps, ps,... Ah ! c'est notre maître à tous,.. ps, ps... tenue irréprochable.

— Alors, c'est fini ? dit Jansoulet, atterré... Il n'y a plus d'espoir... »

Monpavon lui fit signe d'écouter. Une voiture roulait sourdement dans l'avenue du quai. Le timbre d'arrivée sonna précipitamment plusieurs coups de suite. Le marquis comptait à haute voix... « Un, deux, trois, quatre... » Au cinquième, il se leva :

« Plus d'espoir maintenant. Voilà l'autre qui arrive, » dit-il, faisant allusion à la superstition parisienne qui voulait que cette visite du souverain fût toujours fatale aux moribonds. De partout les laquais se hâtaient, ouvraient les portes à deux battants, formaient la haie, tandis que le suisse, le chapeau en bataille, annonçait du retentissement de sa pique sur les dalles le passage de deux ombres augustes, que Jansoulet ne fit qu'entrevoir confusément derrière la livrée, mais qu'il aperçut dans une longue perspective de portes ouvertes gravissant le grand escalier, précédées d'un valet portant un candélabre. La femme montait droite et fière, enveloppée de ses noires mantilles d'espagnole; l'homme se tenait à la rampe, plus lent et fatigué, le collet de son pardessus clair remontant sur un dos un peu voûté qu'agitait un sanglot convulsif.

« Allons-nous-en, Nabab. Plus rien à faire ici, dit le vieux beau, prenant Jansoulet par le bras et l'entraînant dehors. Il s'arrêta sur le seuil, la main haute, fit un petit salut du bout des gants vers celui qui mourait là-haut. « Bojou, ché... » Le geste et l'accent étaient mondains, irréprochables; mais la voix tremblait un peu.

« Est-il mort ? » se dit Jansoulet en sortant du cercle, et l'envie lui vint d'aller voir là-bas avant de rentrer. Ce n'était plus l'espérance qui le poussait maintenant, mais cette sorte de curiosité malade et nerveuse qui ramène après un grand incendie les malheureux sinistrés, ruinés et sans asile, sur les décombres de leur maison.

Quoiqu'il fût de très bonne heure encore, qu'une rose buée d'aube roulât dans l'air, tout l'hôtel était

grand ouvert comme pour un départ solennel. Les lampes fumaient toujours sur les cheminées, une poussière flottait. Le Nabab avança dans une solitude inexplicable d'abandon jusqu'au premier étage où il entendit enfin une voix connue, celle de Cardailhac, qui dictait des noms, et le grincement des plumes sur le papier. L'habile metteur en scène des fêtes du bey organisait avec la même ardeur les pompes funèbres du duc de Mora. Quelle activité ! L'Excellence était morte dans la soirée, dès le matin dix mille lettres s'imprimaient déjà, et tout ce qui dans la maison savait tenir une plume, s'occupait aux adresses. Sans traverser ces bureaux improvisés, Jansoulet arrivait au salon d'attente si peuplé d'ordinaire, aujourd'hui tous ses fauteuils vides. Au milieu, sur une table, le chapeau, la canne et les gants de M. le duc, toujours préparés pour les sorties imprévues de façon à éviter même le souci d'un ordre. Les objets que nous portons gardent quelque chose de nous. La courbe du chapeau rappelait celle des moustaches, les gants clairs étaient prêts à serrer le jonc chinois souple et solide, tout l'ensemble frémissait et vivait comme si le duc allait paraître, étendre la main en causant, prendre cela et sortir.

Oh ! non, M. le duc n'allait pas sortir... Jansoulet n'eut qu'à s'approcher de la porte de la chambre entrebâillée, pour voir sur le lit élevé de trois marches — toujours l'estrade même après la mort — une forme rigide, hautaine, un profil immobile et vieilli, transformé par la barbe poussée toute grise en une nuit ; contre le chevet en pente, agenouillée, affaissée dans les draperies blanches, une femme dont les cheveux blonds ruisselaient abandonnés, prêts à tomber sous les ciseaux de l'éternel veuvage, puis un prêtre, une religieuse, recueillis dans cette atmosphère de la veillée mortuaire où se mêlent la fatigue des nuits blanches et les chuchotements de la prière et de l'ombre.

Cette chambre où tant d'ambitions avaient senti grandir leurs ailes, où s'agitèrent tant d'espoirs et de déconvenues, était tout à l'apaisement de la mort qui passe. Pas un bruit, pas un soupir. Seulement, malgré l'heure matinale, là-bas, vers le pont de la Concorde, une petite clarinette aigre et vive dominait le roulement des premières voitures ; mais sa raillerie énergente était désormais perdue pour celui qui dormait là, montrant au Nabab épouvanté l'image de son propre destin, froidi, décoloré, prêt pour la tombe.

D'autres que Jansoulet l'on vue plus lugubre encore, cette pièce mortuaire. Les fenêtres grandes ouvertes. La nuit et le vent du jardin entrant librement dans un grand courant d'air. Une forme sur un tréteau : le corps qu'on venait d'embaumer. La tête creuse, remplie d'une éponge, la cervelle dans un baquet. Le poids de cette cervelle d'homme d'Etat était vraiment extraordinaire. Elle pesait... elle pesait... Les journaux du temps ont dit le chiffre. Mais qui s'en souvient aujourd'hui ?

LES ROIS EN EXIL

Comme il l'appelle lui-même dans sa lapidaire dédicace à Edmond de Goncourt, c'est un « *Roman d'histoire moderne* » que Daudet a voulu écrire et a écrit avec ce superbe livre des *Rois en Exil*, dont le titre un peu énigmatique inquiétait le grand maître Gustave Flaubert, lorsque chez lui, aux réunions du dimanche, il était question de l'œuvre nouvelle à laquelle travaillait alors le triomphateur du *Nabab*.

Livre d'histoire, en effet, ce roman, d'une cruelle et émouvante histoire et d'une vie si intense, d'une vérité si passionnante qu'il souleva bien des colères par ce souci constant de faire vrai de Daudet, qui allait troubler d'anxieuses consciences et mettre à nu bien des plaies d'orgueil.

Mais quelle admirable figure de reine et de mère que celle de cette souveraine chassée de son trône, de son pays par la Révolution, Frédérique, et comme elle domine, ainsi qu'une héroïne de Shakspeare, ce récit, où le monarque déchu, Christian se montre mauvais roi et mauvais époux !

Dans l'histoire de ses livres, l'écrivain nous a initiés à tout

le labeur qui mit cette œuvre sur le chantier, labeur si considérable qu'il faillit y succomber, en plein travail d'exécution ; nous le voyons tour à tour sur la piste de l'existence intime de tous ces pauvres détrônés, que Paris accueille et recueille, à la recherche du document exact, du tableau pittoresque, de la phrase vivante saisie sur les lèvres des héros et des héroïnes du roman, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la conscience de ce grand artiste de lettres ou du talent avec lequel il évoque la réalité et peint la vie frissonnante à laquelle il se mêle pour lui arracher ses secrets et son mouvement.

Donc, chassés de leur royaume d'Illyrie, la reine Frédérique et le roi Christian sont venus chercher à Paris l'habituel refuge des *Rois en Exil*, emmenant avec eux leur fils Zara, et les voilà aux prises avec les splendeurs, les misères, les espoirs et les détresses de la vie de Paris, avec ses plaisirs, ses folies aussi, perdus dans le tourbillon de la grande cité. Le roi, faible et passionné, y succombe se dégradant peu à peu ; la reine, forte et digne, s'y épure, y grandit encore et trouve pour seconder son espérance, encourager ses desseins un dévoué et ardent royaliste qui fait l'éducation du jeune Zara, Elysée Méraut.

Dans le chapitre de la Cour à Saint-Mandé, nous détachons le passage où Elysée Méraut entre en fonctions comme précepteur.

LA COUR A SAINT-MANDÉ

Dans la galerie vitrée annexe du grand salon, dont elle avait fait un petit jardin d'hiver, un coin frileux loin du bruit domestique, orné de claires tentures, de plantes vertes à tous ses angles, elle se tenait maintenant des jours entiers, inactive, devant le jardin raviné et son fouillis de branches grêles hachant l'horizon gris, comme une plaque d'eau-forte, avec un mélange de verdure foncée et résistantes que les houx, les buis conservaient même sous la neige dont leurs branches aiguës perçaient la blancheur. Sur les trois vasques superposées de la fontaine, les nappes d'eau retombantes prenaient un ton d'argent froid ; et au delà de la haute grille qui longeait l'avenue Daumesnil, de temps en temps rompant le silence et la solitude de deux lieues de bois, les tramways à vapeur passaient

en sifflant, leur longue fumée rejetée en arrière, si lourde à se disperser dans l'air jaune, que Frédérique pouvait la suivre longtemps, la voir se perdre peu à peu, lente et sans but comme sa vie.

Ce fut par un matin pluvieux d'hiver qu'Élysée Méraut donna sa première leçon à l'enfant royal, dans ce petit abri de la tristesse et des songeries de la reine, qui prenait ce jour-là l'aspect d'un cabinet d'études : des livres, des cartons étalés sur la table, une lumière répandue d'atelier ou de classe, la mère toute simple dans sa robe de drap noir qui serrait sa haute taille, une petite travailleuse en laque roulée en face d'elle, et le maître et l'élève aussi hésitants, aussi émus l'un que l'autre de leur première entrevue. Le petit prince reconnaissait vaguement cette tête énorme et fulgurante qu'on lui avait montrée la nuit de Noël dans le crépuscule religieux de la chapelle, et que son imagination, tout encombrée des contes bleus de M^{me} de Silvis, avait assimilée à quelque apparition du géant Robistor ou de l'enchanteur Merlin. Et l'impression d'Élysée était bien aussi chimérique, lui qui, dans ce frère petit garçon, vieillot et maladif, au front déjà plissé comme s'il eût porté les six cents ans de sa race, croyait voir un chef prédestiné, un conducteur d'hommes et de peuples, et lui disait gravement, la voix tremblante :

« Monseigneur, vous serez roi un jour..., il faut que vous appreniez ce que c'est qu'un roi... Écoutez-moi bien, regardez-moi bien, et ce que ma bouche n'exprimera pas assez clairement, le respect de mes yeux vous le fera comprendre... »

Alors, penché sur cette petite intelligence au ras du sol, avec des mots et des images pour elle, il lui expliquait le dogme du droit divin, les rois en mission sur la terre, entre les peuples et Dieu, chargés de devoirs, de responsabilités que les autres hommes n'ont pas, et qui leur sont imposés depuis l'enfance... Que le petit prince comprit parfaitement ce qu'on lui disait,

ce n'est guère probable ; peut-être se sentait-il enveloppé de cette tiédeur vivifiante dont les jardiniers, qui soignent une plante rare, entourent la fibre délicate, le bourgeon chétif. Quant à la reine, courbée sur sa tapisserie, elle écoutait venir à elle avec une surprise délicieuse cette parole qu'elle attendait désespérément depuis des années, qui répondait à ses pensées les plus secrètes, les appelait, les secouait... Si longtemps elle avait rêvé seule ! Tant de choses qu'elle n'aurait su dire, et dont Élysée lui donnait la formule ! Devant lui, dès le premier jour, elle se sentit comme un musicien inconnu, un artiste inexprimé, devant l'exécutant prestigieux de son œuvre. Ses plus vagues sentiments sur cette grande idée de royauté prenaient corps et se résumaient magnifiquement, très simplement aussi, puisqu'un enfant, un tout petit enfant, pouvait presque les comprendre. Tandis qu'elle regardait cet homme, ses grands traits animés de croyance et d'éloquence, elle voyait en opposition la jolie figure indolente, le sourire indécis de Christian : elle entendait l'éternel : « À quoi bon ? » de tous ces rois découronnés, les caquetages des boudoirs princiers. Et c'était ce plébéien, ce fils de tisserand — dont elle connaissait l'histoire — qui avait recueilli la tradition perdue, conservé les reliques et la châsse, le feu sacré dont la flamme était visible en ce moment sur son front, communicative dans l'ardeur de son discours. Ah ! si Christian eût été comme cela, ils seraient encore sur le trône ou disparus tous deux, ensevelis sous ses décombres... Chose singulière ! dans cette attention dont elle ne pouvait se défendre, la voix, le visage d'Élysée lui donnaient une impression de ressouvenir. De quelle ombre de sa mémoire se levaient ce front de génie, ces accents qui lui résonnaient au plus profond de l'être, dans quelque cavité secrète du cœur ?...

Maintenant le maître s'était mis à interroger son élève, non sur ce qu'il savait — rien ou si peu de chose, hélas ! — mais en cherchant ce qu'on pourrait lui

apprendre. « Oui, monsieur... Non, monsieur... » Le petit prince n'avait que ces deux mots aux lèvres et mettait toute sa force à les prononcer, avec cette gentillesse timide des garçons élevés par des femmes dans la perpétuité de leurs premiers enfantillages. Il essayait pourtant, le pauvre mignon, sous l'amas de connaissances variées que lui avait données M^{me} de Silvis, de démêler quelques notions d'histoire générale parmi les aventures de nains et de fées qui pailletaient sa petite imagination machinée comme un théâtre de féerie. De sa place la reine le soutenait, l'encourageait, le soulevait sur son âme à elle. Au départ des hirondelles, si la plus petite du nid ne vole pas encore, la mère lui donne ainsi l'essor sur ses propres ailes. Quand l'enfant hésitait à répondre, le regard de Frédérique, doré dans ses yeux d'aigue marine, se fonçait comme le flot sous le grain qui passe ; mais lorsqu'il avait dit juste, quel sourire de triomphe elle tournait vers le maître ! Depuis bien des mois elle n'avait éprouvé une pareille plénitude de bien-être, de joie. Le teint de cire du petit Zara, sa physionomie affaissée d'enfant débile, semblaient infusés d'un sang nouveau ; jusqu'au paysage dont les plans tristes s'écartaient à la magie de cette parole, ne laissant plus voir que ce qu'avait d'imposant et de grandiose ce dénuement vaste de l'hiver. Et pendant que la reine restait attentive, le coude appuyé, le buste en avant, penchée tout entière vers cet avenir où l'enfant-roi lui apparaissait dans le triomphe du retour à Leybach, Élysée frissonnant, émerveillé d'une transfiguration dont il ne savait pas être la cause, voyait sur ce beau front au ton d'agate se tordre et s'enrouler en diadème royal les reflets croisés des nattes lourdes.

Ensuite la scène dramatique de la couronne royale.

LA BOHÈME DE L'EXIL

Dix heures sonnèrent.

La reine, au lieu de remonter dans ses appartements comme tous les soirs, donnant par son départ le signal de la retraite, promena un regard distrait autour'elle :

— Vous pouvez vous retirer. J'ai à travailler avec M. Méraut.

Élysée, occupé à lire près de la cheminée, s'inclina en fermant la brochure qu'il feuilletait et passa dans la salle d'étude pour prendre des plumes, de l'encre, de quoi écrire.

Quand il revint, la reine était seule, écoutant les voitures rouler dans la cour, pendant que se refermait le grand portail et que, par les couloirs, les escaliers de l'hôtel, sonnaient les allées et venues qui précèdent dans une maison nombreuse l'heure du repos. Le silence se fit enfin, le silence agrandi de deux lieues de bois amortissant dans le bruit du vent, dans les feuilles, les rumeurs lointaines qu'envoyait Paris. Le salon désert, encore tout éclairé dans ce calme de solitude, semblait prêt pour quelque scène tragique. Frédérique, accoudée à la table, repoussa de la main le buvard préparé par Méraut :

— Non..., non... Nous ne travaillons pas ce soir, fille..., c'était un prétexte... Asseyez-vous et causons...

Puis, plus bas :

— J'ai quelque chose à vous demander.

Mais ce qu'elle avait à dire lui coûtait probablement beaucoup, car elle se recueillit une minute, la bouche et les yeux mi-clos, avec cette expression profondément vieillie et douloureuse qu'Élysée lui avait vue quelquefois et qui lui faisait paraître ce beau visage encore plus beau, marqué de tous les dévouements, de tous les sacrifices, creusé dans ses lignes pures par

les plus purs sentiments de la reine et de la femme. C'était un respect religieux qu'elle lui inspirait ainsi... Enfin, reprenant tout son courage, très bas, timidement, en mettant ses mots l'un après l'autre comme des pas craintifs, Frédérique lui demanda s'il ne savait pas à Paris un de ces..., de ces endroits où l'on... prêtait sur gages...

Demander cela à Élysée, à ce grand bohème qui connaissait tous les monts-de-piété parisiens, s'en était servi depuis vingt ans comme de réserves où il mettait l'hiver ses vêtements d'été, l'été ses vêtements d'hiver!... S'il connaissait le *clou*!... s'il connaissait *ma tante*!... Dans ses souvenirs de jeunesse cet argot de misère revenant le faisait un moment sourire. Mais la reine continuait, en essayant de raffermir sa voix :

— Je voudrais vous confier quelque chose pour porter là..., des bijoux... On a des moments difficiles...

Et ses beaux yeux, levés maintenant, découvraient un profond abîme de douleur calme et surhumaine... Cette misère de rois, tant de grandeur humiliée!... Est-ce que c'était possible!...

Mérait fit signe de la tête qu'il était prêt à se charger de ce qu'on voudrait.

S'il avait dit un mot, il aurait sangloté; s'il avait fait un geste, c'eût été pour tomber aux pieds de cette auguste détresse. Et pourtant son admiration commençait à s'attendrir de pitié. La reine, à présent, lui semblait un peu moins haute, un peu moins au-dessus des vulgarités de l'existence, comme si, dans le triste aveu qu'elle venait de faire, il avait senti passer un accent de bohème, quelque chose qui était le commencement de la chute et la rapprochait de lui.

Tout à coup, elle se leva, alla prendre dans la boîte de cristal de roche l'antique relique oubliée, qu'elle posa sur le tapis de la table, comme une poignée de bijoux de tous rayons.

Élysée tressaillit... La couronne!...

— Oui, la couronne... Voilà six cents ans qu'elle est

dans la maison d'Illyrie... Des rois sont morts, des flots de sang gentilhomme ont coulé pour la défendre... A présent, il faut qu'elle nous aide à vivre. Il ne nous reste plus que cela...

C'était, en vieil or fin, un magnifique diadème fermé dont les cercles, rehaussés d'ornements, venaient se rejoindre au-dessus de la calotte en velours incarnat. Sur les cercles, sur le bandeau de filigrane torsadé, au cœur de chaque fleuron imitant les fibres de la feuille du trèfle, à la pointe des arcades festonnées à jour et supportant ces fleurons, s'enchâssaient toutes les variétés de pierres connues, le bleu transparent des saphirs, le bleu velouté des turquoises, l'aurore des topazes, la flamme des rubis orientaux, et les émeraudes comme des gouttes d'eau sur des feuilles, et l'opale cabalistique, et les perles d'iris laiteux ; mais, les surpassant tous, les diamants partout jetés résu- maient dans leurs facettes ces mille feux nuancés, et comme une poussière lumineuse dispersée, un nuage traversé de soleil, fondaient, adoucissaient l'éclat du diadème déjà poncé par les siècles avec des rayonnements doux de lampe de vermeil au fond d'un sanctuaire.

La reine posa son doigt tremblant, là et là :

— Il faudrait faire sauter quelques pierres..., les plus grosses...

— Avec quoi ?

Ils parlaient à voix basse comme deux criminels. Mais, ne voyant rien dans le salon qui pût convenir : « Éclairez-moi..., dit Frédérique. »

Ils passèrent dans la véranda vitrée, où la haute lampe promenée découpait des ombres fantastiques et une longue traînée de lumière allant se perdre sur les pelouses, dans la nuit du jardin.

— Non..., non..., pas des ciseaux, murmurait-elle en le voyant se diriger vers sa corbeille à ouvrage..., ce n'est pas assez fort... J'ai essayé.

Enfin ils découvrirent sur la caisse d'un grenadier,

dont les fins branchages cherchaient contre la vitre le clair de lune, un sécateur de jardinier. Revenus tous deux au salon, Élysée essaya d'enlever avec la pointe de l'instrument un énorme saphir ovale que la reine lui désignait ; mais le cabochon, solidement serti, résistait, glissait sous le fer, inébranlable dans sa griffe. D'ailleurs la main de l'opérateur, craignant d'abîmer la pierre ou de dessouder le chaton, qui portait en rayures sur son or les traces de précédentes tentatives, n'était ni forte ni sûre. Le royaliste souffrait, s'indignait de l'outrage qu'on lui faisait faire à la couronne. Il la sentait frémir, résister, se débattre...

« Je ne peux pas... Je ne peux pas... » dit-il en essuyant la sueur qui mouillait son front.

La reine répondit :

« Il le faut... »

— Mais cela va se voir ! »

Elle eut un fier sourire d'ironie :

— Se voir !... Est-ce qu'on la regarde seulement ?... Qui donc y songe, qui s'en occupe ici, excepté moi ?...

Et tandis qu'il reprenait sa tâche, la tête penchée toute pâle, ses grands cheveux dans les yeux, broyant entre ses genoux le royal diadème que le sécateur dépeçait, déchiquetait, Frédérique, la lampe haute, surveillait l'attentat, aussi froide que ces pierres qui luisaient avec des morceaux d'or sur le tapis de la table, intactes et splendides malgré l'arrachement.

Le lendemain, Élysée, qui était resté dehors tout le matin, rentra après le premier coup du déjeuner, s'assit à table, ému, troublé, se mêlant à peine à la conversation dont il était ordinairement la lumière et l'entrain. Cette agitation gagna la reine sans altérer en rien son sourire ni la sérénité de son contralto ; et, le repas fini, ils furent longtemps encore avant de se rapprocher, de pouvoir causer entre eux librement, gardés à vue par l'étiquette et les règlements de vie installés dans la maison, le service de la dame d'honneur, la jalouse surveillance de M^{me} de Silvis. Enfin la

leçon arriva. Pendant que le petit prince installait, préparait ses livres :

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle... Que m'arrive-t-il encore?...

— Ah ! madame..., toutes les pierres sont fausses...

— Fausses!...

— Et très soigneusement imitées en clinquant... Comment cela s'est-il fait?... quand ? par qui?... Il y a donc un malfaiteur dans la maison !

Elle avait pâli atrocement à ce mot de malfaiteur. Soudain, les dents serrées, avec un coup de colère et de désespoir dans les yeux :

— C'est vrai. Il y a un malfaiteur ici... Et vous et moi nous le connaissons bien...

Puis d'un geste de fièvre, prenant violemment le poignet d'Élysée comme pour un pacte connu d'eux seuls :

— Mais nous ne le dénoncerons jamais, n'est-ce pas ?

— Jamais !..., dit-il en détournant les yeux ; car, d'un mot, ils s'étaient compris.

Puis un de ces tableaux dans lesquels excelle l'écrivain.

JOIES POPULAIRES

C'était l'après-midi d'un premier dimanche de mai, journée splendide, lumineuse, en avance d'un mois sur la saison, et si chaude qu'on avait découvert le landau où la reine Frédérique, le petit prince et son gouverneur se promenaient dans le bois de Saint-Mandé. Cette première caresse du printemps, venue au travers des branches nouvelles, avait réchauffé le cœur de la reine, comme elle éclairait son visage sous la soie tendue et bleue de l'ombrelle. Elle se sentait heureuse, sans raison, et pour quelques heures oubliant au milieu de la clémence universelle la dureté des jours, blottie en un coin de la lourde voiture, son

enfant serré contre elle, s'abandonnant dans l'intimité, la sécurité d'une causerie familière avec Élysée Méraut, assis en face d'eux.

— C'est singulier, lui disait-elle, il me semble que nous nous étions vus déjà avant de nous connaître. Votre voix, votre figure, ont éveillé en moi tout de suite l'impression d'un ressouvenir. Où donc avions-nous pu nous rencontrer la première fois ?

Le petit Zara s'en souvenait bien, lui, de cette première fois. C'était au couvent, là-bas, dans cette église sous terre, où M. Élysée lui avait fait si grand-peur. Et dans l'œil timide et doux que l'enfant tournait vers son maître, on sentait bien encore un peu de cette crainte superstitieuse... Mais non ! même avant ce soir de Noël, la reine avait la conviction d'une autre rencontre :

— A moins que ce ne soit dans une vie antérieure, ajouta-t-elle, presque sérieuse.

Élysée se mit à rire :

— En effet, Votre Majesté ne se trompe pas. Elle m'avait vu, non dans une autre vie, mais à Paris, le jour même de son arrivée. J'étais en face de l'*Hôtel des Pyramides*, monté sur le soubassement de la grille des Tuileries...

— Et vous avez crié : Vive le roi !... Maintenant je me rappelle... Ainsi c'était vous. Oh ! que je suis contente... C'est vous qui le premier nous avez souhaité la bienvenue... Si vous saviez comme votre cri m'a fait du bien...

— Et à moi donc ! reprit Méraut... Si longtemps que je n'avais eu l'occasion de le pousser, ce cri triomphant de : Vive le roi !... Si longtemps qu'il me chantait au bord des lèvres... C'est un cri de famille, associé à toutes mes joies d'enfance, de jeunesse, où nous résumions à la maison nos émotions et nos croyances. Ce cri-là me redonne — en passant — l'accent méridional, le geste et la voix de mon père ; il me fait monter dans les yeux le même attendrisse-

ment que je lui ai vu tant de fois... Pauvre homme ! c'était instinctif chez lui, une profession de foi dans un mot... Un jour, traversant Paris au retour d'un voyage à Frohsdorff, le père Méraut passait sur la place du Carrousel comme Louis-Philippe allait sortir. Du peuple attendait, collé aux grilles, indifférent et même hostile, un peuple de fin de règne. Mon père, en apprenant que le roi va passer, bouscule, écarte tout le monde, et se met au premier rang pour voir de près, toiser, accabler de son mépris ce brigand, ce gueux de Louis-Philippe qui avait volé la place de la légitimité... Tout à coup le roi paraît, traverse la cour déserte, au milieu d'un silence de mort, un silence lourd, écrasant tout le palais, et dans lequel il semblait qu'on entendit distinctement les fusils de l'émeute s'armer et craquer les ais du trône... Louis-Philippe était déjà vieux, bien bourgeois, s'avavançait vers la clôture à petits pas bedonnants, son parapluie à la main. Rien du souverain, rien du maître. Mais mon père ne le vit pas ainsi ; et de penser que dans le grand palais des rois de France, tout pavé de glorieux souvenirs, le représentant de la monarchie s'en allait à travers cette effrayante solitude que fait aux princes la haine des peuples, quelque chose s'émut et se révolta en lui, il oublia toutes ses rancunes, se découvrit brusquement, instinctivement, et cria, sanglota plutôt, un « Vive le roi ! » si vibrant, si convaincu, que le vieillard tressaillit et le remercia d'un long regard plein d'émotion.

— J'ai dû vous remercier ainsi..., dit Frédérique, et ses yeux fixaient Méraut avec une telle reconnaissance attendrie que le pauvre garçon se sentit pâlir. Presque aussitôt elle reprit, toute au récit qu'elle venait d'entendre :

— Votre père n'était pourtant pas un homme de la noblesse ?

— Oh ! non, madame..., tout ce qu'il y a de plus roturier, de plus humble..., un ouvrier tisseur.

— C'est singulier..., fit-elle rêveuse.

Et lui ripostant, leur éternelle discussion recommença. La reine n'aimait pas, ne comprenait pas le peuple, en avait une sorte d'horreur physique. Elle le trouvait brutal, effrayant dans ses joies comme dans ses revanches. Même aux fêtes du sacre, pendant la lune de miel de son règne, elle avait eu peur de lui, de ses mille mains tendues pour l'acclamer et dont elle se sentait prisonnière. Jamais ils n'avaient pu s'entendre ; grâces, faveurs, aumônes étaient tombées d'elle vers lui, comme ces moissons maudites qui ne peuvent germer, sans qu'il soit permis d'accuser positivement la dureté de la terre ou la stérilité des semences.

Il y avait, parmi les contes bleus dont M^{me} de Silvis vaporisait l'esprit du petit prince, l'histoire d'une jeune demoiselle de Syrie mariée à un lion et qui éprouvait de son fauve mari une crainte horrible, de ses rugissements, de ses façons violentes de secouer sa crinière. Il était pourtant plein d'attentions, de délicatesses amoureuses, ce pauvre lion ; il rapportait à sa femme-enfant des gibiers rares, des rayons de miel, veillait pendant qu'elle dormait, imposait silence à la mer, aux forêts, aux animaux. N'importe ! Elle gardait sa répulsion, sa peur offensante, jusqu'au jour où le lion se fâchait, lui rugissait un terrible « va-t'en ! » la gueule ouverte et la crinière flamboyante, comme s'il avait eu autant d'envie de la dévorer que de lui rendre la clef des champs. C'était un peu l'histoire de Frédérique et de son peuple ; et depuis qu'Élysée vivait à ses côtés, il essayait en vain de lui faire admettre la bonté cachée, le dévouement chevaleresque, les susceptibilités farouches de ce grand lion qui rugit tant de fois pour plaisanter avant d'entrer dans ses fortes colères. Ah ! si les rois avaient voulu... S'ils s'étaient montrés moins méfiants... Et comme Frédérique agitait son ombrelle d'un air incrédule :

— Oui, je le sais bien..., le peuple vous fait peur... Vous ne l'aimez pas, ou plutôt vous ne le connaissez pas... Mais que Votre Majesté regarde autour d'elle, dans ces allées, sous ces arbres... C'est pourtant le plus terrible faubourg de Paris qui se promène et s'amuse ici, celui d'où les révolutions descendent à travers les rues dépavées... Comme tous ces gens ont l'air simple et bon, naturel et naïf!... Comme ils savourent le bien-être d'un jour de repos, d'une saison de soleil...

De la grande allée où le landau passait au pas, on voyait en effet, sous les fourrés encore grêles et tout violets des premières jacinthes sauvages, des déjeuners installés par terre, les assiettes blanches faisant tache, les paniers couvercle béant, et les verres épais des comptoirs de marchands de vin enfouis dans la verdure des pousses comme de grosses pivoines; des châles et des blouses pendus aux branches, les femmes en taille, les hommes en bras de chemise; des lectures, des siestes, de laborieuses coutures accotées à des troncs d'arbres, des clairières joyeuses où voltigeaient des bouts d'étoffe pas chère, pour une partie de volant, de colin-maillard ou quelque quadrille improvisé aux sons d'un orchestre invisible arrivant par bouffées. Et des enfants, des quantités d'enfants faisant communiquer les tablées et les jeux, courant ensemble d'une famille à l'autre, avec des bonds, des cris, unissant tout le bois dans un immense gazouillis d'hirondelles, dont leurs allées et venues sans fin avaient aussi la rapidité, le caprice, le noir envollement dans le clair des branches. En contraste au bois de Boulogne, soigné, peigné, défendu par ses petites barrières rustiques, ce bois de Vincennes, toutes avenues libres, semblait bien préparé pour les ébats d'un peuple en fête, avec ses gazons verts et foulés, ses arbres ployés et résistants, comme si la nature ici se faisait plus clémente, plus vivace.

Tout à coup, au détour de l'allée, la brusque prise

d'air et de lumière du lac écartant le bois tout autour de ses berges gazonnées, arracha à l'enfant royal une exclamation d'enthousiasme. C'était superbe, comme la mer découverte subitement après le dédale en pierres sèches d'un village breton, amenant le flux juste au pied de la dernière ruelle. Des barques pavoisées, remplies de canotiers en notes vives de bleu et de rouge, sillonnaient le lac en tous sens avec la coupure d'argent des avirons, leur blanche éclaboussure dans le pétilllement d'ablettes des petites vagues. Et des bandes de canards nageaient poussant des cris, des cygnes d'allure plus large suivaient le long circuit du bord, la plume légère, gonflée de brise, tandis que tout au fond, massée dans le vert rideau d'une île, la musique envoyait à tout le bois des rythmes joyeux auxquels la surface du lac servait de tremplin. Sur tout cela un désordre gai, l'animation du vent et du flot, le claquement des banderoles, les appels des bateliers, et l'entourage sur les talus de groupes assis, d'enfants qui couraient, de deux petits cafés bruyants, bâtis presque dans l'eau, au plancher de bois sonore comme un pont, tenant à la fois dans leurs murs à claire-voie du bateau de bains et du paquebot... Peu de voitures au bord du lac. De temps en temps un fiacre à galerie, charriant le lendemain d'une noce de faubourg reconnaissable au drap neuf des redingotes, aux arabesques voyantes des châles; ou bien des chars-à-bancs du commerce promenant leur enseigne en lettres dorées, chargés de grosses dames en chapeaux à fleurs qui regardaient d'un air de pitié les passants foulant le sable. Mais ce qu'on voyait surtout, c'étaient ces petites voitures de bébés, premier luxe de l'ouvrier en ménage, ces berceaux qui marchent, où de petites têtes encadrées de bonnets à ruches dodelinent bienheureusement, attendent le sommeil, les yeux levés vers l'entrelacement des branches sur le bleu.

Parmi toutes ces promenades de petites gens, l'équi-

page aux armes d'Illyrie, avec son attelage et sa livrée, ne passait pas sans exciter un certain étonnement. Frédérique n'étant jamais venue là qu'en semaine. On se poussait du coude; les familles d'ouvriers en bandes, silencieuses dans la gêne de l'endimanchement, s'écartaient au bruit des roues, se retournaient ensuite, ne ménageant pas leur enthousiasme à la hautaine beauté de la reine près de l'aristocratique enfance de Zara. Et quelquefois une petite mine effrontée sortait du taillis pour crier : « Bonjour, Madame... » Étaient-ce les paroles d'Élysée, la splendeur du temps, la gaieté répandue jusque vers ce fond d'horizons que les usines éteintes laissaient limpides et vraiment champêtres, ou la cordialité de ces rencontres ? Frédérique ressentait une espèce de sympathie pour ce dimanche d'ouvriers, paré presque partout d'une propreté touchante, étant donnés les durs travaux et la rareté des loisirs. Quant à Zara, il ne tenait pas en place, trépignait, frémissait dans la voiture ; il aurait voulu descendre, se rouler avec les autres sur les pelouses, monter dans les barques.

Maintenant, le landau arrivait à des allées moins bruyantes, où des gens lisaient, dormaient sur des bancs, où passaient le long des massifs des couples étroitement serrés. Ici l'ombre gardait un peu de mystère, une fraîcheur de source, de vraies effluves de forêt. Des oiseaux pépiaient dans les branches. Mais à mesure qu'on s'éloignait du lac, qui concentrait tous les bruits, l'écho d'une autre fête arrivait distinctement : coups de feu, roulements de caisses et de tambours, sonneries de trompettes et de cloches, se détachant d'une grande clameur qui tout à coup passait sur le soleil comme une fumée. On eût dit le sac d'une ville.

— Qu'est-ce que c'est ?... Q'est-ce qu'on entend ? demandait le petit prince.

— La foire aux pains d'épices. Monseigneur..., dit le vieux cocher, se retournant sur son siège ; et comme

la reine consentait à se rapprocher de la fête, la voiture sortie du parc fila par une foule de ruelles, de voies à demi construites, où des maisons neuves à six étages montaient à côté de misérables taudis, entre un ruisseau d'étable et le jardin d'un maraîcher. Partout des guinguettes avec leurs tonnelles, les petites tables, les montants de la balançoire, du même vilain vert de peinture. Cela dégorgeait de monde ; et les militaires étaient en foule, les shakos d'artilleurs, les gants blancs. Peu de bruit. On écoutait le harpiste ou le violoniste ambulante qui, sur une permission de jouer entre les tables, raclait un air de la *Favorite* ou du *Trouvère* ; car ce blagueur de peuple de Paris adore la musique sentimentale, et prodigue l'aumône quand il s'amuse.

Subitement le landau s'arrête. Les voitures ne vont pas plus loin que l'entrée de ce large cours de Vincennes le long duquel la foire est installée, ayant comme fond vers Paris les deux colonnes de la barrière du Trône qui montent dans une poudreuse atmosphère de banlieue. Ce qu'on voyait de là, un fourmillement de foule libre au milieu d'une véritable rue d'immenses baraques, allumait d'un tel appétit d'enfant curieux les yeux de Zara, que la reine proposa de descendre. C'était si extraordinaire, ce désir de la fière Frédérique, s'en aller à pied dans la poussière d'un dimanche ; Élysée en était tellement surpris, qu'il hésitait...

— Il y a donc du danger ?

— Oh ! pas le moindre, Madame... Seulement, si nous allons sur le champ de foire, il vaut mieux que personne ne nous accompagne. La livrée nous ferait trop remarquer.

Sur un ordre de la reine, le grand valet de pied qui se disposait à les suivre reprit sa place sur le siège, et l'on convint que la voiture attendrait. Bien sûr, ils ne comptaient pas faire toute la foire, seulement quelques pas devant les premières baraques.

C'étaient, à l'entrée, de petits établis volants, une table recouverte d'une serviette blanche, des tirs au lapin, des tourniquets. Les gens passaient, dédaigneux, sans s'arrêter. Puis des fritureries en plein vent, entourées d'une odeur âcre de graisse brûlée, de grandes flammes montant roses dans le jour, autour desquelles s'activaient des marmitons vêtus de blanc derrière des piles de beignets sucrés. Et le fabricant de pâte de guimauve, allongeant tordant en gigantesques anneaux la pâte blanche qui sent l'amande!... Le petit prince regardait avec stupeur. Cela était si nouveau pour lui, oiseau de volière, élevé dans les hautes chambres d'un château, derrière les grilles dorées d'un parc, et grandi au milieu des terreurs, des méfiances, ne sortant qu'accompagné, n'ayant jamais vu le populaire que du haut d'un balcon ou d'une voiture entourée de gardes. D'abord intimidé, il marchait serré contre sa mère en lui tenant la main très fort; mais peu à peu il se grisait au bruit, à l'odeur de la fête. Les ritournelles des orgues l'excitaient. Il y avait une envie folle de courir dans la façon dont il entraînait Frédérique, combattu par le besoin de s'arrêter partout et celui d'aller toujours en avant, toujours plus loin, là-bas où le bruit était plus grand, la foule plus compacte.

Ainsi, sans s'en apercevoir, ils s'éloignaient du point de départ avec ce manque de sensation du nageur que l'eau porte à la dérive, et d'autant plus facilement que personne ne les remarquait, que, parmi toutes ces toilettes criardes, le svelte costume de la reine, de plusieurs tons fauves, robe, manteau, coiffure assortis, passait inaperçu comme l'élégance discrète de Zara, dont le grand col empesé, les mollets nus, la courte jaquette, faisaient seulement dire à quelques bonnes femmes : « C'est un Anglais... » Il marchait entre sa mère et Élysée, qui se souriaient par-dessus sa joie. « Oh ! mère, voyez ça... Monsieur Élysée, qu'est-ce qu'on fait là-bas?... Allons voir!... »

Et d'un côté de l'avenue à l'autre, en zigzags curieux, on s'enfonçait toujours plus avant dans la foule épaissie, en suivant son mouvement de flot.

— Si nous revenions !... propose Élysée ; mais l'enfant est comme ivre. Il supplie, tire la main de sa mère, et elle est si heureuse de voir son petit endormi sorti de sa torpeur, elle-même surexcitée par cette fermentation populaire, que l'on avance encore, et encore...

La journée devient plus chaude, comme si le soleil, en descendant, ramassait du bout de ses rayons une brume d'orage ; et à mesure que le ciel change, la fête avec ses mille couleurs prend un aspect féerique. C'est l'heure des parades. Tout le personnel des cirques et des baraques est dehors, sous les tendeleets de l'entrée, en avant de ces toiles d'enseignes dont le gonflement semble faire vivre les animaux gigantesques, les gymnasiarques, les hercules qu'on y a peints. Voici la parade de la grande pièce militaire, un étalement de costumes Charles IX et Louis XV, arquebuses, fusils, perruques et panaches mêlés, la *Marseillaise* sonnante dans les cuivres de l'orchestre, tandis qu'en face les jeunes chevaux d'un cirque, au bout de rênes blanches, comme des chevaux de mariée, exécutent sur l'estrade des pas savants, calculent du sabot, saluent du poitrail, et qu'à côté, la vraie baraque de saltimbanques exhibe son paillasse en veste à carreaux, ses petits astèques étriqués dans leur maillot collant et une grande fille à tête hâlée, toute vêtue d'un rose de danseuse et qui jongle avec des boules d'or et d'argent, des bouteilles, des couteaux à lames d'étain luisant, tintant, se croisant au-dessus de sa coiffure échafaudée par des épingle en verroterie.

Le petit prince se perd en des contemplations sans fin devant cette belle personne, quand une reine, une vraie reine des contes bleus, avec un diadème brillant, une tunique courte en gaze argentée, les jambes

croisées l'une sur l'autre, lui apparaît penchée à la balustrade. Il ne se serait pas lassé de la regarder, mais l'orchestre lui donne des distractions, un orchestre extraordinaire, composé, non pas de gardes françaises ni d'hercules en maillot rose, mais de véritables gens du monde, un monsieur à favoris courts, crâne luisant et bottes molles, daignant jouer du cornet à pistons, tandis qu'une dame, mais une vraie dame, ayant un peu de la solennité de M^{me} de Silvis, en mantelet de soie, le chapeau garni de fleurs tremblantes, tapait de la grosse caisse en regardant d'un air détaché à droite et à gauche, avec de brusques tours de bras qui secouaient jusque dans les roses du chapeau les franges chenillées de son mantelet. Qui sait ? Quelque royale famille tombée elle aussi dans le malheur... Mais le champ de foire présentait bien d'autres choses étonnantes.

Dans un panorama infini et perpétuellement varié, dansaient des ours, au bout de leurs chaînes, des nègres en pagne de toile, des diables, des diablesses en étroit serre-tête de pourpre ; gesticulaient des lutteurs, tombeurs fameux, un poing sur la hanche, balançant au-dessus de la foule le caleçon destiné à l'amateur, une maîtresse d'escrime au corsage en cuirasse, aux bas rouges à coins d'or, le visage couvert du masque, la main dans le gant d'armes à crispin de cuir, un homme vêtu de velours noir qui ressemblait à Colomb ou à Copernic décrivant des cercles magiques avec une cravache à pomme de diamant, pendant que derrière l'estrade, dans une odeur fade de poils et d'écurie, on entendait rugir les fauves de la ménagerie Garel. Toutes ces curiosités vivantes se confondaient avec celles que représentaient seulement des images, femmes géantes en tenue de bal, les épaules à l'air, les bras en édredon rose de la manche courte au gant étroitement boutonné, silhouettes de somnambules assises, regardant l'avenir, les yeux bandés, près d'un docteur à barbe noire, monstres,

accidents de nature, toutes les excentricités, toutes les bizarreries, quelquefois abritées seulement de deux grands draps soutenus d'une corde, avec la tirelire de la recette sur une chaise.

Et partout, à chaque pas, le roi de la fête, le pain d'épice sous tous les aspects, toutes les formes, dans ses boutiques drapées de rouge et crépinées d'or, vêtu de papier satiné à images, noué de faveurs, décoré de sucreries et d'amandes grillées, le pain d'épice en bonshommes de plate et grotesque tournure représentant les célébrités parisiennes, l'amant d'Amanda, le prince Queue-de-Poule avec son inséparable Rigolo, le pain d'épice porté sur des corbeilles, des établis volants, répandant un bon goût de miel et de fruits cuits à travers la foule lente, étroitement serrée, où la circulation commence à devenir bien difficile.

Impossible à présent de retourner sur ses pas. Il faut suivre ce courant despotique, avancer, reculer, inconsciemment poussé vers cette baraque, vers cette autre, car le flot vivant qui se presse au milieu de la fête cherche à déborder des côtés, sans possibilité d'une issue. Et des rires éclatent, des plaisanteries, dans ce coudolement continu et forcé. Jamais la reine n'a vu le peuple d'aussi près. Frôlée presque par son haleine et le rude contact de ses fortes épaules, elle s'étonne de ne ressentir ni dégoût ni terreur, avance avec les autres, de ce pas de foule hésitant qui semble le chuchotement d'une marche et garde quand même, les voitures absentes, une sorte de solennité. La bonne humeur de tous ces gens la rassure, et aussi la gaieté exubérante de son fils, et cette quantité de petites voitures de bébés continuant à circuler au plus épais. « Poussez donc pas... Vous voyez ben qu'y a un enfant ! » Non pas un, mais dix, mais vingt, mais des centaines d'enfants, portés en nourrissons par les mères, sur le dos des pères ; et Frédérique croise un sourire aimable, quand elle voit

passer l'âge de son fils sur une de ces petites têtes populacières. Élysée, lui, commence à s'inquiéter. Il sait ce que c'est qu'une foule, si calme qu'elle soit en apparence, et le danger que présentent ses remous et ses marées. Qu'un de ces gros nuages de là-haut crève en pluie, quel désordre ! quelle panique ! Et son imagination toujours bouillante lui représente la scène, l'horrible étouffement corps à corps, ces écrasements de la place Louis XV, ce tassement sinistre de tout un peuple au milieu d'un Paris trop grand, à deux pas d'immenses avenues désertes, mais inabordable.

Entre sa mère et son précepteur qui le soutiennent, le protègent, le petit prince a bien chaud. Il se plaint de ne plus rien voir. Alors, comme ces ouvriers autour d'eux, Élysée enlève Zara sur son épaule ; et c'est une nouvelle explosion de joie, car de là-haut le coup d'œil de la fête est splendide. Sur un ciel de couchant traversé de jets de lumière et de grandes ombres flottantes, dans la longue perspective, entre les deux colonnes de la barrière, ce sont des palpitations de drapeaux et d'oriflammes, des claquements de toile aux frontons des baraques. Les roues légères de gigantesques escarpolettes enlèvent un à un leurs petits chars remplis de monde, un immense « chevaux-de-bois » à triple étage, vernissé, colorié comme un joujou, tourne mécaniquement avec ses lions, léopards, tarasques fantastiques, sur lesquels les enfants ont aussi des raideurs de petits pantins. Plus près, des envollements de ballons rouges en grappes ; d'innombrables virements de moulins en papier jaune ressemblant à des soleils d'artifice, et, dominant la foule, des quantités de petites têtes, droites, aux cheveux de fumée blonde, comme ceux de Zara. Les rayons du couchant un peu pâlis trouvent sur les nuages des reflets de plaques brillantes éclairant les objets, les assombrissant tour à tour, et cela mouvemente encore la perspective. Ils frappent ici un Pierrot et une

Colombine, deux taches blanches se trémoussant en face l'un de l'autre, pantomime à la craie sur le fond noir du tréteau ; là-bas un pitre long et courbé, coiffé d'un chapeau pointu de berger grec, faisant le geste d'enfourner, de pousser à l'intérieur de sa baraque la foule en coulée noire sur l'escalier. Il a la bouche grande ouverte, ce pitre, il doit crier, mugir ; mais on ne l'entend pas, pas plus qu'on n'entend cette cloche furieusement secouée au coin d'une estrade ou les coups d'arquebuse dont on voit l'armement et la fumée. C'est que tout se perd dans l'immense clameur de la foire, clameur d'élément faite d'un « tutti » discordant et général, crécelles, mirlitons, gongs, tambours, porte-voix, mugissements de bêtes fauves, orgues de Barbarie, sifflets de machines à vapeur. C'est à qui emploiera, pour attirer la foule, comme on prend les abeilles au bruit, l'instrument le plus infatigable, le plus bruyant ; et des balançoires, des escarpolettes, tombent aussi des cris aigus, tandis que, de dix minutes en dix minutes, les trains de ceinture, passant à niveau du champ de foire, coupent et dominant de leurs sifflements ce vacarme enragé.

Tout à coup la fatigue, l'odeur étouffante de cette foulée humaine, l'éblouissement d'un soleil de cinq heures, oblique et chaud, où tournent tant de choses vibrantes et brillantes, étourdissent la reine, la font défaillir dans une halte. Elle n'a que le temps de saisir le bras d'Élysée pour ne pas tomber, et pendant qu'elle s'appuie, se cramponne, droite et pâle, de murmurer bien bas : « Rien..., ce n'est rien... » Mais sa tête où les nerfs battent douloureusement, tout son corps qui perd le sentiment de l'être, s'abandonne une minute... Oh ! il ne l'oubliera jamais, cette minute-là...

C'est fini. Maintenant Frédérique est forte. Un souffle de fraîcheur sur son front l'a vite ranimée ; pourtant elle ne quitte plus le bras protecteur, et ce pas de reine qui s'accorde au sien, ce gant qui

s'appuie en tiédeur, causent à Élysée un trouble inexprimable. Le danger, la foule, Paris, la fête, il ne songe plus à rien. Il est au pays impossible où les rêves se réalisent avec toutes leurs magies et leurs extravagances de rêves. Enfoui dans cette mêlée de peuple, il va sans l'entendre, sans la voir, porté par un nuage, qui l'enveloppe jusqu'aux yeux, le pousse, le soutient, l'amène insensiblement hors de l'avenue... Et c'est là seulement qu'il reprend terre, se reconnaît... La voiture de la reine est loin. Nul moyen de la rejoindre. Il leur faut revenir à pied vers la rue Herbillon, suivre dans le jour tombant de larges allées, des rues bordées de cabarets pleins de passants en goguette. C'est une véritable escapade, mais aucun d'eux ne songe bien à l'étrangeté du retour. Le petit Zara parle, parle, comme tous les enfants après une fête, pressés de traduire par une petite bouche tout ce qu'ils ont amassé d'images, d'idées, d'événements, par les yeux. Élysée et la reine silencieux. Lui, tout frémissant encore, cherche à se rappeler tour à tour et à fuir la minute délicieuse et pénétrante qui lui a révélé le secret, le triste secret de sa vie. Frédérique songe à tout ce qu'elle vient de voir d'inconnu, de nouveau. Pour la première fois elle a senti battre le cœur du peuple ; elle a mis sa tête sur l'épaule du lion. Il lui en est resté une impression puissante et douce, comme une étreinte de tendresse et de protection.

NUMA ROUMESTAN

Avec quel art incomparable, en reconstituant cette prestigieuse figure de *Numa Roumestan*, le créateur de ce type devenu immortel de *Tartarin de Tarascon* a su synthétiser toute une race dans un être, tout l'homme politique et sentimental du Midi dans un individu, et mettre en opposition ces deux extrêmes de notre terre de France, le *Nord* et le *Midi*!

Ce roman fût un de ceux qui tenaient le plus au cœur d'Alphonse Daudet ; il l'avait écrit à la fois avec tendresse et

avec une ironie passionnée, y mettant en un relief pittoresque et saisissant tout ce qu'il savait du Midi, de ce Midi dont il était, tout ce qu'il savait de ses compatriotes et de lui-même.

Dressant en pied cette figure étourdissante et naïve de *Numa Roumestan*, avec la magie de son verbe, il a composé un personnage qui restera, symbole de ce pays du soleil et de l'hyperbole, le Midi, où le mensonge n'est que l'excès éperdu de la vérité.

Les différents êtres qui s'agitent dans le coup de mistral soufflant à travers le livre sont comme les facettes successives et variées de l'âme du Midi, les couleurs complémentaires de *Numa Roumestan*, le ministre, que ce soient, Bompard, son compagnon fidèle, son Mameluk, le tambourinaire Valmajour, Audiberte, la tante Portal, opposés à la famille Le Quesnoy, Rosalie, la femme de Numa, le président Le Quesnoy, les âmes et les cœurs du Nord.

Numa Roumestan vient d'épouser Rosalie Le Quesnoy.

L'ENVERS D'UN GRAND HOMME

S'il y eut jamais deux êtres peu faits pour vivre ensemble, ce furent bien ces deux-là. Opposés d'instincts, d'éducation, de tempérament, de race, n'ayant la même pensée sur rien, c'était le Nord et le Midi en présence, et sans espoir de fusion possible. La passion vit de ces contrastes, elle en rit quand on les lui signale, se sentant la plus forte; mais au train journalier de l'existence, au retour monotone des journées et des nuits sous le même toit, la fumée de cette ivresse qui fait l'amour se dissipe, et l'on se voit, et l'on se juge.

Dans le nouveau ménage, le réveil ne vint pas tout de suite, du moins pour Rosalie. Clairvoyante et sensée sur tout le reste, elle demeura longtemps aveugle devant Numa, sans comprendre à quel point elle lui était supérieure. Lui, eut bientôt fait de se reprendre. Les fougues du Midi sont rapides en raison directe de leur violence. Puis le Méridional est tellement convaincu de l'infériorité de la femme qu'une fois marié, sûr de son bonheur, il s'y installe en

maitre, en pacha, acceptant l'amour comme un hommage, et trouvant que c'est déjà bien beau ; car enfin, d'être aimé, cela prend du temps, et Numa était très occupé, avec le nouveau train de vie que nécessitaient son mariage, sa grande fortune, la haute situation au Palais du gendre de Le Quesnoy.

Les cent mille francs de la tante Portal avaient servi à payer Malmus, le tapissier, à passer l'éponge sur cette navrante et interminable vie de garçon, et la transition lui sembla double, de l'humble *frichti* sur la banquette de velours élimé, à la salle à manger de la rue Scribe, où il présidait, en face de son élégante petite Parisienne, les somptueux dîners qu'il offrait aux princes de la basoche et du chant. Le Provençal aimait la vie brillante, le plaisir gourmand et fastueux ; mais il l'aimait surtout chez lui, sous la main, avec cette pointe de débraillé qui permet le cigare et l'histoire salée. Rosalie accepta tout, s'accommoda de la maison ouverte, de la table mise à demeure, dix, quinze convives tous les soirs, et rien que des hommes, des habits noirs, parmi lesquels sa robe claire faisait tache, jusqu'au moment où, le café servi, les boîtes de havanes ouvertes, elle cédait la place aux discussions politiques, aux rires lippus d'une fin de dîner de garçons.

Les maîtresses de maison seules savent ce qu'un décor pareil, installé tous les jours, cache de dessous compliqués, de difficultés de service. Rosalie s'y débattait sans une plainte, tâchait de régler de son mieux ce désordre, emportée dans l'élan de son terrible grand homme qui l'agitait de toutes ses turbulences, et, de temps en temps, souriait à sa petite femme entre deux tonnerres. Elle ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pas l'avoir assez à elle. Même au déjeuner, à ce déjeuner matinal des avocats talonné par l'heure de l'audience, il y avait toujours l'ami entre eux, ce compagnon dont l'homme du Midi ne pouvait se passer, l'éternel donneur de réplique

nécessaire au jaillissement de ses idées, le bras où il s'appuyait complaisamment, auquel il confiait sa serviette trop lourde en allant au Palais.

Ah ! comme elle l'aurait accompagné volontiers au delà des ponts, comme elle aurait été heureuse, les jours de pluie, de venir l'attendre dans leur coupé et de rentrer tous deux, bien serrés, derrière la buée tremblante des vitres. Mais elle n'osait plus le lui demander, sûre qu'il y aurait toujours un prétexte, un rendez-vous donné, dans la salle des Pas-Perdus, à l'un des trois cents intimes dont le Méridional disait d'un air attendri :

« Il m'adore... Il se jetterait au feu pour moi... »

C'était sa façon de comprendre l'amitié. Du reste, aucun choix dans ses relations. Sa facile humeur, la vivacité de son caprice le jetaient à la tête du premier venu et le reprenaient aussi lestement. Tous les huit jours, une toquade nouvelle, un nom qui revenait dans toutes les phrases, que Rosalie inscrivait soigneusement, à chaque repas, sur la petite carte historiée du menu, puis qui disparaissait, tout à coup, comme si la personnalité du monsieur s'était trouvée aussi fragile, aussi facilement flambée que les coloriages du petit carton.

Parmi ces amis de passage, un seul tenait bon, moins un ami qu'une habitude d'enfance, car Roumestan et Bompard était nés dans la même rue. Celui-ci faisait partie de la maison, et la jeune femme, dès son mariage, trouva installé chez elle, à la place d'honneur, comme un meuble de famille, ce maigre personnage à tête de palikare, au grand nez d'aigle, aux yeux en billes d'agate dans une peau gaufrée, safranée, un cuir de Cordoue tailladé de ces rides spéciales aux grimes, aux pitres, à tous les visages forcés par des contorsions continuelles. Pourtant, Bompard n'avait jamais été comédien. Un moment, il chanta dans les chœurs aux Italiens, et c'est là que Numa l'avait retrouvé. Sauf ce détail,

impossible de rien préciser sur cette existence ondoyante. Il avait tout vu, fait tous les métiers, était allé partout. On ne parlait pas devant lui d'un homme célèbre, d'un événement fameux, sans qu'il affirmât : « C'est mon ami... » ou « J'y étais... j'en viens... » Et tout de suite une histoire à preuve.

En mettant ses récits bout à bout, on arrivait à des combinaisons stupéfiantes : Bompard, dans la même année, commandait une compagnie de déserteurs polonais et tcherkesses au siège de Sébastopol, dirigeait la chapelle du roi de Hollande, du dernier bien avec la sœur du roi, ce qui lui avait valu six mois de casemate à la forteresse de la Haye, mais ne l'empêchait pas, toujours à la même date, de pousser une pointe de Laghouat à Gadamès, en plein désert africain... Tout cela, débité avec un fort accent du Midi tourné au solennel, très peu de gestes, mais des jeux de physionomie mécaniques, fatigants à regarder comme les évolutions du verre cassé dans un kaléidoscope.

Le présent de Bompard n'était pas moins obscur et mystérieux que son passé. Où vivait-il ? de quoi ? Tantôt il parlait de grandes affaires d'asphalte, d'un morceau de Paris à bitumer d'après un système économique ; puis subitement, tout à sa découverte d'un infailible remède contre le phylloxera, il n'attendait qu'une lettre du ministère pour toucher la prime de cent mille francs, régler sa note à la petite crèmerie où il mangeait et dont il avait rendu les patrons à moitié fous avec son mirage enragé d'espérances extravagantes.

Ce Méridional en délire faisait la joie de Roumestan. Il l'emmenait toujours avec lui, s'en servait comme d'un plastron, le poussant, le chauffant, mettant sa folie en verve. Quand Numa s'arrêtait pour parler à quelqu'un sur le boulevard, Bompard s'écartait d'un pas digne avec le geste de rallumer son cigare. On le voyait aux enterrements, aux pre-

nières, demandant tout affairé : « Avez-vous vu Roumestan ? » Il arrivait à être aussi connu que lui. A Paris, ce type de suiveur est assez fréquent, tous les gens connus traînent après eux un Bompard, qui marche dans leur ombre et s'y découpe une sorte de personnalité. Par hasard, le Bompard de Roumestan en avait une absolument à lui. Mais Rosalie ne pouvait souffrir ce comparse de son bonheur, toujours entre elle et son mari, remplissant les rares moments où ils auraient pu être seuls. Les deux amis parlaient ensemble un patois qui la mettait à part, riaient de plaisanteries locales intraduisibles. Ce qu'elle lui reprochait surtout, c'était ce besoin de mentir, ces inventions, auxquelles elle avait cru d'abord, tellement l'imposture restait étrangère à cette nature droite et franche, dont le plus grand charme était l'accord harmonieux de la parole et de la pensée, accord sensible dans la sonorité, l'assurance de sa voix de cristal.

— Je ne l'aime pas... c'est un menteur..., disait-elle d'un accent profondément indigné, qui amusait beaucoup Roumestan. Et, défendant son ami :

— Mais non, ce n'est pas un menteur..., c'est un homme d'imagination, un dormeur éveillé, qui parle ses rêves... Mon pays est plein de ces gens-là... C'est le soleil, c'est l'accent... Vois ma tante Portal... Et moi-même, à chaque instant, si je ne me surveillais pas...

Une petite main protestait, lui fermait la bouche : — Tais-toi, tais-toi... Je ne t'aimerais plus si tu étais de ce Midi-là.

Il en était bien pourtant ; et malgré la tenue parisienne, le vernis mondain qui le comprimait, elle allait le voir sortir ce terrible Midi, routinier, brutal, illogique. La première fois, ce fut à propos de religion : là-dessus, comme sur tout le reste, Roumestan avait la tradition de sa province. Il était le Provençal catholique, qui ne pratique pas, ne va

jamais à l'église que pour chercher sa femme à la fin de la messe, reste dans le fond près du bénitier, de l'air supérieur d'un papa à un spectacle d'ombres chinoises, ne se confesse qu'en temps de choléra, mais se ferait pendre ou martyriser pour cette foi non ressentie, qui ne modère en rien ni ses passions ni ses vices.

En se mariant, il savait que sa femme était du même culte que lui, que le curé de Saint-Paul avait eu pour eux des éloges en rapport avec les cierges, les tapis, les étalages de fleurs d'un mariage de première classe. Il n'en demanda pas plus long. Toutes les femmes qu'il connaissait, sa mère, ses cousines, la tante Portal, la duchesse de San-Donnino, étaient des catholiques ferventes. Aussi fut-il très surpris, après quelques mois de mariage, de voir que Rosalie ne pratiquait pas. Il lui en fit l'observation :

— Vous n'allez donc jamais à confesse ?

— Non, mon ami, dit-elle, sans s'émouvoir... ni vous non plus, à ce que je vois.

— Oh ! moi, ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi ?

Elle le regardait avec des yeux si sincèrement, si lumineusement étonnés ; elle avait si peu l'air de se douter de son infériorité de femme ! Il ne trouva rien à répondre, et la laissa s'expliquer. Oh ! ce n'était pas une libre-penseuse, un esprit fort. Élevée dans un excellent pensionnat de Paris, un prêtre de Saint-Laurent pour aumônier, jusqu'à dix-sept ans, jusqu'à sa sortie de pension, et même à la maison pendant quelques mois encore, elle avait continué ses pratiques religieuses à côté de sa mère, une dévote du Midi ; puis un jour, quelque chose s'était brisé en elle, elle avait déclaré à ses parents la répulsion insurmontable que lui causait le confessionnal. La mère eût essayé de vaincre ce qu'elle croyait un caprice ; mais M. Le Quesnoy s'était interposé.

— Laissez, laissez... Cela m'a pris comme elle, au même âge qu'elle.

Et dès lors elle n'avait plus eu à prendre avis et direction que de sa jeune conscience. Parisienne d'ailleurs, femme du monde, ayant horreur des indépendances de mauvais goût ; si Numa tenait à aller à l'église, elle l'accompagnerait comme elle avait accompagné sa mère bien longtemps, sans toutefois consentir au mensonge, à la grimace de croyances qu'elle n'avait plus.

Il l'écoutait plein de stupeur, épouvanté d'entendre de telles choses, dites par elle et avec une énergique affirmation de son être moral qui déroutait toutes les idées du Méridional sur la dépendance féminine.

« Tu ne crois donc pas en Dieu ? » fit-il de son plus beau creux d'avocat, le doigt levé solennellement vers les moulures du plafond. Elle eut un cri : « Est-ce que c'est possible ? » si spontané, si sincère, qu'il valait un acte de foi. Alors il se rejeta sur le monde, les convenances sociales, la solidarité de l'idée religieuse et monarchique. Toutes ces dames pratiquaient, la duchesse, M^{me} d'Escarbès ; elles recevaient leur confesseur à leur table en soirée. Cela ferait un effet déplorable si l'on savait... Il s'arrêta, comprenant qu'il pataugeait, et la discussion en resta là. Deux ou trois dimanches de suite, il mit une grande affectation à conduire sa femme à la messe, ce qui valut à Rosalie l'aubaine d'une promenade au bras de son mari. Mais il se lassa vite du régime, prétexta des affaires et cessa toute manifestation catholique.

Ce premier malentendu ne troubla en rien le ménage. Comme si elle avait voulu se faire pardonner, la jeune femme redoubla de prévenances, de soumission ingénieuse et toujours souriante. Peut-être, moins aveugle qu'aux premiers jours, pressentait-elle confusément des choses qu'elle n'osait même pas s'avouer, mais elle était heureuse, malgré tout, parce

qu'elle voulait l'être, parce qu'elle vivait dans les limbes où le changement d'existence, la révélation de leur destinée de femme jette les jeunes mariées, encore enveloppées de ces rêves, de ces incertitudes qui sont comme les lambeaux des tulles blancs de la robe de noces.

Numa Roumestan va dans le Midi chez sa tante Portal, emmenant avec lui sa femme et sa belle sœur Hortense, qui, tenant de sa mère, adore elle aussi le Midi.

UNE TANTE DU MIDI. — SOUVENIRS D'ENFANCE

La maison Portal, qu'habite le grand homme d'Als pendant ses séjours en Provence, compte parmi les curiosités de l'endroit. Elle figure au Guide Joanne avec le temple du Junon, les arènes, le vieux théâtre, la tour des Antonins, anciens vestiges de la domination romaine dont la ville est très fière et qu'elle époussète soigneusement. Mais du vieux logis provincial ce n'est pas la porte charretière, lourde, cintrée, bossuée d'énormes têtes de clous, ni les autres fenêtres hérissées de grilles en broussailles, de fers de lances emphatiques, qu'on fait admirer aux étrangers; seulement le balcon du premier étage, un étroit balcon aux noires ferrures en encorbellement au-dessus du porche. De là Roumestan parle et se montre à la foule quand il arrive; et toute la ville pourrait en témoigner, la rude poigne de l'orateur a suffi pour donner ces courbes capricieuses, ce renflement original au balcon jadis droit comme une règle.

— Té ! vé !... Il a pétri le fer, notre Numa !

Ils vous disent cela, les yeux hors de la tête, avec un roulement d'r — *pétrrrri le ferrr* — qui ne permet pas l'ombre d'un doute.

La race est fière en terre d'Als, et bonne enfant; mais d'une vivacité d'impressions, d'une intempérance de langue dont la tante Portal, vrai type de la

bourgeoisie locale, peut donner et résumer l'idée. Énorme, apoplectique, tout le sang afflué aux joues tombantes, lie de vin, en contraste avec une peau d'ancienne blonde, ce qu'on voit du cou très blanc, du front où de belles coques soignées, d'un argent mat, sortent d'un bonnet à rubans mauves, le corsage agrafé de travers, mais imposant tout de même, l'air majestueux, le sourire agréable, ainsi vous apparaît d'abord M^{me} Portal dans le demi-jour de son salon toujours hermétiquement clos selon la mode du Midi ; vous diriez un portrait de famille, une vieille marquise de Mirabeau bien à sa place dans cet ancien logis bâti il y a cent ans par Gonzague Portal, conseiller maître au parlement d'Aix. On trouve encore en Provence de ces physionomies de maisons et de gens d'autrefois, comme si par ces hautes portes à trumeaux le siècle dernier venait de sortir laissant pris dans l'entre-bâillure un pan de sa robe à falbalas.

Mais en causant avec la tante, si vous avez le malheur de prétendre que les protestants valent les catholiques, ou qu'Henri V n'est pas près de monter sur le trône, le vieux portrait s'élançe violemment de son cadre, et les veines du cou gonflées, ses mains irritées dérangeant à poignée la belle ordonnance de ses coques lisses, prend une effroyable colère mêlée d'injures, de menaces, de malédictions, une de ces colères célèbres dans la ville et dont on cite des traits bizarres. A une soirée chez elle, le domestique renverse un plateau chargé de verres ; tante Portal crie, se monte peu à peu, arrive à coups de reproches et de lamentations au délire violent où l'indignation ne trouve plus de mots pour s'exprimer. Alors s'étranglant avec ce qui lui reste à dire, ne pouvant frapper le maladroit serviteur qui s'est prudemment enfui, elle relève sa jupe de soie sur sa tête, s'y cache, y étouffe ses grognements et ses grimaces de fureur, sans souci de montrer aux invités ses dessous empesés et blancs de grosse dame.

Dans tout autre endroit du monde, on l'eût traitée de folle ; mais en Aps, pays des têtes bouillantes, explosibles, on se contente de trouver que M^{me} Portal « a le verbe haut ». C'est vrai qu'en traversant la place Cavalerie, par ces après-midi paisibles où le chant des cigales, quelques gammes de piano animent seuls le silence claustral de la ville, on entend, trahie par les auvents de l'antique demeure, d'étranges exclamations de la dame secouant et activant son monde : « monstre... assassin... bandit... voleur d'effets de prêtres... je te coupe un bras... je t'arrache la peau du ventre. » Des portes battent, des rampes d'escalier tremblent sous les hautes voûtes sonores, blanchies à la chaux, des fenêtres s'ouvrent avec fracas comme pour laisser passer les lambeaux arrachés des malheureux domestiques qui n'en continuent pas moins leur service, accoutumés à ces orages et sachant bien que ce sont là de simples façons de parler.

En fin de compte une excellente personne, passionnée, généreuse, avec ce besoin de plaire, de se donner, de se mettre en quatre, qui est un des côtés de la race et dont Numa avait éprouvé les bons effets. Depuis sa nomination de député, la maison de la place Cavalerie était à lui, sa tante se réservant uniquement le droit de l'habiter jusqu'à sa mort. Et quelle fête pour elle que l'arrivée de ses Parisiens, le train des aubades, des sérénades, des réceptions, des visites, dont la présence du grand homme remplissait sa vie solitaire, avide d'exubérance. Puis elle adorait sa nièce Rosalie de tout le contraste de leurs deux natures, de tout le respect que lui imposait la fille du président Le Quesnoy, le premier magistrat de France.

Et vraiment il fallait à la jeune femme une indulgence singulière, ce culte de la famille qu'elle tenait de ses parents, pour supporter pendant deux grands mois les fantaisies, les surprises fatigantes de cette imagination en désordre, toujours surexcitée, aussi mobile que ce gros corps était paresseux. Assise dans

le vestibule frais comme une cour mauresque, où se concentrait une odeur de moisi, de renfermé, Rosalie, une broderie aux doigts, en Parisienne qui ne sait pas rester inactive, écoutait, des heures durant, les confidences surprenantes de la grosse dame plongée dans un fauteuil en face d'elle, les bras ballants, les mains vides pour mieux gesticuler, ressassant à en perdre haleine la chronique de la ville entière, ses histoires avec ses bonnes, son cocher dont elle faisait selon l'heure et son caprice des perfections ou des monstres, se passionnant toujours pour ou contre quelqu'un, et, à court de griefs, accablant son antipathie du jour des accusations les plus effroyables, les plus romanesques, d'inventions noires ou sanglantes, dont sa tête était farcie comme les *Annales de la propagation de la Foi*. Heureusement Rosalie, en vivant près de son Numa, avait pris l'habitude de ces frénésies de paroles. Cela passait bien au-dessous de sa songerie. A peine se demandait-elle comment, si réservée, si discrète, elle avait pu entrer dans une pareille famille de comédiens, drapés de phrases, débordant de gestes ; et il fallait que l'histoire fût bien forte pour qu'elle l'arrêtât d'un « oh ! ma tante... » distraitement jeté.

— Au fait, vous avez raison, ma petite. J'exagère peut-être un peu.

Mais l'imagination tumultueuse de la tante se remettait vite à courir sur une piste aussi folle, avec une mimique expressive, tragique ou burlesque, qui plaquait tour à tour à sa large face les deux masques du théâtre antique. Elle ne se calmait que pour raconter son unique voyage à Paris et les merveilles du passage du « Somon » où elle était descendue dans un petit hôtel adopté par tous les commerçants du pays, et ne prenant air que sous l'étouffant vitrage chauffé en melonnière. Dans toutes les histoires parisiennes de la dame, ce passage apparaissait comme son centre d'évolution, l'endroit élégant, mondain par excellence.

Ces conversations fastidieuses et vides avaient pour les pimenter, le français le plus amusant, le plus bizarre, dans lequel des poncifs, des fleurs sèches de vieilles rhétoriques se mêlaient à d'étranges provençalismes, M^{me} Portal détestant la langue du cru, ce patois admirable de couleur et de sonorité qui vibre comme un écho latin par-dessus la mer bleue et que parlent seuls là-bas le peuple et les paysans. Elle était de cette bourgeoisie provençale qui traduit « Pécaïré » par « Péchère » et s'imagine parler plus correctement. Quand le cocher Ménicle (Dominique) venait dire, à la bonne franquette : « Vou baia de civado au chivaou...¹ », on prenait un air majestueux pour lui répondre : « Je ne comprends pas... parlez français, mon ami. » Alors Ménicle, sur un ton d'écolier : « Je vais bayer dé civade au chivaou... — C'est bien... Maintenant j'ai compris. » Et l'autre s'en allait convaincu qu'il avait parlé français. Il est vrai que, passé Valence, le peuple du Midi ne connaît guère que ce français-là.

En outre, tante Portal accrochait tous les mots, non au gré de sa fantaisie, mais selon les us d'une grammaire locale, prononçait *déligeance* pour diligence, *achéter*, *anédote*, un *régitre*. Une taie d'oreiller s'appelait pour elle une *coussinière*, une ombrelle était une *ombrette*, la chaufferette qu'elle tenait sous ses pieds en toute saison, une *banquette*. Elle ne pleurait pas, elle *tombait des larmes* ; et, quoique très *enlourdie*, ne mettait *pas plus de demi-heure* pour faire son tour de ville. Le tout agrémenté de ces menues apostrophes sans signification précise dont les Provençaux sèment leurs discours, de ces copeaux qu'ils mettent entre les phrases pour en atténuer, exalter ou soutenir l'accent multiple : « *Aie, ouie, avai, açavai, au moins, pas moins, différemment, allons !...* »

Ce mépris de la dame du Midi pour l'idiome de sa

¹ Je vais donner de l'avoine au cheval.

province s'étend aux usages, aux traditions locales, jusqu'aux costumes. De même que tante Portal ne voulait pas que son cocher parlât provençal, elle n'aurait pas souffert chez elle une servante avec le ruban, le fichu arlésiens. « Ma maison n'est pas un *mas*, ni une filature, » se disait-elle. Elle ne leur permettait pas davantage de « portait *chapo...* ». Le chapeau, en Aps, c'est le signe distinctif, hiérarchique, d'une ascendance bourgeoise ; lui seul donne le titre de madame qu'on refuse aux personnes du commun. Il faut voir de quel air supérieur la femme d'un capitaine en retraite ou d'un employé de la mairie à huit cents francs par an, qui fait son marché elle-même, parle du haut d'une gigantesque capote à quelque richissime fermière de Crau, la tête serrée sous sa cambrésine garnie de vraies dentelles antiques. Dans la maison Portal, les dames portaient chapeau depuis plus d'un siècle. Cela rendait la tante très dédaigneuse au pauvre monde et valut une terrible scène à Roumestan quelques jours après la fête des Arènes.

C'était un vendredi matin, pendant le déjeuner. Un déjeuner du Midi, frais et gai à l'œil, rigoureusement maigre, — car tante Portal était à cheval sur ses commandements, — faisant alterner sur la nappe les gros poivrons verts et les figues sanglantes, les amandes et les pastèques ouvertes en gigantesques magnolias roses, les tourtes aux anchois, et ces petits pains de pâte blanche comme on n'en trouve que là-bas, tout plats légers, entre les alcarazas d'eau fraîche et les fiasques de vin doux, tandis qu'au dehors cigales et rayons vibraient et qu'une barre blonde glissait par un entre-bâillement dans l'immense salle à manger sonore et voûtée comme un réfectoire de couvent.

Au milieu de la table, deux belles côtelettes pour Numa fumaient sur un réchaud. Bien que son nom fût béni dans les congrégations, mêlé à toutes les prières, ou peut-être à cause de cela même, le grand homme

d'Ap's avait une dispense de Monseigneur et faisait gras, seul de la famille, découpant de ses mains robustes la chair saignante avec sérénité, sans s'inquiéter de sa femme et de sa belle-sœur, qui s'abreuyaient, comme tante Portal, de figues et de melons d'eau. Rosalie s'y était habituée ; ce maigre orthodoxe de deux jours par semaine faisait partie de sa corvée annuelle, comme le soleil, la poussière, le mistral, les moustiques, les histoires de la tante et les offices du dimanche à Saint-Perpétue. Mais Hortense commençait à se révolter de toutes les forces de son jeune estomac ; et il fallait l'autorité de la grande sœur pour lui fermer la bouche sur ces saillies d'enfant gâtée qui bouleversaient toutes les idées de M^{me} Portal à l'endroit de l'éducation, de la bonne tenue des demoiselles. La jeune fille se contentait de manger ces brouilles en roulant des yeux comiques, la narine éperdument ouverte vers la côtelette de Roumestan, et murmurant tout bas, rien que pour Rosalie :

— Comme ça tombe !... Justement j'ai monté à cheval ce matin... J'ai une faim de grande route.

Elle gardait encore son amazone qui allait bien à sa taille longue, souple, comme le petit col garçon à sa figure mutine, irrégulière, tout animée de la course au grand air. Et sa promenade du matin l'ayant mise en goût :

— A propos, Numa... Et Valmajour, quand irons-nous le voir ?

— Qui ça, Valmajour ? fit Roumestan, dont la cervelle fuyante avait déjà perdu le souvenir du tambourinaire... Té, c'est vrai, Valmajour... Je n'y pensais plus... Quel artiste !

Il se montait, revoyait les arceaux des arènes virant et farandolant au rythme sourd du tambourin qui l'agitait de mémoire, lui bourdonnait aux creux de l'estomac. Et, subitement décidé :

— Tante Portal, prêtez-nous donc la berline... Nous allons partir après déjeuner.

Le sourcil de la tante se fronça sur deux gros yeux flambant comme ceux d'une idole japonaise.

— La berline... Avai!... Et pourquoi faire?... Au moins, tu ne vas pas mener tes dames chez ce joueur de tutu-panpan.

Ce « tutu-pan » rendait si bien le double instrument, fifre et tambour, que Roumestan se mit à rire. Mais Hortense prit la défense du vieux tambourin provençal avec beaucoup de vivacité. De ce qu'elle avait vu dans le Midi, cela surtout l'avait impressionnée. D'ailleurs ce ne serait pas honnête de manquer de parole à ce brave garçon. « Un grand artiste, Numa..., vous l'avez dit vous-même ! »

— Oui, oui, vous avez raison, sœurlette... Il faut y aller.

Tante Portal, suffoquée, ne comprenait pas qu'un homme comme son neveu, un député, se dérangeât pour des paysans, des *ménagers*, des gens qui, de père en fils, jouaient du flûtet dans les fêtes de village. Toute à son idée, elle avançait une lippe dédaigneuse, mimait les gestes du musicien, les doigts écartés sur un flûtet imaginaire, l'autre main tapant sur la table. Du joli monde à montrer à des demoiselles!... Non, il n'y avait que ce Numa... Chez les Valmajour, bonne sainte mère des anges!... Et s'exaltant, elle commençait à les charger de tous les crimes, à en faire une famille de monstres, historique et sanglante comme la famille Trestailon, quand elle aperçut, de l'autre côté de la table, Ménicle, qui était du pays des Valmajour et l'écoutait, de face, tous les traits écarquillés d'étonnement. Aussitôt, d'une voix terrible, elle lui commanda de *s'aller changer* bien vite, et de tenir la berline prête pour deux heures *manque un quart*. Toutes les colères de la tante finissaient de la même façon.

Hortense jeta sa serviette et courut embrasser la grosse femme sur les deux joues. Elle riait, sautait de joie : « Dépêchons-nous, Rosalie... »

Tante Portal regarda sa nièce :

— Ah çà ! Rosalie, j'espère bien que vous n'allez pas courir les routes avec ces enfants ?

— Non, non, ma tante... je reste près de vous, répondit la jeune femme, tout en souriant de la physionomie de vieux parent que son infatigable obligeance, sa résignation aimable avait fini par lui donner dans la maison.

A l'heure dite, Ménicle était prêt ; mais on le laissait aller devant, rendez-vous pris sur la place des Arènes, et Roumestan partait à pied avec sa belle-sœur, curieuse et fière de voir Aps, au bras du grand homme, la maison où il était né, de reprendre par les rues avec lui les traces de sa petite enfance et de sa jeunesse.

C'était l'heure de la sieste. La ville dormait, déserte et silencieuse, bercée par le mistral, soufflant en grands coups d'éventails, aérant, vivifiant l'été chaud de Provence, mais rendant la marche difficile, surtout le long du *cours* où rien ne l'entravait, où il pouvait courir en tournant, encercler toute la petite cité avec des beuglements de taureau lâché. Serrée des deux mains aux bras de son compagnon, Hortense s'en allait, la tête basse, éblouie et suffoquée, heureuse pourtant de se sentir entraînée, soulevée par ces rafales arrivant comme des vagues dont elles avaient les cris, les plaintes, l'éclaboussement poudreux. Parfois il fallait s'arrêter, se cramponner aux cordes tendues de loin en loin contre les remparts pour les jours de grand vent. De ces trombes où volaient des écorces et des graines de platane, de cette solitude le *cours* élargi prenait un air de détresse, encore tout souillé des débris du récent marché, cosses de melon, litières, mannes vides, comme si dans le Midi le mistral seul était chargé du balayage. Roumestan voulait rejoindre vite la voiture ; mais Hortense s'acharnait à la promenade, et haletante, déroutée par cette bourrasque qui enroulait trois fois autour de son chapeau

son voile de gaze bleue, collait devant sa marche son costume court de voyageuse, elle disait :

— Comme c'est drôle, les natures... ! Rosalie, elle, déteste le vent. Elle dit que ça lui éparpille les idées, l'empêche de penser. Moi, le vent m'exalte, me grise...

— C'est comme moi... criait Numa, les yeux pleins d'eau, retenant son chapeau qui fuyait. Et tout à coup, à un tournant :

— Voilà ma rue... c'est ici que je suis né...

Le vent tombait, ou plutôt se faisait moins sentir, soufflant encore au loin, comme on entend du fond du port aux eaux calmes les détonations de la mer sur les brisants. C'était dans une rue assez large, pavée de cailloux pointus, sans trottoir, une maisonnette obscure et grise entre un couvent d'Ursulines ombragé de grands platanes et un ancien hôtel d'apparence seigneuriale portant des armes incrustées et cette inscription : « Hôtel de Rochemaure. » En face, un monument très vieux, sans caractère, bordé de colonnes frustes, de torses de statues, de pierres tumulaires criblées de chiffres romains, s'intitulait « Académie » en lettres dédorées au-dessus d'un portail vert. C'est là que l'illustre orateur avait vu le jour le 15 juillet 1832 ; et l'on aurait pu faire plus d'un rapprochement de son talent étriqué, classique, de sa tradition catholique et légitimiste à cette maison de petit bourgeois besogneux flanquée d'un couvent, d'un hôtel seigneurial et regardant une académie de province.

Roumestan se sentait ému, comme chaque fois que la vie le mettait en face de sa personnalité. Depuis bien des années, trente ans peut-être, il n'était pas venu là. Il avait fallu la fantaisie de cette petite fille... L'immobilité des choses le frappait. Il reconnaissait aux murs la trace d'un arrêt de volet que de sa main d'enfant il faisait tourner chaque matin en passant. Alors les fûts de colonnes, les précieux tron-

çons de l'Académie jetaient aux mêmes places leurs ombres classiques ; les lauriers-roses de l'hôtel avaient cette même odeur amère, et il montrait à Hortense l'étroite fenêtre d'où la maman Roumestan lui faisait signe quand il revenait de l'école des frères : « Monte vite, le père est rentré. » Et le père n'aimait pas à attendre.

— Comment, Numa, c'est sérieux?... vous avez été chez les frères ?

— Oui, sœurlette, jusqu'à douze ans... à douze ans, tante Portal m'a mis à l'Assomption, le pensionnat le plus chic de la ville... mais ce sont les ignorantins qui m'ont appris à lire, là-bas, dans cette grande baraque aux volets jaunes.

Il se rappelait en frémissant le seau plein de saumure sous la chaire, dans lequel trempaient les férules pour rendre le cuir plus cinglant, l'immense classe carrelée où l'on récitait les leçons à genoux, où pour la moindre punition on se traînait, tendant et retirant la main, jusqu'au frère droit et rigide dans sa rugueuse soutane noire relevée sous les bras par l'effort du coup, frère Boute-à-cuire, comme on l'appelait, parce qu'il s'occupait aussi de la cuisine, et le « han ! » du cher frère, et la brûlure au bout des petits doigts pleins d'encre, que la douleur poignait d'un fourmillement de piqûres. Et comme Hortense s'indignait de la brutalité de ces punitions, Roumestan en racontait d'autres plus féroces ; quand il fallait par exemple balayer à coup de langue le carreau fraîchement arrosé, sa poussière devenue boue et souillant, mettant à vif le palais tendre des coupables.

— Mais c'est affreux... Et vous défendez ces gens-là!... Vous parlez pour eux à la Chambre !

— Ah ! mon enfant... ça, c'est la politique... fit Roumestan sans se troubler.

Tout en causant, ils suivaient un dédale de ruelles obscures, orientales, où de vieilles femmes dormaient

sur la pierre de leur porte, d'autres rues moins sombres, mais traversées dans leur largeur par le claquement de grandes bandes de calicot imprimé, balançant des enseignes : *Mercerie, draperie, chaussures* ; ils arrivaient ainsi à ce qu'on appelle à Aps la placette, un carré d'asphalte en liquéfaction sous le soleil, entouré de magasins clos à cette heure et muets, au bord desquels, dans l'ombre courte des murs, des décrotteurs ronflaient, la tête sur leur boîte à cirer, les membres répandus comme des noyés, épaves de la tempête qui secouait la ville. Un monument inachevé décorait le milieu de la placette. Hortense voulant savoir ce qu'attendait ce marbre blanc et veuf, Roumestan sourit un peu gêné :

« Toute une histoire ! » dit-il en hâtant le pas.

La municipalité d'Aps lui avait voté une statue ; mais les libéraux de l'*Avant-garde* ayant blâmé très fort cette apothéose d'un vivant, ses amis n'avaient osé passer outre. La statue était toute prête, on attendait sa mort probablement pour la poser. Certes il est glorieux de penser que vos funérailles auront un lendemain civique, que l'on ne sera tombé que pour se relever en marbre ou en bronze ; mais ce socle vide, éblouissant sous le soleil, faisait à Roumestan, chaque fois qu'il passait là, l'effet d'un majestueux tombeau de famille, et il fallut la vue des Arènes pour le tirer de ses idées funèbres. Le vieil amphithéâtre dépouillé de l'animation bruyante du dimanche, rendu à sa solennité de ruine inutile et grandiose, montrait à travers les grilles serrées ses larges corridors humides et froids, où le sol s'abaissait, où les pierres se descellaient sous le pas des siècles.

« Comme c'est triste ! » disait Hortense, regrettant le tambourin de Valmajour ; mais ce n'était pas triste pour Numa. Son enfance avait vécu là ses meilleures heures tout en joies et en désirs. Oh ! les dimanches de courses de taureaux, la flânerie autour des grilles avec d'autres enfants pauvres comme lui, n'ayant pas

les dix sous pour prendre un billet. Dans le soleil ardent de l'après-midi, le mirage du plaisir défendu, ils regardaient le peu que leur laissaient voir les lourdes murailles, un coin de cirque, les jambes chaussées de bas éclatants des toreros, les sabots furieux de la bête, la poussière du combat s'envolant avec les cris, les rires, les bravos, les beuglements, le grondement du monument plein. L'envie d'entrer était trop forte. Alors les plus hardis guettaient le moment où la sentinelle s'éloignait; et l'on se glissait avec un petit effort entre deux barreaux.

« Moi, je passais toujours, » disait Roumestan épanoui. Toute l'histoire de la vie se résumait bien dans ces deux mots : soit chance ou adresse, si étroite que fût la grille, le Méridional avait toujours passé.

« C'est égal, ajouta-t-il en soupirant, j'étais plus mince qu'aujourd'hui. » Et son regard allait, avec une expression de regret comique, du grillage serré des arcades au large gilet blanc où ses quarante ans sonnés bedonnaient ferme.

Derrière l'énorme monument, la berline attendait abritée du vent et du soleil. Il fallut réveiller Ménicle endormi sur son siège, entre deux paniers de provisions, dans sa lourde lévite bleu de roi. Mais avant de monter, Roumestan montra de loin à sa belle-sœur une ancienne auberge, *Au Petit Saint-Jean, messageries et roulages*, dont la maçonnerie blanche, les hangars large ouverts tenaient tout un coin de la place des Arènes, encombrée de pataches dételées et poudreuses, de charrettes rurales basculées, les brancards en l'air, sous leurs bâches grises :

— Regardez ça, sœurlette, dit-il avec émotion... C'est là que je me suis embarqué pour Paris, il y a vingt et un ans... Nous n'avions pas le chemin de fer alors. On prenait la diligence jusqu'à Montélimar, puis le Rhône... Dieu ! que j'étais content et que votre grand Paris m'épouvantait... C'était le soir, je me rappelle...

Il parlait vite, sans ordre, les souvenirs se pressant à mesure.

— ... Le soir, dix heures, en novembre... Une lune si claire... Le conducteur s'appelait Fouque, un personnage!... Pendant qu'il attelait, nous nous promenions de long en large avec Bompard... Bompard, vous savez bien... Nous étions déjà grands amis. Il était, du moins s'imaginait être élève en pharmacie, et comptait venir me rejoindre... Nous faisons des projets des rêves de vie ensemble, à s'aider pour arriver plus tôt... En attendant, il m'encourageait, me donnait des conseils, étant plus âgé... Toute ma peur, c'était d'être ridicule... Tante Portal m'avait fait faire pour la route un grand manteau, ce qu'on appelait un raglan... J'en doutais un peu de mon raglan de tante Portal... Alors Bompard me faisait marcher devant lui... Té! je vois encore mon ombre à côté de moi... Et, gravement, avec cet air qu'il a, il me disait : « Tu peux aller, mon bon, tu n'es pas ridicule... » Ah! jeunesse, jeunesse...

Hortense, qui maintenant craignait de ne plus sortir de cette ville où le grand homme trouvait sous chaque pierre un retard éloquent, le poussait doucement vers la berline :

— Si nous montions, Numa... Nous causerions aussi bien en route...

L'ÉVANGÉLISTE

C'est l'œuvre la plus frémissante de pitié, la plus touchante d'émotion, la plus courageuse de révolte qu'Alphonse Daudet ait écrite en faveur de la famille, de la maternité, de l'humanité.

Un frisson d'épouvante indignée vous gagne à la lecture de ce drame sauvage du fanatisme religieux, où, au nom du Christ, au nom de la religion, on sépare une mère de sa fille, on arrache une enfant à celle qui ne peut vivre sans cette enfant. Jamais le romancier, haussé au grand justicier, n'a dressé un plus terrible et plus juste réquisitoire contre l'or-

gueil humain, caché sous les dehors religieux ; et tout son ardent amour des humbles, toute sa puissance d'évocatour convaincu de la vie jaillissent en pages éloqu岸tes et merveilleuses d'accent, de couleur, de sincérité, dans ce roman de l'*Évangéliste*.

La voie douloureuse suivie par l'infortunée M^{me} Ebsen, depuis l'enterrement de sa mère jusqu'à l'enlèvement de sa fille Éline, cette disparition définitive que clôt la phrase sinistre, véritable inscription de pierre tombale : *Elles ne se sont plus revues... Jamais* —, est étudiée étape par étape, en une succession de tableaux d'un relief qui terrorise en même temps qu'il passionne et qu'il émeut.

La naissance du chaste amour d'Éline pour le fonctionnaire révoqué Lorie, demeuré veuf encore jeune avec deux enfants, la genèse de ce lent et progressif accaparement de l'âme d'Éline par la froide et sectaire baronne Autheman, les divers incidents greffés sur cet ensemble, forment une étude qui demeurera le livre le plus complet et le plus formidable qui existe contre l'envoûtement d'une âme et d'un cœur de femme par le fanatisme religieux.

En faisant connaissance avec Jeanne Autheman, nous comprendrons l'influence néfaste qu'elle a pu prendre sur Éline Ebsen et le drame de son évangélisation s'éclairera lumineusement.

L'HOTEL AUTHEMAN

Éline entra chez M^{me} Autheman qu'elle trouva à son bureau dans un grand cabinet d'homme d'affaires, et dont le front étroit, bombé sous de plats bandeaux noirs, le nez fin, la bouche rentrée, la saisirent tout d'abord.

— Asseyez-vous, mon enfant.

Sa voix avait la froideur de son teint, de sa jeunesse finissante, de ses trente-cinq ans, serrés non sans une certaine coquetterie de jolie femme dans la robe unie, le camail religieux d'Anne de Beuil, en drap plus riche, mais de même couleur sombre. Droite comme un *clergyman*, elle écrivait lentement, régulièrement, et la lettre finie, cachetait, sonnait, remettait un paquet de missives au domestique, désignant chacune d'une brève indication autoritaire : « Pour Londres...

Genève... Zurich... Port-Sauveur... » On eût dit l'heure du courrier dans une grande maison de commerce. Puis, lasse d'un effort intérieur, elle se renversa dans son dur fauteuil de bureau, et croisant ses mains sur sa pèlerine, elle regarda Éline avec un sourire tendre qui lui mit aux yeux, au lieu de flamme, comme un reflet bleuâtre de glacier.

— La voilà donc, cette petite merveille !... Et, tout de suite, de grands compliments sur les traductions qu'elle venait de parcourir. Jamais aucun de ses traités n'avait été compris et rendu avec autant d'intelligence et de précision. Elle espérait bien qu'Éline travaillerait souvent pour elle.

— A propos, que je vous paie.

Elle prit la plume, fit l'opération très vite sur un coin de buvard, aussi sûrement qu'un comptable... Six cents prières à quinze centimes... Tant pour l'allemand... Tant pour l'anglais... Elle remit à la jeune fille un chèque de la somme, à toucher en bas à la caisse ; puis la voyant se lever, elle la fit rasseoir, pour lui parler de sa mère qu'elle avait connue autrefois chez M^{me} de Bourlon, et de cette pauvre grand-mère enlevée dernièrement d'une façon si prompte et si cruelle. « Au moins, » dit-elle à Éline bien en face, aiguisant et dardant ses yeux clairs, « au moins, a-t-elle connu le Sauveur avant de mourir ?... »

Lina troublée ne sut que répondre, incapable de mensonge, même si la présidente n'eût pas semblé au fait des moindres détails de leur vie. C'est vrai que grand-mère n'était pas pratiquante. Dans la dernière année surtout, soit indifférence, soit crainte superstitieuse, elle ne parlait jamais de religion, cramponnée au matériel de sa pauvre existence prête à lui échapper. Puis cette fin subite, presque foudroyante, le pasteur arrivant quand tout était fini, la dernière parure faite, les draps blancs repliés sur le corps froid... Non, on ne pouvait pas dire que grand-mère eût connu le Sauveur avant de mourir.

— Ah ! pauvre âme privée de la gloire de Dieu...

La voix changée, les mains jointes, M^{me} Autheman s'était levée dans un mouvement oratoire...

— Où es-tu maintenant, pauvre âme ? Comme tu souffres, comme tu maudis ceux qui t'ont laissée sans secours... Elle continua sur ce ton prophétique, mais Éline ne l'entendait plus, d'abord gênée, puis le cœur serré, les larmes prêtes, à l'idée que sa grand-mère pouvait souffrir et par sa faute. C'était, cette Éline Ebsen, sous des dehors tranquilles, une âme vibrante où dormait toute la femme du Nord, sentimentale et mystique. « Grand-mère souffre... » Son cœur éclata, sorti de son enveloppe enfantine, en sanglots qui la suffoquèrent, gonflèrent ses molles fibres de blonde et les lignes arrondies de son visage.

— Allons, allons... Calmez-vous...

M^{me} Autheman s'approcha, lui prit la main. Elle savait par M. Birk qu'Éline avait de bons sentiments et remplissait, selon le monde, ses devoirs de chrétienne ; mais Dieu exigeait davantage, d'elle surtout, qui vivait entourée d'indifférence. Il lui fallait acquérir la foi pour ceux qui en manquaient, une foi large, et haute, et protégeante, pareille à ce grand arbre dans lequel les oiseaux du ciel font leur nid. Le moyen ? Rechercher les milieux spirituels, les âmes qui ne se réunissent qu'en Christ. « Venez me voir souvent, soit ici, soit à Port-Sauveur ; je serai heureuse de vous recueillir... Nous avons aussi dans Paris de bonnes réunions de prières... Prochainement une de mes *ouvrières*, — elle souligna le mot, — celle qui sortait d'ici tout à l'heure, doit faire un témoignage public à l'Évangile... Vous viendrez, vous l'entendrez, son cri enflammera votre zèle... Maintenant, allez ; l'heure me presse. » Elle eut le geste de la congédier, peut-être de la bénir. « Surtout, ne pleurez plus... Je vous recommanderai à Celui qui sauve et pardonne... » Elle en parlait sur un ton d'assurance comme de quelqu'un qui n'avait rien à lui refuser.

Éline sortit de là bouleversée. Dans son trouble, elle oubliait le chèque à toucher et revint sur ses pas jusqu'au large perron où s'ouvraient trois hautes portes vitrées, masquées à moitié de toile verte. C'était le comptoir toujours pareil d'une maison de banque, avec ses guichets, ses grillages, du monde qui attend et circule, les piles d'écus remuées; mais ici comme au premier, quelque chose de froid et d'austère, une réserve dans l'attitude des employés, le même badiageon sombre recouvrant les allégories du plafond et des murs, les nuageux dessus de porte qui faisaient la gloire ancienne de l'hôtel Autheman.

On l'adressa à un guichet spécial, ouvert au-dessous d'un écriteau : *Port-Sauveur*. Dans la cage grillée, derrière le caissier et lisant par-dessus son épaule, un homme leva la tête à l'avance timide du chèque et montra une pauvre figure creuse, aux yeux caves, la joue tuméfiée sous un bandeau de soie noire qui ne lui laissait qu'un profil d'une expression amère et navrée. Éline songeait : « C'est Autheman... Qu'il est laid! — N'est-ce pas? » sembla répondre le sourire du banquier, qui la regardait tristement...

Tout le long de la route, poursuivie par le navrement de ce sourire de travers dans cette face de lépreux, elle se demandait comment une jeune fille avait pu se résigner à un mari pareil. Par bonté, par cet amour pitoyable des femmes pour les disgraciés? La protestante rigide qu'elle venait de voir lui paraissait bien au-dessus de ces faiblesses, trop élevée aussi pour d'avalissantes questions d'argent. Alors, quoi? Mais pour expliquer le mystère de cette nature étrange, de ce cœur fermé comme un temple en semaine, livré au vide, au silence des lieux de prière déserts, il aurait fallu connaître l'histoire de cette Jeanne Châtelus, l'ancienne élève du pensionnat de Bourlon.

Elle était Lyonnaise, fille d'un riche marchand de soie, Châtelus et Treilhard, une des plus importantes

maisons de la ville ; née aux Brotteaux, en face de ce grand Rhône, qui, si vif et si joyeux lorsqu'il entre dans Arles ou Avignon, au carillon des cloches et des cigales, emprunte aux brumes lyonnaises, au ciel lourd ou rayé de pluie, la couleur terne de ses eaux, sans rien perdre de sa violence, et reflète bien cette race emportée et froide, au caractère de volonté et de mélancolique exaltation. La nature de Jeanne était de ce pays, développée encore par le milieu et les circonstances.

La mère étant morte jeune, le père, tout à son commerce, avait confié l'éducation de l'enfant à une vieille tante, d'un protestantisme étroit, exagéré, noyé de menues pratiques. Aucune distraction que les exercices du dimanche au temple, ou, l'hiver, quand il pleuvait, — et il pleut souvent à Lyon, — un culte de famille dans le grand salon qu'on n'ouvrait que ce jour-là et qui réunissait, sur ses meubles garnis de housses, le père, la tante, l'institutrice anglaise, les domestiques.

Longuement, la tante nasillait prières et lectures, tandis que le père écoutait, une main sur les yeux, comme absorbé dans la contemplation divine, en réalité pensant au mouvement boursier de ses soies, et que Jeanne, déjà sérieuse, s'assombrissait dans les idées de mort, de châtement, de péché originel, ne levant les yeux de son recueil chrétien que pour apercevoir, derrière les vitres ruisselantes, le grand Rhône blafard et violent, vagué et troublé comme une mer après l'orage.

Cette éducation rendit très difficile pour l'enfant le moment de la croissance. Elle devint chétive, nerveuse ; et l'on ordonna des voyages de montagne, des séjours dans l'Engadine, à Montreux, près de Genève, ou dans une de ces vertes stations reflétées par la tristesse fermée, le noir de gouffre du lac des Quatre-Cantons. On s'installa, une saison, et quand Jeanne avait dix-huit ans, à Grindelwald, dans les Alpes Ber-

noises, un petit village de guides, sur un plateau, au pied du Wetterhorn, du Silberhorn, de la Jungfrau, dont la fine corne éblouissante s'aperçoit entre une multitude de pics neigeux et de glaciers.

On vient là en excursion pour déjeuner, prendre un guide, des chevaux ; et tout le jour, sur l'unique ruelle en montée, c'est un tumulte, un encombrement, des arrivées et des départs de touristes, l'alpenstock à la main, ou formant de longues caravanes qui disparaissent par les sentiers tournants, cadencées au pas lent des bêtes, au pas pesant des porteurs, avec des flottements de voiles bleus entre les haies. La tante Châtelus découvrit pourtant au fond d'un jardin d'hôtel un chalet disponible, à l'écart du train des ascensionnistes, dans une situation délicieuse, en face d'une forêt de sapins dont les fraîches émanations se confondaient avec l'odeur résineuse des chambres, au bas de neiges éternelles où l'arc-en-ciel se découpait, à certaines heures, en délicatesses de bleu et de rose exquis.

Pas d'autre bruit que le grondement lointain d'un torrent sur les pierres, le bouillonnement de son écume, la cantilène à cinq notes du cor des Alpes en écho parmi les forêts et les roches, ou la sourde détonation d'une avalanche se mêlant au canon que l'on tirait dans une grotte sur la route du petit glacier. Parfois, dans la nuit, la tempête soufflait du Nord, et au matin, sous le ciel éblouissant, une poussière de neige blanchissait légèrement, d'un blanc de dentelle, brodé, transparent, les pentes abruptes, les sapins, les pâturages, pour se fondre au soleil de midi en une foule de petits ruisselets de vif argent dégringolant des hauteurs, se perdant entre les verdure et les pierres, ou formant des chutes avec un lent mouvement d'eau.

Mais ces merveilles de la nature alpestre étaient perdues pour Jeanne et sa tante qui passaient leurs après-midi au rez-de-chaussée du chalet, en compagnie de vieilles piétistes anglaises, genevoises, à or-

ganiser des meetings de prières. Les rideaux tirés, les bougies allumées, on chantait des cantiques, on lisait des oraisons, puis chacune de ces dames développait un texte de la Bible aussi subtilement qu'un prédicateur de profession. Les pasteurs ne manquaient pourtant pas à l'hôtel de la *Jungfrau*, ni les étudiants en théologie de Lausanne et de Genève; mais ces messieurs, presque tous membres du Club alpin, ne s'occupaient guère que d'ascensions. On les voyait défilier le matin sur la montée, avec des piolets, des cordes, des guides; puis le soir ils se reposaient en jouant aux échecs, lisant les journaux, et même les plus jeunes dansaient au piano ou chantaient des chansonnettes comiques.

« Et ce sont nos prêtres ! » disaient les vieilles mères indignées, secouant leurs cheveux fades ou les coques de leurs bonnets revêches. Ah ! si on les chargeait de répandre l'Évangile, elles y mettraient une autre ardeur, une foi communicative à embraser le monde. Ce rêve de l'apostolat de la femme revenait dans toutes leurs discussions. Et pourquoi pas des femmes prêtres, comme il y avait des femmes bacheliers, des femmes médecins ? Le fait est qu'on aurait pu les prendre toutes pour de vieux *clergymen*, avec leurs teints échauffés ou blafards, ces plates robes noires où rien de leur sexe n'apparaissait.

Jeanne Châtelus s'imprégnait de cette mysticité ambiante, transformée en elle par l'ardeur de sa jeunesse; et ce n'était pas la moindre curiosité des meetings de l'hôtel que le commentaire des Saintes Écritures par cette enfant de dix-huit ans, inquiétante et jolie, les cheveux noirs à plat sur son front saillant, la bouche amincie de volonté et d'intérieure méditation. Les voyageurs se faisaient dévots pour l'entendre; et la bonne du chalet, une forte Suissesse coiffée d'un grand papillon de tulle, avait été tellement remuée par ses sermons qu'elle en restait comme ébervigée, pleurant ses fautes dans le chocolat du matin, parlant seule et

prophétisant pendant qu'elle balayait les chambres et lavait les corridors.

On citait encore d'autres exemples de la pieuse influence de Jeanne. Un guide du village, Christian Inebnit, ramassé au fond d'une crevasse après une chute terrible, agonisait depuis dix jours dans d'abominables tortures, remplissant son chenil de hurlements et de blasphèmes, malgré les visites et les exhortations du pasteur. Jeanne alla le voir, s'installa sur l'escabeau du chevet, et doucement, patiemment, réconcilia ce malheureux avec le Sauveur, le fit s'endormir dans la mort, aussi calme, aussi inconscient que sa marmotte, prise — sous son petit toit de branches — de son engourdissement de six mois d'hiver.

Ces succès achevèrent d'exalter la jeune Lyonnaise. Elle se crut marquée pour la mission évangélique, écrivit le soir dans sa chambre des prières et des méditations, affecta de plus en plus une correction austère, parlant toujours comme au meeting, entremêlant ses discours de textes, de centons bibliques... « *Une femme a perdu le monde, une femme le sauvera.* » Cette devise ambitieuse qu'elle devait adopter plus tard sur son papier à lettres, jusque dans l'intérieur de ses bracelets et de ses bagues, où les autres femmes mettent un souvenir tendre, un chiffre d'amour, cette devise se formulait vaguement dans sa jeune tête, et l'œuvre des Dames Évangélistes y remuait déjà en germe, lointaine, indécise, perdue entre les mille projets confus de son âge intermédiaire, quand un hasard déterminina sa vie.

Parmi les dames du meeting, une Genevoise la choyait tout particulièrement, la mère d'un étudiant en théologie, solide grand garçon qui se destinait aux missions étrangères et, en attendant d'aller évangéliser les Basoutos, s'entraînait violemment, grimpait aux pics, montait à cheval, sablait le champagne suisse et *yaudlait* à toute gorge comme un pâtre de l'Oberland. La Genevoise vit en M^{lle} Châtelus, qu'elle savait très

riche, un parti superbe pour son fils et prépara fort habilement le mariage, en exaltant l'héroïsme du jeune missionnaire prêt au départ et à l'exil pour Jésus.

Quelle joie si son pauvre enfant, avant de s'expatrier, avait pu trouver une épouse vraiment chrétienne consentant à le suivre dans sa mission évangélique, à l'aider, à le suppléer au besoin ! Quelle noble existence de femme, quelle belle occasion d'apostolat ! Une fois entrée dans l'esprit de Jeanne, l'idée y fit son chemin toute seule, comme ces barbes d'ivraie que les enfants introduisent dans leur manche et qui grimpent plus haut à chaque mouvement du bras.

Le hasard aidant la finesse maternelle, les jeunes gens s'étaient convenus ; et si peu sur la terre que fût M^{lle} Châtelus, il est probable que la taille élégante du jeune théologien, sa figure énergique et brune sous la petite casquette blanche de l'université de Genève, l'impressionnèrent favorablement. Peu à peu elle s'habitua à songer à lui, le mêlait à ses projets d'avenir, s'inquiétait même de ses fréquentes et dangereuses ascensions, et, quand il n'était pas rentré le soir, s'attardait à regarder de sa fenêtre une lumière à des hauteurs inaccessibles, la petite lampe d'un de ces refuges que le Club alpin a fait construire sur tous les pics, où les excursionnistes trouvent du feu et un lit de planches dures.

La froide jeune fille pensait avec douceur : « Il est là !... Il ne lui est rien arrivé... », et elle s'endormait tout heureuse, un peu surprise, — elle, l'enfant sans mère et sans tendresse, dont les sentiments s'étaient bornés jusque-là à aimer Dieu et haïr le péché, — de sentir remuer son cœur autrement qu'en Jésus. Encore la passion religieuse avait-elle une grande part dans cet amour. Quand ils se parlèrent pour se fiancer, sans témoins, au bord de la Mer de glace, devant cet horizon figé dans son mouvement de vagues, ce qu'ils se dirent n'aurait pas été déplacé au temple : des promesses froides comme la bise d'hiver qui soufflait par

ces premiers jours de septembre avec un goût de neige, âpre à respirer.

Ils jurèrent d'être l'un à l'autre, de s'employer à répandre l'Évangile, la gloire et la parole du vrai Dieu, pendant que les pierres de la moraine s'ébranlaient, roulaient sous leurs pieds, ternissant de leur grise poussière les cristaux bleus du glacier. Il étudierait encore un an avant d'être pasteur; elle, pendant ce temps, travaillerait à s'armer pour la mission sainte, ils s'écriraient toutes les semaines. Et ceci convenu et promis, la main dans la main, ils restèrent serrés l'un contre l'autre sans parler, le Genevois plus rassis que sa compagne, relevant son collet parce qu'il grelottait, elle brûlant d'une fièvre de prosélyte, la joue de ce même rose ardent que le soleil couché jetait encore sur les cimes solides et givrées de la Jungfrau.

On s'écrivit donc tout un an, amour et théologie mêlés, la correspondance d'Héloïse et de son maître, corrigée, réfrigérée par le protestantisme; et comme Jeanne voulait très sérieusement se consacrer à sa mission, elle alla étudier l'anglais et la géographie à Paris, chez M^{me} de Bourlon où elle devait passer les quelques mois qui la séparaient de son mariage. Si étrange qu'elle parût à toutes ces Parisiennes riches et coquettes, Jeanne Châtelus s'imposa par la conviction de sa foi, ses allures sybillines, la légende de ses fiançailles et de son prochain départ pour les missions. Elle menait d'ailleurs une vie à part, ayant en dehors des classes le privilège d'une petite chambre tout au bout du dortoir, où deux ou trois de ses amies, des grandes, veillaient le soir avec elle.

Là, comme sous les platanes de la récréation, Jeanne, répandait la bonne nouvelle, essayait la puissance magnétique de sa parole et de ses regards, son indomptable volonté de prosélytisme; elle formait de véritables catéchumènes, une entre autres, Déborah Becker, grande Juive aux cheveux cuivrés, la nièce de la veuve Autheman. Sur son teint laiteux de rousse, cette jolie

Déborah avait reçu quelques éclaboussures du mal héréditaire dans la famille des marchands d'or. Aux changements de saison, sa figure, son cou, ses bras s'éraflaient de dartres sanglantes comme si elle eût traversé un buisson d'épines; et elle était obligée de rester quelques jours à l'infirmerie, couverte d'amidon et d'onguents.

Les autres pensionnaires, jalouses de son immense fortune, disaient : « C'est l'or des Autheman qu'elle sue ! » Mais Jeanne voyait et lui montrait là un châtiement providentiel, la colère de Dieu pesant sur une race qui s'obstinait à ne pas le connaître; et elle tourmentait cette âme faible de sermons, de longues controverses théologiques, jusque sous les ombrages de Petit-Port, chez la veuve Autheman où Déborah emmenait souvent son amie. La fille d'Israël se sentait ébranlée, toute prête à abjurer, à quitter son père, sa famille, pour suivre Jeanne, aller vivre avec elle et son mari sous la tente, comme Paul au désert; tellement elle s'y entendait déjà, l'Évangéliste, à détacher les âmes de leurs affections naturelles, à les offrir à Jésus, encore toutes palpitantes et meurtries des liens rompus!

Mais, sur ces entrefaites, une crise commerciale atteignit la place de Lyon, ruina complètement Châtelus et Treilhard, et changea du tout au tout les projets de mariage du jeune théologien. On mit des formes à la rupture; mais elle eut lieu, sous le prétexte que la santé du futur missionnaire ne supporterait décidément pas les grands voyages projetés, et aussi parce qu'il comprenait bien que les vertus, les hautes aptitudes apostoliques de M^{lle} Châtelus ne pourraient s'exercer glorieusement dans la modeste cure du canton d'Appenzell à laquelle il se résignait.

Jeanne, sans se plaindre, sans rien laisser voir, reçut de cette basse et humiliante rupture un coup terrible. Pendant les deux mois qu'elle passa encore chez M^{me} de Bourlon, personne, excepté Déborah, ne connut ce changement subit de sa destinée. Elle continua à

commenter sa bible, à édifier la cour des grandes, cachant désormais sous ses dehors de sérénité un écœurement profond, un mépris de l'homme et de la vie, l'abîme ouvert dans cette âme de rancune par sa première et unique déception amoureuse. La tête seule survécut au désastre, et le foyer mystique brûlant sous ce front d'illuminée. Sa religiosité s'accrut encore, mais implacable, farouche, allant aux textes désespérés, aux formules de malédiction et de châtement. Et toujours ce rêve d'évangéliser, de sauver le monde, avec une sourde colère contre l'impuissance où la tenait le manque d'argent. Comment partir seule, maintenant, chez les infidèles ?

La pensée lui vint d'entrer aux diaconesses de la rue de Reuilly ; mais elle savait l'esprit et la règle de la maison, et que ces religieuses à demi civiles s'occupent surtout de visiter, de soigner les maux et les misères. Or, le souci de la guenille humaine l'écœurait, et la pitié lui semblait irréligieuse, puisque les plaies, morales ou physiques, sont autant d'épreuves bénies qui doivent nous rapprocher de Dieu.

Un jeudi, on l'appela au parloir où elle trouva la vieille mère Autheman, dans son éternelle capote blanche et ses gants clairs, informée de la rupture avec le missionnaire, et venant demander à Jeanne d'épouser son fils. La Lyonnaise voulut une semaine pour réfléchir. Elle avait vu souvent à Petit-Port ce grand garçon taciturne, assombri par l'infirmité de sa figure, essayant de cacher à table sous sa main le bandeau noir que ballonnait son affreux mai, et, comme il arrive aux visages voilés ou masqués, concentrant dans ses yeux une acuité, une ardeur extraordinaire. Elle y pensa, de souvenir, sans frayeur. Tous les hommes à présent se ressemblaient et se valaient pour elle. Laideur intime ou visible, ils étaient tous atteints. Mais la fortune la tentait, une fortune colossale, à mettre au service d'œuvres pieuses. Elle eût accepté tout de suite, sans l'idée d'épouser un Juif, un réprouvé. Une heure

de conversation avec Autheman, éperdument épris, leva ses scrupules ; et le mariage eut lieu au temple, non à la synagogue malgré les cris de tout Israël.

Sitôt mariée, Jeanne se mit à son œuvre d'évangélisation, en plein Paris, comme si elle eût été chez les Cafres, aidée de toutes les ressources d'une immense fortune ; car la caisse des Autheman lui fut ouverte et les hautes cheminées de Petit-Port fumaient nuit et jour, l'or se liquéfiait dans les creusets, les fourgons roulaient lourds de lingots, de quoi racheter les âmes de l'univers entier. Elle eut des réunions de prières dans son salon de la rue Pavée, des prêches, d'abord restreints, dont la veuve Autheman entendait, le soir en montant chez elle, les cantiques et les accompagnements d'harmonium, de même qu'elle croisait dans l'escalier de bizarres et faméliques visages d'hallucinés, des habits râpés, des waterproofs pleins de boue, le troupeau triste et fidèle des catéchumènes besogneux. Elle s'étonnait bien un peu de cette vie austère, de ce renoncement au monde chez une jeune et jolie femme ; mais son fils était heureux, peut-être même voyait-elle dans ces mômeries une sécurité pour le pauvre infirme, et, loin, de retenir sa bru, elle lui facilitait sa mission. Ah ! si elle avait su qu'un des premiers et plus ardents convertis était le mari de Jeanne, et qu'il n'attendait que la mort de sa mère pour se faire « recevoir » et abjurer publiquement.

Ce fut un des événements de la fin l'Empire que cette réception de l'Israélite Autheman au temple de l'Oratoire. Dès lors, chaque dimanche, on vit au banc des anciens et des diacres, en face de la chaire, la figure en lame de couteau, la joue défigurée et voilée du célèbre marchand d'or ; et sa conversion valut à Jeanne une véritable influence. Elle devint la « madame Guyon » du protestantisme, droite dans sa vie, persévérante dans son œuvre, estimée même de ceux qui avaient traité son exaltation de folie. Pour répandre la bonne nouvelle aux quatre coins de Paris, elle loua dans les

quartiers populeux de grandes salles où elle allait prêcher à certains jours de la semaine, n'ayant d'abord pour acolyte et pour apôtre qu'une vieille fille, ancienne infirmière et lingère chez M^{me} de Bourlon, calviniste enragée, issue d'une famille de gentilshommes charentais déchue par les persécutions et retournée à ses origines paysannes.

La religion de cette Anne de Beuil gardait le fanatisme farouche et traqué de la Réforme au temps des guerres. La femme en avait l'œil guetteur, méfiant, l'âme prête au martyre comme à la bataille, le mépris de la mort et du ridicule ; grossière avec cela et l'accent de sa province, entrant — les jours de prêche — dans les ateliers, les blanchisseries, jusque dans les casernes, semant l'argent quand il le fallait, pour amener du monde à l'Évangile.

En même temps, l'hôtel de la rue Pavée changea d'aspect. Jeanne, tout en conservant la maison de banque, supprima le trafic d'or qui sentait trop la juiverie. L'oncle Becker alla installer ailleurs son commerce ; et les affineries de Petit-Port ou plutôt de Port-Sauveur abattues, on éleva à la place un temple et des écoles évangéliques. Bientôt, de l'ancienne maison des Autheman, il ne resta plus que l'antique perruche de la mère, à laquelle le banquier tenait beaucoup, mais qu'Anne de Beuil détestait, bousculait, chassait de chambre en chambre comme le dernier débris de cette race de réprouvés, l'image vivante de la vieille revendeuse d'or dont la bête avait bien la voix dure et la courbe de nez hébraïque.

Puis la sinistre mise en scène du *Témoignage de Watson* qui va avoir une décisive influence sur Éline.

LE TÉMOIGNAGE DE WATSON

« Watson !... » fit une voix brève et sévère.

La catéchumène inclina la tête de ce côté pour dire

que oui, qu'elle allait parler; et l'effort fut tel qu'on entendit comme un craquement, le déroulement d'une chaîne d'horloge dans son cou.

« *Oune nuit dans le larme!...* » commença-t-elle, mais si bas que personne n'entendit.

« Plus fort! » commanda la voix de tout à l'heure. Alors, elle se lança, et d'une haleine, avec un accent anglais épouvantable : « *J'avais très beaucoup souffert pour le croyance de Jiésou; et je volais raconter vos le long patience j'avais suppôté.* »

Au Palais-Royal, ç'eût été un fou rire. Ici, on s'interrogeait avec stupeur : « Qu'est-ce qu'elle dit? » Sur l'estrade, M^{me} Autheman et Anne de Beuil chuchotaient. Puis la présidente appela : « Éline Ebsen!... » avec un signe de venir auprès d'elle. La jeune fille hésitait, regardait sa mère.

« Allons!... »

Elle obéit comme dans un rêve, comprit qu'on lui demandait de traduire à mesure le témoignage que Watson prononcerait dans sa langue. Elle, que deux personnes à côté de son piano paralysaient, parler là, devant ce monde! « Jamais elle n'osera... » pensait la mère. Elle osa pourtant, et se mit à traduire docilement, en suivant les inflexions de la catéchumène, pendant que M^{me} Ebsen, animée d'une puérile vanité maternelle, regardait fièrement autour d'elle, pour juger de l'effet produit.

Ah! malheureuse mère, c'est son enfant qu'elle aurait dû regarder, ses joues qui s'allumaient d'un éclat de fièvre, ses yeux d'abord baissés sous leurs cils de soie claire et qui s'ouvraient brillants et fixes; elle eût compris alors que cela se gagne ces attaques mystiques, comme la crise nerveuse qui abat parfois sur leur lit d'hôpital toute une rangée de malades, et que cette démente, hagarde et flétrie, debout à côté d'Éline, l'effleurant de son geste, de son haleine chaude, lui passait à mesure un peu de sa folie contagieuse.

Sinistre et féroce, ce « témoignage » de Watson. Un

jour, un de ses enfants s'était noyé, sous ses yeux, presque entre ses bras; et cette mort l'avait jetée dans une horrible torpeur de chagrin que rien, personne, ne pouvait secouer. Alors une femme était venue, disant : « Watson, lève-toi et ne pleure plus. Ce qui t'arrive est un premier avertissement du Père, la punition d'avoir livré tout ton cœur aux affections terrestres, car il est écrit : *N'aimez point*. Et, si ce premier avis ne suffit pas, le Père t'avertira encore, il te prendra ton mari, les deux enfants qui te restent, il te frappera sans relâche jusqu'à ce que tu aies compris. »

Watson demanda : « Que dois-je faire ? »

— Renoncer au monde et travailler pour le divin maître. Il y a des milliers d'âmes abandonnées par ignorance au démon. Va les délivrer, apporte-leur le salut de l'Évangile. La vie des tiens est à ce prix.

— Je pars... » dit Watson; et profitant d'une absence de son mari — gardien-chef au phare de Cardiff et de service la moitié du mois, — elle quitta sa maison, une nuit, pendant que les petits dormaient. Oh ! cette nuit du départ, cette dernière veille auprès des deux couchettes que berçait un même souffle innocent et égal, le cramponnement désespéré à ces petites mains, à ces petits bras jetés dans l'abandon du sommeil et la grâce caressante de l'enfance... Quels adieux ! Que de larmes ! Elles coulaient encore, de souvenir, le long de ce pauvre visage, dans deux creux de lave dévorante... Mais avec l'aide de Dieu, Watson triompha des pièges de l'esprit du mal. Et maintenant, la voilà en règle avec Jésus... heureuse, oh ! bien heureuse, le cœur inondé de joie... Watson de Cardiff est sauvée, gloire à Dieu dans les cieux ! sauvée par la gloire de Dieu en Jésus-Christ... Et sur l'ordre de ses chefs, elle ira proclamer l'amour de Jésus, en chantant et prophétisant, fût-ce au sommet de la montagne la plus haute.

C'était effrayant, le contraste de ce vivant désespoir aux traits brûlés, convulsionnés, et de cet hosannah mystique, essayant de s'envoler dans un anglais rou-

coulant et zézayant — *delicious, very delicious*, — comme un pauvre oiseau blessé qui chanterait sa mort, les ailes sanglantes. Son témoignage fini, elle resta debout à la même place, inconsciente, anesthésiée, remuant ses lèvres mortes, pour une prière qu'on n'entendait pas.

« Emmenez-la... » dit M^{me} Autheman, pendant que l'orgue et le chœur entonnaient dans le brouhaha de la salle réveillée :

Pécheurs, fuyez la folie ;
Tournez vos pas vers Chanaan.

Tout le monde, en effet, paraissait pressé de fuir, d'échapper à cette atmosphère étouffante et démentielle. A la sortie, chacun respira longuement ; et les yeux s'étonnaient de revoir les trottoirs bruyants, la foule autour des tramways et des omnibus, les avenues encombrées de voitures roulant vers le Bois par ce beau soir de dimanche et d'été, dans les grands rayons électriques projetés de l'Arc-de-Triomphe, qui aveuglaient les chevaux et faisaient reluire comme en plein jour les affiches de théâtre et les enseignes des magasins.

Tandis que tout agitée du succès de son enfant et des compliments que lui avait faits la présidente, M^{me} Ebsen essayait de causer avec Éline dans le bruit des roues et les cahots de l'omnibus sur le pavé, la jeune fille assise au fond ne prononça pas dix paroles pendant le long trajet des Ternes au Luxembourg.

— Hein, Linette, traduire au pied levé comme ça !... Lorie eût été fier, s'il t'avait vue... mais quelle chaleur !... Dis donc, et cette Watson... C'est tout de même terrible ce qu'elle a fait là... Son mari, ses enfants... Est-ce que tu crois ça possible, voyons, que Dieu commande de pareilles choses ?...

Sous son intonation, il y avait tout ce qu'elle n'osait dire, l'absurde, le cruel qui ressortait pour elle de cette étrange cérémonie, et le « tout ça, c'est des bêtises » dont elle aurait conclu sans la mine fermée de sa fille,

avec qui elle ne se sentait pas en confiance comme à l'ordinaire. Instinctivement elle se rapprochait d'elle, cherchait la main de son enfant qu'elle trouvait froide et lourde :

— Qu'est-ce que tu as, chérie?... tu es gelée... relève donc cette vitre.

— Non, non, laisse... disait Éline tout bas, agacée pour la première fois par les paroles inutiles, le bourdonnement affectueux de sa mère. Et puis cet omnibus du dimanche l'écœurait. Tout ce monde qui vous heurtait à monter et à descendre, la trivialité de ces figures entrevues dans l'ombre, ces expansions encombrantes et vides... Et s'accoudant au cadre de la glace, elle essayait de s'isoler, de ressaisir son émotion de tout à l'heure. Mais qu'avait donc Paris, ce soir-là, ce Paris où elle était née par hasard et qu'elle aimait comme une vraie patrie ? Il grouillait dans un air lourd au bord de ruisseaux puants, plein de chansons d'ivrognes, de cris d'enfants affamés, de commérages avachis au pas des portes. Plus loin, le luxe des beaux quartiers, les cafés débordant jusque sur la chaussée, ces hommes, ces femmes, ce va-et-vient blafard sous le gaz, l'attristaient encore davantage. C'était comme un bal masqué dont on n'entendrait pas la musique, un tourbillon de mouches folles dans le soleil, autour de l'arbre de la mort... Oh ! la riche moisson d'âmes. Que ce serait beau de montrer le Sauveur à tous ces repus du plaisir ! Et elle ressentait à cette idée, comme là-bas sur l'estrade, quelque chose qui la soulevait intérieurement, une montée douce et puissante...

Il pleuvait maintenant ; une averse d'équinoxe balayant les boulevards, remplissant les bureaux de correspondance, les dessous de porche, de gens effarés et pataugeant dans l'eau en fourmis noyées. M^{me} Ebsen dormait, bercée par la voiture, sa bonne figure abandonnée sur les brides de son chapeau. Éline pensait au terre à terre égoïste de leur vie. Avait-elle bien le droit d'être méprisante pour les autres ? Que faisait-elle de

mieux et de plus ? Comme c'était court et puéril, le bien qu'elle essayait !... Dieu n'exigeait-il pas autre chose ? Et si elle le lassait par tant de paresse et d'indifférence ! Déjà, il venait de l'avertir comme Watson, en lui prenant cette pauvre grand'mère brusquement, sans le temps d'un retour vers Jésus. S'il la frappait d'un nouveau coup au cœur... Sa mère !... Si sa mère mourait à son tour, subitement !...

Ce fut l'angoisse de toute sa nuit

.

Et le drame s'achève, Éline a quitté sa mère, avec laquelle elle échange encore quelques lettres.

DERNIÈRE LETTRE

Rien de plus singulier que ce dialogue épistolaire, ce contraste du jargon prédicant, méthodiste, avec l'accent des tendresses naturelles ; la terre et le ciel communiquaient, mais à trop grande distance pour se comprendre, les fibres sensibles rompues et flottantes dans le vide. La mère écrivait : « *Mon enfant chérie, où es-tu ! que fais-tu ? moi, je pense à toi et je pleure... Hier c'était le Jour des morts ; je suis allée là-bas et j'ai fait sur la tombe de grand'mère un petit bouquet que je t'envoie...* »

L'enfant répondait : « *Je te remercie de ton souvenir ; mais il m'est encore plus doux de posséder un Sauveur vivant pour l'éternité que ces fleurs misérables. C'est auprès de ce Dieu, chère mère, que je désire ardemment que tu trouves le pardon, la paix et la consolation qu'il te veut si gratuitement dispenser...* »

Et malgré tout, c'était, ces lettres désolantes et glacées, ce que la mère avait de meilleur ; elle n'essuyait ses larmes que pour les lire, et trouvait dans leur attente, dans le premier espoir de l'enveloppe ouverte en tremblant, le courage de vivre encore, de résister aux résolutions suprêmes, aux coups de tête que le

bon Birk redoutait tant pour sa « pauvre amie », comme d'aller attendre la voiture de M^{me} Autheman à sa porte, s'accrocher après, crier sous les roues : « Mon enfant?... où est mon enfant?... » ou bien de partir pour Londres, Bâle, Zurich, faire son enquête elle-même, ainsi qu'on le lui avait conseillé au bureau des recherches.

« Pauvre amie, pauvre amie... Mais vous n'y songez pas... » Ce serait la ruine, ces voyages, et dans une pareille incertitude; plus dangereux encore un coup de violence à Paris, qui l'exposerait à la prison ou quelque chose de pis. Birk ne disait pas quoi, mais le mystère de ses gros yeux et des pointes levées de sa barbe d'apôtre exprimait une épouvante communicative. Et lui prenant les mains entre ses mains lourdes et moites qui sentaient la pommade de ses longs cheveux dont il surveillait toujours les rouleaux, il l'apaisait, l'endormait : « Laissez-moi faire... Je suis là, je n'y reste que pour vous... Fiez-vous à moi... votre enfant vous sera rendue... »

Comme on se trompe sur les gens ! Cet homme qui lui déplaisait tant, dont elle se méfiait, mise en garde par ses mines doucereuses, ses manœuvres de chasseur de dot, celui-là seul ne l'abandonnait pas, venait la voir, se tenait au courant de sa vie, de ses démarches; même il l'invitait à manger le *Risengræd* national, dans son coquet appartement de garçon, soigné, embelli des cadeaux de ses dévotes. Et chaque fois, en la reconduisant : « Il faut vous distraire, pauvre amie... »

Mais le moyen de se distraire avec cette angoisse obsédante, cette idée fixe que tout ravivait ? Éline en partant n'avait emporté ni vêtements, ni linge, la maison restait pleine d'elle; et de l'armoire, du tiroir ouvert, le léger parfum dont elle avait l'habitude, la moindre fantaisie de toilette donnait à la mère une expression vivante de son enfant. Il restait encore sur la table le long cahier vert dans lequel la jeune fille chaque soir inscrivait leur petite dépense en face des leçons à toucher. Ce cahier ordonné, soigné, aux lignes

de chiffres régulières, racontait l'enfant jour par jour, sa vie honnête et courageuse, si serrée de travail, si occupée du bien-être des autres... *Un manteau pour Fanny... Prêté à Henriette...* Le jour de Sainte-Élisabeth, la fête de M^{me} Ebsen, à côté de *bouquets et surprise*, une ligne enfantine et tendre suivait en marge : *J'aime ma chère maman*.

Un vrai livre de raison comme il s'en conservait autrefois dans les familles et que le vieux Montaigne trouvait « si plaisants à voir, très à propos pour nous ôter de la peine... ». Ici, au contraire, la peine s'aggravait de cette lecture; et quand, le soir, M^{me} Ebsen feuilletait le cahier vert avec Lorie, des larmes gonflaient leurs yeux et ils n'osaient pas se regarder.

C'était presque un second veuvage qui venait de le frapper, ce pauvre Lorie, un deuil qu'il ne portait pas, mais plus cruel peut-être que l'autre, mêlé de l'humiliation de n'avoir su occuper ce cœur de jeune fille, si calme en apparence, avide en réalité d'une passion qu'il était allé chercher plus haut. Le départ d'Éline, sans qu'il se l'avouât, calmait sa blessure d'amour-propre; il n'était pas le seul abandonné, et, rapprochés par la douleur commune, la mère et lui reprenaient leurs relations affectueuses. En rentrant du bureau, il montait chercher des nouvelles, passait de longues heures à l'angle de la cheminée, à écouter cette histoire toujours la même ramenant avec les mêmes phrases les mêmes explosions de sanglots, et, dans le calme du petit salon, l'immutabilité des choses autour d'eux, le silence de la rue coupé des clameurs du boulevard, instinctivement il cherchait Éline et grand'mère à leur coin favori, ce coin que le rire clair de sa fillette avait longtemps égayé et où s'amassaient maintenant l'ombre et l'oubli, tout ce qui suit la mort et les départs.

Seule dans la journée, M^{me} Ebsen ne restait pas chez elle; et sitôt son petit ménage fini, elle s'échappait, allait voir quelques amis, ses anciennes *verdures* du dimanche, dont la placidité ne se lassait pas d'en-

tendre raconter l'enlèvement et les fèves de Saint-Ignace. Puis, toujours tourmentée de cette agitation qui accompagne l'idée fixe, comme si le corps se chargeait de rétablir l'équilibre normal de l'être, elle partait au hasard à travers les rues, devenait un de ces innombrables errants de la flânerie parisienne qui s'arrêtent à tous les attroupements, à toutes les devantures, s'accourent aux parapets des ponts, avec le même regard indifférent pour l'eau qui coule, l'omnibus renversé, l'étalage des modes nouvelles. Qui sait combien d'inventeurs, de poètes, de passionnés, de criminels ou de fous parmi ces gens qui vont ainsi devant eux pour fuir le remords ou suivre la chimère ! Somnambules d'une idée, solitaires dans les plus grandes foules, ces flâneurs-là sont les plus occupés des hommes, et rien ne les distrait, ni le nuage qu'ils fixent, ni le passant coudoyé, ni le livre feuilleté les yeux ailleurs.

Dans ces courses errantes à travers Paris, M^{me} Ebsen revenait toujours au même point, l'hôtel Autheman où elle avait d'abord essayé de s'introduire, de quêter quelques renseignements des domestiques. Mais il lui manquait, pour éclaircir l'impassibilité de ces faces de mercenaires, l'indispensable reflet du pourboire. Maintenant elle se contentait de rôder, attirée par un instinct, même avec la certitude que sa fille n'était plus en France ; et s'installant pendant des heures le long de la palissade d'un terrain vague qui faisait face à l'hôtel, elle regardait, tout au fond de la cour, les hautes murailles noires, les fenêtres inégales dans leurs chapiteaux sculptés. Des voitures stationnaient à la porte ; du monde entrant, sortait, des portefeuilles à chaînes d'acier, des dos chargés de sacs d'écus. Sur le grand perron s'attardaient des figures graves. Tout cela sans embarras, sans bruit ; rien qu'un tintement doux et continu d'argent manié, un murmure argentin, voilé, comme d'une source invisible, inoffensive, qui s'alimentait du matin au soir, se répandait dans

Paris, la France et le monde, devenait ce large fleuve impétueux aux remous redoutables qu'on appelait la fortune des Autheman, et qui effrayait les plus hauts, les plus forts, ébranlait les consciences les plus fermes, les mieux remblayées.

Parfois M^{me} Ebsen voyait s'ouvrir le grand portail devant les chevaux pie, le coupé marron, qu'elle eût reconnus même sans la silhouette autoritaire et cruelle qui filait en apparition sous la glace claire, lui donnait une seconde la tentation de quelque folie arrêtée par les menaces du pasteur Birk, la peur de la prison ou de cette autre chose terrible qu'il craignait de nommer. Et quand elle rentrait exténuée de ces démarches, de ces haltes, après être restée dehors le plus longtemps possible pour laisser à l'imprévu le temps d'arriver, avec quel battement de cœur, quelle angoisse asséchante elle demandait chaque fois : « Il n'y a rien pour moi, mère Blot?... » Ce qu'elle trouvait, hélas!... De loin en loin une lettre bien froide de sa « toute dévouée » ; mais jamais, jamais ce qu'elle espérait sans oser le dire.

Un jour pourtant, le coup de sonnette violent, bruyant, d'une main familière lui donna un frisson de petite mort. Elle tremblait en ouvrant. Deux bras affectueux l'entourèrent aussitôt ; les fleurs d'un petit chapeau d'été, tout ruisselant de la neige qui tombait, mouillèrent sa joue... Henriette Briss!... Elle venait de quitter sa place à Copenhague chez l'ambassadeur de Russie... D'excellentes gens, mais si vulgaires... Puis elle n'en pouvait plus d'être si longtemps loin de Paris, malgré tout ce que lui écrivait son ancienne supérieure du Sacré-Cœur qui prétendait que Paris pour elle c'était comme un rasoir dans la main d'un enfant de deux ans...

Tout en parlant, Henriette entra dans le petit logis si connu, s'installait comme chez elle, sans remarquer — distraite et joyeuse — le visage désolé de la mère. Tout à coup elle se retourna, d'un de ses mouvements

vifs de grande chèvre : « Et Lina?... où est-elle?... Elle va rentrer ? »

Un sanglot lui répondit. Ah ! bien, oui, Lina. Plus de Lina... « Partie... volée... Ils me l'ont prise... Je suis seule... » Il fallut un moment à Henriette pour comprendre ; et même quand elle eut compris, elle ne pouvait croire que Lina si raisonnable, si pratique, avec sa grande affection pour les siens... Ah ! cette Jeanne Autheman s'y entendait à gouverner les âmes... et curieusement, pendant que la mère pleurait, elle regardait deux ou trois petits livres à tranches dorées, complices perfides du grand crime, restés sur la table comme des pièces à conviction... *Heures du matin... Entretiens d'une âme chrétienne...* Non vraiment, cette femme n'était pas la première venue. Sans le protestantisme, on aurait dit une sœur d'Antoinette Bourignon.

— Qui ça, Bourignon?... fit la mère en séchant ses yeux.

— Comment ! vous ne connaissez pas ? Une prophétesse du temps de M^{me} Guyon... Elle a écrit plus de vingt volumes...

— Qu'elle soit ce qu'elle ait voulu... dit M^{me} Ebsen gravement... Si celle-là aussi a fait pleurer les mères, ce n'était pas grand'chose de *pon*, et il vaut mieux n'en plus parler.

Un instinct l'avertissait qu'Henriette n'était pas avec son chagrin et qu'elle n'osait exprimer tout ce qui gonflait sa lèvre, faisait briller ses prunelles pâles, frémir ses doigts osseux feuilletant les mystérieux petits livres.

— Pourriez-vous me prêter celui-ci?... demanda l'affolée du Sacré-Cœur, dévorée du désir de lire ces *Entretiens* pour en réfuter les hérésies.

— Oh ! prenez... emportez tout...

Henriette l'embrassa avec transport, lui jeta en partant son adresse, rue de Sèvres, chez Magnabos, décorateur, des personnes très bien, un quartier de

couvents... « Venez donc me voir... Ça vous distraira... »

Cette visite, avec tous les bons souvenirs qu'elle évoquait des anciennes discussions où Lina se montrait si bonne, si sensée, fut pour M^{me} Ebsen une épreuve douloureuse, comme certaines dates commémoratives autrefois fêtées ou pleurées à deux, la *Juleaften* sans arbre de Noël ni *risengroed* cette année, l'anniversaire de la mort de grand'mère, le triste pèlerinage et le retour plus triste encore. N'était-ce pas en revenant l'an dernier du cimetière qu'Éline lui jurait « de l'aimer bien, de ne la quitter jamais » ? Et sous l'impression de ce souvenir, elle écrivit à sa fille une lettre navrée, suppliante :

Au moins si je pouvais travailler, donner des leçons pour me distraire ; mais le chagrin m'a bien affaibli. j'ai les yeux brûlés et j'entends difficilement depuis ma maladie. L'argent s'épuise aussi ; encore quelques mois je n'en aurai plus, et alors quoi devenir ? O ma petite chérie, je t'attends à genoux. Ce n'est plus ta mère qui te prie, c'est une vieille femme bien malheureuse...

La réponse fut une carte postale au timbre de Jersey, ouverte et lisible à tous :

Je suis profondément peinée, ma chère mère, des mauvaises nouvelles que tu me donnes de ta santé ; mais je me console en songeant que ces épreuves te rapprochent de Dieu chaque jour. Quant à moi, c'est de ton salut éternel et du mien que je m'occupe. Il faut que je vive loin du monde et que je me garde du mal.

Cruauté des cruautés, ce témoignage à l'Évangile affranchi ! Ainsi plus d'intimité permise, plus de mots à l'oreille, de larmes inentendues. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient fait de sa fille. *Je me garde du mal.* Sa mère était le mal.

— Allons, je n'écrirai plus... Elle est perdue pour moi...

Et de sa grosse écriture, la mère mit en travers de l'adresse : *Dernière lettre de mon enfant.*

SAPHO

Voici peut-être le chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet, et c'est certainement un chef-d'œuvre, cette étude terrible, cette *Sapho*, dont le nom de séduction, de grâce antique cache un enseignement si puissant et dont l'histoire troublante est d'une moralité si sévère. Avec toute l'ardeur passionnée de son émotion paternelle, dans ce livre, qui porte la touchante et suppliante dédicace : *Pour mes fils quand ils auront vingt ans*, — le grand écrivain jette le plus beau et le plus saisissant cri de vigilance, de salut, aux jeunes gens qui arrivent désarmés, confiants, au seuil de leur vingtième année, en présence d'un péril d'autant plus inquiétant, d'autant plus pernicieux, qu'il se masque sous des dehors d'enchantement.

Parmi toutes les œuvres de Daudet, celle-ci a conquis immédiatement une place spéciale, s'isolant et se haussant comme pour mieux se mettre en vue ; le romancier, subissant l'influence de son sujet, guidé aussi par l'élévation de sa mission d'éducateur, a, pour l'écrire, en quelque sorte renouvelé, épuré encore davantage son style, et donné à sa phrase une forme neuve, plus concise, plus incisive, plus pénétrante. *Sapho*, c'est une merveilleuse eau-forte, c'est la planche de cuivre profondément mordue par l'acide nitrique, et dont les figures gravées d'une main sûre demeureront désormais inefaçables.

On peut en détacher des fragments qui montreront à quel degré d'art, à quelle puissance d'exécution est arrivé, dans ce livre, celui qui n'a jamais mieux mérité cette appellation, dont je le saluais dans mon étude en tête de ce volume : *l'Apôtre de la Vie*.

C'est de la manière suivante que Fanny Legrand, surnommée, par le sculpteur Caoudal, *Sapho*, à cause de la statue faite d'après elle, rencontre pour la première fois Jean Gaussin d'Armandy :

LE BAL CHEZ DÉCHELETTE

— Regardez-moi, voyons... J'aime la couleur de vos yeux... Comment vous appelez-vous ?

— Jean.

— Jean tout court ?

— Jean Gaussin.

— Du Midi, j'entends ça... Quel âge?

— Vingt et un ans.

— Artiste ?

— Non, Madame,

— Ah ! tant mieux...

Ces bouts de phrases, presque inintelligibles au milieu des cris, des rires, des airs de danse d'une fête travestie, s'échangeaient — une nuit de juin — entre un pifferaro et une femme fellah dans la serre de palmiers, de fougères arborescentes, qui faisait le fond de l'atelier de Déchelette.

Au pressant interrogatoire de l'Égyptienne, le pifferaro répondait avec l'ingénuité de son âge tendre, l'abandon, le soulagement d'un Méridional resté longtemps sans parler. Étranger à tout ce monde de peintres, de sculpteurs, perdu dès en entrant dans le bal par l'ami qui l'avait amené, il se morfondait depuis deux heures, promenant sa jolie figure de blond hâlé et doré par le soleil, les cheveux en frisons serrés et courts comme la peau de mouton de son costume ; et un succès, dont il ne se doutait guère, se levait et chuchotait autour de lui.

Des épaules de danseurs le bousculaient brusquement, des rires de rapins blaguaient la cornemuse qu'il portait tout de travers et sa défroque de montagne, lourde et gênante dans cette nuit d'été. Une Japonaise aux yeux de faubourg, des couteaux d'acier tenant son chignon remonté, fredonnait en l'agaçant : *Ah ! qu'il est beau, qu'il est beau, le postillon...* ; tandis qu'une novio espagnole en blanches dentelles de soie, passant au bras d'un chef apache, lui fourrait violemment sous le nez son bouquet de jasmins blancs.

Il ne comprenait rien à ces avances, se croyait extrêmement ridicule et se réfugiait dans l'ombre fraîche de la galerie vitrée, bordée d'un large divan sous les verdure. Tout de suite cette femme était venue s'asseoir près de lui.

Jeune, belle ? Il n'aurait su le dire... Du long fourreau de lainage bleu où sa taille pleine ondulait, sortaient deux bras, ronds et fins, nus jusqu'à l'épaule ; et ses petites mains chargées de bagues, ses yeux gris large ouverts et grandis par les bizarres ornements de fer lui tombant du front, composaient un ensemble harmonieux.

Une actrice sans doute. Il en venait beaucoup chez Déchelette ; et cette pensée n'était pas pour le mettre à l'aise, ce genre de personnes lui faisant très peur. Elle lui parlait de tout près, un coude au genou la tête appuyée sur la main, avec une douceur grave, un peu lasse... « Du Midi vraiment?... Et des cheveux de ce blond-là !... Voilà une chose extraordinaire. »

Et elle voulait savoir depuis combien de temps il habitait Paris, si c'était très difficile cet examen pour les consulats qu'il préparait, s'il connaissait beaucoup de monde et comment il se trouvait à la soirée de Déchelette, rue de Rome, si loin de son quartier latin.

Quand il dit le nom de l'étudiant qui l'avait amené... « La Gournerie... un parent de l'écrivain... elle connaissait sans doute... » l'expression de ce visage de femme changea, s'assombrit subitement ; mais il n'y prit pas garde, ayant l'âge où les yeux brillent sans rien voir. La Gournerie lui avait promis que son cousin serait là, qu'il le présenterait. « J'aime tant ses vers... je serais si heureux de le connaître... »

Elle eut un sourire de pitié pour sa candeur, un joli resserrement d'épaules, en même temps qu'elle écartait de sa main les feuilles légères d'un bambou et regardait dans le bal si elle ne lui découvrirait pas son grand homme.

La fête à ce moment étincelait, et roulait comme une apothéose de féerie. L'atelier, le hall plutôt, car on n'y travaillait guère, développé dans toute la hauteur de l'hôtel et n'en faisant qu'une pièce immense, recevait sur ces tentures claires, légères, estivales, ses stores de paille fine ou de gaze, ses paravents de

laque, ses verreries multicolores, et sur le buisson de roses jaunes garnissant le foyer d'une haute cheminée Renaissance, l'éclairage varié et bizarre d'innombrables lanternes chinoises, persanes, mauresques, japonaises, les unes en fer ajouré, découpées d'ogives comme une porte de mosquée, d'autres en papier de couleur pareilles à des fruits, d'autres déployées en éventail, ayant des formes de fleurs, d'ibis, de serpents; et tout à coup de grands jets électriques, rapides et bleuâtres, faisaient pâlir ces mille lumières et givraient d'un clair de lune les visages et les épaules nues, toute la fantasmagorie d'étoffes, de plumes, de papillons, de rubans qui se froissaient dans le bal, s'étagaient sur l'escalier hollandais à large rampe menant aux galeries du premier que dépassaient les manches des contrebasses et la mesure frénétique d'un bâton de chef d'orchestre.

De sa place, le jeune homme voyait cela à travers un réseau de branches vertes, de lianes fleuries qui se mêlaient au décor, l'encadraient et, par une illusion d'optique, jetaient au va-et-vient de la danse des guirlandes de glycine sur la traîne d'argent d'une robe de princesse, coiffaient d'une feuille de dracæna un minois de bergère pompadour; et pour lui maintenant l'intérêt du spectacle se doublait du plaisir d'apprendre par son Égyptienne les noms, tous glorieux, tous connus, que cachaient ces travestis d'une variété, d'une fantaisie si amusantes.

Ce valet de chiens, son fouet court en bandoulière, c'était Jadin; tandis qu'un peu plus loin cette soutane élimée de curé de campagne déguisait le vieil Isabey, grandi par un jeu de cartes dans ses souliers à boucles. Le père Corot souriait sous l'énorme visièrre d'une casquette d'invalidé. On lui montrait aussi Thomas Couture en boule-dogue, Jundt en argousin, Cham en oiseau des îles.

Et quelques costumes historiques et graves, un Murat empanaché, un prince Eugène, un Charles I^{er},

portés par de tout jeunes peintres, marquaient bien la différence entre les deux générations d'artistes ; les derniers venus, sérieux, froids, des têtes de gens de bourse vieillis de ces rides particulières que creusent les préoccupations d'argent, les autres bien plus gamins, rapins, bruyants, débridés.

Malgré ses cinquante-cinq ans et les palmes de l'Institut, le sculpteur Caoudal en hussard de baraque, les bras nus, ses biceps d'hercule, une palette de peintre battant ses longues jambes en guise de sabretache, tortillait un cavalier seul du temps de la Grande Chaumière en face du musicien de Potter, en muezzin qui fait la fête, le turban de travers, mimant la danse du ventre et piaillant le « la Allah, il Allah » d'une voix suraiguë.

On entourait ces joyeux illustres d'un large cercle qui reposait les danseurs ; et au premier rang, Déchelette, le maître du logis, fronçait sous un haut bonnet persan ses petits yeux, son nez kalmouck, sa barbe grisonnante, heureux de la gaité des autres et s'amusant éperdument, sans qu'il y parût.

L'ingénieur Déchelette, une figure du Paris artiste d'il y a dix ou douze ans, très bon, très riche, avec des velléités d'art et cette libre allure, ce mépris de l'opinion que donnent la vie de voyage et le célibat, avait alors l'entreprise d'une ligne ferrée de Tauris à Téhéran ; et chaque année, pour se remettre de dix mois de fatigues, de nuits sous la tente, de galopades fiévreuses à travers sables et marais, il venait passer les grandes chaleurs dans cet hôtel de la rue de Rome, construit sur ses dessins, meublé en palais d'été, où il réunissait des gens d'esprit et de jolies filles, demandant à la civilisation de lui donner en quelques semaines l'essence de ce quelle a de montant et de savoureux.

« Déchelette est arrivé. » C'était la nouvelle des ateliers, sitôt qu'on avait vu se lever comme un rideau de théâtre l'immense store de coutil sur la façade

vitrée de l'hôtel. Cela voulait dire que la fête commençait et qu'on allait en avoir pour deux mois de musiques et festins, danses et bombances, tranchant sur la torpeur silencieuse du quartier de l'Europe à cette époque des villégiatures et des bains de mer.

Personnellement, Déchelette n'était pour rien dans le bacchanal qui grondait chez lui nuit et jour.

« Un bon homme tout de même... » ajouta l'Égyptienne qui donnait à Gaussin ces renseignements. S'interrompant tout à coup : Voilà votre poète...

— Où donc ?

— Devant vous... en marié de village...

Le jeune homme eut un « Oh ! » désappointé. Son poète ! Ce gros homme, suant, luisant, étalant des grâces lourdes dans le faux-col à deux pointes et le gilet de Jeannot... Les grands cris désespérés du *Livre de l'Amour* lui venaient à la mémoire, du livre qu'il ne lisait jamais sans un petit battement de fièvre ; et tout haut, machinalement, il murmurait :

Pour animer le marbre orgueilleux de ton corps,
O Sapho, j'ai donné tout le sang de mes veines...

Elle se retourna vivement, avec le cliquetis de sa parure barbare :

— Que dites-vous là ?

C'étaient des vers de la Gournerie ; il s'étonnait qu'elle ne les connût pas.

— Je n'aime pas les vers... fit-elle d'un ton bref ; et elle restait debout, le sourcil froncé, regardant la danse et froissant nerveusement les belles grappes lilas qui pendaient devant elle. Puis, avec l'effort d'une décision qui lui coûtait : « bonsoir... » et elle disparut.

Le pauvre pifferaro resta tout saisi. « Qu'est-ce qu'elle a?... Que lui ai-je dit?... » Il chercha, ne trouva rien, sinon qu'il ferait bien d'aller se coucher. Il ramassa mélancoliquement sa cornemuse et rentra dans le bal, moins troublé du départ de l'Égyptienne que de toute cette foule qu'il devait traverser pour gagner la porte.

Le sentiment de son obscurité parmi tant d'illustrations le rendait plus timide encore. Maintenant on ne dansait plus ; quelques couples çà et là, acharnés aux dernières mesures d'une valse qui mourait, et parmi eux Caoudal, superbe et gigantesque, tourbillonnant la tête haute avec une petite tricoteuse, coiffe au vent, qu'il enlevait sur ses bras roux.

Par le grand vitrage du fond large ouvert, entraient des bouffées d'air matinales et blanchissantes, agitant les feuilles des palmiers, couchant les flammes des bougies comme pour les éteindre. Une lanterne en papier prit feu, des bobèches éclatèrent, et tout autour de la salle, les domestiques installaient des petites tables rondes comme aux terrasses des cafés. On soupaît toujours ainsi par quatre ou cinq chez Déchelette ; et les sympathies en ce moment se cherchaient, se groupaient.

Mais la famille de Jean Gaussin s'inquiète de le voir si absorbé par Paris et si oublieux de Châteauneuf-des-Papes ; d'abord son oncle Césaire Gaussin est venu le voir, puis sa tante Divonne lui écrit lui donnant des nouvelles du pays natal.

LA LETTRE DE DIVONNE

« Mon cher enfant, je t'écris encore toute tremblante du gros tourment que nous venons d'avoir ; nos besonnes disparues, parties de Castelet pendant tout un jour, une nuit et la matinée du lendemain !...

« C'est dimanche, à l'heure du déjeuner, qu'on s'est aperçu que les petites manquaient. Je les avais faites belles pour la messe de huit heures où le consul devait les conduire, puis je ne m'en étais plus occupée, retenue auprès de ta mère plus nerveuse que d'habitude, comme sentant le malheur qui rôdait autour de nous. Tu sais qu'elle a toujours eu ça depuis sa maladie, de prévoir ce qui doit arriver ; et moins elle peut bouger, plus sa tête travaille.

« Ta mère dans sa chambre heureusement, tu nous vois tous à la salle, attendant les petites ; on les appelle par le clos, le berger souffle avec sa grosse coquille à ramener les brebis, puis Césaire d'un côté, moi d'un autre, Rousseline, Tardive, nous voilà tous à galoper dans Castelet et, chaque fois, en nous rencontrant : « Eh bien ? — Rien vu. » A la fin on n'osait plus demander ; le cœur battant, on allait au puits, au bas des hautes fenêtres du grenier... Quelle journée!... et il me fallait monter à tout moment près de ta mère, sourire d'un air tranquille, expliquer l'absence des petites en disant que je les avais envoyées passer le dimanche chez leur tante de Villamuris. Elle avait paru le croire ; mais tard dans la soirée, pendant que je la veillais, guettant derrière la vitre les lumières qui couraient dans la plaine et sur le Rhône à la recherche des enfants, je l'entendis qui pleurait doucement dans son lit ; et comme je l'interrogeais : « Je pleure pour quelque chose que l'on me cache, mais que j'ai deviné tout de même... », me répondit-elle de cette voix de petite fille qui lui est revenue à force de souffrance ; et sans plus nous parler, nous nous inquiétions toutes deux, à part dans notre chagrin...

« Enfin, mon cher enfant, pour ne pas faire durer cette pénible histoire, le lundi matin nos petites nous furent ramenées par les ouvriers que ton oncle occupe dans l'île et qui les avaient trouvées sur un tas de sarmets, pâles de froid et de faim après cette nuit en plein air, au milieu de l'eau. Et voici ce qu'elles nous ont conté dans l'innocence de leurs petits cœurs. Depuis longtemps l'idée les tourmentait de faire comme leurs patronnes Marthe et Marie dont elles avaient lu l'histoire, de s'en aller dans un bateau sans voiles, ni rames, ni provisions d'aucune sorte, répandre l'Évangile sur le premier rivage où les pousserait le souffle de Dieu. Dimanche donc après la messe, détachant une barque à la pêcherie et s'agenouillant au fond comme les saintes femmes, tandis que le courant les empor-

tait, elles s'en sont allées doucement, échouer dans les roseaux de la Piboulette, malgré les grandes eaux de la saison, les coups de vent, les *révouluns*... Oui, le bon Dieu les gardait et c'est lui qui nous les a rendues, les jolies ! ayant un peu fripé leurs guimpes du dimanche et gâté la dorure de leurs paroissiens. On n'a pas eu la force de les gronder, seulement de grands baisers à bras ouverts ; mais nous sommes restés malades de la peur que nous avons eue.

« La plus frappée, c'est ta mère qui, sans que nous lui ayons encore rien raconté, a senti, comme elle dit, passer la mort sur Castelet, et garde, elle si tranquille, si gaie d'ordinaire, une tristesse que rien ne peut guérir, malgré que ton père, moi, tout le monde nous nous serrions tendrement autour d'elle... Et si je te disais, mon Jean, que c'est de toi, surtout, qu'elle languit et s'inquiète. Elle n'ose pas l'avouer devant le père qui veut qu'on te laisse à ton travail, mais tu n'es pas venu après ton examen comme tu l'avais promis. Fais-nous la surprise pour les fêtes de Noël ; que notre malade reprenne son bon sourire. Si tu savais, quand on ne les a plus, ses vieux, comme on regrette de ne pas leur avoir donné plus de temps... »

Debout près de la fenêtre où filtrait un jour paresseux d'hiver sous le brouillard, Jean lisait cette lettre, en savourait le bouquet sauvage, les chers souvenirs de tendresse et de soleil.

Il obéit à cet appel et revient chez les siens.

AU CASTELET

Oh ! l'ivresse, au matin, de s'éveiller dans sa petite chambre d'enfant, le cœur encore chaud des étreintes familiales, des belles effusions de l'arrivée, de retrouver à la même place, sur la moustiquaire de son lit étroit, la même barre lumineuse qu'y cherchaient ses réveils

passés, d'entendre les cris des paons sur leurs perchoirs, grincer la poulie du puits, le culbutement à pattes pressées du troupeau, et lorsqu'il eut fait claquer ses volets à la muraille, de revoir cette belle lumière chaude qui entrait par nappes, en tombée d'écluse, et ce merveilleux horizon de vignes en pente, de cyprès, d'oliviers et de miroitants bois de pins, se perdant jusqu'au Rhône sous un ciel profond et pur, sans un duvet de brume malgré l'heure matinale, un ciel vert, balayé toute la nuit par le mistral qui remplissait encore l'immense vallée de son souffle allègre et fort.

Jean comparait ce réveil à ceux de là-bas sous un ciel boueux, et se sentait heureux et libre. Il descendit. La maison blanche de soleil dormait encore, tous ses volets fermés comme des yeux; et il fut heureux d'un moment de solitude pour se reprendre, dans cette convalescence morale qu'il sentait commencer pour lui.

Il fit quelques pas sur la terrasse, prit une allée montante du parc, ce qu'on appelait le parc, un bois de pins et de myrtes jetés au hasard dans la côte rude de Castelet, coupée de sentiers inégaux tout glissants d'aiguilles sèches. Son chien Miracle, bon vieux et boitant, était sorti de sa niche, et le suivait silencieusement dans ses talons; ils avaient si souvent fait ensemble cette promenade du matin!

A l'entrée des vignes, dont les grands cyprès de clôture inclinaient leurs cimes pointues, le chien hésita; il savait combien le sol en épaisse couche de sable, — un nouveau remède au phylloxera que le consul était en train d'essayer, — serait difficile à ses vieilles pattes, ainsi que les gradins d'étaï de la terrasse. La joie de suivre son maître le décida pourtant; et c'étaient à chaque obstacle de douloureux efforts, des petits cris peureux, des arrêts et des maladresses de crabe sur un rocher. Jean ne les regardait pas, tout occupé de ce nouveau plant d'alicante, dont son père l'avait longtemps entretenu la veille. Les souches pa-

raissaient d'une belle venue sur le sable uni et luisant. Enfin le pauvre homme allait être payé de ses peines entêtées; le clos de Castelet pourrait revivre, quand la Nerte, l'Ermitage, tous les grands crus du Midi étaient morts!

Une petite coiffe blanche se dressa tout à coup devant lui. C'était Divonne, la première levée à la maison; elle avait une serpette dans la main, autre chose aussi qu'elle jeta, et ses joues si mates d'ordinaire s'allumaient d'une rougeur vive: « C'est toi, Jean?... tu m'as fait peur... j'ai cru que c'était ton père... » Puis se remettant, elle l'embrassa: As-tu bien dormi?

— Très bien, tante, mais pourquoi craigniez-vous l'arrivée de mon père?...

— Pourquoi?...

Elle ramassa le pied de vigne qu'elle venait d'arracher:

— Le consul t'a dit, n'est-ce pas, que cette fois il était sûr de réussir... Eh bien, té! voilà la bête...

Jean regardait une petite mousse jaunâtre incrustée dans le bois, l'imperceptible moisissure qui de proche en proche a ruiné des provinces entières; et c'était une ironie de la nature, dans cette splendide matinée, sous le soleil vivifiant, que cet infiniment petit, destructeur et indestructible.

— C'est le commencement... Dans trois mois tout le clos sera dévoré, et ton père recommencera encore, car il y a mis son orgueil. Ce seront de nouveaux plants, de nouveaux remèdes, jusqu'au jour...

Un geste désolé acheva et souligna sa phrase.

— Vraiment! nous en sommes là?

— Oh! tu connais le consul... Il ne dit jamais rien, me donne le mois comme toujours; mais je le vois préoccupé. Il court à Avignon, à Orange. C'est de l'argent qu'il cherche...

— Et Césaire? ses immersions?... demanda le jeune homme consterné.

Grâce à Dieu, par là tout allait bien. Ils avaient eu

cinquante pièces de petit vin à la dernière récolte ; et cet an apporterait le double. Devant ce succès le consul avait cédé à son frère toutes les vignes de la plaine, restées jusqu'ici en jachères, en alignements de bois morts comme un cimetière de campagne ; et maintenant elles étaient sous l'eau pour trois mois...

Et fière de l'œuvre de son homme, de son Fénat, la provençale montrait à Jean, du lieu élevé où ils se trouvaient, de grands étangs, des *clairs*, maintenus par des bourrelets de chaux, comme sur les salines.

— Dans deux ans ce cépage donnera ; dans deux ans aussi la Piboulette, et encore l'île de Lamotte que ton oncle a achetée sans le dire... Alors nous serons riches... mais il faut tenir jusque-là, et que chacun y mette du sien et se sacrifie.

Elle en parlait gaiment du sacrifice en femme qu'il n'étonne plus, et avec un si facile entraînement que Jean, traversé d'une idée subite, lui répondit sur le même ton : « On se sacrifiera, Divonne... »

Il est revenu à Paris pour ses études de futur consul ; Fanny lui propose d'adopter un enfant abandonné.

LE PETIT JOSEPH

Il réfléchit une minute, la vit toute seule, dans la maison vide :

— Où est-il ce petit ?

— Au Bas-Meudon, chez un marinier qui l'a recueilli pour quelques jours... Après, c'est l'hospice, l'assistance.

— Eh ! bien, va le chercher, puisque tu y tiens...

Elle lui sauta au cou, et d'une joie d'enfant tout le soir, fit de la musique, chanta, heureuse, exubérante, transfigurée. Le lendemain, en wagon, Jean parla de leur décision au gros Hettéma qui paraissait instruit de l'affaire, mais désireux de ne pas s'en mêler. Enfoncé

dans son coin, et dans la lecture du *Petit Journal*, il bégayait du fond de sa barbe :

« Oui, je sais... ce sont ces dames... ça ne me regarde pas... » Et montrant sa tête au-dessus de la feuille dépliée : « Votre femme me paraît très romanesque, » dit-il.

Romanesque ou non, elle était le soir consternée, à genoux, une assiette de soupe à la main, essayant d'appriivoiser le petit gars morvandiau, qui, debout, dans une pose de recul, la tête basse, une tête énorme aux cheveux de chanvre, refusait énergiquement de parler, de manger, même de montrer sa figure et répétait d'une forte voix étranglée et monotone :

« Voir Ménine, voir Ménine. »

— Ménine, c'est sa grand'mère, je pense... Depuis deux heures, je n'ai pas pu en tirer autre chose.

Jean s'y mit aussi à vouloir lui faire avaler sa soupe, mais sans succès. Et ils restaient là, agenouillés tous deux à sa hauteur, tenant l'un l'assiette, l'autre la cuiller, comme devant un agneau malade, à répéter des encouragements, des mots de tendresse pour le décider.

— Mettons-nous à table, peut-être nous l'intimidons ; il mangera si nous ne le regardons plus...

Mais il continua à se tenir immobile, ahuri, répétant sa plainte de petit sauvage « voir Ménine » qui leur déchirait le cœur, jusqu'à ce qu'il se fût endormi, debout contre le buffet, et si profondément qu'ils purent le déshabiller, le coucher dans la lourde *berce* campagnarde empruntée à un voisin, sans qu'il ouvrit l'œil une seconde.

— Vois comme il est beau..., disait Fanny, très fière de son acquisition ; et elle forçait Gaussin à admirer ce front têtù, ces traits fins et délicats sous leur hâle paysan, cette perfection de petit corps aux reins râblés, aux bras pleins, aux jambes de petit faune, longues et nerveuses, déjà duvetées dans le bas. Elle s'oubliait à contempler cette beauté d'enfant.

— Couvre-le donc, il va avoir froid..., dit Jean dont la voix la fit tressaillir, comme tirée d'un rêve; et tandis qu'elle le bordait tendrement, le petit avait de longs soupirs sanglotés, une houle de désespoir malgré le sommeil.

La nuit, il se mit à parler tout seul :

« Guerlaude mé, ménine... »

— Qu'est-ce qu'il dit?... écoute... »

Il voulait être *guerlaudé*; mais que signifiait ce mot patois? Jean, à tout hasard, allongea le bras et se mit à remuer la lourde couchette; à mesure l'enfant se calmait et il se rendormait en tenant dans sa grosse petite main rugueuse, la main qu'il croyait être celle de sa « ménine », morte depuis quinze jours.

Ce fut comme un chat sauvage dans la maison, qui griffait, mordait, mangeait à part des autres, avec des grondements quand on s'approchait de son écuelle; les quelques mots qu'on en tirait étaient d'un langage barbare de bûcherons morvandiaux, que jamais sans les Hettéma, du même pays que lui, personne n'aurait pu comprendre. Pourtant, à force de bons soins, de douceur, on parvint à l'appriivoiser un peu, « un pso », comme il disait. Il consentit à changer les guenilles dans lesquelles on l'avait amené contre les vêtements chauds et propres dont l'approche, les premiers jours, le faisait « querrier » de fureur, en vrai chacal qu'on voudrait affubler d'un manteau de levrette. Il apprit à manger à table, l'usage de la fourchette et de la cuiller, et à répondre, quand on lui demandait son nom, qu'au pays « i li dision Josaph ».

Quant à lui donner les moindres notions élémentaires, il n'y fallait pas songer encore. Elevé en plein bois, sous une hutte de charbonnage, la rumeur d'une nature bruissante et fourmillante hantait sa caboche dure de petit sylvain, comme le bruit de la mer la spirale d'un coquillage; et nul moyen d'y faire entrer autre chose, ni de le garder à la maison, même par les temps les plus durs. Dans la pluie, la neige, quand les

arbres dénudés se dressaient en coraux de givre, il s'échappait, battait les buissons, fouillait les terriers avec d'adroites cruautés de furet chasseur, et lorsqu'il rentrait, rabattu par la faim, il y avait toujours dans sa veste de futaine mise en loques, dans la poche de sa petite culotte crottée jusqu'au ventre, quelque bête engourdie ou morte, oiseau, taupe, mulot, ou, à défaut, des betteraves, des pommes de terre arrachées dans les champs.

Rien ne pouvait vaincre ces instincts braconniers et chapardeurs, compliqués d'une manie paysanne, d'enfourer toutes sortes de menus objets luisants, boutons de cuivre, perles de jais, papier de plomb du chocolat, que Josaph ramassait en fermant la main, emportait vers des cachettes de pie voleuse. Tout ce butin prenait pour lui un nom vague et générique, la denrée, qu'il prononçait *denraie*; et ni raisonnements, ni taloches n'auraient pu l'empêcher de faire sa *denraie* aux dépens de tout et de tous.

Les Hettéma seuls y mettaient bon ordre, le dessinateur gardant à portée de sa main, sur sa table autour de laquelle rôdait le petit sauvage attiré par les compas, les crayons de couleur, un fouet à chien qu'il lui faisait claquer aux jambes. Mais ni Jean ni Fanny n'eussent usé de menaces pareilles, quoique le petit se montrât, vis-à-vis d'eux, sournois, méfiant, inapprivoisable même aux gâteries tendres, comme si la *ménine*, en mourant, l'eût privé de toute expansion affective. Fanny, « parce qu'elle puait bon, » parvenait encore à le garder un moment sur ses genoux, tandis que pour Gaussin, cependant très doux avec lui, c'était toujours la bête fauve de l'arrivée, le regard méfiant, les griffes tendues.

Enfin, Jean Gaussin, après avoir rompu un mariage désiré par sa famille, se prépare, contre le gré des siens, à partir avec Fanny pour le Pérou où il vient d'être nommé vice-consul.

LA RUPTURE

Nerveux, trépidant, sous vapeur, déjà parti comme tous ceux qui s'apprêtent au départ, Gaussin est depuis deux jours à Marseille où Fanny doit venir rejoindre et s'embarquer avec lui. Tout est prêt les places retenues, deux cabines de première pour le vice-consul d'Arica voyageant avec sa belle-sœur ; et le voilà qui arpente le carreau dérougi de la chambre d'hôtel, dans la double attente fiévreuse de Fanny et de l'appareillage.

Il faut qu'il marche et s'agite sur place, puisqu'il n'ose sortir. La rue le gêne comme un criminel, comme un déserteur, la rue marseillaise mêlée et grouillante où il lui semble qu'à chaque tournant son père, le vieux Bouchereau vont se montrer, lui mettre la main sur l'épaule pour le reprendre et le ramener.

Il s'enferme, mange là sans même descendre à la table d'hôte, lit sans fixer ses yeux, se jette sur son lit, distrayant ses vagues siestes avec le Naufrage de La Pérouse, la Mort du capitaine Cook pendus aux murs, piquetés de mouches, et des heures entières s'accoude au balcon en bois vermoulu, abrité d'un store jaune aussi rapiécé que la voile d'un bateau de pêche.

Son hôtel, « l'Hôtel du Jeune Anacharsis », dont le nom pris au hasard sur le Bottin l'a tenté quand il convenait du rendez-vous avec Fanny, est une vieille auberge point luxueuse ni même très propre, mais qui donne sur le port, en pleine marine, en plein voyage. Sous ses fenêtres, des perruches, des caca-toès, des oiseaux des îles au doux ramage interminable, tout l'étalage en plein air d'un oiselier dont les cages empilées saluent le jour levant d'une rumeur de forêt vierge, couverte et dominée, à mesure que la journée s'avance, par les bruyants travaux du port, réglés au bourdon de Notre-Dame de la Garde.

C'est une confusion de jurons dans toutes les langues, de cris de bateliers, de porte-faix, de marchands de coquillages, entre les coups de marteau du bassin de radoub, le grincement des grues, le heurt sonore des « romaines » rebondissant sur le pavé, cloches de bords, sifflets de machines, bruits rythmés de pompes, de cabestans, eaux de cale qu'on dégorge, vapeur qui s'échappe, tout ce fracas doublé et répercuté par le tremplin de la mer voisine, d'où monte de loin en loin le mugissement rauque, l'haleine de monstre marin d'un grand transatlantique qui prend le large.

Et les odeurs aussi évoquent des pays lointains, des quais plus ensoleillés et chauds encore que celui-ci ; les bois de santal, de campêche qu'on décharge, les limons, les oranges, pistaches, fèves, arachides, dont l'âcre senteur se dégage, monte avec des tourbillons de poussières exotiques dans une atmosphère saturée d'eau saumâtre, d'herbes brûlées, des graisses fumeuses des *Cook-house*.

Le soir venu, ces rumeurs s'apaisent, ces épaisseurs de l'air retombent et s'évaporent ; et tandis que Jean, rassuré par l'ombre, le store relevé, regarde le port endormi et noir sous l'entre-croisement en hachures des mâts, des vergues, des beauprés, quand le silence n'est traversé que du clapotis d'une rame, de l'aboi lointain d'un chien de bord, au large, tout au large, le phare de Planier projette en tournant une longue flamme rouge ou blanche qui déchire l'ombre, montre en un clignotement d'éclair des silhouettes d'îles, de forts, de roches. Et ce regard lumineux guidant des milliers de vies à l'horizon, c'est encore le voyage, qui l'invite et lui fait signe, l'appelle dans la voix du vent, les houles de la pleine mer, et la rauque clameur d'un steamboat qui râle et souffle toujours à quelque point de la rade.

Encore vingt-quatre heures d'attente ; Fanny ne doit

le rejoindre que dimanche. Ces trois jours trop tôt au rendez-vous, il devait les passer près des siens, les donner aux bien-aimés qu'il ne reverra de plusieurs années, qu'il ne trouvera plus peut-être ; mais dès le soir même de son arrivée à Castelet, quand son père a su que le mariage était rompu et qu'il en a deviné les causes, une explication a eu lieu, violente, terrible.

Que sommes-nous donc, que sont nos affections les plus tendres, les plus près de notre cœur, pour qu'une colère qui passe entre deux êtres de même chair, de même sang, arrache, torde, emporte leur tendresse, les sentiments de nature aux racines si profondes et si fines, avec la violence aveugle, irrésistible, d'un de ces typhons des mers de Chine dont les plus durs marins n'osent se souvenir et disent en pâlisant : « Ne parlons pas de ça... »

Il n'en parlera jamais, mais il s'en souviendra toute sa vie de cette horrible scène sur la terrasse de Castelet où s'est passée son enfance heureuse, devant cet horizon splendide et calme, ces pins, ces myrtes, ces cyprès qui se serraient immobiles et frissonnants autour de la malédiction paternelle. Toujours il reverra ce grand vieillard, aux joues convulsées et remuantes, marchant sur lui avec cette bouche de haine, ce regard de haine, proférant les paroles qu'on ne pardonne pas, le chassant de la maison et de l'honneur : « Va-t'en, pars, tu es mort pour nous!... » Et les petites bessonnes criant, se trainant à genoux sur le perron, demandant grâce pour le grand frère, et la pâleur de Divonne, sans un regard, sans un adieu, pendant que là-haut, derrière la vitre, le doux et anxieux visage de la malade demandait pourquoi tout ce bruit et son Jean s'en allant si vite et sans l'embrasser.

Cette idée qu'il n'avait pas embrassé sa mère l'a fait revenir à mi-route d'Avignon ; il a laissé Césaire avec la voiture au bas du pays, pris la traverse et pénétré dans Castelet par le clos, comme un voleur. La nuit

était sombre; ses pas s'empêtraient dans la vigne morte, et même il finissait par ne plus pouvoir s'orienter, cherchant sa maison dans les ténèbres, déjà étranger chez lui. La blancheur des murs crépis le guidait enfin d'un reflet vague; mais la porte du peron était fermée, les fenêtres partout éteintes. Sonner, appeler? Il n'osait, par crainte de son père. Deux ou trois fois il a fait le tour du logis, espérant trouver l'issue d'un volet mal clos. Partout la lanterne de Divonne avait passé comme chaque soir; et après un long regard à la chambre de sa mère, l'adieu de tout son cœur à sa maison d'enfance qui le repousse elle aussi, il s'est enfui désespéré avec un remords qui ne le quitte plus.

D'ordinaire, pour ces absences de durée, ces traversées aux dangereux hasards de la mer et du vent, les parents, les amis, prolongent les adieux jusqu'à l'embarquement définitif; on passe la dernière journée ensemble, on visite le bateau, la cabine du partant afin de mieux le suivre dans sa route. Plusieurs fois par jour, Jean voit passer devant l'hôtel de ces affectueuses reconduites, parfois nombreuses et bruyantes; mais il s'émeut surtout d'un groupe familial à l'étage au-dessous du sien. Un vieux, une vieille, des gens de campagne à tournure aisée, en veste de drap et cambrésine jaune, sont venus accompagner leur garçon, l'assistent jusqu'au départ du paquebot; et penchés à leur fenêtre, dans le désœuvrement de l'attente, on les voit tous les trois, se tenant par le bras, le matelot au milieu, bien serrés. Ils ne parlent pas, ils s'étreignent.

Jean songe en les regardant au beau départ qu'il aurait eu... Son père, ses petites sœurs, et, s'appuyant sur lui d'une douce main frémissante, celle dont les beauprés au large entraînaient le vif esprit et l'âme aventureuse... Regrets stériles. Le crime est accompli, son destin sur les rails, il n'a qu'à partir et à oublier...

Qu'elles lui semblèrent lentes et cruelles les heures

de la dernière nuit ! Il se tournait, se retournait dans son lit d'auberge, guettait le jour sur la vitre aux décroissements lents du noir au gris, puis au blanc d'aube que le phare piquait encore d'une étincelle rouge effacée au soleil levant.

Alors seulement il s'endormit, réveillé tout à coup par un éclaboussement de rayons dans sa chambre, les cris confondus des cages de l'oiselier avec les innombrables carillons du dimanche de Marseille, répandus par les quais élargis, toutes machines au repos, des oriflammes flottant aux mâts... Déjà dix heures ! Et l'express de Paris arrive à midi, vite il s'habille pour aller au-devant de Fanny ; ils déjeuneront en face de la mer, puis on portera les bagages à bord et à cinq heures, le signal.

Un jour merveilleux, un ciel profond où les mouettes passent en taches blanches, la mer d'un bleu plus foncé, d'un bleu minéral, sur lequel, à l'horizon, des voiles, des fumées, tout est visible, tout miroite et tout danse ; et comme le chant naturel de ces rives de soleil aux transparences d'atmosphère et d'eau, des harpes sonnent sous les croisées de l'hôtel, un air italien d'une facilité divine, mais dont la note pincée et traînée sur les cordes émeut cruellement les nerfs. C'est plus que de la musique, c'est la traduction ailée de ces allégresses du midi, ces plénitudes de vie et d'amour gonflées jusqu'aux larmes. Et le souvenir d'Irène passe dans la mélodie, vibrant et pleurant. Comme c'est loin !... Quel beau pays perdu, quel regret pour toujours des choses brisées, irréparables !

Allons !

Sur le seuil, en sortant, Jean rencontre un garçon : « Une lettre pour M. le Consul... Elle est arrivée le matin, mais M. le Consul dormait si profondément ! » Les voyageurs de distinction sont rares à l'hôtel du *Jeune Anacharsis* ; aussi les braves Marseillais font-ils sonner à tout propos le titre de leur pensionnaire... Qui peut lui écrire ? Personne ne connaît son adresse,

à moins que Fanny... Et regardant mieux l'enveloppe, il s'épouvante, il a compris.

« Eh bien non ! je ne pars pas ; c'est une trop grande folie dont je ne me sens pas la force.

Écoute, il y a un pays d'Orient, j'ai lu ça dans un de tes *Tour du Monde*, où on coud une femme vivante avec un chat, en une peau de bête toute fraîche, puis on lâche le paquet sur la plage hurlant et bondissant en plein soleil. La femme miaule, le chat griffe, tous deux s'entre-dévorent pendant que la peau se racornit, se resserre sur cette horrible bataille de captifs, jusqu'au dernier râle, jusqu'à la dernière palpitation du sac. C'est un peu le supplice qui nous attendait ensemble... »

Il s'arrêta une minute, écrasé, stupide. A perte de vue le bleu de la mer étincelait. *Addio...* chantaient les harpes auxquelles s'était jointe une voix chaude et passionnée comme elles... *Addio...* Et le néant de sa vie détruite, ravagée, toute de débris et de larmes, lui apparut, le champ ras, les moissons faites sans espoir de retour.

ROSE ET NINETTE

L'admirable sentiment de la famille, qui est certainement, soit par quelque épisode, soit par le sujet principal, la grande préoccupation continue et comme la pierre d'assise de chacun des livres d'Alphonse Daudet, devait forcément lui arracher une protestation indignée contre la loi du divorce, contre la situation faite aux enfants par cette atteinte à la sécurité du foyer domestique.

Immédiatement, avec son cœur si débordant d'affection familiale, avec sa sûreté de jugement, il a découvert les détresses abominables, les partages odieux, les divisions cruelles qui allaient résulter de cette désagrégation de la famille et il les a décrits avec une douloureuse éloquence dans ce roman de *Rose et Ninette*, montrant par ce titre que, dans la débâcle du ménage, c'était aux enfants qu'il pensait avant tout.

C'est le père plus que l'époux qui souffre dans l'auteur dramatique Régis de Fagan ; ayant laissé prononcer héroïquement le divorce contre lui, il n'a le droit de voir ses filles Rose et Ninette que deux dimanches par mois ; chacune de ces réunions du père et des enfants est troublée, empoisonnée par l'influence secrète ou avouée de la mère, qui, elle, se remariera et empêchera, par ses manœuvres, son ancien mari de l'imiter et de trouver ainsi un apaisement à son chagrin dans une reconstitution de sa vie sentimentale.

Ce livre est le véritable procès du divorce tel qu'il est actuellement compris en France, le divorce qui divise, détruit et disperse la famille, menaçant tout l'ordre social en lui enlevant son union, c'est-à-dire sa force honnête et saine .

Une des entrevues du père et de ses deux filles soulignera nettement les conséquences de ce divorce.

— Non, mes chéries... non, mes petites filles, ce que vous demandez est impossible. N'insistez pas, vous me feriez trop de peine.

Insister ! Elles s'en gardaient bien. Devant le refus du père, Ninette avait pris un livre, Rose un journal de modes, et leurs candides physionomies de fillettes, subitement fermées, comme durcies, s'absorbaient dans une attention silencieuse, par moments traversée d'un regard de malice qui se levait et guettait de coin dans le battement des cils. Ce n'était plus deux enfants que Fagan avait en face de lui, mais deux femmes, avec cet angélique entêtement de la femme, qui amène l'homme à l'exaspération. Et il s'agitait, le pauvre père, il s'efforçait de faire entrer dans ces sacrées petites têtes les sérieux motifs de son refus, un refus de subvention supplémentaire.

Voyons, depuis sept mois que leur mère et lui s'étaient quittés, avait-il une fois manqué de donner deux mille francs au lieu des quinze cents alloués par le tribunal ? Et cela ne suffisait pas ; on osait lui demander davantage, alors qu'il ne possédait pour toute fortune que le revenu de son théâtre. Il ne se plaignait pas cette année ; son répertoire gardait la vogue, mais ce revenu pouvait diminuer avec les caprices du public. Puis il fallait penser à la dot de Rose.

— Et enfin, mes mignonnes, je trouve que, pour un dimanche où vous venez voir votre père, un de mes pauvres dimanches, vous vous êtes chargées d'une bien vilaine commission. Est-ce qu'on n'aurait pas pu m'envoyer Mademoiselle, ou mieux une lettre à laquelle j'aurais su répondre ?

Il fallait cette attaque directe, leur mère jetée dans le débat, pour rompre le mutisme résigné des jeunes filles.

— Mais, père..., dit Ninette sans lever les yeux de son livre..., « on ne nous a pas donné de commission... » et ce petit surcroît que nous t'avions demandé était pour nous seules...

— Pour nos toilettes..., ajouta sans assurance M^{lle} Rose, du fond des grandes images de mode qui l'entouraient en paravent.

Fagan se récria... Leurs toilettes!... mais le surplus de chaque mois était précisément destiné à leurs toilettes, pas à celles de M^{me} Ravaut, bien sûr; et des jeunes filles de leur âge, de leur monde, devaient se contenter de cela. Il se laissait aller à des détails de dépenses, robes, linge, chaussures, refaisant sans s'en douter une de ses ennuyeuses scènes de ménage d'autrefois, seulement c'est à deux femmes au lieu d'une qu'il avait à tenir tête à présent; les répliques se suivaient, fines et portant juste chez la cadette, plus troublantes encore dans la douceur et l'inconscience de l'ainée. N'invoquait-elle pas tout à coup un mariage de leur monde qui les obligerait, sans doute...

« Quel mariage?... » dit Fagan vivement redressé.

Si prompt qu'eût été le coup d'œil de Ninette à sa grande étourdie de sœur, il le saisissait au passage, pâlisait jusqu'aux lèvres, jusqu'au fond des yeux, et d'une voix stridente et dure : « Compris!... si, si, parfaitement... J'ai compris!... M^{me} Ravaut se remarie... c'est son droit... et avec qui ? Peut-on savoir?... cousin, n'est-ce pas ? »

Les joues embrasées des fillettes, leurs gestes éva-

sifs, décontenancés, lui répondaient mieux que des paroles et redoublaient son emportement. Non certes qu'il fût jaloux de son ancienne femme ; mais de ses filles, oh ! il l'était, à souffrir autrefois de leur intimité avec ce La Posterolle, des gâteries, des cadeaux dont il savait les conquérir, attirer à lui leurs gentillesses de petites perruches coquettes et gourmandes. Que serait-ce maintenant qu'il habiterait la même maison, avec l'autorité et les privautés d'un beau-père, et bientôt, par la suite des choses, par l'assiduité, la présence réelle et continuelle, plus leur père que lui-même. Cette idée l'enrageait, surtout de se dire qu'on lui emmenerait peut-être ses enfants loin de Paris.

« Ça, par exemple !... ça, par exemple !... » Il bégayait de fureur, agitait ses longs bras, ses poings, crispés, pleins de menaces brutales.

Mais les colères de Fagan, créole de l'île Bourbon, passaient en cyclone, courtes et violentes. Le temps de bousculer quelques chaises, de jeter deux ou trois portes sur de fausses sorties, il s'apaisa, s'allongea dans son grand fauteuil américain, et, comme toutes les quinzaines, demanda à Rose d'ouvrir le piano acheté exprès pour elle.

Rose, malheureusement, avait la migraine, oh ! si fort la migraine...

— Voyons, Rosette... presque rien... quelques mesures de Chopin ou de Mendelssohn...

— Je regrette beaucoup, père... impossible...

Et devant l'intonation morne, implacable, le père n'insistait plus ; on ne discute pas avec la migraine. Se tournant vers Ninette :

— Tu ne descends pas jouer avec Maurice ?

— Non, pas aujourd'hui... Je suis trop fatiguée.

Cramponnée des deux mains à son livre, le front tétu, le menton volontaire sur son petit col garçonnier, on sentait que ni les tendres reproches du père, ni les regards implorants que levait vers la fenêtre le petit

infirmes traînant sa béquille dans le jardin, navré et désœuvré, rien ne viendrait à bout de sa résolution.

Tout le jour, Fagan se heurta ainsi contre une mauvaise humeur qui n'était pas seulement celle de ses filles, mais l'œuvre de l'absente, invisible et d'autant plus forte. Vraiment, était-ce la peine de divorcer, s'il lui fallait subir les mêmes scènes de ménage, suivies de mutismes dont il connaissait bien l'énergique persistance ?

Dans ce long et lamentable après-midi, il écrivit à M^{me} Ravaut plusieurs lettres qu'il déchirait aussitôt, trop modérées ou trop mordantes à son gré. Enfin, comme les petites le quittaient sur un baiser très froid, allaient rejoindre mademoiselle en bas devant la porte, il remit à Rose deux lignes adressées à sa mère et qui lui demandaient un rendez-vous pour le lendemain matin

Malgré toutes les promesses, M^{me} de Fagan divorcée, remariée à M. La Posterolle, a emmené ses filles avec elle en Corse, où son second mari a été nommé préfet; puis elle s'arrange pour empêcher Régis de Fagan d'épouser M^{me} Hulin, la femme séparée de son mari, et le pauvre de Fagan, en un dernier chapitre dans le jardin du Luxembourg, ouvre tout son cœur à M^{me} Hulin, en parlant du prochain mariage de sa fille Rose.

— Ah ! mon amie, comme vous aviez raison !... Quel méli-mélo que le divorce, et les bizarres combinaisons qu'il amène !... Rose se mariera dans quelques jours et son mariage est tout ce qu'il y a de plus régulier, mais ses parents étant divorcés, voici l'étrange spectacle que la noce présentera...

Il s'amusait à détailler le cortège : lui en tête, le père menant la mariée... Derrière eux M^{me} La Posterolle, la maman, mais ne portant plus le même nom que sa fille... enfin La Posterolle, l'homme de toutes les convenances, figurant aussi dans le défilé et s'y trouvant très bien à sa place.

— Vous représentez-vous ça montant l'interminable escalier de la Madeleine, l'entrée de ça par le grand portail, et toutes les flammes des cierges, toutes les ondes de l'orgue pour accueillir cette cacophonie... Ah! si Paris savait rire...

Lui, Fagan, ne riait pas, blessé dans son amour paternel, ses filles définitivement perdues. Et comme Pauline essayait de protester une fois de plus en leur faveur, Régis eut un sourire rapide et grimaçant, désillusionné jusqu'aux larmes :

— Non, mon amie, vous vous trompez, mes enfants ne sont plus à moi; cette méchante femme les a accaparées. Mon avocat me l'avait bien prédit. Ç'a été un travail de fourmi, de taret, lentement, par petits coups et jour à jour... et dire que jusqu'à la fin de ma vie je suis lié à cette créature, qu'elle ne me lâchera jamais! Après le mariage de Rose, nous nous retrouverons au mariage de Ninette; plus tard, devenus grands-parents, nous nous rencontrerons à des baptêmes. Je l'aurai pour commère, vous verrez, une commère qui apprendra à mes petits-enfants à me détester, ainsi qu'elle l'a appris à mes filles... Ah! le divorce, ce tranchement du lien, que je célébrais comme une délivrance, vous rappelez-vous... dont j'étais si joyeux, si fier..., mais quand on a des enfants, le divorce n'est même pas une solution.

M^{me} Hulin secoua doucement la tête :

— Avec des enfants, la séparation ne vaut guère mieux... elle n'est qu'apparente, fictive... l'enfant reste toujours entre le père et la mère.

Ce fut exprimé de cette voix profonde, sombrée, dont elle confessait ses vrais chagrins; car son timbre habituel était de cristal vibrant et limpide comme tout son être.

— Alors, quoi?... que faire?... murmura Fagan. Après un long silence où mouraient les dernières mesures d'une marche de *Lohengrin*, il acheva tout haut le muet conciliabule de leurs deux pensées... Oui, l'intégrité

du mariage, tout le bonheur serait là... Se dire en choisissant sa femme : Quand je mourrai, voici l'épaule où j'appuierai ma tête pour dormir, les lèvres qui fermeront mes yeux. Aussi je veux cette épaule très douce, très pure, ces lèvres fraîches et rien que pour moi... C'est ainsi que j'avais compris le mariage. »

Pauline soupira tristement. Ce fut sa seule réponse, conforme et approbative.

Ils venaient de descendre le large perron arrondi de la terrasse, erraient autour du grand bassin, tout frissonnant sous le ciel rose et l'angoisse du soir qui tombait. Ce frisson les gagnait, jusqu'à l'enfant qui ne courait plus, serré dans la robe noire de sa mère.

— Si nous rentrions..., dit-elle au bout d'un instant... en voilà bien long pour une première journée dehors...

— Eh bien ! rentrons... fit Régis sur le même ton découragé.

A la sortie, dans le bruissement de la foule qui s'écoulait, il cherchait une voiture, quand, à quelques pas plus loin, il aperçut M^{me} La Posterolle et ses filles, qui s'étaient sans doute attardées à la musique et remontaient dans leur landau. Les toilettes claquantes de ces dames, l'équipage un peu voyant rassemblaient des curieux dont Rose et Ninette paraissaient très fières.

« Écartons-nous... » dit tout bas Fagan à sa compagne... Avoir ses chéries, là, tout près de lui, brillantes et pimpantes, et ne pouvoir les embrasser, cela lui faisait trop de mal ! Et c'était bien une victime du divorce, ce pauvre homme, regardant ses filles, leur mère, sa vraie famille, s'éloigner à toute vitesse dans ce landau plein de rires et de rubans clairs, tandis qu'il restait au bord du trottoir, incertain et vague dans la nuit presque venue, avec cette femme et cet enfant, dont le grand deuil, qu'il accompagnait mais ne partageait pas, disait assez combien ils étaient.

combien ils demeureraient probablement toujours étrangers les uns aux autres.

SOUTIEN DE FAMILLE

Il semble que dans ce livre, sa dernière œuvre, celle aussi à laquelle il a peut-être travaillé le plus longtemps, Alphonse Daudet ait voulu, sous quelque hantise sinistre, sous l'influence de quelque glas funèbre que lui seul entendait, réunir certaines des idées qui lui étaient les plus chères et qui bourdonnaient bruyamment dans son beau cerveau de penseur : parmi elles dominaient les idées de justice et de bonté.

Ce qui illumine, en effet, ce roman d'une clarté supérieure, c'est la généreuse révolte contre les hypocrisies sociales et l'ardent désir de faire le bien ; le cœur de l'écrivain saigne douloureusement en racontant l'histoire de cet infortuné Victor Eudeline, jeté au suicide comme une victime d'holocauste et laissant derrière lui une veuve et trois orphelins ; il s'épanouit, dilaté par la pitié, par l'espérance, en montrant les efforts, le travail incessant, le beau triomphe de laborieux du plus jeune des deux fils, Antonin, le véritable *Soutien de famille* celui-là, tandis que l'aîné, Raymond, écrasé par l'héritage paternel, déclassé, dévoyé, en est réduit, en un acte suprême et inattendu de courage, à s'engager dans l'infanterie de marine à la place de son cadet tombé au sort, avec cet aveu :

« ... *Frérot, le vrai soutien de famille, le vrai fils aîné de la veuve, c'était toi ; moi, je n'étais que l'honoraire ; je l'ai compris un peu tard, mais je l'ai compris. Tu ne seras pas soldat, mon petit Tonin, ma présence sous les drapeaux te libère.* »

Toutes les belles et nobles passions d'Alphonse Daudet, tous ses enthousiasmes, toutes ses justes colères, on les retrouve dans ce livre avec les personnages des conspirateurs russes, avec les humbles mis en scène, avec le marseillais Pierre Izoard, sous-chef sténographe à la Chambre, avec sa fille Geneviève, avec la petite Dina Eudeline, avec Sophie Castagnozoff, avec M^{me} Eudeline, en face de ceux qu'il fouaille impitoyablement, les Marc Javel, les Walfon, les Mauglas, les politiciens et les policiers louches.

A bout de ressources, Victor Eudeline, successeur du fabricant Guillaume Aillaume s'est tué, et Izoard son ami est parvenu à intéresser le véritable auteur de ce suicide, Marc Javel sous-secrétaire d'État, aux enfants de sa victime. L'enterrement a lieu.

PRÉLUDE

Les obsèques, dont Izoard faisait les frais, furent très convenables. Beaucoup de monde, surtout des ouvriers et du petit commerce. Les grandes maisons en voulaient au successeur de Guillaume Aillaume pour ses théories humanitaires et sociologues; mais combien regrettèrent leur abstention, quand on apprit que le sous-secrétaire à l'Intérieur était venu jusqu'au cimetière. Pour atténuer la mauvaise impression dans le public, Marc Javel avait compris qu'il devait assister aux funérailles de sa victime; même il eut l'ingéniosité d'amener avec lui comme bouc émissaire son avoué Petit-Sagnier, type de *solicitor* obèse et jouisseur, que les ouvriers de la fabrique, vaguement informés, accueillirent de grognements et de mines revêches. Quant à Marc, lorsqu'on le vit descendre du coupé ministériel, ganté de noir et si correct, devant cette lointaine église de faubourg, il y eut pour le recevoir un sentiment de sympathie universelle. Pierre Izoard et les enfants qui l'attendaient sous le péristyle, sachant qu'en sa qualité de franc-maçon et de Vénérable il n'entraît jamais dans les églises, s'avancèrent tous les trois, congestionnés de larmes, pour le remercier d'être venu.

— *Fortitudo animi!* dit tout bas, en lui montrant le catafalque embrasé de cierges sous le porche, le sténographe à qui son émotion remémorait de vieux textes de son professorat.

Le ministre ne savait pas le latin et s'en cachait comme d'une lèpre; mais il comprit au jugé que ce *fortitudo* faisait allusion à la mort héroïque de ce père pour ses enfants, et l'ainé se trouvant près de lui, il le mit contre sa poitrine, d'un grand geste d'adoption.

— Enfants, dit-il de sa voix suave et pleine, qui s'entendait de loin, votre père était un de ces républicains de vieille roche auxquels le gouvernement de la Répu-

blique n'a rien à refuser. Tout ce que Victor Eudeline nous demande dans sa lettre d'outre-tombe pour Eudeline Raymond, fils aîné de sa veuve et soutien de famille, sera fait. J'en prends l'engagement devant tous ceux qui m'écoutent.

Et il y en avait !

De ce jour date le premier pas, le pas décisif de Marc Javel sur le grand chemin de la popularité, où nous l'avons vu depuis évoluer avec une souplesse, une vitesse sans exemple. De ce jour aussi, Raymond prit possession de son nouvel emploi de soutien de famille. Il en devina les responsabilités et les servitudes à une espèce de pitié, de déférence, dont il se sentit subitement enveloppé, tandis qu'il marchait derrière le corbillard avec son frère. Sans doute, la mort de ce père si indulgent, si tendre malgré ses violences, leur causait une peine affreuse ; mais à son chagrin personnel se mêlait je ne sais quelle fierté, et même un peu de pose. Il ne pleurait pas en enfant, comme Antonin, et marchait, le dos rond, avec importance et solennité.

Cette attitude morose, fort au-dessus de son âge, cette sensibilité toujours exagérée et un peu fausse, il la garda pendant les trois ou quatre ans qu'il passa comme boursier à Louis-le-Grand, pour finir ses classes. Son histoire, à peu près connue dans le lycée, surtout la faveur du ministre, à qui on savait qu'il devait sa bourse, lui faisaient une célébrité. Au parler, les élèves le montraient à leurs parents :

— Tu vois, ce grand blond de troisième B, il n'a que quinze ans, il est déjà soutien de famille.

Et le surveillant, que les mères interrogeaient à leur tour, chuchotait d'un ton de mystère :

— Un jeune homme très protégé...

Comme toujours, cette protection fut plus illusoire qu'effective. Quelques semaines après les funérailles d'Eudeline, le sous-secrétaire d'État se faisait annoncer chez la veuve, très fière de cette visite, et qui les re-

cevait, lui et son homme d'affaires, Petit-Sagnier, dans ce bureau du rez-de-chaussée où le désespéré avait sué sa nuit d'agonie, entre le grillage de la caisse et deux rangées de livres de commerce en basane. Pierre Izoard et le comptable Alexis se trouvaient là, sur la demande expresse de Marc Javel, avec qui ce conseil de famille avait été combiné par M^{me} Eudeline, devant l'impossibilité de continuer le commerce de son mari. Une nature molle et rêvassière, une éducation sans mère, commencée au Sacré-Cœur, puis achevée aux environs de Paris par une institutrice romanesque, dans la solitude de ce château de Morangis, où s'était retiré le vieux Guillaume Aillaume, n'avaient pas permis à sa fille d'être pour le ménage cet appoint d'activité et d'intelligence féminines qui, dans le commerce parisien, est l'explication de bien des fortunes. Le goût et l'instinct des affaires lui manquaient; la violence de son mari lui en donna l'horreur et le tremblement. Cet homme excellent qui l'adorait, la mettait en fuite avec ses cris et, après dix-huit ans d'une vie à deux assez heureuse en somme, la laissait, comme le servant d'une pièce de marine au fort calibre, ahurie et presque sourde. Un détail en dira plus que tout : dans ces bureaux, où se tenait le conseil, depuis son mariage elle n'était pas entrée deux fois. On comprend qu'ainsi désarmée, avec des enfants tout jeunes, la malheureuse femme reculât devant une succession commerciale dont le comptable lui étalait tous les dangers, tous les embarras, triomphant de la netteté et de la régularité de ses livres. Une maison très achalandée, sans doute, mais déjà vieillie; beaucoup de désordre, des créances périmées et des dettes, sans parler des termes en retard, que les factures à recouvrer ne payeraient certainement pas. Comment sortirait-elle de là? Vendre le fonds?... Mais il faudrait s'acquitter d'abord; sans cela, qui voudrait d'un fonds usé, troué comme la bassinoire à Babet. M. Alexis, qui tenait à son expression berrichonne, la répéta plusieurs fois,

pendant qu'Izoard et M^{me} Eudeline se regardaient consternés.

— Eh bien ! moi, j'ai un acquéreur, fit Petit-Sagnier sur un signe de son illustre client.

Il nomma les frères Nathan, de petits marchands de meubles de la rue de Charonne, qui prendraient la maison avec dettes, termes en retard...

— Et l'immeuble de la cour ? demanda vivement Pierre Izoard.

L'avoué ouvrit les bras, comme s'il laissait tomber l'affaire. Les Nathan n'avaient pas parlé de l'immeuble qui du reste accaparait l'air, le jour et la place dans une cour déjà trop petite ; ils seraient enchantés de s'en débarrasser. M^{me} Eudeline eut de la peine à retenir ses larmes. Comment ! ne pas même leur rendre le prix de la construction, les dix mille francs que Pierre Izoard leur avait fait prêter. Le gros avoué avança une lippe méprisante : une des nombreuses erreurs de ce pauvre M. Eudeline, l'idée de cette construction.

— Ne pensez plus à cela, chère amie, interrompit le sténographe, la personne qui vous a prêté cet argent n'est pas pressée de le revoir.

Marc Javel eut un sourire indulgent :

— Elle est donc bien riche, cette personne ?

— Dans mon genre, monsieur le ministre, dit le Marseillais tout épanoui.

— En ce cas, mon cher maître...

M. le sous-secrétaire d'État tirait de sa jaquette un élégant portefeuille en galuchat, y prenait un chèque qu'il signait au bord du bureau avec la plume d'Alexis — encore un cher maître à remercier — et remettait au sténographe un bon de cinq mille francs, afin que son imprudent ami n'y fût pas de toute la somme déboursée.

Izoard rougit, protesta, puis à la réflexion :

— Eh bien ! si, tout de même, j'accepte pour M^{me} Eudeline qui va se trouver encore moins riche que moi et que mon ami.

La pauvre femme ne savait plus où elle en était... on lui devait déjà tant à ce bon M. Marc Javel ! Quelques jours avant, c'était la bourse de Raymond ; ensuite une lettre de recommandation pour Esprit Cornat, l'ancien membre de la Constituante, maintenant directeur d'une grande maison d'appareils électriques où Pierre Izoard venait de faire entrer Antonin, comme apprenti... Ces cinq mille francs par là-dessus !

— Madame, je vous en prie, murmura Marc Javel, paternel et doux comme l'Évangile.

Dans le coupé du ministère, qui descendait à fond de train la pente boueuse du faubourg, l'avoué Petit-Sagnier reprochait à son client cette générosité inutile :

— Que diable ! Je vous arrange une affaire superbe, je vous débarrasse d'un bail ridicule, d'un locataire dangereux, je vous fais cadeau d'un immeuble magnifique, et vous venez gâter mon chef-d'œuvre avec vos cinq mille francs, vrai !...

— Maître Petit-Sagnier, dit le grand fonctionnaire approchant de sa narine un cigare de la Havane, aussi bien roulé et du même ton fauve que sa moustache, je n'aime pas les affaires trop belles et me méfie de ce qui ne coûte rien... Cet argent n'est pas perdu, croyez-moi... Vous êtes là pour sauvegarder l'héritage de la tante ; mais, moi, j'ai ma carrière politique à surveiller.

— Et vous vous y entendez, patron ! fit avec une gaieté respectueuse l'avoué qui, jusqu'alors, avait pris son client seulement pour un homme heureux.

Ces cinq mille francs, en attendant que Raymond fût en âge de tenir efficacement l'emploi de soutien de famille, permirent à la veuve, qui s'était réfugiée à Cherbourg chez la sœur de son mari, d'y vivre moins à l'étroit et d'envoyer quelques douceurs à l'interne de Louis-le-Grand et à l'apprenti d'Esprit Cornat. Les lettres qu'elle écrivait à ses garçons, à l'ainé surtout, chargé de leur avenir, se plaignaient de l'exil auquel

la mère et la fille se voyaient condamnées pour longtemps, et le même désolant *post-scriptum* suivait invariablement la signature : « Travaille, mon enfant, travaille, et tire-nous d'ici au plus tôt. » Il travaillait, le malheureux ; mais par une extraordinaire malchance, lui qui, jadis, sans aucun effort emportait tous les prix de sa classe à Charlemagne, à présent que ses études avaient un but défini, volontaire, n'obtenait pas même une nomination à la fin de l'année. Ses maîtres, confidents de sa peine, témoins de ses efforts, attribuaient à une fatigue de croissance cet arrêt subit de l'attention, de la mémoire chez un être aussi parfaitement équilibré. Izoard, lui, l'expliquait par la secousse nerveuse dont la mort tragique du père avait ébranlé les deux enfants.

— Regardez Antonin, le plus jeune, disait-il à Marc Javel, un jour qu'ils en parlaient dans un couloir de la Chambre..., depuis le suicide d'Eudeline, ce pauvre petit est resté comme bègue ; il bredouille, il cherche ses mots... Qui sait si ce trouble, cette hésitation de la parole ne se sont pas portés, chez le grand frère, sur les ressorts de la volonté.

— Possible, mon cher maître... C'est égal, faites-le venir un dimanche matin au ministère... ça se soigne, ces choses-là. Au revoir, et ne manquez pas de m'amener votre jeune homme.

Izoard n'y manqua pas, certes ; mais il arriva que sur les innombrables visites faites à son protecteur soit à l'Intérieur, aux Finances ou au Commerce, postes divers successivement occupés par Marc Javel, le boursier de Louis-le-Grand fut reçu, en tout, deux fois pendant la durée de ses études, à peine cinq minutes chaque fois, et pour entendre le même boniment que sous le porche de Saint-Joseph, les mêmes engagements pris au nom du gouvernement de la République envers Eudeline Raymond, fils aîné de veuve et soutien de famille... « Ne l'oubliez pas, jeune homme. »

Il eût mieux valu pour un temps que le jeune homme les oubliât, ses lourdes et solennelles charges d'avenir; car l'idée qu'il se faisait de sa tâche, la crainte de n'être pas de force à la remplir, ne pouvaient que le paralyser, priver de tout élan, de toute joie ses brèves années de jeunesse. A une matinée du Théâtre-Français, où deux divisions de Louis-le-Grand avaient été conduites, *Hamlet*, que Raymond voyait jouer pour la première fois, le remplit d'un désespoir un peu théâtral et forcé comme toujours, mais dont il n'avoua la cause qu'à un type de rhétorique-lettres, un nommé Marquès, qui marchait dans le rang à côté de lui, au retour du spectacle.

— Pourquoi il me fait pitié, ce prince de Danemark, pourquoi je pleure sur lui comme sur un de nous, c'est parce qu'il me ressemble, vois-tu, Marquès, qu'il a comme moi une tâche au-dessus de ses moyens, à laquelle il pense à toute heure, et qui lui interdit tout plaisir. Lui non plus n'a pas le droit d'être jeune, d'aimer et d'être aimé, d'avoir son âge. Il faut qu'il soit un héros, un vengeur, et il sent qu'il ne peut pas; c'est à vous fendre l'âme.

Quelques années plus tard nous voici dans l'intérieur familial des Eudeline, alors que Raymond, qui fait son droit et espère être président de l'Association des Étudiants, l'A, se prépare à aller au bal chez les Valfon, tandis que son frère Antonin est ouvrier chez Esprit Cornat et sa sœur Dina employée aux postes et télégraphes.

A LA LAMPE MERVEILLEUSE

Tous les Parisiens de la rive gauche se souviennent d'avoir vu — il y a une dizaine d'années — dans le bas de la rue de Seine, un étroit magasin dont la devanture, faite de petits globes de verre multicolores, rangés et superposés en demi-cercle, jetait une note éclatante sur le grisâtre alignement des maisons voi-

sines. Cela s'illuminait, la nuit venue, et flamboyait jusqu'à neuf heures du soir à la façon d'un arc-en-ciel nocturne. L'enseigne portait, toute piquée de lumières, elle aussi :

A LA LAMPE MERVEILLEUSE

MESDAMES EUDELINE

Éclairage électrique breveté

Le pluriel de la raison sociale était assez peu véridique, puisque à peine Antonin avait-il rappelé sa mère et sa sœur de Cherbourg pour les installer rue de Seine, M^{me} Eudeline y restait seule, et Dina entraît aux Postes et Télégraphes, à quinze cents francs par an.

Ah ! l'engageante petite boutique, avec ses glaces claires, son parquet reluisant comme les étagères où s'alignaient des lampes minuscules, dites *lampyres*, à formes et couleurs de tulipes, d'iris, de grenades ; et derrière le comptoir, coiffée d'un bonnet noir sur de longues anglaises comme les dames en portaient aux beaux jours de Lamartine et de Ledru-Rollin, la vieille maman immuablement plongée dans un roman de cabinet de lecture. Que de fois je me suis arrêté sur le trottoir à contempler avec envie ce brillant et paisible intérieur, alors que je rêvais de m'installer marchand de bonheur en plein Paris. Vous lisez bien, marchand de bonheur. Ce fut un temps ma fantaisie d'adopter cette profession bizarre, de mettre mon expérience de la vie et de la souffrance au service d'une foule de malheureux qui ne savent pas discerner ce qu'il y a de bon, ce qu'on peut extraire encore d'agréable de l'existence la moins favorisée. Pour le débit de cette denrée précieuse et rare qu'on appelle le bonheur, le magasin de M^{mes} Eudeline me semblait le cadre idéal, comme douceur, silence, netteté, sérénité.

J'aurais probablement changé d'avis, si, caché dans quelque coin, j'avais assisté, un soir d'avril 1887, à la

rentrée de M^{lle} Dina, rapportant du bureau central de la rue de Grenelle une de ces fringales qui creusent, aux approches du dîner, un estomac de dix-huit ans, et ne trouvant à la maison rien de prêt, rien à manger, pas même le couvert mis. Oui, le marchand de bonheur eût manqué, ce soir-là, du calme nécessaire à ses consultations, au milieu du vacarme inusité qui faisait trembler le grand vitrage séparant le magasin des pièces du fond.

Ces pièces se composaient d'une salle à manger, occupée en partie par une table ronde couverte d'une toile cirée à demeure, et par un escalier en bois, véritable échelle de moulin, menant à la chambre de Raymond. Sous cet escalier, un cabinet noir, percé d'un trou pour le tuyau du poêle, servait de cuisine et complétait la misère, le dénûment de cet envers des étalages, qu'on appelle l'arrière-boutique. En face, derrière un haut paravent, le lit que M^{me} Eudeline partageait avec sa fille, surmonté, au chevet, d'une Madone en plâtre, d'un grand chapelet, d'un buis béni, de tout un étalage d'images pieuses, d'*ex-voto* auxquels la jeune fille avait la foi la plus vive, sans y trouver le moindre recours contre les colères folles où elle s'emportait souvent. Tout cet arrière-fond ouvrait sur une cour plantée de tilleuls rabougris, et dont un coin abrité servait de hangar au marchand de cadres, voisin de rez-de-chaussée des dames Eudeline. Souvent Dina, au retour du bureau, rentrait par cette cour. Ce fut même la cause de sa mauvaise humeur, ce jour-là.

Passant devant le magasin, sa *besace* en percale noire sous le bras, la tête droite, la voilette bien ajustée, elle avait aperçu sa mère occupée, dans le restant de jour qui jaunissait la vitrine, non pas à lire les *Heures de prison de M^{me} Lafarge* ou les *Mémoires d'Alexandre Andrienne*, ses livres de prédilection, mais à reprendre le gilet d'un costume Louis XV, semé de fleurs d'argent. Le profil absorbé de la vieille dame et la hâte fiévreuse de ses vieilles mains ridées lui causèrent un mouve-

ment de dépit qu'exaspérait encore l'aspect de la table nue et du fourneau sans feu. Du coup, le paravent fut rejeté au mur; les gants, la toque, la voilette s'envolèrent épars sur le lit. Il y eut des tiroirs ouverts et refermés rageusement, des roulements de tisonnier sur la fonte froide du poêle, et, pour accompagner cette gesticulation frénétique, il fallait voir ce délicat visage de blondine aux traits fins, à la pulpe enfantine, se déformer en grimaces, ses sourcils soyeux se rapprocher en deux rides creuses au-dessus des jolis yeux couleur d'améthyste.

« Son père!... son pauvre père!... » songeait tout haut M^{me} Eudeline, debout sur la porte vitrée et regardant sa fille avec tristesse. Elle lui rappelait ce terrible et cher mari, dont la violence et les cris, après plus de dix ans, lui restaient en éclats de cuivre au fond des oreilles, passaient en jets de flamme rouge devant ses yeux. Et si bon, pourtant, si tendre avec tous les siens! Comme cette petite Dina; où trouver une enfant plus exquise, accomplissant mieux tous ses devoirs? Depuis que M. Izoard l'avait placée au bureau central — cher M. Izoard, bonne et délicate Geneviève, dire qu'on avait pu se brouiller avec des amis pareils! — rien que des compliments de tous ses chefs. On la donnait en exemple à la brigade; et en moins de six mois elle était passée dans le service de Paris, avec les appareils Morse d'un maniement si difficile. Comment à une créature aussi parfaite, et sage, et pieuse, pouvait-il monter de ces colères diaboliques?

— Ah ça, maman, gronda le joli petit démon, pourquoi me regardes-tu de ces yeux tristes, avec ces oripeaux de théâtre que tu essayes de cacher, comme si je ne voyais pas que tu es en train d'y remettre des boutons pour monsieur ton fils? Moi qui, depuis quinze jours, te demande de faire une reprise à ma besace, cette besace où je mets mon déjeuner, ma poudre de riz, et qui est autrement utile à la maison que ce gilet d'opéra-comique!

Doucement la mère essaya de glisser quelques mots :

— Mais, mon enfant, tu sais bien que Raymond...

— Danse le menuet, en costume, aux Affaires étrangères...

Dina se déformait les lèvres sur chaque parole pour lui donner une emphase ridicule :

— Il y a assez longtemps qu'on nous en assomme de ce menuet des marquises et bergères, réglé et mis en scène par M. Dorante, de l'Académie nationale de musique... Veux-tu que je te le chante ?... Non, attends, je vais te le danser... tra la la la la la.

Elle esquissait le pas en fredonnant, toujours furieuse, crispée, et si comique, que soudain elle se mit à rire d'elle-même, vaincue par la mesure, sa colère tombée à ses pieds subitement.

— Je meurs de faim, tu comprends, quand je reviens du bureau, reprit-elle tout à fait radoucie. Autrefois, je trouvais mon couvert mis, un bol de bouillon pour attendre le diner, mais depuis que Raymond vise la présidence de l'A et qu'il reçoit des visites dans sa soupente, on n'allume plus le fourneau que très tard, à cause de l'odeur... Alors, du moment que l'ainé a toutes ses aises, qu'on lui apporte son chocolat au lit, qu'il danse le menuet dans les grands ministères... moi, je peux m'arranger tant bien que mal.

M^{me} Eudeline se rassérénait devant cette fin d'orage :

— Comme si tu n'étais pas la première à te réjouir de ses succès... Ne fais donc pas la méchante.

— Je ne suis pas méchante, moins aveugle seulement que toi et qu'Antonin.

En ouvrant le buffet, elle venait de trouver un reste de daube dans sa gelée, triomphe de la maman, et commençant à manger, se trouvait dans cet état d'apaisement et d'indulgence auquel les plus âpres ne résistent guère. C'est alors que Raymond fit son apparition. Deux ou trois fois, au cours de la bourrasque, il avait entr'ouvert sa chambre, vite refermée à de nouveaux éclats. Enfin, la voix de Dina rendue à son diapason

naturel, un joli marquis Louis XV en poudre et souliers à boucles, le jabot bouillonné sur la culotte de satin vert, Raymond Eudeline, avec quatre ans de plus qu'à l'automne de Morangis, se montra en haut de son échelle et la descendit lentement, frôlant la rampe en bois des « engageantes » de ses manches.

— Tiens, la petite sœur est là ? dit-il, feignant la surprise.

— Laisse donc, tu m'a bien entendue, car j'ai fait assez de train.

Et tournée vivement vers sa mère, elle ajouta avec un élan d'admiration feinte :

— Mais est-il joli, joli, ton garçon, ton préféré.

Pour éviter un nouveau grain, Raymond se hâta de demander si l'on était venu de chez M. Aubertin.

— Non, personne, dit la mère ; mais tu sais, je t'ai averti. Si l'on vient, on ne montera pas chez toi. Tu n'aurais qu'à te laisser tenter par les offres de cet homme... Te vois-tu parti pour l'Indo-Chine ?

— Jamais de la vie ! prononça Dina avec conviction.

Raymond les regardait toutes deux d'un air d'hésitation qui allait bien à ses yeux un peu troubles, à ses traits indécis, noyés dans la splendeur d'un teint refait sous la poudre.

— Vous avez beau dire, mes chéries, je crois que j'ai eu tort de refuser. Ce n'était pas grand'chose pour commencer, secrétaire intime du gouverneur et précepteur de ses enfants, mais je suis bien sûr qu'en sachant m'y prendre j'aurais, au bout de quelques mois, décroché une vraie position ; tandis qu'à Paris, je n'arrive à rien. Avec ce droit qui n'en finit plus, même si je suis nommé président, je ne pourrai pas encore vous venir en aide. Il vaudrait mieux que je parte, croyez-moi.

M^{mc} Eudeline eut un geste désespéré :

— Y penses-tu ? Mais ce n'est qu'un grand marécage, ce pays d'Annam... si tu y prenais une insolation, un abcès au foie ; et que deviendrions-nous, nous autres ?

— Il vous resterait Antonin.

— Tais-toi ! d'abord tu n'as pas le droit de partir... Rappelle-toi la parole du père, que M. Izoard t'a répétée si souvent. Que n'est-il là pour te la redire encore, le cher ami ! « Raymond sera le chef de la maison, le soutien de famille. Il faut qu'il en accepte toutes les charges. » Est-ce qu'un chef de famille s'expatrie ?

— Mais s'il n'a pas d'autre moyen de gagner le pain de la maison !

Et l'ainé ajouta, regardant sa sœur en dessous, un frisson au coin des lèvres :

— Je suis sûr que Dina pense comme moi.

— C'est bien ce qui te trompe, répondit la petite indignée, et son frère l'eût bien surprise en lui répétant ce qu'il entendait de sa chambre la minute précédente.

Il se contenta de sourire et, prenant des mains de la maman le beau gilet Louis XV fleuri de guirlandes minuscules, il la paya d'un baiser pour sa peine.

S'il se trouve des êtres qui, par sécheresse ou gauche timidité, n'ont pas le don de caresse, d'autres au contraire, les privilégiés comme Raymond, en possèdent le sentiment et la séduction.

— Ah ! câlin, murmura M^{me} Eudeline, tout émue par le frôlement d'une moustache blonde au bord de ses vieilles anglaises.

Mais la porte du magasin venait de s'ouvrir sur un violent coup de sonnette, et les deux femmes eurent la même pensée : « On vient de chez Aubertin. » Aussitôt Dina entraînait Raymond vers l'escalier, et M^{me} Eudeline se précipitait dans le magasin pour empêcher l'ennemi de passer.

A peine entrée, elle s'arrêta stupéfaite, cria d'une voix toute changée :

— Dina ! Raymond ! vite... vite...

Puis elle se rua en avant et, durant quelques minutes, devant le comptoir où traînaient ses lunettes à côté des *Heures de prison de M^{me} Lafarge*, il y eut une mêlée d'étreintes, d'exclamations. Des bras d'un petit

vieux, la tête droite et tondue, une barbe de fleuve interminable et toute blanche, M^{me} Eudeline passait dans ceux d'une belle jeune fille au visage de franchise et de bonté, puis elle s'échappait pour crier vers le fond :

— Mais venez donc, les enfants; c'est M. Izoard, c'est Geneviève.

Deux ans bientôt qu'ils ne s'étaient vus, qu'ils s'ingéniaient à ne pas se voir, vivant à quelques rues les uns des autres, les Eudeline rue de Seine, les Izoard au Corps législatif. Le motif de la rupture, la cause apparente? Une discussion politique entre Raymond et le vieux sténographe, à la suite de laquelle Geneviève était allée passer quelques mois près de son amie Sophie Castagnozoff, exerçant la médecine en Angleterre; puis, prise d'un spleen farouche, elle avait dû revenir à Paris subitement, et c'est peu après ce brusque retour que, parlant des Eudeline avec son père, elle avait déclaré tout à coup :

— Allons les voir.

— Une riche idée que tu as eue là, tantine!

Dina entraît sur ces paroles, se jetait au cou de Geneviève qu'elle retrouvait toujours belle, mais les joues, les yeux un peu creusés. Elles se regardaient en souriant, avec une envie de pleurer, tandis que le vieux gonflait sa voix pour faire l'homme fort.

— *Filiette* prétend que tous les torts étaient de mon côté, voilà pourquoi je reviens le premier.

M^{me} Eudeline essayait éperdument les verres de ses lunettes.

— C'est moi qui n'ai jamais rien compris à cette brouille!

Izoard se mit à rire :

— Moi non plus, pas grand'chose.

Claudius Jacquand, le fils du sénateur, s'est épris de Dina, qu'il a vue au bal du ministère et veut l'épouser; il est assailli de lettres anonymes qui essaient de l'en détourner.

LETTRES ANONYMES

« Si Claudius Jacquand s'inquiète de savoir où va
« presque tous les jours, de cinq à six, en quittant
« son bureau, la petite télégraphiste à laquelle il veut
« donner son nom, qu'il s'embusque sous un porche et
« guette la sortie du Central. On lui promet de l'agrément. »

Dans l'élégant rez-de-chaussée de la rue Cambon, que son père, le sénateur lyonnais, venait partager avec lui le temps de la session, le fils Jacquand songait, le front à la vitre de son cabinet de toilette, froissant dans sa main lettre anonyme. Depuis le bal du ministère et sa rencontre avec Dina, on l'accablait de ces billets à l'écriture louche, aux en-têtes de magasins de nouveautés; mais sans qu'il sût pourquoi, aucun ne l'avait impressionné comme celui-ci.

Il revoit Dina et lui annonce qu'il va écrire à son père pour lui demander son autorisation.

La nuit qui suivit cette visite au Palais-Bourbon parut terriblement longue à Dina. Couchée à côté de sa mère, derrière le paravent, le visage à la muraille, obligée de se tenir immobile avec tout ce feu qui lui gonflait les veines, toute la fièvre qui luisait sous ses paupières rabattues, elle se demandait quelle serait la réponse du père Jacquand, et si Claudius, dans le cas d'un refus, aurait le courage de tenir sa parole. Ce qui la navrait surtout, c'était le timide appel qu'essayait M^{me} Eudeline avant de glisser dans le sommeil :

— Tu dors, ma Didine ? tu ne veux pas causer un peu avec maman ?

Puis un long soupir et le silence. Ah ! si elle avait pu se jeter dans les bras de sa mère et tout lui dire ! Mais non, Claudius demandait le secret et d'attendre, d'attendre encore.

Au matin, sa première pensée, en se levant, fut une prière fervente à Notre-Dame de Fourvières, dont l'image ne la quittait pas. Pour leur bonheur à tous, car elle associait sa destinée à celle des siens, la journée devait être décisive. Aussi, lorsque arrivée au bureau central elle entra dans le vestiaire où les employées quittent manteaux, chapeaux, revêtent la longue blouse noire du travail, les mains lui tremblaient en accrochant sa besace à la patère. C'est dans ce sac de percale noire qu'elle trouverait la réponse de Claudius, bonne ou mauvaise. Ce fut l'inquiétude de toutes ses heures, heureusement chargées de besogne. Enfiévrée par le manque de sommeil, les joues et le regard en feu, à tout moment elle tirait la corde du vasistas d'aérage; mais dehors la bise soufflait âpre, les giboulées, pluie et grésil, giclaient jusqu'au milieu de la salle, et des cris d'indignation partis de tous les coins obligeaient la surveillante à venir fermer la vitre jusqu'à ce que Dina l'ouvrît encore dans un accès d'énervement presque involontaire.

— Faut-il qu'elle en ait, de la chaleur, cette petite Eudeline, murmuraient ses voisines d'appareil; et le chef de brigade faisant sa ronde à petits pas, les mains derrière le dos, jetait en passant :

— C'est le grand jeune homme aux gants clairs qui lui aura mis le sang à la peau.

Il la trouvait bien gentille, M^{lle} Dina, le chef de brigade, et depuis la veille, cette paire de gants clairs le taquinait singulièrement. Tout le monde en parlait du reste à l'administration, de l'élégant et mystérieux visiteur; et pendant les dix minutes que ces dames passent chaque heure au lavabo, les unes à faire du crochet, d'autres à réparer devant la glace un détail de coiffure ou d'habillement, il n'était question que du grand jeune homme.

— Qui pouvait-il être ?

— Un cousin, un fiancé ?

— Vous brûlez, mesdames, disait la petite s'efforçant

de paraître gaie, malgré la tristesse qui lui poignait le cœur, car sa réponse n'arrivait pas. A trois heures, rien encore. Pourtant elle ne pouvait désespérer, tellement grande était sa confiance en Notre-Dame de Fourvières. Enfin, au dernier repos avant la sortie, sa main perçut sous l'étoffe le froissement d'une enveloppe. Mais on la guettait tout autour, jusqu'au jaloux brigadier; elle ne put que glisser la lettre dans sa poche, — avec quelle impatience et quel tremblement! — et l'y garder jusqu'à la fin de la séance.

C'est par une violente sonnerie que s'annonce le changement de service. Des trois salles de femmes du premier étage, Paris, Banlieue, Province, toute une volée bruissante s'échappe aussitôt de petites toques, de manteaux, de besaces encombrant le large escalier, où les croisent d'autres toques, sacs et manteaux de remplaçantes, saluées au passage par des regards inquisiteurs et des sourires ironiques. Comme toujours Dina, plus fine et plus vive, s'était glissée dans la foule et, se trouvant la première dehors, se hâtait de gagner la cité Vaneau, une ruelle alors toute neuve et déserte, alignement de hautes maisons vides et d'écriteaux que la bourrasque agitait. Après quelques regards rapides autour d'elle, elle put enfin tirer la lettre de sa poche, et la lire les mains fiévreuses.

« ... Mon père ne m'a pas répondu, mon père n'est
 « pas venu et ne viendra certainement pas. On m'ap-
 « prend qu'il est très malade : une congestion pulmo-
 « naire, à son âge, presque sans espoir. Je pars à
 « l'instant même, le cœur plein de lui et de vous, et
 « je serai à Lyon avant le jour, à temps, je l'espère,
 « pour l'embrasser. Pourrai-je lui dire que je vous
 « aime et que vous êtes ma blanche fiancée devant
 « Dieu ? Hier soir, on ne lui a pas lu la longue dépêche
 « où je lui disais mon amour pour vous et l'engage-
 « ment juré sur la Sainte Image de Fourvières... Cette
 « dépêche lui aurait fait mal, je n'ai donc pas à re-
 « gretter qu'il l'ignore. Croiriez-vous que dans cette

« pensée anéantie, sombrée, l'ambition seule survit
 « encore ? En délirant, il ne parle que des Valfon et du
 « ministère de la marine. Son dernier souffle sera cet
 « espoir ; vous comprendrez que je ne le lui enlève pas
 « et que je vous supplie de prier pour lui comme pour
 « celui qui signe :

« Votre fidèle et passionné,

« CLAUDIUS JACQUAND. »

La lettre lue, relue, serrée sous le gant, au creux de la petite main tiède, Dina songea avec ferveur : « Oh ! oui, je prierai pour ton père, pauvre ami... » Et d'un talon vif et sonore, la voilette sur les yeux, le sac noir au bras, elle prenait la direction de Saint-Sulpice, l'église où elle entrait le plus volontiers. Cette habitude qui lui venait de province et des longues journées oisives à côté de M^{me} Eudeline, d'entrer à l'église pour une courte prière, un vœu mental, Dina la gardait à Paris ; et c'était une douceur ineffable, après l'agitation et le brouhaha du bureau, le train des rues, de se bercer d'une prière enfantine finissant en rêverie dans le silence et le repos des hautes nefes, dans la demi-ombre des chapelles ; délicieuse retraite pour une imagination de jeune fille, et telle qu'il n'en pouvait être de meilleure pour s'abriter, prendre tout son essor, sans risquer de froisser ni de casser ses ailes.

De ces longues stations à Saint-Sulpice deux ou trois fois par semaine, Dina ne parlait jamais à la maison, par une pudeur, une gêne délicate ; à l'administration non plus. Elle aurait trop craint les rires, les plaisanteries de ses collègues. On avait remarqué cependant qu'après le bureau, elle partait toujours la première sans attendre personne pour l'accompagner, et si prompte qu'à peine dehors, on ne la voyait plus. De là, à supposer toutes les escapades, il s'en fallait de l'épaisseur d'une lettre anonyme ; et depuis quelques jours, chez Claudius Jacquand comme chez M^{me} Eudeline, à tous les courriers du soir et du matin, abondait

ce genre de correspondances menteuses et lâches.

« Qu'il s'embusque sous un porche et guette la sortie du bureau, on lui promet de l'agrément. »

Combien de fois le pauvre amoureux s'était-il promis de fuir l'embuscade et le guet, les trouvant trop indignes de leur miraculeux amour; et maintenant le voilà trottant sur les talons de Dina, la suivant à distance le long des maisons de la rue de Grenelle. Il lui avait donc menti? Le voyage à Lyon, la maladie de son père? Non, tout était absolument vrai; mais plus fort que l'angoisse filiale, le soupçon jaloux l'avait repris tantôt, en venant porter sa réponse. L'idée que Dina sortirait dans une heure, que quelqu'un peut-être l'attendrait, enfin l'affreux poison absorbé depuis deux jours lui mettait les veines en feu. Il avait encore deux heures avant le train de Lyon; au moins partirait-il avec un renseignement, un indice, et ne s'en irait pas rongé, torturé par l'horrible doute.

La Croix-Rouge, la rue du Vieux-Colombier...

Le pied vif, la tête droite sous son en-cas de soie bleue, ruisselant tour à tour de soleil ou de giboulées, la petite allait devant elle, marchait vers un but défini qui n'était pas la rentrée à la maison. Deux ou trois fois, les grandes enjambées du Lyonnais l'amenaient involontairement presque sur ses talons. Alors il traversait la rue ou s'arrêtait devant un des magasins d'objets de piété, chapelets, images saintes, dont ce quartier est rempli. Tout à coup en se retournant, vers le milieu de la rue Saint-Sulpice, il a beau regarder à droite, à gauche, devant, derrière lui, il ne retrouve plus la vive et mince silhouette qui tout à l'heure se hâtait de l'autre côté de la rue, sur les trottoirs longeant les vieilles murailles noires de l'église. L'idée lui vient, voyant du monde entrer, sortir par les petites portes, qu'elle a pu disparaître par là, cette étrange petite catholique qui, en pleine fête mondaine, lui parlait de sa dévotion à Notre-Dame de Fourvières dont elle portait au cou les médailles. Pour s'en assurer, il

franchit quatre ou cinq marches, poussa la porte volante et son émotion fut si grande alors, si extraordinaire que, pendant quelques minutes, il oublia le motif qui l'avait porté là.

Depuis le fond du chœur, criblé d'ors et de feux comme une tiare asiatique, la grande nef du milieu était baignée d'une blancheur astrale, liliale, montant des mousselines et des tulles alignés, voiles blancs, robes blanches, brassards et canettes de premiers communiant, et des aubes et des surplis du grand séminaire assis par files de deux cents jeunes prêtres, à la suite des enfants groupés. Et tout cela faisait une houle, une coulée mouvante de blancheur irisée par la lumière qui tombait des hauts vitraux, bercée par la musique des orgues et le cristal des voix enfantines, dans l'odeur de l'encens et des lilas blancs en grappes sur le maître-autel... Pendant cette journée, il y avait eu, dès l'aurore, première communion; dans l'après-midi, confirmation et renouvellement des vœux, ainsi que l'apprit Claudius d'une vieille mère-grand à la parole exaltée, aux petits yeux sans cils, brillants et ruisselants de joie. Les bas côtés de l'église étaient pleins d'apparitions de ce genre, tendres créatures féminines plus ou moins jeunes, mais aux mêmes attitudes infléchies et priantes, aux mêmes corps vibrants, tendus, prêts à ouvrir leurs ailes pour un nouvel essor, ou bien alanguis et las, jetés sur les prie-Dieu comme à la fin d'une journée brisante d'effusion, d'exaltation.

En arrivant de cette place Saint-Sulpice, un des carrefours de la rive gauche retentissant des sifflets et des coups de timbre des omnibus, bruyant des parties de bouchon dans le ruisseau, où circulent des chansons, des rires obscènes, en sortant de cette nuit tombante qu'attristait la bourrasque qui déversait la moitié du grand bassin sur le terre-plein de bitume comme une image de toute la lie, de toute la boue de la ville en écume autour du temple, le contraste était grand avec cette nef, immense vaisseau aux voiles

blanches, n'ayant pour se défendre que des fleurs et cantiques. Pendant une minute, le Lyonnais éprouva ce choc d'idées, ce tourbillon d'impressions contraires, dont la remise en place lui fut calmante et délicieuse; les vers du poète chantèrent dans sa mémoire :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des femmes, des enfants, O justice éternelle!...

L'orgue et les voix enfantines continuent leur doux bercement, la houle blanche son roulis mystérieux. Soudain Claudius aperçoit, parmi d'autres silhouettes prosternées, une petite femme qu'il reconnaît à la lourde natte vermeille tordue sur les blancheurs de la nuque penchée. Dina, c'est Dina. Et de la voir abîmée dans la prière et dans les larmes, alors seulement il se souvient qu'en partant, il lui a demandé de prier pour son père, tout près de mourir. C'est là qu'elle venait si droit, si vite, pendant qu'il la suivait de loin, que ses hideux soupçons haletaient honteusement derrière elle. Ah ! il peut partir maintenant. L'image de la jeune fille, lavée de toute crainte, étincelante et pure, il l'emporte sur son cœur, contre sa chair, comme une précieuse amulette et rien ne pourra l'en séparer.

TARTARIN DE TARASCON

Ce qu'il y a de frappant dans cette création du héros provençal imaginé par Alphonse Daudet, c'est que son *Tartarin de Tarascon* n'est pas plus une caricature que *Sancho Pança* et que *Don Quichotte*; il a suffi à l'ironiste observateur qu'était le grand romancier de souligner simplement les traits les plus saillants de la nature méridionale, de les grouper sur un même être en une harmonie parfaite pour composer la surprenante figure, qui restera le type complet et inoubliable du menteur et du bravache du Midi.

Ce personnage extraordinaire, il ne l'a pas purement accablé de son ironie, il l'a ciselé avec tendresse, avec émotion même,

le nuancant de toutes les réalités qu'il avait notées, non seulement chez ses compatriotes, mais chez lui-même et en poussant le relief à l'extrême. Tartarin ne fait pas uniquement rire comme un grotesque, il attendrit parfois, et cela suffirait à nous prouver combien il est près de la vérité, combien il est véritablement un être humain.

Chacun des traits que lui attribue l'écrivain, quel est celui d'entre nous qui n'a pas eu occasion de le découvrir soit autour de nous, soit en nous-même, et d'en reconnaître l'exactitude à peine amplifiée, justifiant ainsi l'épigraphe du livre : *En France, tout le monde est un peu de Tarascon.*

Nous ferons d'abord connaissance avec le héros dans son milieu habituel :

LE JARDIN DU BAOBAB

Ma première visite à Tartarin de Tarascon est restée dans ma vie comme une date inoubliable ; il y a douze ou quinze ans de cela, mais je m'en souviens mieux que d'hier. L'intrépide Tartarin habitait alors, à l'entrée de la ville, la troisième maison à main gauche sur le chemin d'Avignon. Jolie petite villa tarasconnaise avec jardin devant, balcon derrière, des murs très blancs, des persiennes vertes, et sur le pas de la porte une nichée de petits Savoyards jouant à la marelle ou dormant au bon soleil, la tête sur leurs boîtes à cirage.

Du dehors, la maison n'avait l'air de rien.

Jamais on ne se serait cru devant la demeure d'un héros. Mais quand on entrait, coquin de sort !...

De la cave au grenier, tout le bâtiment avait l'air héroïque, même le jardin !...

O le jardin de Tartarin, il n'y en avait pas deux comme celui-là en Europe. Pas un arbre du pays, pas une fleur de France ; rien que des plantes exotiques, des gommiers, des calebassiers, des cotonniers, des cocotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un baobab, des nopals, des cactus, des figuiers de Barbarie, à se croire en pleine Afrique centrale, à dix mille lieues de Tarascon. Tout cela, bien entendu,

n'était pas de grandeur naturelle ; ainsi les cocotiers n'étaient guère plus gros que des betteraves, et le baobab (*arbre géant, arbor gigantea*) tenait à l'aise dans un pot de réséda ; mais c'est égal ! pour Tarascon, c'était déjà bien joli, et les personnes de la ville, admises le dimanche à l'honneur de contempler le baobab de Tartarin, s'en retournaient pleines d'admiration.

Pensez quelle émotion je dus éprouver ce jour-là en traversant ce jardin miraculeux !... Ce fut bien autre chose quand on m'introduisit dans le cabinet du héros.

Ce cabinet, une des curiosités de la ville, était au fond du jardin, ouvrant de plain-pied sur le baobab par une porte vitrée.

Imaginez-vous une grande salle tapissée de fusils et de sabres, depuis en haut jusqu'en bas ; toutes les armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux-revolvers, couteaux-poignards, krish malais, flèches caraïbes, flèches de silex, coups-de-poing, casse-tête, massues hottentotes, lazos mexicains, etc. etc. que je sais !

Par là-dessus, un grand soleil féroce qui faisait luire l'acier des glaives et les crosses des armes à feu, comme pour vous donner encore plus la chair de poule... Ce qui rassurait un peu pourtant, c'était le bon air d'ordre et de propreté qui régnait sur toute cette yataganerie. Tout y était rangé, soigné, brossé, étiqueté comme dans une pharmacie ; de loin en loin, un petit écriteau bonhomme sur lequel on lisait :

Flèches empoisonnées, n'y touchez pas !

ou :

Armes chargées, méfiez-vous

Sans ces écriteaux, jamais je n'aurais osé entrer.

Au milieu du cabinet, il y avait un guéridon. Sur le guéridon, un flacon de rhum, une blague turque, les Voyages du capitaine Cook, les romans de Cooper, de

Gustave Aimard, des récits de chasse, chasse à l'ours, chasse au faucon, chasse à l'éléphant, etc... Enfin, devnat le guéridon, un homme était assis, de quarante à quarante-cinq ans, petit, gros, trapu, rougeaud, en bras de chemise, avec des caleçons de flanelle, une forte barbe courte et des yeux flamboyants; d'une main il tenait un livre, de l'autre il brandissait une énorme pipe à couvercle de fer, et, tout en lisant je ne sais quel formidable récit de chasseurs de chevelures, il faisait, en avançant sa lèvre inférieure, une moue terrible, qui donnait à sa brave figure de petit rentier tarasconnais ce même caractère de férocité bonasse qui régnait dans toute la maison.

Cet homme, c'était Tartarin, Tartarin de Tarascon, l'intrépide, le grand, l'incomparable Tartarin de Tarascon.

Tartarin est le plus habile tireur de Tarascon; dans la partie de chasse que tout bon Tarasconnais fait chaque dimanche, c'est lui le roi des chasseurs de casquettes. A défaut de gibier, en effet, les chasseurs jettent leur casquette en l'air et c'est à qui la criblera le mieux de son plomb. Ces succès continus poussent Tartarin à tenter une chasse plus sérieuse, celle du lion, et il se décide à aller en Algérie pour y mettre à profit son adresse.

LE DÉPART

Enfin il arriva, le jour solennel, le grand jour.

Dès l'aube, tout Tarascon était sur pied, encombrant le chemin d'Avignon et les abords de la petite maison du baobab.

Du monde aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres; des mariniers du Rhône, des portefaix, des décrotteurs, des bourgeois, des ourdisseuses, des taffetassières, le cercle, enfin toute la ville; puis aussi des gens de Beaucaire qui avaient passé le pont, des maraîchers de la banlieue, des charrettes à grandes bâches, des vigneronns hissés sur de belles mules attifées de rubans,

de flots, de grelots, de nœuds, de sonnettes, et même, de loin en loin, quelques jolies filles d'Arles venues en croupe de leur galant, le ruban d'azur autour de la tête, sur de petits chevaux de Camargue gris de fer.

Toute cette foule se pressait, se bousculait devant la porte de Tartarin, ce bon M. Tartarin, qui s'en allait tuer des lions chez les *Teurs*.

Pour Tarascon, l'Algérie, l'Afrique, la Grèce, la Turquie, la Mésopotamie, tout cela forme un grand pays très vague, presque mythologique, et cela s'appelle les *Teurs* (les Turcs).

Au milieu de cette cohue, les chasseurs de casquettes allaient et venaient, fiers du triomphe de leur chef, et traçant sur leur passage comme des sillons glorieux.

Devant la maison du baobab, deux grandes brouettes. De temps en temps, la porte s'ouvrait, laissant voir quelques personnes qui se promenaient gravement dans le petit jardin. Des hommes apportaient des malles, des caisses, des sacs de nuit, qu'ils empilaient sur les brouettes.

A chaque nouveau colis, la foule frémissait. On se nommait les objets à haute voix. « Ça, c'est la tente-abri... Ça, ce sont les conserves... la pharmacie... les caisses d'armes... » Et les chasseurs de casquettes donnaient des explications.

Tout à coup, vers dix heures, il se fit un grand mouvement dans la foule. La porte du jardin tourna sur ses gonds violemment.

« C'est lui !... c'est lui ! » criait-on.

C'était lui...

Quand il parut sur le seuil, deux cris de stupeur partirent de la foule :

— C'est un *Teur* !...

— Il a des lunettes !

Tartarin de Tarascon, en effet, avait cru de son devoir, allant en Algérie, de prendre le costume algérien. Large pantalon bouffant en toile blanche, petite veste collante à boutons de métal, deux pieds de ceinture

rouge autour de l'estomac, le cou nu, le front rasé, sur sa tête une gigantesque *chechia* (bonnet rouge) et un flot bleu d'une longueur !... Avec cela, deux lourds fusils, un sur chaque épaule, un grand couteau de chasse à la ceinture, sur le ventre une cartouchière, sur la hanche un revolver se balançant dans sa poche de cuir. C'est tout...

Ah ! pardon, j'oubliais les lunettes, une énorme paire de lunettes bleues qui venaient là bien à propos pour corriger ce qu'il y avait d'un peu farouche dans la tournure de notre héros !

« Vive Tartarin !... vive Tartarin ! » hurla le peuple. Le grand homme sourit, mais ne salua pas, à cause de ses fusils qui le gênaient. Du reste, il savait maintenant à quoi s'en tenir sur la faveur populaire ; peut-être même qu'au fond de son âme il maudissait ses terribles compatriotes, qui l'obligeaient à partir, à quitter son joli petit chez lui aux murs blancs, aux persiennes vertes... Mais cela ne se voyait pas.

Calme et fier, quoiqu'un peu pâle, il s'avança sur la chaussée, regarda ses brouettes, et, voyant que tout était bien, prit gaillardement le chemin de la gare, sans même se retourner une fois vers la maison du baobab. Derrière lui marchaient le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, le président Ladevèze, puis l'armurier Costecalde et tous les chasseurs de casquettes, puis les brouettes, puis le peuple.

Devant l'embarcadère, le chef de gare l'attendait, — un vieil africain de 1830, qui lui serra la main plusieurs fois avec chaleur.

L'express Paris-Marseille n'était pas encore arrivé. Tartarin et son état-major entrèrent dans les salles d'attente. Pour éviter l'encombrement, derrière eux le chef de gare fit fermer les grilles.

Pendant un quart d'heure, Tartarin se promena de long en large dans les salles, au milieu des chasseurs de casquettes. Il leur parlait de son voyage, de sa chasse, promettant d'envoyer des peaux. On s'inscri-

vait sur son carnet pour une peau comme pour une contredanse.

Tranquille et doux comme Socrate au moment de boire la ciguë, l'intrépide Tarasconnais avait un mot pour chacun, un sourire pour tout le monde. Il parlait simplement, d'un air affable; on aurait dit qu'avant de partir, il voulait laisser derrière lui comme une traînée de charme, de regrets, de bons souvenirs. D'entendre leur chef parler ainsi, tous les chasseurs de casquettes avaient des larmes, quelques-uns même des remords, comme le président Ladevèze et le pharmacien Bézuquet.

Des hommes d'équipe pleuraient dans des coins. Dehors, le peuple regardait à travers les grilles, et criait : « Vive Tartarin ! »

Enfin la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet déchirant ébranla les voûtes... En voiture ! en voiture !

— Adieu, Tartarin !... adieu, Tartarin !...

— Adieu, tous !... murmura le grand homme, et sur les joues du brave commandant Bravida il embrassa son cher Tarascon.

Puis il s'élança sur la voie, et monta dans un wagon plein de Parisiennes, qui pensèrent mourir de peur en voyant arriver cet homme étrange avec tant de carabines et de revolvers.

Après mille péripéties, nous le retrouvons à l'affût du lion :

PAN ! PAN !

C'était un grand désert sauvage, tout hérissé de plantes bizarres, de ces plantes d'Orient qui ont l'air de bêtes méchantes. Sous le jour discret des étoiles, leur ombre agrandie s'étirait par terre en tous sens. A droite, la masse confuse et lourde d'une montagne, l'Atlas peut-être !... A gauche, la mer invisible, qui

roulait sourdement... Un vrai gîte à tenter les fauves...

Un fusil devant lui, un autre dans les mains, Tartarin de Tarascon mit un genou en terre et attendit... Il attendit une heure, deux heures... Rien !... Alors il se souvint que, dans ses livres, les grands tueurs de lions n'allaient jamais à la chasse sans emmener un petit chevreau qu'ils attachaient à quelques pas devant eux et qu'ils faisaient crier en lui tirant la patte avec une ficelle. N'ayant pas de chevreau, le Tarasconnais eut l'idée d'essayer des imitations, et se mit à bêler d'une voix chevrotante : « Mè ! Mè !... »

D'abord très doucement, parce qu'au fond de l'âme il avait tout de même un peu peur que le lion l'entendit... puis, voyant que rien ne venait, il bêla plus fort : « Mè !... Mè !... » Rien encore !... Impatienté, il reprit de plus belle et plusieurs fois de suite : « Mè !... Mè !... Mè !... » avec tant de puissance que ce chevreau finissait par avoir l'air d'un bœuf...

Tout à coup, à quelques pas devant lui, quelque chose de noir et de gigantesque s'abattit. Il se tut... Cela se baissait, flairait la terre, bondissait, se roulait, partait au galop, puis revenait et s'arrêtait net... c'était le lion, à n'en pas douter !... Maintenant on voyait très bien ses quatre pattes courtes, sa formidable encolure, et deux yeux, deux grands yeux qui luisaient dans l'ombre... En joue ! feu ! pan ! pan !... C'était fait. Puis tout de suite un bondissement en arrière, et le coutelas de chasse au poing.

Au coup de feu du Tarasconnais, un hurlement terrible répondit.

« Il en a ! » cria le bon Tartarin, et, ramassé sur ses fortes jambes, il se préparait à recevoir la bête ; mais elle en avait plus que son compte et s'enfuit au triple galop en hurlant... Lui pourtant ne bougea pas. Il attendait la femelle... toujours comme dans ses livres !

Par malheur la femelle ne vint pas. Au bout de deux ou trois heures d'attente, le Tarasconnais se lassa. La

terre était humide, la nuit devenait fraîche, la bise de mer piquait.

« Si je faisais un somme en attendant le jour ? » se dit-il, et pour éviter les rhumatismes, il eut recours à la tente-abri... Mais voilà le diable ! cette tente-abri était d'un système si ingénieux, si ingénieux, qu'il ne put jamais venir à bout de l'ouvrir.

Il eut beau s'escrimer et suer pendant une heure, la damnée tente ne s'ouvrit pas... Il y a des parapluies qui, par des pluies torrentielles s'amuse à vous jouer de ces tours-là... De guerre lasse, le Tarasconnais jeta l'ustensile par terre, et se coucha dessus, en jurant comme un vrai Provençal qu'il était.

« *Ta, ta, ra, ta, Tarata !...* »

— Quès aco?... » fit Tartarin en s'éveillant en sursaut.

C'étaient les clairons des chasseurs d'Afrique qui sonnaient la diane, dans les casernes de Mustapha... Le tueur de lions, stupéfait, se frotta les yeux... Lui qui se croyait en plein désert !... Savez-vous où il était... ? Dans un carré d'artichauts, entre un plant de choux-fleurs et un plant de betteraves.

Son Sahara avait des légumes... Tout près de lui, sur la jolie côte verte de Mustapha supérieur, des villas algériennes, toutes blanches, luisaient dans la rosée du jour levant : on se serait cru aux environs de Marseille, au milieu des *bastides* et des *bastidons*.

La physionomie bourgeoise et potagère de ce paysage endormi étonna beaucoup le pauvre homme, et le mit de fort méchante humeur.

« Ces gens-là sont fous, » se disait-il, « de planter leurs artichauts dans le voisinage du lion... car enfin, je n'ai pas rêvé... Les lions viennent jusqu'ici... En voilà la preuve... »

La preuve, c'étaient des taches de sang que la bête en fuyant avait laissées derrière elle. Penché sur cette piste sanglante, l'œil aux aguets, le revolver au poing, le vaillant Tarasconnais arriva, d'artichaut en arti-

chaut, jusqu'à un petit champ d'avoine... de l'herbe foulée, une mare de sang, et, au milieu de la mare, couché sur le flanc avec une large plaie à la tête, un... Devinez quoi!...

« Un lion, parbleu!... »

Non! un âne, un de ces tout petits ânes qui sont si communs en Algérie et qu'on désigne là-bas sous le nom de *bourriquots*.

TARTARIN SUR LES ALPES

Quelque chose de léger, de fin, de subtil, qui pénètre l'âme, chatouille et sème dans les rires la note saisissante de la raillerie nécessaire; le trait caricatural à peine indiqué, ayant un arôme habilement caché de philosophie humaine, ne donnant que le relief exact des vanités et des enflures du Midi: telle est l'impression que donne la lecture de ce livre joyeux, vivace et amusant qui nous ramène le héros tarasconnais, *Tartarin sur les Alpes*.

On est tout heureux de le retrouver, ce gros petit homme aux *doubles muscles*, dont les exploits imaginaires ont révolutionné Tarascon. Dix années ont passé sur lui sans avoir diminué sa fougue. Cette fois, c'est en Suisse que nous le trouvons; après la lutte contre les fauves, c'est la lutte contre la nature, l'assaut donné à la montagne et au glacier qu'il faut à ce cœur intrépide.

En Algérie, il prenait les lions apprivoisés et aveugles pour des lions sauvages et redoutables; en Suisse, grâce à son compatriote Bompard, autre menteur méridional, il croit que tout est machiné et que les dangers véritables ne sont que des périls imaginaires. De là les aventures les plus terribles et les plus bouffonnes, car il s'aventure à travers les précipices, les abîmes réels et provoque les avalanches, persuadé qu'il marche au milieu de décors de comédie et de trucs de féerie.

Après différents incidents de voyage, Bompard, rencontré par Tartarin, essaie de lui donner quelques renseignements sur la Suisse.

CONFIDENCES SOUS UN TUNNEL

« La Suisse, à l'heure qu'il est, *vé!* M. Tartarin, n'est plus qu'un vaste Kursaal, ouvert de juin en septembre,

un casino panoramique, où l'on vient se distraire des quatre parties du monde et qu'exploite une Compagnie richissime à centaines de millions de milliasses, qui a son siège à Genève et à Londres. Il en fallait de l'argent, figurez-vous bien, pour affermer, peigner et pomponner tout ce territoire, lacs, forêts, montagnes et cascades, entretenir un peuple d'employés, de comparses, et sur les plus hautes cimes installer les hôtels mirobolants, avec gaz, télégraphes, téléphones!...

— C'est pourtant vrai, songe tout haut Tartarin qui se rappelle le Rigi.

— Si c'est vrai!... Mais vous n'avez rien vu... Avancez un peu dans le pays, vous ne trouverez pas un coin qui ne soit truqué, machiné comme les dessous de l'Opéra; des cascades éclairées à giorno, des tourniquets à l'entrée des glaciers, et, pour les ascensions, des tas de chemins de fer hydrauliques ou funiculaires. Toutefois, la Compagnie, songeant à sa clientèle d'Anglais et d'Américains grimpeurs, garde à quelques Alpes fameuses, la Jungfrau, le Moine, le Finsteraarhorn, leur apparence dangereuse et farouche, bien qu'en réalité, il n'y ait pas plus de risques là qu'ailleurs.

— Pas moins, les crevasses, mon bon, ces horribles crevasses... Si vous tombez dedans?

— Vous tombez sur la neige, monsieur Tartarin, et vous ne vous faites pas de mal; il y a toujours en bas, au fond, un portier, un chasseur, quelqu'un qui vous relève, vous brosse, vous secoue et gracieusement s'informe : « Monsieur n'a pas de bagages?... »

— Qu'est-ce que vous me chantez là, Gonzague?

Et Bompard redoublant de gravité :

— L'entretien de ces crevasses est une des plus grosses dépenses de la Compagnie.

Un moment de silence sous le tunnel dont les environs sont accalmis. Plus de feux variés, de poudre en l'air, de barques sur l'eau; mais la lune s'est levée et fait un autre paysage de convention, bleuâtre, fluide, avec des pans d'une ombre impénétrable...

Tartarin hésite à croire son compagnon sur parole. Pourtant il réfléchit à tout ce qu'il a vu déjà d'extraordinaire en quatre jours, le soleil du Rigi, la farce de Guillaume Tell; et les inventions de Bompard lui paraissent d'autant plus vraisemblables que dans tout Tarasconnais le hâbleur se double d'un gobeur.

— Différemment, mon bon ami, comment expliquez-vous ces catastrophes épouvantables... celle du Cervin, par exemple !...

— Il y a seize ans de cela, la Compagnie n'était pas constituée, monsieur Tartarin.

— Mais, l'année dernière encore, l'accident du Wetterhorn, ces deux guides ensevelis avec leurs voyageurs !...

— Il faut bien, té pardi !... pour amorcer les alpinistes... Une montagne où l'on ne s'est pas un peu cassé la tête, les Anglais n'y viennent plus... Le Wetterhorn périlait depuis quelque temps; avec ce petit fait divers, les recettes ont remonté tout de suite.

— Alors, les deux guides ?...

— Se portent aussi bien que les voyageurs; on les a seulement fait disparaître, entretenus à l'étranger pendant six mois... Une réclame qui coûte cher, mais la Compagnie est assez riche pour s'offrir cela.

— Ecoutez, Gonzague...

Tartarin s'est levé, une main sur l'épaule de l'ancien gérant :

— Vous ne voudriez pas qu'il m'arrivât malheur, *qué* ?... Eh bien ! parlez-moi franchement... vous connaissez mes moyens comme alpiniste, ils sont médiocres.

— Très médiocres, c'est vrai !

— Pensez-vous cependant que je puis, sans trop de danger, tenter l'ascension de la Jungfrau ?

— J'en répondrais, ma tête dans le feu, monsieur Tartarin... Vous n'avez qu'à vous fier au guide, *vé* !

— Et si j'ai le vertige ?

— Fermez les yeux.

— Si je glisse ?

— Laissez-vous faire... C'est comme au théâtre... Il y a des praticables... On ne risque rien...

— Ah ! si je vous avais là pour me le dire, pour me le répéter... Allons, mon brave, un bon mouvement, venez avec moi...

Bompard ne demanderait pas mieux, pécairé ! mais il a ses Péruviens sur les bras jusqu'à la fin de la saison ; et comme son ami s'étonne de lui voir accepter ces fonctions de courrier, de subalterne :

— Que voulez-vous, monsieur Tartarin ?... C'est dans notre engagement... La Compagnie a le droit de nous employer comme bon lui semble.

Le voilà comptant sur ses doigts tous ses avatars divers depuis trois ans... guide dans l'Oberland, joueur de cor des Alpes, vieux chasseur de chamois, ancien soldat de Charles X, pasteur protestant sur les hauteurs...

— Quès aco ?... demande Tartarin surpris.

Et l'autre de son air tranquille :

— Bé ! oui. Quand vous voyagez dans la Suisse allemande, des fois vous apercevez à des hauteurs vertigineuses un pasteur prêchant en plein air, debout sur une roche ou dans une chaire rustique en tronc d'arbre. Quelques bergers, fromagers, à la main leurs bonnets de cuir, des femmes coiffées et costumées selon le canton, se groupent autour avec des poses pittoresques ; et le paysage est joli, des pâturages verts ou frais moissonnés, des cascades jusqu'à la route et des troupeaux aux lourdes cloches sonnant à tous les degrés de la montagne. Tout ça, *vé !* c'est du décor, de la figuration. Seulement, il n'y a que les employés de la Compagnie, guides, pasteurs, courriers, hôteliers qui soient dans le secret, et leur intérêt est de ne pas l'ébruiter de peur d'effaroucher la clientèle.

L'Alpiniste reste abasourdi, muet, le comble chez lui de la stupéfaction. Au fond, quelque doute qu'il ait de la véracité de Bompard, il se sent rassuré, plus calme

sur les ascensions alpestres, et bientôt l'entretien se fait joyeux. Les deux amis parlent de Tarascon, de leurs bonnes parties de rire d'autrefois, quand on était plus jeune.

— A propos de *galéjade*¹, dit subitement Tartarin, ils m'en ont fait une bien bonne au Rigi-Kulm... Figurez-vous que ce matin... et il raconte la lettre piquée à sa glace, la récite avec emphase : *Français du diable*... C'est une mystification, qué?... — On ne sait pas... Peut-être... dit Bompard qui semble prendre la chose plus sérieusement que lui. Il s'informe si Tartarin, pendant son séjour au Rigi, n'a eu d'histoire avec personne, n'a pas dit un mot de trop.

— Ah ! *vaï*, un mot de trop ! Est-ce qu'on ouvre seulement la bouche avec tous ces Anglais, Allemands, muets comme des carpes sous prétexte de bonne tenue !

A la réflexion, pourtant, il se souvient d'avoir rivé son clou, et vertement, à une espèce de Cosaque, un certain Mi... Milanof.

— Manilof, corrige Bompard.

Vous le connaissez?... De vous à moi, je crois que ce Manilof m'en voulait à cause d'une petite Russe...

— Oui, Sonia... murmure Bompard soucieux...

— Vous la connaissez aussi ? Ah ! mon ami, la perle fine, le joli petit perdreau gris !

— Sonia de Wassilief... C'est elle qui a tué d'un coup de revolver, en pleine rue, le général Felianine, le président du Conseil de guerre qui avait condamné son frère à la déportation perpétuelle.

Sonia assassin ! cette enfant, cette blondinette... Tartarin ne veut y croire. Mais Bompard précise, donne des détails sur l'aventure, du reste bien connue. Depuis deux ans Sonia habite Zurich, où son frère Boris, échappé de Sibérie, est venu la rejoindre, la poitrine perdue ; et, tout l'été, elle le promène au bon air dans

¹ *Galéjade*, plaisanterie, farce.

la montagne. Le courrier les a souvent rencontrés, escortés d'amis qui sont tous des exilés, des conspirateurs. Les Wassilief, très intelligents, très énergiques, ayant encore quelque fortune, sont à la tête du parti nihiliste avec Bolibine, l'assassin du préfet de police, et ce Manilof qui, l'an dernier, a fait sauter le palais d'hiver.

— *Boufre!* dit Tartarin, on a de drôles de voisins au Rigi.

Mais en voilà bien d'une autre. Bompard ne va-t-il pas s'imaginer que la fameuse lettre est venue de ces jeunes gens; il reconnaît là les procédés nihilistes. Le czar, tous les matins, trouve de ces avertissements, dans son cabinet, sous sa serviette...

— Mais enfin, dit Tartarin en pâlisant, pourquoi ces menaces? Qu'est-ce que je leur ai fait?

Bompard pense qu'on l'a pris pour un espion.

— Un espion, moi!

— *Bé* oui! Dans tous les centres nihilistes, à Zurich, à Lausanne, à Genève, la Russie entretient à grands frais une nombreuse surveillance; depuis quelque temps même, elle a engagé l'ancien chef de la police impériale française avec une dizaine de Corses qui suivent et observent tous les exilés russes, se servent de mille déguisements pour les surprendre. La tenue de l'Alpiniste, ses lunettes, son accent, il n'en fallait pas plus pour le confondre avec un de ces agents.

« Coquin de sort! vous m'y faites penser, dit Tartarin... ils avaient tout le temps sur leurs talons un sacré ténor italien... Ce doit être un mouchard bien sûr... Différemment, qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

— Avant tout, ne plus vous trouver sur le chemin de ces gens-là, puisqu'on vous prévient qu'il vous arriverait malheur.

— Ah! *vaï*, malheur... Le premier qui m'approche, je lui fends la tête avec mon piolet.

Et dans l'ombre du tunnel les yeux du Tarasconnais s'enflamment. Mais Bompard moins rassuré que lui,

sait que la haine de ces nihilistes est terrible, s'attaque en dessous, creuse et trame. On a beau être un lapin comme le président, allez donc vous méfier du lit d'auberge où l'on couche, de la chaise où l'on s'assied, de la rampe de paquebot qui cédera tout à coup pour une chute mortelle. Et les cuisines préparées, le verre enduit d'un poison invisible.

— Prenez garde au kirsch de votre gourde, au lait mousseux que vous apporte le vacher en sabots. Ils ne reculent devant rien, je vous dis.

— Alors, quoi ? Je suis fichu !... gronde Tartarin ; puis, saisissant la main de son compagnon :

— Conseillez-moi, Gonzague.

Après une minute de réflexion, Bompard lui trace son programme. Partir le lendemain de bonne heure, traverser le lac, le col du Brünig, coucher le soir à Interlaken. Le jour suivant Grindelwald et la petite Scheideck. Le surlendemain, la Jungfrau ! Puis, en route pour Tarascon, sans perdre une heure, sans se retourner.

— Je partirai demain, Gonzague... fait le héros d'une voix mâle avec un regard d'effroi au mystérieux horizon que recouvre la pleine nuit, au lac qui semble recéler pour lui toutes les trahisons dans son calme glacé de pâles reflets...

De Tarascon, toute une députation est venue apporter à Tartarin, au président du club alpin P. C. A., la bannière qu'il doit planter au sommet du Mont Blanc. Il commence l'ascension, et le voilà lancé dans la plus terrible des aventures, séparé de tous les ascensionnistes et demeuré seul avec Bompard.

A présent, les Tarasconnais sont seuls. Ils avancent avec précaution sur le désert de neige, attachés à la même corde, Tartarin en avant, tâtant de son piolet gravement, pénétré de la responsabilité qui lui incombe, y cherchant un réconfort.

— Courage ! du sang-froid !... Nous nous en tire-

rons !... crie-t-il à chaque instant à Bompard. Ainsi l'officier, dans la bataille, chasse la peur qu'il a, en brandissant son épée et criant à ses hommes :

— En avant, s. n. d. D. !... toutes les balles ne tuent pas !

Enfin les voilà au bout de cette horrible crevasse. D'ici au but, ils n'ont plus d'obstacles bien graves ; mais le vent souffle, les aveugle de tourbillons neigeux. La marche devient impossible sous peine de s'égarer.

— Arrêtons-nous un moment..., dit Tartarin. Un sérac de glace gigantesque leur creuse un abri à sa base ; ils s'y glissent, étendent la couverture doublée de caoutchouc du président, et débouchent la gourde de rhum, seule provision que n'aient pas emportée les guides. Il s'ensuit alors un peu de chaleur et de bien-être, tandis que les coups de piolet, toujours plus faibles sur la hauteur, les avertissent du progrès de l'expédition. Cela résonne au cœur du P. C. A. comme un regret de n'avoir pas fait le Mont-Blanc jusqu'aux cimes.

— Qui le saura ? riposte Bompard cyniquement. Les porteurs ont conservé la bannière ; de Chamonix on croira que c'est vous.

— Vous avez raison, l'honneur de Tarascon est sauf... conclut Tartarin d'un ton convaincu.

Mais les éléments s'acharnent, la bise en ouragan, la neige par paquets. Les deux amis se taisent, hantés d'idées sinistres, ils se rappellent l'ossuaire sous la vitrine du vieil aubergiste, ses récits lamentables, la légende de ce touriste américain qu'on a retrouvé pétrifié de froid et de faim, tenant dans sa main crispée un carnet où ses angoisses étaient écrites jusqu'à la dernière convulsion qui fit glisser le crayon et dévier la signature.

— Avez-vous un carnet. Gonzague ?

Et l'autre, qui comprend sans explications :

— Ah ! *vai*, un carnet... Si vous croyez que je vais

me laisser mourir comme cet Américain... Vite, allons-nous-en, sortons d'ici,

— Impossible... Au premier pas nous serions emportés comme une paille, jetés dans quelque abîme.

— Mais alors, il faut appeler, l'auberge n'est pas loin... Et Bompard à genoux, la tête hors du sérac, dans la pose d'une bête au pâturage et mugissante, hurle : « Au secours ! au secours ! à moi ! »

— Aux armes !... crie à son tour Tartarin de son creux le plus sonore que la grotte répercute en tonnerre.

Bompard lui saisit le bras : « Malheureux, le sérac !... » Positivement tout le bloc a tremblé ; encore un souffle et cette masse de glaçons accumulés croulerait sur leur tête. Ils restent figés, immobiles, enveloppés d'un effrayant silence bientôt traversé d'un roulement lointain qui se rapproche, grandit, envahit l'horizon, meurt enfin sous la terre de gouffre en gouffre.

— Les pauvres gens !... murmure Tartarin pensant au Suédois et à ses guides, saisis, emportés sans doute par l'avalanche. Et Bompard hochant la tête : « Nous ne valons guère mieux qu'eux. » En effet, leur situation est sinistre, n'osant bouger dans leur grotte de glace ni se risquer dehors sous les rafales.

Pour achever de leur serrer le cœur, du fond de la vallée monte un aboiement de chien hurlant à la mort. Tout à coup, Tartarin, les yeux gonflés, les lèvres grelottantes, prend les mains de son compagnon et le regardant avec douceur :

— Pardonnez-moi, Gonzague, oui, oui, pardonnez-moi. Je vous ai rudoyé tantôt, je vous traité de menteur...

— Ah ! *vaï* ! Qu'est-ce que ça fait ?...

— J'en avais le droit moins que personne, car j'ai beaucoup menti dans ma vie, et, à cette heure suprême, j'éprouve le besoin de m'ouvrir, de me dégonfler, d'avouer publiquement mes impostures.

— Des impostures, vous ?

— Écoutez-moi, ami... d'abord je n'ai jamais tué de lion.

— Ça ne m'étonne pas... fait Bompard tranquillement. Mais est-ce qu'il faut se tourmenter pour si peu ?... C'est notre soleil qui veut ça, on naît avec le mensonge... *Vé!* moi... Ai-je dit une vérité depuis que je suis au monde ?... Dès que j'ouvre la bouche, mon Midi me monte comme une attaque. Les gens dont je parle, je ne les connais pas, les pays, je n'y suis jamais allé, et tout ça fait un tel tissu d'inventions que je ne m'y débrouille plus moi-même.

— C'est l'imagination, *péchère!* soupire Tartarin; nous sommes des menteurs par imagination.

— Et ces mensonges-là n'ont jamais fait de mal à personne, tandis qu'un méchant, un envieux comme Costecalde...

— Ne parlons jamais de ce misérable! interrompt le P. C. A., et, pris d'un subit accès de rage : Coquin de bon sort! c'est tout de même un peu fichant... Il s'arrête sur un geste terrifié de Bompard... Ah! oui, le sérac... et baissant le ton, forcé de chuchoter sa colère, le pauvre Tartarin continue ses imprécations à voix basse dans une énorme et comique désarticulation de la bouche : Un peu fichant de mourir à la fleur de l'âge par la faute d'un scélérat qui, dans ce moment, prend bien tranquillement sa demi-tasse sur le Tour de Ville !...

Mais pendant qu'il fulmine, une éclaircie s'ouvre peu à peu dans l'air. Il ne neige plus, il ne vente plus; et des écarts bleus apparaissent déchirant le gris du ciel. Vite, en route, et, rattachés tous deux à la corde, Tartarin, qui a pris la tête comme tout à l'heure, se retourne, un doigt sur la bouche :

— Et vous savez, Gonzague, tout ce que nous venons de dire reste entre nous.

— Té pardi...

Pleins d'ardeur, ils repartent enfonçant jusqu'aux

genoux dans la neige fraîchement tombée, qui a englouti sous sa ouate immaculée les traces de la caravane; aussi Tartarin consulte sa boussole toutes les cinq minutes. Mais cette boussole tarasconnaise, habituée aux chauds climats, est frappée de congélation depuis son arrivée en Suisse. L'aiguille joue aux quatre coins, agitée, hésitante; et ils marchent devant eux, attendant de voir se dresser tout à coup les roches noires des Grands-Mulets dans la blancheur uniforme, silencieuse, en pics, en aiguilles, en mamelons, qui les entoure, les éblouit, les épouvante aussi, car elle peut recouvrir de dangereuses crevasses sous leurs pieds.

— Du sang-froid, Gonzague, du sang-froid!

— C'est justement de ça que je manque, répond Bompard lamentablement. Et il gémit : « Aïe de mon pied!... aïe de ma jambe!... nous sommes perdus; jamais nous n'arriverons... »

Ils marchent depuis deux heures lorsque vers le milieu d'une pente de neige très dure à grimper, Bompard s'écrie effaré :

— Tartarëin, mais ça monte!

— Eh! je le vois parbleu bien, que ça monte, riposte le P. C. A. en train de perdre sa sérénité.

— Pas moins, à mon idée, ça devrait descendre.

— Bé oui! mais que voulez-vous que j'y fasse? Allons toujours jusqu'en haut, peut-être que ça descendra de l'autre côté.

Cela descendait en effet, et terriblement, par une succession de névés, de glaciers presque à pic, et tout au bout de cet étincellement de blancheurs dangereuses une cabane s'apercevait piquée sur une roche à des profondeurs qui semblaient inaccessibles. C'était un asile à atteindre avant la nuit, puisqu'on avait perdu la direction des Grands-Mulets, mais au prix de quels efforts, de quels dangers peut-être!

— Surtout ne me lâchez pas, *que*, Gonzague...

— Ni vous non plus, Tartarëin.

Ils échangent ces recommandations sans se voir,

séparés par une arête derrière laquelle Tartarin a disparu, avançant l'un pour monter, l'autre pour descendre, avec lenteur et terreur. Ils ne se parlent même plus, concentrant toutes leurs forces vives, crainte d'un faux pas, d'une glissade. Tout à coup, comme il n'est plus qu'à un mètre de la crête, Bompard entend un cri terrible de son compagnon, en même temps qu'il sent la corde se tendre d'une violente et désordonnée secousse... Il veut résister, se cramponner pour retenir son compagnon sur l'abîme. Mais la corde était vieille, sans doute, car elle se rompt brusquement sous l'effort.

— Outre !

— Boufre !

Ces deux cris se croisent, sinistres, déchirant le silence et la solitude, puis un calme effrayant, un calme de mort que rien ne trouble plus dans la vastitude des neiges immaculées.

Vers le soir, un homme ressemblant vaguement à Bompard, un spectre aux cheveux dressés, boueux, ruisselant, arrivait à l'auberge des Grands-Mulets où on le frictionnait, le réchauffait, le couchait avant qu'il eût prononcé d'autres paroles que celles-ci, entrecoupées de larmes, de poings levés au ciel. « Tartarin... perdu... cassé la corde... » Enfin on put comprendre le grand malheur qui venait d'arriver.

Pendant que le vieil aubergiste se lamentait et ajoutait un nouveau chapitre aux sinistres de la montagne en attendant que son ossuaire s'enrichit des restes de l'accident, le Suédois et ses guides, revenus de leur expédition, se mettaient à la recherche de l'infortuné Tartarin avec des cordes, des échelles, tout l'attirail d'un sauvetage, hélas ! infructueux. Bompard, resté comme ahuri, ne pouvait fournir aucun indice précis ni sur le drame ni sur l'endroit où il avait eu lieu. On trouva seulement au Dôme du Goûter un bout de corde resté dans une anfractuosité de glace. Mais cette corde, chose singulière, était coupée aux deux bouts comme avec un instrument tranchant ; les journaux de Cham-

béry en donnèrent un fac-similé. Enfin, après huit jours de courses, de consciencieuses recherches, quand on eut la conviction que le pauvre *présidain* était introuvable, perdu sans retour, les délégués désespérés prirent le chemin de Tarascon, ramenant Bompard dont le cerveau ébranlé gardait la trace d'une terrible secousse.

— Ne me parlez pas de ça, répondait-il quand il était question du sinistre, ne m'en parlez jamais !

Décidément le Mont-Blanc comptait une victime de plus, et quelle victime !

PORT-TARASCON

C'est le troisième et dernier avatar de *Tartarin*, le héros du Midi provençal, auquel Daudet revient toujours avec cette sorte de tendresse particulière que nous avons précédemment notée.

Ni ses aventures en Algérie *Chez les Teurs* et *Chez les lions*, ni sa dégringolade dans les Alpes n'ont guéri l'intrépide chercheur d'aventures de sa passion de l'héroïque ; mais cette fois l'histoire est plus sombre, plus sinistre et risque d'avoir un dénouement sérieusement tragique.

Se servant de cette réelle équipée aux côtés à la fois risibles et dramatiques, qui lança de malheureux émigrants à travers la folle expédition de *Port Breton*, Daudet termine sa trilogie tartarinesque, en montrant à quelles folies peut pousser l'esprit d'aventure corrodant une cervelle inconséquente et mal équilibrée ; Tartarin, par sa nature même, devait fatalement s'embarquer dans une histoire aussi fantastique, et le romancier l'y précipite avec la logique de son caractère.

Nous retrouvons ici les comparses habituels de Tartarin, l'envieux armurier Costecalde, le pharmacien Bézuquet et son élève Pascalon, Gonzague Bompard, l'intrépide Bravida, tout Tarascon jeté dans la plus folle des aventures et émigrant pour fonder *Port-Tarascon*, dans une île du Pacifique, où les attendent les plus épouvantables désillusions, à la suite d'une hypothétique opération financière brassée par un escroc du Nord, un soi-disant duc de Mons, qui a su endoctriner Tartarin, et à sa suite toute la ville.

S'étant fait nommer gouverneur de *Port-Tarascon*, Tartarin

avec le complément de la future colonie arrive en vue de l'île, où a déjà dû s'installer un premier convoi de colons.

« Que diable est ceci?... personne au-devant de nous... » dit Tartarin, le tumulte des premiers cris de joie apaisé.

Sans doute le navire n'avait pas encore été signalé de la terre.

Il fallait s'annoncer. Trois coups de canon roulèrent à travers deux longues îles d'un vert gras, d'un vert rhumatisme, entre lesquelles le steamer venait de s'engager.

Tous les regards étaient tournés vers le rivage le plus proche, une étroite bande de sable, large de quelques mètres seulement; au delà, des pentes raides toutes couvertes d'un écroulement de sombre verdure depuis les sommets jusqu'à la mer.

Quand l'écho des coups de canon eut cessé de gronder, un grand silence enveloppa de nouveau ces îles d'aspect sinistre. Toujours personne : et le plus inexplicable encore, c'est qu'on ne voyait ni port, ni fort, ni ville, ni jetées, ni bassins de radoub..., rien !

Tartarin se tourna vers Scrapouchinat qui déjà donnait des ordres pour le mouillage :

— Êtes-vous bien sûr, capitaine?...

L'irascible long-cours répondit par une salve de jurons. S'il était sûr, coquin de sort !... il connaissait son métier peut-être, nom d'un tonnerre !... il savait conduire son navire !...

— Pascalon, allez me chercher la carte de l'île... fit Tartarin, toujours très calme.

Il possédait heureusement une carte de la colonie, dressée à une très grande échelle, où étaient minutieusement détaillés caps, golfes, rivières, montagnes, et jusqu'à l'emplacement des principaux monuments de la ville.

Elle fut aussitôt étalée, et Tartarin, entouré de tous, se mit à l'étudier en suivant du doigt.

Bien cela ; ici, l'île de Port-Tarascon..., l'autre île en face, là..., le promontoire chose..., très bien... A gauche les récifs de coraux... parfaitement... Mais alors, quoi ? La ville, le port, les habitants, qu'est-ce que tout ça était devenu ?

Timide, bégayant un peu, Pascalon suggéra que peut-être il y avait là-dessous une farce de Bompard, si connu en Tarascon pour ses plaisanteries.

— Bompard peut-être, fit Tartarin... mais Bézuquet, un homme de toute prudence, de tout sérieux... Du reste, pour si farceur qu'on soit, on n'escamote pas une ville, un port, des bassins de carénage.

A la longue-vue, on apercevait bien sur la côte quelque chose comme une baraque ; mais les récifs de coraux ne permettaient pas au navire d'approcher davantage, et, à cette distance, tout se perdait dans le vert-noir des feuillages.

Très perplexes, tous regardaient, déjà prêts pour le débarquement, leurs paquets à la main, la vieille douairière d'Aigueboulide elle-même portant sa petite chaufferette, et, dans la stupéfaction générale, on entendit le Gouverneur en personne murmurer à demi-voix : « C'est vraiment bien extraordinaire !... » Tout à coup il se redressa :

— Capitaine, faites armer le grand canot. Commandant Bravida, sonnez à la milice.

Pendant que le clairon ta-ra-ta-tait, que Bravida faisait l'appel, Tartarin plein d'aisance, rassurait les dames :

— Ne craignez rien. Tout va s'expliquer, certainement....

Et aux hommes, à ceux qui ne venaient pas à terre : « Dans une heure nous serons de retour. Attendez-nous là, que personne ne bouge. »

Ils n'avaient garde de bouger, l'entouraient, disaient comme lui : « Oui, monsieur le Gouverneur... Tout va s'expliquer... certainement.... » Et en ce moment Tartarin leur paraissait immense.

Dans le grand canot, il prit place avec son secrétaire Pascalon, son chapelain le Père Bataillet, Bravida, Tournatoire, Excourbaniès et la milice, tous armés jusqu'au dents, sabres, haches, revolvers et carabines sans oublier le fameux winchester à trente-deux coups.

A mesure qu'on se rapprochait de ce silencieux rivage où rien ne remuait, on distinguait un vieil appontement en madriers et planches, tout rongé de mousse dans une eau croupie. Que ce fût là cette jetée sur laquelle les naturels venaient au-devant des passagers de la *Farandole*, voilà qui semblait incroyable. Un peu plus loin apparaissait une espèce de vieille baraque, aux fenêtres fermées de volets de fer, rouges, peints au minium, qui jetaient un reflet sanglant dans l'eau morte. Un toit de planches la recouvrait, mais crevassé, disjoint.

Sitôt débarqués, ce fut là que l'on courut. Une ruine à l'intérieur comme au dehors. De grands lambeaux de ciel se voyaient à travers la toiture le plancher gondolé s'effritait en pourriture de bois, d'énormes lézards disparaissaient dans les crevasses, des bêtes noires grouillaient le long des murs, de visqueux crapauds bavaient dans les coins. Tartarin en entrant le premier, avait failli marcher sur un serpent gros comme le bras. Partout une odeur d'humide, de moisi, écœurante et fade.

A quelques débris de cloisons encore debout, on reconnaissait que la baraque avait été divisée en compartiments étroits comme des boxes d'écurie ou des cabines. Sur une de ces cloisons se lisaient en lettres d'un pied ces mots : *Pharma... Bézu...* Le reste avait disparu, mangé par la moisissure ; mais pour deviner « Pharmacie Bézuquet », il ne fallait pas être grand clerc.

— Je vois ce que c'est, dit Tartarin, ce versant de l'île était malsain, et après un essai de colonisation ils sont allés s'installer de l'autre côté.

Puis, d'une voix décidée, il donna l'ordre au com-

mandant Bravida de partir en reconnaissance à la tête de la milice : il pousserait jusqu'en haut de la montagne ; de là, explorerait le pays et verrait certainement fumer les toits de la ville.

— Dès que vous aurez pris le contact, vous nous avertirez par une mousquetade.

Quant à lui, il resterait en bas, au quartier général, avec son secrétaire, son chapelain et quelques autres.

Bravida et le lieutenant Excourbaniès rangèrent leurs hommes et se mirent en route. Les miliciens avancèrent en bon ordre ; mais le terrain montant, recouvert d'une couche algueuse et glissante, rendait la marche difficile, et les rangs ne tardèrent pas à se diviser.

On traversa un petit ruisseau, sur les bords duquel restaient quelques vestiges d'un lavoir, un battoir oublié, tout cela verdi par cette mousse dévorante, envahissante, qu'on retrouvait à chaque pas. Un peu plus loin, les traces d'une autre construction, qui semblait avoir été un blockhaus.

Le bon ordre des milices acheva de se désorganiser par la rencontre de centaines de trous très rapprochés les uns des autres, traitreusement masqués d'une végétation de ronces et de lianes.

Plusieurs hommes s'y effondrèrent avec un grand fracas de buffleteries et d'armes, faisant fuir sous leur chute de ces gros lézards pareils à ceux de la baraque. Ces trous n'étaient pas trop profonds, rien que de légères excavations creusées en alignement.

— On dirait un ancien cimetière, observa le lieutenant Excourbaniès. Cette idée lui venait de vagues apparences de croix, faites de branches entrelacées, maintenant reverdies, retournées à la nature, et prenant des formes de ceps de vigne sauvage. En tout cas un cimetière déménagé, car il n'y restait plus trace d'ossements.

Après une pénible escalade à travers d'épais fourrés, ils arrivèrent enfin sur la hauteur. On y respirait un

air plus sain, renouvelé par la bise et tout chargé de senteurs marines. Au loin s'étendait une grande lande après laquelle les terrains redescendaient insensiblement vers la mer. La ville devait être par là.

Un milicien, le doigt tendu, montra des fumées qui montaient, pendant qu'Excourbaniès criait d'un ton joyeux : « Écoutez..., les tambourins..., la farandole ! »

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien la vibration sautillante d'un air de farandole. Port-Tarascon venait au-devant d'eux.

On voyait déjà les gens de la ville, une foule émergeant là-bas des pentes, à l'extrémité du plateau.

— Halte ! dit subitement Bravida, on dirait des sauvages.

En tête de la bande, devant les tambourins, un grand noir dansait, maigre, en tricot de matelot, des lunettes bleues sur les yeux, brandissant un tomahawk.

Les deux troupes arrêtées et s'observant à distance, tout à coup Bravida partit d'un éclat de rire : « C'est trop fort !... Ah ! le farceur..., » et, rengainant son sabre au fourreau, il se mit à courir en avant. Ses hommes le rappelaient : « Commandant !... commandant !... »

Mais il ne les écoutait pas, courait toujours, et, croyant s'adresser à Bompard, criait au danseur en approchant : « Connu, mon bon..., trop sauvage..., trop nature... »

L'autre continuait à danser en faisant tourner son arme ; et quand le malheureux Bravida s'aperçut qu'il avait en face de lui un véritable canaque, il était trop tard pour éviter le terrible coup de casse-tête qui défonça son casque en liège, fit sauter sa pauvre petite cervelle et l'étendit raide.

En même temps éclatait une tempête de hurlements, de flèches et de balles. En voyant tomber leur commandant, les miliciens avaient fait feu d'instinct, puis s'étaient enfuis, sans s'apercevoir que les sauvages faisaient de même.

D'en bas Tartarin entendit la fusillade. « Ils ont pris le contact, » dit-il allègrement. Mais sa joie se changea en stupeur lorsqu'il vit sa petite armée revenir en désordre, bondissant à travers bois, les uns sans chapeaux, d'autres sans souliers, jetant tous le même cri terrifiant : « Les sauvages !... les sauvages !... » Il y eut un moment de panique effroyable. Le canot prit le large et se sauva à toutes rames. Le Gouverneur courait sur le rivage, clamant : « Du sang-froid !... du sang-froid !... » d'une voix blanche de goéland en détresse qui redoublait la peur de tous.

Le pêle-mêle du sauve-qui-peut se prolongea quelques instants sur l'étroite bande de sable ; mais comme on ne savait de quel côté fuir, on finit par se rassembler. Aucun sauvage d'ailleurs ne se montrant, on put se reconnaître, s'interroger.

— Et le commandant ?

— Mort.

Quand Excourbaniès eut raconté la funeste méprise de Bravida, Tartarin s'écria : « Malheureux Placide !... Aussi quelle imprudence... en pays ennemi... Il ne s'éclairait donc pas !... »

Tout de suite il donna l'ordre de placer des sentinelles, qui, désignées, s'éloignèrent lentement deux par deux, bien décidées à ne pas trop s'écarter du gros de la troupe. Puis on se réunit en conseil, pendant que Tournatoire s'occupait du pansement d'un blessé qui avait reçu une flèche empoisonnée et enflait à vue d'œil d'une façon extraordinaire.

Tartarin prit la parole :

— Avant tout, éviter l'effusion du sang. Et il proposa d'envoyer le Père Bataillet, avec une palme qu'il agiterait de loin, afin de savoir un peu ce qui se passait du côté de l'ennemi et ce qu'étaient devenus les premiers occupants de l'île.

Le Père Bataillet se récria : « Ah ! *Vai*... Une palme !... J'aimerais mieux votre winchester à trente-deux coups.

— Hé ! bien, si le révérend ne veut pas y aller, j'irai, moi, reprit le Gouverneur. Seulement, vous m'accompagnerez, monsieur le chapelain, car je ne sais pas assez le papoua...

— Moi non plus, je ne le sais pas.

— Comment, diable !... Mais alors qu'est-ce que vous m'apprenez depuis trois mois ? Toutes les leçons que j'ai prises pendant la traversée, quelle langue était-ce donc ?...

Le Père Bataillet, en beau Tarasconnais qu'il était, se tira d'affaire en disant qu'il ne savait pas le papoua de par ici, mais le papoua de par là-bas.

Pendant la discussion, une nouvelle panique se produisit, des coups de fusil éclatèrent dans la direction des sentinelles, et de la profondeur du bois sortit une voix éperdue qui criait avec l'accent de Tarascon :

— Ne tirez pas..., mille noms de noms !... ne tirez pas !

Une minute après, bondissait des broussailles un être bizarre, hideux, couvert de tatouages vermillon et noir qui lui faisaient comme un maillot de clown de la tête aux pieds. C'était Bézuquet.

— Té !... Bézuquet.

— Eh ! comment va ?

— Comment se fait-il ?...

— Mais où sont les autres ?

— Et la ville, et le port, et le bassin de radoub ?

— De la ville, répondit le pharmacien en montrant la baraque en ruine, voilà ce qui reste ; des habitants, voici, — et il se désignait lui-même. — Mais avant tout, jetez-moi vite quelque chose sur le corps pour cacher les abominations dont ces misérables m'ont couvert.

De vrai, toutes les imaginations les plus immondes de sauvages en délire lui avaient été dessinées sur la peau à coups de poinçon.

Excourbaniès lui donna son manteau de grand de première classe, et, après s'être réconforté d'une

lampée d'eau-de-vie, l'infortuné Bézuquet commença, avec l'accent qu'il n'avait pas perdu et l'élocution tarasconnaise :

— Si vous fûtes *douloureusement* surpris ce matin en voyant que la ville de Port-Tarascon n'existait que sur la carte, pensez si nous autres de la *Farandole* et du *Lucifer*, en arrivant...

— Pardon que je vous coupe, dit Tartarin en voyant les sentinelles, à la lisière du bois, donner des signes d'inquiétude. Je crois qu'il sera plus sage que vous fassiez votre récit à bord. Ici les cannibales peuvent nous surprendre.

— Pas du tout... Votre fusillade les a mis en fuite... Ils ont tous quitté l'île, et j'en ai profité pour m'évader.

Tartarin insista. Il préférait le récit de Bézuquet à bord, devant le grand Conseil réuni. La situation était trop grave.

On héla le canot, qui depuis le commencement de l'échauffourée se tenait lâchement à distance, et l'on regagna le navire, où tout le monde attendait avec angoisse le résultat de la première reconnaissance.

Les événements se succèdent tour à tour tragiques et comiques, mais un steamer anglais survient, menace de bombarder *Port-Tarascon* et revendiquant la propriété de l'île pour l'Angleterre, oblige le gouverneur à se constituer prisonnier avec ses colons. Tartarin songe à l'analogie de sa situation avec celle de Napoléon et se rend à bord du steamer *le Tomahawk*.

De la réception que les Anglais firent à Tartarin à bord du *Tomahawk*. — Derniers adieux à l'île de Port-Tarascon. — Conversation du Gouverneur sur le tillac avec son petit Las Cases. — Costecalde est retrouvé.

La dignité d'attitude de Tartarin, lorsqu'il monta sur le pont du *Tomahawk*, impressionna fort les Anglais, saisis surtout par le grand cordon de l'Ordre, rose avec la Tarasque brodée, dont le Gouverneur s'écharpait comme d'un symbole maçonnique, et aussi par le

manteau rouge et noir de grand de première classe qui enveloppait Pascalon de la tête aux pieds.

Les Anglais ont en effet, par-dessus tout, le respect de la hiérarchie, du fonctionnarisme et du maboulisme (de *maboul*, en langue arabe : l'innocent, le bon toqué).

A la coupée du navire, Tartarin fut reçu par l'officier de service et conduit dans une cabine des premières avec les plus grands égards. Pascalon le suivit, bien récompensé de son dévouement, car on lui donna la chambre à côté du Gouverneur, au lieu de le fourrer dans l'entrepont comme les autres Tarasconnais, entassés là en misérable troupeau d'émigrants, et pêle-mêle avec eux tout l'ancien état-major de l'île, ainsi puni de sa faiblesse et de sa lâcheté.

Entre la cabine de Tartarin et celle de son fidèle secrétaire se trouvait un petit salon garni de divans, de panoplies, de plantes exotiques, et une salle à manger où deux blocs de glace, dans des vases d'encoignure, entretenaient une perpétuelle fraîcheur.

Un maître d'hôtel, deux ou trois domestiques, étaient attachés à la personne de Son Excellence, qui acceptait ces honneurs du plus beau sang-froid, et à chaque nouvelle prévenance répondait « Parfaitemain » d'un ton de souverain habitué à tous les respects et à toutes les sollicitudes.

Au moment où on leva l'ancre, Tartarin monta sur le pont, malgré la pluie, pour dire un dernier adieu à son île.

Elle lui apparut confusément, dans le brouillard, assez distincte cependant à travers ce voile gris pour qu'on pût entrevoir le roi Négonko et ses bandits en train de piller la ville, la Résidence, et de danser sur le rivage une farandole effrénée.

Tous les catéchumènes du père Bataillet, sitôt le missionnaire et les gendarmes partis, retournaient à leur bon instinct de nature.

Pascalon crut même reconnaître, au milieu des danses, la gracieuse silhouette de Likiriki, mais il

n'en dit rien, de peur d'affliger son bon maître, qui semblait du reste fort indifférent à tout cela.

Très calme, les mains au dos, dans une historique et marmoréenne attitude, le héros Tarasconnais regardait devant lui sans voir, de plus en plus préoccupé des analogies de sa destinée avec celle de Napoléon, s'étonnant de découvrir entre le grand homme et lui mille points de ressemblance, même des faiblesses communes dont il convenait très simplement.

— Ainsi tenez, disait-il à son petit Las Cases, Napoléon avait des colères terribles ; moi de même, surtout dans mon jeune temps... Par exemple, cette fois, au café de la Comédie, où, discutant avec Costecalde, j'envoyai d'un coup de poing sa tasse et la mienne en mille miettes...

— Bonaparte à Léoben!... remarqua timidement Pascalon.

— Tout juste, mon enfant, fit Tartarin avec un bon sourire.

Mais, en y songeant, c'est par l'imagination, leur fougueuse imagination méridionale, que l'Empereur et lui s'étaient le plus ressemblés. Napoléon l'avait grandiose, débordante, à preuve sa campagne d'Égypte, ses courses dans le désert sur un chameau, — encore une similitude frappante, ce chameau, — sa campagne de Russie, son rêve de la conquête des Indes.

Et lui, Tartarin, son existence tout entière n'était-elle pas un rêve fabuleux!... les lions, les nihilistes, la Jungfrau, le gouvernement de cette île à cinq mille lieues de France! Certes il ne contestait pas la supériorité de l'Empereur, à certains points de vue ; mais lui, du moins, n'avait pas fait verser le sang ! des fleuves de sang ! ni terrifié le monde comme *l'otre...*

Cependant l'île disparaissait au loin, et Tartarin, appuyé contre le bastingage, continuait à parler à haute voix pour la galerie, pour les matelots qui enlevaient les escarbilles tombées sur le pont, pour les officiers de quart qui s'étaient rapprochés.

A la longue, il devenait ennuyeux. Pascalon lui demanda la permission d'aller à l'avant se mêler aux Tarasconnais, dont on apercevait de loin quelques groupes consternés sous la pluie, afin, disait-il, de savoir un peu ce qu'ils pensaient du Gouverneur, surtout dans l'espérance de glisser à sa chère Clorinde quelques mots d'encouragement et de consolation.

Une heure plus tard, en revenant, il trouva Tartarin installé sur le divan du petit salon, à l'aise, en caleçon de flanelle et foulard de tête, comme chez lui à Tarascon, dans sa petite maison du Cours, en train de fumer pipette devant un délicieux sherry-gobbler.

D'une humeur adorable, le maître demanda : « Hé bien, qu'est-ce qu'ils vous ont dit de moi, ces braves gens ? »

Pascalon ne cacha pas qu'ils lui avaient paru tous « très montés ! »

Empilés dans l'entrepont de l'avant comme des bestiaux, mal nourris, durement traités, ils rendaient le Gouverneur responsable de toutes leurs déconvenues.

Mais Tartarin haussa les épaules ; il connaissait son peuple, vous pensez bien ! Tout cela sécherait au premier matin de soleil.

— Sûr qu'ils ne sont pas méchants, répondit Pascalon, mais c'est ce mauvais gueux de Costecalde qui les excite.

— Costecalde, comment ça?... Que parlez-vous de Costecalde ?

Tartarin s'était troublé en entendant ce nom funeste.

Pascalon lui expliqua comment leur ennemi, rencontré et recueilli en mer par le *Tomahawk* dans un canot où il mourait de faim et de soif, avait traîtreusement signalé la présence d'une colonie provençale sur territoire anglais, et guidé le navire jusque dans la rade de Port-Tarascon.

Les yeux du Gouverneur étincelèrent :

— Ah ! le gueux !... ah ! le forban !...

Il se calma au récit que lui fit Pascalon des sinistres

aventures de l'ancien fonctionnaire et de ses acolytes. Truphénus noyé!... Les trois autres miliciens, en descendant à terre pour faire de l'eau, pris par les anthropophages!... Barban trouvé mort d'inanition au fond de la barque!... quant à Rugimabaud, un requin l'avait mangé.

— *Ah vai!* un requin!... Dites plutôt cet infâme Costecalde.

— Mais le plus extraordinaire de tout, monsieur le Gou... Gouverneur, c'est que Costecalde prétend avoir rencontré en pleine mer, un jour de tempête, sous les éclairs, devinez qui?...

— Que diable veux-tu que je devine?

— La Tarasque... la mère-grand!

— Quelle imposture!...

Après tout, qui sait? Le *Tutu-panpan* pouvait avoir fait naufrage; ou peut-être qu'un coup de mer avait enlevé la Tarasque amarrée sur le pont...

A ce moment le steward vint présenter le menu à M. le Gouverneur, qui s'attablait quelques instants après, avec son secrétaire, en face d'un excellent dîner au champagne, où figuraient de superbes tranches de saumon, un roastbeef rosé, cuit à miracle, et pour dessert le plus savoureux pudding. Tartarin le trouva si bon qu'il en fit porter une bonne part au père Bataillet et à Branquebalme; quant à Pascalon, il confectionna quelques sandwiches de saumon qu'il mit de côté. Est-il besoin de dire pour qui, *pécaïre!*

Dès le deuxième jour de navigation, lorsque l'île ne fut plus en vue, comme si elle eût été au milieu de ces archipels un réservoir isolé de brouillards et de pluie, le beau temps apparut.

Chaque matin, après le déjeuner, Tartarin montait sur le pont et s'installait à une place, toujours la même, pour causer avec Pascalon.

Ainsi Napoléon, à bord du *Northumberland*, avait son poste favori, ce canon auquel il s'appuyait et qu'on appelait le canon de l'Empereur.

Le grand Tarasconnais pensait-il à cela ? Cette coïncidence était-elle voulue ? Peut-être ; mais elle ne doit le diminuer en rien à nos yeux. Est-ce que Napoléon, en se livrant à l'Angleterre, ne songeait pas à Thémistocle, et sans même le dissimuler ? « Je viens comme Thémistocle... » Et qui sait si Thémistocle lui-même, venant s'asseoir au foyer des Perses... ? L'humanité est si vieille, si encombrée, si piétinée ! On y marche toujours dans les traces de quelqu'un...

Du reste, les détails que Tartarin donnait à son petit Las Cases ne rappelaient en rien l'existence de Napoléon et lui étaient bien personnels à lui, Tartarin de Tarascon.

C'était son enfance sur le Tour-de-Ville, ses précoces aventures en revenant du cercle, la nuit ; tout petit, déjà le goût des armes, des chasses aux grands fauves ; et toujours ce bon sens latin qui ne l'abandonnait pas dans les plus folles escapades, cette voix intérieure qui lui disait : « Rentre de bonne heure..., ne t'enrhume pas. »

C'était encore, au lointain de sa mémoire, dans une excursion au pont du Gard, une vieille, vieille gitane, lui disant, après avoir regardé les lignes de sa main : « Un jour tu seras roi. » Vous pensez si cet horoscope fit rire tout le monde ! Il devait se réaliser pourtant.

Ici le grand homme s'interrompt :

— Je vous jette ces choses, voyez, un peu à la bousculade, comme elles me viennent, mais pour le Mémorial je crois que cela pourra vous être utile...

— Certes ! fit Pascalon, qui buvait les paroles de son héros, tandis qu'une demi-douzaine de jeunes midships, groupés autour de Tartarin, écoutaient ses récits, bouche bée.

NOUVELLES

LETTRES DE MON MOULIN

La série de nouvelles et de contes réunis sous ce titre est celle qui a lancé dans le monde littéraire et fait définitivement connaître le nom d'Alphonse Daudet. Nous en choisirons deux qui donnent deux notes très différentes du talent de l'écrivain ; la première est une de ces visions personnelles qui soulignent le sens de réalité de Daudet :

L'AGONIE DE LA « SÉMILLANTE »

Puisque le mistral de l'autre nuit nous a jetés sur la côte corse, laissez-moi vous raconter une terrible histoire de mer dont les pêcheurs de là-bas parlent souvent à la veillée, et sur laquelle le hasard m'a fourni des renseignements fort curieux.

... Il y a deux ou trois ans de cela.

Je courais la mer de Sardaigne en compagnie de sept ou huit matelots douaniers. Rude voyage pour un novice ! De tout le mois de mars, nous n'eûmes pas un jour de bon. Le vent d'est s'était acharné après nous, et la mer ne décolérait pas.

Un soir que nous fuyions devant la tempête, notre bateau vint se réfugier à l'entrée du détroit de Bonifacio, au milieu d'un massif de petites îles... Leur aspect n'avait rien d'engageant : grands rocs pelés, couverts d'oiseaux, quelques touffes d'absinthe, des maquis de lenstiques, et, çà et là, dans la vase, des

pièces de bois en train de pourrir : mais, ma foi, pour passer la nuit, ces roches sinistres valaient encore mieux que le rouf d'une vieille barque à demi pontée, où la lame entrait comme chez elle, et nous nous en contentâmes.

A peine débarqués, tandis que les matelots allumaient du feu pour la bouillabaisse, le patron m'appela, et, me montrant un petit enclos de maçonnerie blanche perdu dans la brume au bout de l'île :

— Venez-vous au cimetière ? me dit-il.

— Un cimetière, patron Lionetti ! Où sommes-nous donc ?

— Aux îles Lavezzi, monsieur. C'est ici que sont enterrés les six cents hommes de la *Sémillante*, à l'endroit même où leur frégate s'est perdue, il y a dix ans... Pauvres gens ! ils ne reçoivent pas beaucoup de visites ; c'est bien le moins que nous allions leur dire bonjour, puisque nous voilà...

— De tout mon cœur, patron.

Qu'il était triste le cimetière de la *Sémillante* !... Je le vois encore avec sa petite muraille basse, sa porte de fer, rouillée, dure à ouvrir, sa chapelle silencieuse, et des centaines de croix noires cachées par l'herbe... Pas une couronne d'immortelles, pas un souvenir ! rien... Ah ! les pauvres morts abandonnés, comme ils doivent avoir froid dans leur tombe de hasard !

Nous restâmes là un moment, agenouillés. Le patron priait à haute voix. D'énormes goélands, seuls gardiens du cimetière, tournoyaient sur nos têtes et mêlaient leurs cris rauques aux lamentations de la mer.

La prière finie, nous revînmes tristement vers le coin de l'île où la barque était amarrée. En notre absence, les matelots n'avaient pas perdu leur temps. Nous trouvâmes un grand feu flambant à l'abri d'une roche, et la marmite qui fumait. On s'assit en rond, les pieds à la flamme, et bientôt chacun eut sur ses genoux, dans une écuelle de terre rouge, deux tranches

de pain noir arrosées largement. Le repas fut silencieux : nous étions mouillés, nous avions faim, et puis le voisinage du cimetière... Pourtant, quand les écuelles furent vidées, on alluma les pipes et on se mit à causer un peu, Naturellement, on parlait de la *Sémillante*.

— Mais enfin, comment la chose s'est-elle passée ? demandai-je au patron, qui, la tête dans ses mains, regardait la flamme d'un air pensif.

— Comment la chose s'est passée ? me répondit le bon Lionetti avec un gros soupir, hélas ! monsieur, personne au monde ne pourrait le dire. Tout ce que nous savons, c'est que la *Sémillante*, chargée de troupes pour la Crimée, était partie de Toulon, la veille au soir, avec le mauvais temps. La nuit, ça se gâta encore. Du vent, de la pluie, la mer énorme comme on ne l'avait jamais vue... Le matin, le vent tomba un peu, mais la mer était toujours dans tous ses états, et avec cela une sacrée brume du diable à ne pas distinguer un fanal à quatre pas... Ces brumes-là, monsieur, on ne se doute pas comme c'est traître... Ça ne fait rien, j'ai idée que la *Sémillante* a dû perdre son gouvernail dans la matinée ; car, il n'y a pas de brume qui tienne, sans une avarie, jamais le capitaine ne serait venu s'aplatir ici contre. C'était un rude marin, que nous connaissions tous. Il avait commandé la station en Corse pendant trois ans, et savait sa côte aussi bien que moi, qui ne sais pas autre chose.

— Et à quelle heure pense-t-on que la *Sémillante* a péri ?

— Ce doit être à midi ; oui, monsieur, en plein midi... Mais dame ! avec la brume de mer, ce plein midi-là ne valait guère mieux qu'une nuit noire comme la gueule d'un loup... Un douanier de la côte m'a raconté que ce jour-là, vers onze heures et demie, étant sorti de sa maisonnette pour rattacher ses volets, il avait eu sa casquette emportée par le vent, et qu'au risque d'être enlevé lui-même par la lame, il s'était mis à courir après, le long du rivage, à quatre pattes. Vous com-

prenez ! les douaniers ne sont pas riches, et une casquette, ça coûte cher. Or il paraissait qu'à un moment notre homme, en relevant la tête, aurait aperçu tout près de lui, dans la brume, un gros navire à sec de toiles qui fuyait sous le vent du côté des îles Lavezzi. Ce navire allait si vite, si vite, que le douanier n'eut guère le temps de bien voir. Tout fait croire cependant que c'était la *Sémillante*, puisqu'une demi-heure après le berger des îles a entendu sur ces roches... Mais voici précisément le berger dont je vous parle, monsieur ; il va vous conter la chose lui-même... Bonjour, Palombo !... viens te chauffer un peu ; n'aie pas peur.

Un homme encapuchonné, que je voyais rôder depuis un moment autour de notre feu et que j'avais pris pour quelqu'un de l'équipage, car j'ignorais qu'il y eût un berger dans l'île, s'approcha de nous craintivement.

C'était un vieux lépreux, au trois quarts idiot, atteint de je ne sais quel mal scorbutique qui lui faisait de grosses lèvres lippues, horribles à voir. On lui expliqua à grand'peine de quoi il s'agissait. Alors soulevant du doigt sa lèvre malade, le vieux nous raconta qu'en effet, le jour en question, vers midi, il entendit de sa cabane un craquement effroyable sur les roches. Comme l'île était toute couverte d'eau, il n'avait pas pu sortir, et ce fut le lendemain seulement qu'en ouvrant sa porte il avait vu le rivage encombré de débris et de cadavres laissés là par la mer. Épouvanté, il s'était enfui en courant vers sa barque, pour aller à Bonifacio chercher du monde.

Fatigué d'en avoir tant dit, le berger, s'assit, et le patron reprit la parole :

— Oui, monsieur, c'est ce pauvre vieux qui est venu nous prévenir. Il était presque fou de peur ; et, de l'affaire sa cervelle en est restée détraquée. Le fait est qu'il y avait de quoi... Figurez-vous six cents cadavres en tas sur le sable, pêle-mêle avec les éclats de bois et les lambeaux de toile... Pauvre *Sémillante* !... la mer l'avait broyée du coup, et si bien mise en miettes

que dans tous ses débris le berger Palombo n'a trouvé qu'à grand'peine de quoi faire une palissade autour de sa hutte... Quant aux hommes, presque tous défigurés mutilés affreusement... c'était pitié de les voir accrochés les uns aux autres, par grappes... Nous trouvâmes le capitaine en grand costume, l'aumônier son étole au cou; dans un coin, entre deux rochers, un petit mousse les yeux ouverts... on aurait cru qu'il vivait encore; mais non! Il était dit que pas un n'en réchapperait...

Ici le patron s'interrompt :

— Attention, Nardi ! cria-t-il le feu s'éteint.

Nardi jeta sur la braise deux ou trois morceaux de planches goudronnées qui s'enflammèrent, et Lionetti continua :

— Ce qu'il y a de plus triste dans cette histoire, le voici... Trois semaines avant le sinistre, une petite corvette, qui allait en Crimée comme la *Sémillante*, avait fait naufrage de la même façon, presque au même endroit; seulement, cette fois-là nous étions parvenus à sauver l'équipage et vingt soldats du train qui se trouvaient à bord... Ces pauvres tringlos n'étaient pas à leur affaire, vous pensez ! On les emmena à Bonifacio et nous les gardâmes pendant deux jours avec nous, à la *marine*... Une fois bien secs et remis sur pied, bonsoir ! bonne chance ! ils retournèrent à Toulon, où, quelque temps après, on les embarqua de nouveau pour la Crimée... Devinez sur quel navire !.. Sur la *Sémillante*, monsieur... Nous les avons retrouvés tous, tous les vingt, couchés parmi les morts, à la place où nous sommes... Je relevai moi-même un joli brigadier à fines moustaches, un blondin de Paris, que j'avais couché à la maison et qui nous avait fait rire tout le temps avec ses histoires... De le voir là, ça me creva le cœur... Ah ! Santa Madre !..

Là-dessus, le brave Lionetti, tout ému, secoua les cendres de sa pipe et se roula dans son caban en me souhaitant la bonne nuit... Pendant quelque temps

encore, les matelots causèrent à mi-voix... Puis, l'une après l'autre, les pipes s'éteignirent... On ne parla plus... Le vieux berger s'en alla... Et je restai seul à rêver au milieu de l'équipage endormi.

Encore sous l'impression du lugubre récit que je venais d'entendre, j'essayais de reconstruire dans ma pensée le pauvre navire défunt et l'histoire de cette agonie dont les goélands ont été seuls témoins. Quelques détails qui m'avaient frappé, le capitaine en grand costume, l'étole de l'aumônier, les vingt soldats du train, m'aidaient à deviner toutes les péripéties du drame... Je voyais la frégate partant de Toulon dans la nuit... Elle sort du port. La mer est mauvaise, le vent terrible ; mais on a pour capitaine un vaillant marin, et tout le monde est tranquille à bord...

Le matin, la brume de mer se lève. On commence à être inquiet. Tout l'équipage est en haut. Le capitaine ne quitte pas la dunette... Dans l'entre-pont, où les soldats sont renfermés il fait noir ; l'atmosphère est chaude. Quelques-uns sont malades, couchés sur leurs sacs. Le navire tangue horriblement ; impossible de se tenir debout. On cause assis à terre, par groupes en se cramponnant aux bancs ; il faut crier pour s'entendre. Il y en a qui commencent à avoir peur... Écoutez donc ! les naufrages sont fréquents dans ces parages-ci ; les tringlos sont là pour le dire, et ce qu'ils racontent n'est pas rassurant. Leur brigadier surtout, un parisien qui blague toujours, vous donne la chair de poule avec ses plaisanteries :

— Un naufrage !... mais c'est amusant, un naufrage. Nous en serons quittes pour un bain à la glace, et puis on nous mènera à Bonifacio, histoire de manger des merles chez le patron Lionetti.

Et les tringlos de rire...

Tout à coup, un craquement... Qu'est-ce que c'est ? Qu'arrive-t-il ?...

— Le gouvernail vient de partir, dit un matelot tout mouillé qui traverse l'entre-pont en courant.

— Bon voyage crie cet enragé de brigadier ; mais cela ne fait plus rire personne.

Grand tumulte sur le pont. La brume empêche de se voir. Les matelots vont et viennent, effrayés, à tâtons... Plus de gouvernail ! La manœuvre est impossible... La *Sémillante*, en dérive, file comme le vent... C'est à ce moment que le douanier la voit passer ; il est onze heures et demie. A l'avant de la frégate, on entend comme un coup de canon.. Les brisants ! Les brisants !... C'est fini, il n'y a plus d'espoir, on va droit à la côte... Le capitaine descend dans sa cabine... Au bout d'un moment, il vient reprendre sa place sur la dunette, — en grand costume... Il a voulu se faire beau pour mourir.

Dans l'entre-pont, les soldats anxieux, se regardent sans rien dire... Les malades essayent de se redresser... le petit brigadier ne rit plus... C'est alors que la porte s'ouvre et que l'aumônier paraît sur le seuil avec son étole :

— A genoux, mes enfants !

Tout le monde obéit. D'une voix retentissante, le prêtre commence la parole des agonisants.

Soudain un choc formidable, un cri, un seul cri, un cri immense, des bras tendus, des mains qui se cramponnent, des regards effarés où la vision de la mort passe comme un éclair...

Miséricorde !

C'est ainsi que je passai toute la nuit à rêver évoquant, à dix ans de distance, l'âme du pauvre navire dont les débris m'entouraient... Au loin, dans le détroit la tempête faisait rage ; la flamme du bivac se courbait sous la rafale ; et j'entendais notre barque danser au pied des roches en faisant crier son amarre.

La seconde est une sorte de ballade en prose, digne pendant du fameux *Sous-Préfet aux champs*, c'est :

LA MORT DU DAUPHIN

Le petit Dauphin est malade, le petit Dauphin va mourir... Dans toutes les églises du royaume, le Saint-Sacrement demeure exposé nuit et jour et de grands cierges brûlent pour la guérison de l'enfant royal. Les rues de la vieille résidence sont tristes et silencieuses, les cloches ne sonnent plus, les voitures vont au pas... Aux abords du palais, les bourgeois curieux regardent à travers les grilles, des suisses à bedaines dorées qui causent dans les cours d'un air important.

Tout le château est en émoi... Des chambellans, des majordomes, montent et descendent en courant les escaliers de marbre... Les galeries sont pleines de pages et de courtisans en habits de soie qui vont d'un groupe à l'autre quêter des nouvelles à voix basse... Sur les larges perrons, les dames d'honneur éplorées se font de grandes révérences en essuyant leurs yeux avec de jolis mouchoirs brodés.

Dans l'Orangerie, il y a nombreuse assemblée de médecins en robe. On les voit, à travers les vitres, agiter leurs longues manches noires et incliner doctoralement leurs perruques à marteaux... Le gouverneur et l'écuyer du petit Dauphin se promènent devant la porte, attendant les décisions de la Faculté. Des marmitons passent à côté d'eux sans les saluer. M. l'écuyer jure comme un païen, M. le gouverneur récite des vers d'Horace... Et pendant ce temps-là, là-bas, du côté des écuries, on entend un long hennissement plaintif. C'est l'alezan du petit Dauphin que les palefreniers oublient et qui appelle tristement devant sa mangeoire vide.

Et le roi ? Où est monseigneur le roi ?... Le roi s'est enfermé tout seul dans une chambre, au bout du château... Les Majestés n'aiment pas qu'on les voie pleurer... Pour la reine, c'est autre chose... Assise au chevet du petit Dauphin, elle a son beau visage baigné

de larmes, et sanglote bien haut devant tous, comme ferait une drapière.

Dans sa couchette de dentelles, le petit Dauphin, plus blanc que les coussins sur lesquels il est étendu, repose, les yeux fermés. On croit qu'il dort; mais non. Le petit Dauphin ne dort pas... Il se retourne vers sa mère, et, voyant qu'elle pleure, il lui dit :

— Madame la reine, pourquoi pleurez-vous? Est-ce que vous croyez bonnement que je m'en vas mourir.

La reine veut répondre. Les sanglots l'empêchent de parler.

— Ne pleurez donc pas, madame la reine; vous oubliez que je suis le Dauphin et que les Dauphins ne peuvent pas mourir ainsi...

La reine sanglote encore plus fort, et le petit Dauphin commence à s'effrayer.

— Holà, dit-il, je ne veux pas que la mort vienne me prendre, et je saurai bien l'empêcher d'arriver jusqu'ici.. Qu'on fasse venir sur l'heure quarante lansquenets très forts pour monter la garde autour de notre lit!... Que cent gros canons veillent nuit et jour, méche allumée, sous nos fenêtres! Et malheur à la mort si elle ose s'approcher de nous!...

Pour complaire à l'enfant royal, la reine fait un signe. Sur l'heure, on entend les gros canons qui roulent dans la cour; et quarante grands lansquenets, la peruisane au poing, viennent se ranger autour de la chambre. Ce sont de vieux soudards à moustaches grises. Le petit Dauphin bat des mains en les voyant. Il en reconnaît un et l'appelle :

— Lorrain! Lorrain!

Le soudard fait un pas vers le lit :

— Je t'aime bien, mon vieux Lorrain... Fais voir un peu ton grand sabre... Si la mort veut me prendre il faudra la tuer, n'est-ce pas?

Lorrain répond :

— Oui, monseigneur...

Et il a deux grosses larmes qui coulent sur ses joues tannées.

A ce moment, l'aumônier s'approche du petit Dauphin et lui parle longtemps à voix basse en lui montrant un crucifix. Le petit Dauphin l'écoute d'un air fort étonné puis tout à coup l'interrompt :

— Je comprends bien ce que vous me dites, monsieur l'abbé ; mais enfin est-ce que mon petit ami Beppo ne pourrait pas mourir à ma place, en lui donnant beaucoup d'argent ?...

L'aumônier continue à lui parler à voix basse, et le petit Dauphin a l'air de plus en plus étonné.

Quand l'aumônier a fini, le petit Dauphin reprend avec un gros soupir :

— Tout ce que vous me dites là est bien triste, monsieur l'abbé, mais une chose me console, c'est que là-haut, dans le paradis des étoiles, je vais encore être le Dauphin... Je sais que le bon Dieu est mon cousin et ne peut pas manquer de me traiter selon mon rang.

Puis il ajoute, en se tournant vers sa mère :

— Qu'on m'apporte mes plus beaux habits, mon pourpoint d'hermine blanche et mes escarpins de velours ! Je veux me faire brave pour les anges et entrer au paradis en costume de Dauphin.

Une troisième fois, l'aumônier se penche vers le petit Dauphin et lui parle longuement à voix basse... Au milieu de son discours, l'enfant royal l'interrompt avec colère :

— Mais alors, crie-t-il, d'être Dauphin, ce n'est rien du tout !

Et, sans vouloir plus rien entendre, le petit Dauphin se tourne vers la muraille, et il pleure amèrement.

CONTES DU LUNDI

C'est dans la première partie de ce volume, dans celle que l'auteur a intitulée *la Fantaisie et l'Histoire* que nous prendrons les récits qui vont suivre, et le lecteur pourra voir avec

quelle vérité, avec quel sens profond du réel l'écrivain a su rendre historique et vraie même la fiction, sous l'influence du sentiment patriotique.

LA DERNIÈRE CLASSE

RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN

Ce matin-là j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair.

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensais sans m'arrêter :

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

— « Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école ! »

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les

oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

« Un peu de silence ! »

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur.

Eh bien, non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

« Va vite à ta place, mon petit Frantz ; nous allons commencer sans toi. »

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste, et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

« Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui...

d'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affichés à la mairie.

Ma dernière leçon de français !...

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là !... Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait..

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

« Je ne te gronderai pas, mon petit Franz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : Bah ! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son ins-

truction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : Comment ! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue !... Dans tout ça, mon pauvre Franz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

« Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimait mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé ?... »

Alors d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide : qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison ¹... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace*. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appli-

¹ « S'il tient sa langue, — il tient la clé qui de ses chaînes le délivre. »

quait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hanetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs *bâtons*, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

— Est-ce qu'on va les obliger à chanter en allemand, eux aussi ?

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez ! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, et s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le BA BE BI BO BU. Là-bas au fond de la salle le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment, les trompettes des Prus-

siens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru plus grand.

— Mes amis, dit-il, mes amis, je... je...

Mais quelque chose l'étouffait il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« VIVE LA FRANCE ! »

Puis il resta là la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

— C'est fini... allez-vous-en.

L'ENFANT ESPION

Il s'appelait Stenne, le petit Stenne.

C'était un enfant de Paris, malingre et pâle, qui pouvait avoir dix ans, peut-être quinze; avec ces mouches-là, on ne sait jamais. Sa mère était morte; son père, ancien soldat de marine, gardait un square dans le quartier du Temple. Les babies, les bonnes, les vieilles dames à pliants, les mères pauvres, tout le Paris trotte-menu qui vient se mettre à l'abri des voitures dans ces parterres bordés de trottoirs, connaissaient le père Stenne et l'adoraient. On savait que, sous cette rude moustache, effroi des chiens et des traîneurs de bancs, se cachait un bon sourire attendri, presque maternel, et que, pour voir ce sourire, on n'avait qu'à dire au bonhomme :

« Comment va votre petit garçon?... »

Il l'aimait tant son garçon, le père Stenne! Il était si heureux, le soir, après la classe, quand le petit venait le prendre et qu'ils faisaient tous deux le tour des allées, s'arrêtant à chaque banc pour saluer les habitués, répondre à leurs bonnes manières.

Avec le siège malheureusement tout changea. Le

square du père Stenne fut fermé, on y mit du pétrole, et le pauvre homme, obligé à une surveillance incessante, passait sa vie dans les massifs déserts et bouleversés, seul, sans fumer, n'ayant plus son garçon que le soir, bien tard, à la maison. Aussi il fallait voir sa moustache, quand il parlait des Prussiens... Le petit Stenne lui ne se plaignait pas trop de cette nouvelle vie.

Un siège ! c'est si amusant pour les gamins. Plus d'école ! plus de mutuelle ! Des vacances tout le temps et la rue comme un champ de foire...

L'enfant restait dehors jusqu'au soir, à courir. Il accompagnait les bataillons du quartier qui allaient au rempart, choisissant de préférence ceux qui avaient une bonne musique ; et là-dessus petit Stenne était très ferré. Il vous disait fort bien que celle du 96^e ne valait pas grand'chose, mais qu'au 55^e ils en avaient une excellente. D'autres fois, il regardait les mobiles faire l'exercice ; puis il y avait les queues...

Son panier sous le bras, il se mêlait à ces longues files qui se formaient dans l'ombre des matins d'hiver sans gaz, à la grille des bouchers, des boulangers. Là les pieds dans l'eau, on faisait des connaissances, on causait politique, et comme fils de M. Stenne, chacun lui demandait son avis. Mais le plus amusant de tout c'était encore les parties de bouchon, ce fameux jeu de *galoche* que les mobiles bretons avaient mis à la mode pendant le siège. Quand le petit Stenne n'était pas au rempart ni aux boulangeries, vous étiez sûr de le trouver à la partie de *galoche* de la place du Château-d'Eau. Lui ne jouait pas, bien entendu ; il faut trop d'argent. Il se contentait de regarder les joueurs avec des yeux !

Un surtout, un grand en cotte bleue, qui ne misait que les pièces de cent sous, excitait son admiration. Quand il courait, celui-là, on entendait les écus sonner au fond de sa cotte...

Un jour, en ramassant une pièce qui avait roulé

jusque sous les pieds du petit Stenne, le grand lui dit à voix basse :

— Ça te fait loucher, hein ?... Eh bien si tu veux, je te dirai où on en trouve.

La partie finie, il l'emmena dans un coin de la place et lui proposa de venir avec lui vendre des journaux aux Prussiens, on avait 30 francs par voyage. D'abord Stenne refusa, très indigné ; et du coup, il resta trois jours sans retourner à la partie. Trois jours terribles. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. La nuit, il voyait des tas de galoches dressées au pied de son lit et des pièces de cent sous qui filaient à plat, toutes luisantes. La tentation était trop forte. Le quatrième jour, il retourna au Château-d'Eau, revit le grand, se laissa séduire...

Ils partirent par un matin de neige, un sac de toile sur l'épaule, des journaux cachés sous leurs blouses. Quand ils arrivèrent à la porte de Flandres, il faisait à peine jour. Le grand prit Stenne par la main, et, s'approchant du factionnaire — un brave sédentaire qui avait le nez rouge et l'air bon — il lui dit d'une voix de pauvre :

— Laissez-nous passer, mon bon monsieur... Notre mère est malade, papa est mort. Nous allons voir avec mon petit frère à ramasser des pommes de terre dans le champ.

Il pleurait. Stenne, tout honteux, baissait la tête. Le factionnaire les regarda un moment, jeta un coup d'œil sur la route déserte et blanche.

« Passez vite, » leur dit-il en s'écartant ; et les voilà sur le chemin d'Aubervilliers. C'est le grand qui riait !

Confusément, comme dans un rêve, le petit Stenne voyait des usines transformées en casernes, des barricades désertes, garnies de chiffons mouillés, de longues cheminées qui trouaient le brouillard et montaient dans le ciel, vides, ébréchées. De loin en loin, une sentinelle, des officiers encapuchonnés qui regardaient

là-bas avec des lorgnettes, et de petites tentes trempées de neige fondue devant des feux qui mouraient. Le grand connaissait les chemins, prenait à travers champ pour éviter les postes. Pourtant ils arrivèrent, sans pouvoir y échapper, à une grand'garde de francs-tireurs. Les francs-tireurs étaient là avec leurs petits cabans, accroupis au fond d'une fosse pleine d'eau, tout le long du chemin de fer de Soissons. Cette fois le grand eut beau recommencer son histoire, on ne voulut pas les laisser passer. Alors, pendant qu'il se lamentait, de la maison du garde-barrière sortit sur la voie un vieux sergent, tout blanc, tout ridé, qui ressemblait au père Stenne :

— Allons ! mioches, ne pleurons plus ! dit-il aux enfants, on vous y laissera aller, à vos pommes de terre ; mais, avant, entrez vous chauffer un peu... Il a l'air gelé ce gamin-là !

Hélas ! Ce n'était pas de froid qu'il tremblait le petit Stenne, c'était de peur, c'était de honte... Dans le poste, ils trouvèrent quelques soldats blottis autour d'un feu maigre, un vrai feu de veuve, à la flamme duquel ils faisaient dégeler du biscuit au bout de leurs baïonnettes. On se serra pour faire place aux enfants. On leur donna la goutte, un peu de café. Pendant qu'ils buvaient, un officier vint sur la porte, appela le sergent lui parla tout bas et s'en alla bien vite.

— Garçons ! dit le sergent en rentrant radieux... *y aura du tabac* cette nuit... On a surpris le mot des Prussiens... Je crois que cette fois nous allons le leur reprendre, ce sacré Bourget !

Il y eut une explosion de bravos et de rires. On dansait, on chantait, on astiquait les sabres-baïonnettes ; et profitant de ce tumulte, les enfants disparurent.

Passé la tranchée, il n'y avait plus que la plaine, et au fond un long mur blanc troué de meurtrières. C'est vers ce mur qu'ils se dirigèrent, s'arrêtant à chaque pas pour faire semblant de ramasser des pommes de terre.

— Rentrons... N'y allons pas, disait tout le temps le petit Stenne.

L'autre levait les épaules et avançait toujours. Soudain ils entendirent le triétrac d'un fusil qu'on armait.

— Couche-toi ! fit le grand, en se jetant par terre.

Une fois couché, il siffla. Un autre sifflet répondit sur la neige. Ils s'avancèrent en rampant... Devant le mur au ras du sol, parurent deux moustaches jaunes sous un béret crasseux. Le grand sauta dans la tranchée, à côté du Prussien :

— C'est mon frère, dit-il en montrant son compagnon.

Il était si petit, ce Stenne qu'en le voyant le Prussien se mit à rire et fut obligé de le prendre dans ses bras pour le hisser jusqu'à la brèche.

De l'autre côté du mur, c'étaient de grands remblais de terres, des arbres couchés, des trous noirs dans la neige, et dans chaque trou le même béret crasseux, les mêmes moustaches jaunes qui riaient en voyant passer les enfants.

Dans un coin, une maison de jardinier casematée de troncs d'arbres. Le bas était plein de soldats qui jouaient aux cartes, faisaient la soupe sous un grand feu clair. Cela sentait bon les choux, le lard ; quelle différence avec le bivouac des francs-tireurs ! En haut, les officiers. On les entendait jouer du piano, déboucher du vin de Champagne. Quand les Parisiens entrèrent, un hourrah de joie les accueillit. Ils donnèrent leurs journaux ; puis on leur versa à boire et on les fit causer. Tous ces officiers avaient l'air fier et méchant ; mais le grand les amusait avec sa verve faubourienne, son vocabulaire de voyou. Ils riaient, répétaient ses mots après lui, se roulaient avec délice dans cette boue de Paris qu'on leur apportait.

Le petit Stenne aurait bien voulu parler, lui aussi, prouver qu'il n'était pas une bête ; mais quelque chose le gênait. En face de lui se tenait à part un Prussien plus âgé, plus sérieux que les autres, qui lisait ou

plutôt faisait semblant, car ses yeux ne le quittaient pas. Il y avait dans ce regard de la tendresse et des reproches, comme si cet homme avait eu au pays un enfant du même âge que Stenne, et qu'il se fut dit :

— J'aimerais mieux mourir que de voir mon fils faire un métier pareil...

A partir de ce moment, Stenne sentit comme une main qui se posait sur son cœur et l'empêchait de battre.

Pour échapper à cette angoisse, il se mit à boire. Bientôt tout tourna autour de lui. Il entendait vaguement, au milieu de gros rires, son camarade qui se moquait des gardes nationaux, de leur façon de faire l'exercice, imitait une prise d'armes au Marais, une alerte de nuit sur les remparts. Ensuite le grand baissa la voix, les officiers se rapprochèrent et les figures devinrent graves. Le misérable était en train de les prévenir de l'attaque des francs-tireurs...

Pour le coup, le petit Stenne se leva furieux, dégrisé :

— Pas cela, grand... Je ne veux pas.

Mais l'autre ne fit que rire et continua. Avant qu'il eût fini, tous les officiers étaient debout. Un d'eux montra la porte aux enfants :

— F... le camp ! leur dit-il.

Et ils se mirent à causer entre eux, très vite en allemand. Le grand sortit, fier comme un doge, en faisant sonner son argent. Stenne le suivit, la tête basse ; et lorsqu'il passa près du Prussien dont le regard l'avait tant gêné, il entendit une voix triste qui disait : « *Bas chôli, ça... Bas chôli.* »

Les larmes lui en vinrent aux yeux.

Une fois dans la plaine, les enfants se mirent à courir et rentrèrent rapidement. Leur sac était plein de pommes de terre que leur avaient données les Prussiens ; avec cela ils passèrent sans encombre à la tranchée des francs-tireurs. On s'y préparait pour l'attaque de la nuit. Des troupes arrivaient silen-

cieuses, se massant derrière les murs. Le vieux sergent était là, occupé à placer ses hommes, l'air si heureux. Quand les enfants passèrent, ils les reconnut et leur envoya un bon sourire...

Oh! que ce sourire fit mal au petit Stenne! un moment il eut envie de crier :

— N'allez pas là-bas... nous vous avons trahis.

Mais l'autre lui avait dit : « Si tu parles, nous serons fusillés, » et la peur le retint...

A la Courneuve, ils entrèrent dans une maison abandonnée pour partager l'argent. La vérité m'oblige à dire que le partage fut fait honnêtement, et que d'entendre sonner ces beaux écus sous sa blouse, de penser aux parties de *galoche* qu'il avait là en perspective, le petit Stenne ne trouvait plus son crime aussi affreux.

Mais, lorsqu'il fut seul, le malheureux enfant! Lorsque après les portes le grand l'eut quitté, alors ses poches commencèrent à devenir bien lourdes, et la main qui lui serrait le cœur le serra plus fort que jamais. Paris ne lui semblait plus le même. Les gens qui passaient le regardaient sévèrement, comme s'ils avaient su d'où il venait. Le mot espion, il l'entendait dans le bruit des roues, dans le battement des tambours qui s'exerçaient le long du canal. Enfin il arriva chez lui, et, tout heureux de voir que son père n'était pas encore rentré, il monta vite dans leur chambre cacher sous son oreiller ces écus qui lui pesaient tant.

Jamais le père Stenne n'avait été si bon, si joyeux qu'en rentrant ce soir-là. On venait de recevoir des nouvelles de province : les affaires du pays allaient mieux. Tout en mangeant l'ancien soldat regardait son fusil pendu à la muraille, et il disait à l'enfant avec son bon rire :

— Hein, garçon, comme tu irais aux Prussiens, si tu étais grand !

Vers huit heures, on entendit le canon.

— C'est Aubervilliers... On se bat au Bourget, le fit

bonhomme, qui connaissait tous ses forts. Le petit Stenne devint pâle, et, prétextant une grande fatigue, il alla se coucher, mais il ne dormit pas. Le canon tonnait toujours. Il se représentait les francs-tireurs arrivant de nuit pour surprendre les Prussiens et tombant eux-mêmes dans une embuscade. Il se rappelait le sergent qui lui avait souri, le voyait étendu là-bas dans la neige, et combien d'autres avec lui !... Le prix de tout ce sang se cachait là sous son oreiller, et c'était lui, le fils de M. Stenne, d'un soldat... Les larmes l'étouffaient. Dans la pièce à côté, il entendait son père marcher, ouvrir la fenêtre. En bas, sur la place, le rappel sonnait, un bataillon de mobiles se numérotait pour partir. Décidément, c'était une vraie bataille. Le malheureux ne put retenir un sanglot.

— Qu'as-tu donc ? dit le père Stenne en entrant.

L'enfant n'y tint plus, sauta de son lit et vint se jeter aux pieds de son père. Au mouvement qu'il fit les écus roulèrent par terre.

— Qu'est-ce que cela ? Tu as volé ? dit le vieux en tremblant.

Alors, tout d'une haleine, le petit Stenne raconta qu'il était allé chez les Prussiens et ce qu'il y avait fait. A mesure qu'il parlait, il se sentait le cœur plus libre, cela le soulageait de s'accuser... Le père Stenne écoutait avec une figure terrible. Quand ce fut fini, il cacha sa tête dans ses mains et pleura.

— Père, père... voulut dire l'enfant.

Le vieux le repoussa sans répondre, et ramassa l'argent.

— C'est tout ? demanda-t-il.

Le petit Stenne fit signe que c'était tout. Le vieux décrocha son fusil, sa cartouchière, et mettant l'argent dans sa poche.

— C'est bon, dit-il, je vais le leur rendre.

Et, sans ajouter un mot, sans seulement retourner la tête, il descendit se mêler aux mobiles qui partaient dans la nuit. On ne l'a jamais revu depuis.

LE PORTE-DRAPEAU

I

Le régiment était en bataille sur un talus du chemin de fer, et servait de cible à toute l'armée prussienne massée en face, sous le bois. On se fusillait à quatre-vingts mètres. Les officiers criaient : « Couchez-vous !... » mais personne ne voulait obéir, et le fier régiment restait debout, groupé autour de son drapeau. Dans ce grand horizon de soleil couchant, de blés en épis, de pâturages, cette masse d'hommes, tourmentée, enveloppée d'une fumée confuse avait l'air d'un troupeau surpris en rase campagne dans le premier tourbillon d'un orage formidable.

C'est qu'il en pleuvait du fer sur ce talus ! On n'entendait que le crépitement de la fusillade, le bruit sourd des gamelles roulant dans le fossé, et les balles qui vibraient longuement d'un bout à l'autre du champ de bataille, comme les cordes tendues d'un instrument sinistre et retentissant. De temps en temps le drapeau qui se dressait au-dessus des têtes, agité au vent de la mitraille, semblait dans la fumée : alors une voix s'élevait grave et fière, dominant la fusillade, les râles, les jurons des blessés : « Au drapeau, mes enfants, au drapeau !... » Aussitôt un officier s'élançait vague comme une ombre dans ce brouillard rouge, et l'héroïque enseigne, redevenue vivante, planait encore au-dessus de la bataille.

Vingt-deux fois elle tomba !... Vingt-deux fois sa hampe encore tiède, échappée à une main mourante, fut saisie, redressée ; et lorsque au soleil couché, ce qui restait du régiment — à peine une poignée d'hommes — battit lentement en retraite, le drapeau n'était plus qu'une guenille aux mains du sergent Hornus, le vingt-troisième porte-drapeau de la journée.

II

Ce sergent Hornus était une vieille bête à trois brisques, qui savait à peine signer son nom, et avait mis vingt ans à gagner ses galons de sous-officier. Toutes les misères de l'enfant trouvé, tout l'abrutissement de la caserne se voyaient dans ce front bas et buté, ce dos voûté par le sac, cette allure inconsciente de troupier dans le rang. Avec cela il était un peu bègue, mais, pour être porte-drapeau, on n'a pas besoin d'éloquence. Le soir même de la bataille, son colonel lui dit : « Tu as le drapeau, mon brave ; eh bien, garde-le. » Et sur sa pauvre capote de campagne, déjà toute passée à la pluie et au feu, la cantinière surfila tout de suite un liséré d'or de sous-lieutenant.

Ce fut le seul orgueil de cette vie d'humilité. Du coup la taille du vieux troupier se redressa. Ce pauvre être habitué à marcher courbé, les yeux à terre, eut désormais une figure fière, le regard toujours levé pour voir flotter ce lambeau d'étoffe et le maintenir bien droit, bien haut, au-dessus de la mort, de la trahison, de la déroute.

Vous n'avez jamais vu d'homme si heureux qu'Hornus les jours de bataille, lorsqu'il tenait sa hampe à deux mains, bien affermie dans son étui de cuir. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas. Sérieux comme un prêtre, on aurait dit qu'il tenait quelque chose de sacré. Toute sa vie, toute sa force était dans ses doigts crispés autour de ce beau haillon doré sur lequel se ruaient les balles, et dans ses yeux pleins de défi qui regardaient les Prussiens bien en face, d'un air de dire : « Essayez-donc de venir me le prendre !... »

Personne ne l'essaya, pas même la mort. Après Borny, après Gravelotte, les batailles les plus meurtrières, le drapeau s'en allait de partout, haché, troué transparent de blessures ; mais c'était toujours le vieil Hornus qui le portait.

III

Puis septembre arriva, l'armée sous Metz, le blocus, et cette longue halte dans la boue où les canons se rouillaient, où les premières troupes du monde, démoralisées par l'inaction, le manque de vivres, de nouvelles, mouraient de fièvre et d'ennui au pied de leurs faisceaux. Ni chefs ni soldats, personne ne croyait plus; seul, Hornus avait encore confiance. Sa loque tricolore lui tenait lieu de tout, et tant qu'il la sentait là, il lui semblait que rien n'était perdu. Malheureusement, comme on ne se battait plus, le colonel gardait le drapeau chez lui dans un des faubourgs de Metz; et le brave Hornus était à peu près comme une mère qui a son enfant en nourrice. Il y pensait sans cesse. Alors, quand l'ennui le tenait trop fort, il s'en allait à Metz tout d'une course, et rien que de l'avoir vu toujours à la même place, bien tranquille contre le mur, il s'en revenait plein de courage, de patience, rapportant, sous sa tente trempée, des rêves de bataille, de marche en avant, avec les trois couleurs toutes grandes déployées flottant là-bas sur les tranchées prussiennes.

Un ordre du jour du maréchal Bazaine fit crouler ces illusions. Un matin, Hornus, en s'éveillant, vit tout le camp en rumeur, les soldats par groupes, très animés, s'excitant, avec des cris de rage, des poings levés tous du même côté de la ville, comme si leur colère désignait le coupable. On criait : « Enlevons-le!... Qu'on le fusille!... » Et les officiers laissaient dire... Ils marchaient à l'écart, la tête basse, comme s'ils avaient eu honte devant leurs hommes. C'était honteux, en effet. On venait de lire à cent cinquante mille soldats, bien armés, encore valides, l'ordre du maréchal qui les livrait à l'ennemi sans combat.

— Et les drapeaux? demanda Hornus en pâlisant...

Les drapeaux étaient livrés avec le reste, avec les fusils, ce qui restait des équipages, tout...

— To... To... Tonnerre de Dieu !... bégaya le pauvre homme. Ils n'auront toujours pas le mien... Et il se mit à courir du côté de la ville.

IV

Là aussi il y avait une grande animation. Gardes nationaux, bourgeois, gardes mobiles criaient, s'agitaient. Des députations passaient, frémissantes, se rendant chez le maréchal. Hornus, lui, ne voyait rien, n'entendait rien. Il parlait seul, tout en remontant la rue du Faubourg.

— M'enlever mon drapeau ! Allons donc ! Est-ce que c'est possible ? Est-ce qu'on a le droit ? Qu'il donne aux Prussiens ce qui est à lui, ses carrosses dorés, et sa belle vaisselle plate rapportée de Mexico ! Mais ça, c'est à moi... C'est mon honneur. Je défends qu'on y touche.

Tous ces bouts de phrases étaient hachés par la course et sa parole bégue ; mais au fond il avait son idée le vieux ! Une idée bien nette, bien arrêtée, prendre le drapeau, l'emporter au milieu du régiment et passer sur le ventre des Prussiens avec tous ceux qui voudraient le suivre.

Quand il arriva là-bas, on ne le laissa pas même entrer. Le colonel, furieux, lui aussi, ne voulait voir personne... mais Hornus ne l'entendait pas ainsi.

Il jurait, criait, bousculait le planton : « Mon drapeau... je veux mon drapeau... » A la fin une fenêtre s'ouvrit :

— C'est toi, Hornus ?

— Oui, mon colonel, je...

— Tous les drapeaux sont à l'Arsenal..., tu n'as qu'à y aller, on te donnera un reçu...

— Un reçu ?... Pourquoi faire ?...

— C'est l'ordre du maréchal...

— Mais, colonel...

— « F...-moi la paix !... et la fenêtre se referma.

Le vieil Hornus chancelait comme un homme ivre.

— Un reçu..., un reçu..., répétait-il machinalement... Enfin il se remit à marcher, ne comprenant plus qu'une chose, c'est que le drapeau était à l'Arsenal et qu'il fallait le revoir à tout prix.

V

Les portes de l'Arsenal étaient toutes grandes ouvertes pour laisser passer les fourgons prussiens qui attendaient rangés dans la cour. Hornus en entrant eut un frisson. Tous les autres porte-drapeaux étaient là, cinquante ou soixante officiers, navrés, silencieux ; et ces voitures sombres sous la pluie, ces hommes groupés derrière, la tête nue : on aurait dit un enterrement.

Dans un coin, tous les drapeaux de l'armée de Bazaine s'entassaient, confondus sur le pavé boueux. Rien n'était plus triste que ces lambeaux de soie voyante, ces débris de franges d'or et de hampes ouvragées, tout cet attirail glorieux jeté par terre, souillé de pluie et de boue. Un officier d'administration les prenait un à un, et, à l'appel de son régiment, chaque porte-enseigne s'avancait pour chercher un reçu. Raides, impassibles, deux officiers prussiens surveillaient le chargement.

Et vous vous en alliez ainsi, ô saintes loques glorieuses, déployant vos déchirures, balayant le pavé tristement comme des oiseaux aux ailes cassées ! Vous vous en alliez avec la honte des belles choses souillées, et chacune de vous emportait un peu de la France. Le soleil des longues marches restait entre vos plis passés. Dans les marques des balles vous gardiez le souvenir des morts inconnus, tombés au hasard sous l'étendard visé...

— Hornus, c'est à toi... On t'appelle... va chercher ton reçu...

Il s'agissait bien de reçu !

Le drapeau était là devant lui. C'était bien le sien. le plus beau, le plus mutilé de tous... Et en le revoyant il croyait être encore là-haut sur le talus. Il entendait chanter les balles, les gamelles fracassées et la voix du colonel : « Au drapeau, mes enfants !... » Puis ses vingt-deux camarades par terre, et lui vingt-troisième se précipitant à son tour pour relever, soutenir le pauvre drapeau qui chancelait faute de bras. Ah ! ce jour-là il avait juré de le défendre, de le garder jusqu'à la mort. Et maintenant...

De penser à cela, tout le sang de son cœur lui sauta à la tête. Ivre, éperdu, il s'élança sur l'officier prussien lui arracha son enseigne bien-aimée qu'il saisit à pleines mains ; puis il essaya de l'élever encore bien haut, bien droit en criant : « Au dra... » mais sa voix s'arrêta au fond de sa gorge. Il sentit sa hampe trembler, glisser entre ses mains. Dans cet air las, cet air de mort qui pèse si lourdement sur les villes rendues, les drapeaux ne pouvaient plus flotter, rien de fier ne pouvait plus vivre... Et le vieil Hornus tomba foudroyé.

LA FÉDOR

Ce livre, qui reçoit son nom de la première des nouvelles qu'il contient, la plus importante du recueil, porte comme sous-titre *Pages de la Vie* ; ce sont, en effet, des tableaux détachés de l'existence que Daudet y a tracés avec son grand art de sincérité ; nous n'en voulons pour exemple que le morceau suivant :

AU FORT MONTROUGE

Le Paris du siège, au matin du 31 octobre. Dans le brouillard froid, Saint-Pierre de Montrouge achève de sonner un mélancolique *Angelus*. Le long de l'avenue

d'Orléans, où de rares lumières clignotent, un fiacre à deux chevaux et à galerie, réquisitionné par le ministère de la marine, et l'un des derniers locatis en circulation, nous emmène, Le Myre de Vilers et moi, dans une tournée des forts du sud. Comme aide de camp de l'amiral la Roncière, de Vilers, presque tous les matins est astreint à cette visite, et je l'accompagne volontiers quand je ne suis pas de garde, afin de m'approvisionner d'une foule de remontants très précieux dont les forts de Paris surabondent, comme d'énergie, d'ordre, d'endurance et de belle humeur.

— Halte-là... Qui vive ?

— Service de la marine.

La porte de Montrouge, tout embastionnée, engambionnée, hérissée de baïonnettes, s'entre-bâille pour le fiacre ministériel. Pendant qu'un falot minutieux examine à la portière nos deux laissez-passer, mon compagnon — si philosophe et maître de lui d'ordinaire — s'énerve, s'irrite. Sous la casquette plate à galons d'or, sa figure me frappe par une expression de dureté que je ne lui ai jamais vue, qui lui mincit les lèvres, creuse ses yeux plus profonds et plus noirs. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qu'il me cache ? Ce causeur étincelant, adroit lanceur de paume et de repaume, pourquoi, depuis que nous sommes en route, m'a-t-il laissé parler tout seul ? Je vais le savoir sans doute...

Franchie la zone militaire, ces grandes plaines de boue et de gravats où déjà le matin blafard éclaire des larves en maraude, nous traversons Gentilly, désert, effondré... Un coq chante au lointain, vers Bicêtre. D'une ruelle en pente, un chien affamé, furieux, s'élance en aboyant, s'acharne à nos chevaux, bondit jusqu'à la portière, nous crache en râlant la bave de ses crocs. Le temps de dire : « sale bête ! » une détonation brutale éclate à mon côté, et, parmi l'âcre fumée dont notre voiture est remplie, je vois le chien rouler les pattes en l'air et mon compagnon qui remet son revolver à l'étui.

— Vous êtes un peu nerveux ce matin, mon camarade... Il doit y avoir du nouveau dans les affaires ?

Lui, très grave :

— Il y a du nouveau, en effet.

On reste encore quelques minutes sans rien dire ; et seulement vers l'avancée du fort de Montrouge, répondant à toute l'anxiété, à toutes les interrogations de mon silence, de Vilers m'annonce brusquement :

— C'est fini... Metz a capitulé. Bazaine a tout perdu, tout vendu, même l'honneur.

Ceux qui n'ont pas subi les affres du grand naufrage de 70 ne sauraient comprendre ce que nous représentait le nom de Bazaine, l'héroïque Bazaine, comme Gambetta l'appelait, l'espoir dont il fouettait notre courage, la nuit abominable où sa désertion nous plongea. Imaginez tous les cris possibles de délivrance et de joie : « Terre !... terre !... Une voile !... Sauvés !... Embrassons-nous !... Vive la France ! » Il y avait de tout cela dans ce beau nom de troupier versaillais, et tout à coup voilà qu'il signifiait le contraire. C'était à donner le vertige.

Aussi mon arrivée au fort me reste-t-elle un peu confuse. Je me souviens vaguement d'un capitaine de frégate en sabots qui nous guide par de longs corridors de caserne ; d'une pluie fine, une pluie de côte, rayant la grande cour où des matelots, en bérêts bleus et vareuses, jouent au bâtonnet, avec des bonds, des cris d'écoliers en récréation ; enfin d'une marche interminable sur un chemin de ronde, gluant, luisant, où les semelles patinent, le long des gabions, des épaulements, des pièces de marine en batterie et des hauts talus que dépasse la silhouette d'un marin de vigie, son cornet à bouquin à la ceinture, prêt à signaler la bombe et l'obus allemands. Ce que ma mémoire a gardé de très précis, par exemple, c'est le rouf de toile goudronnée, dégoulinant de pluie, sous lequel les officiers de garde sont attablés devant des bols de café noir ; je vois ces visages rayonnants, tous

ces bons sourires qui se lèvent vers nous : « Eh bien ? messieurs les terriens ? » Et debout, à l'entrée, sanglé dans sa longue tunique, de Vilers leur jeta l'atroce nouvelle :

« Bazaine s'est rendu... »

Il n'y eut pas un mot, pas un cri pour lui répondre ; mais un éclair jaillit, dont la tente fut illuminée, un éclair fait de tous ses regards confondus, de tous ces yeux noirs, bleus, *mocos*, ponantais, celui-là aigu comme un coup de stylet, l'autre fervent comme un cantique de Bretagne, et l'on put lire à la clarté de cette flamme l'héroïque résolution que vous veniez de prendre, vous tous, Desprez, Kiesel, Carvès, Saissct, tombés depuis sur ce bastion n° 3, ce bastion d'honneur où vous m'êtes apparus, le matin du 31 octobre.

Ah ! ce bastion n° 3, c'est aux premiers jours de janvier, deux mois après notre visite, qu'il fallait le voir, avec ses embrasures démolies, les abris des hommes effondrés, à son mur une large brèche, et cette trombe de fer et de feu qui l'enveloppait du matin jusqu'à la nuit. Pareil au cri des paons les jours d'orage, le cornet de la vigie sonnait sans relâche. « On n'a pas le temps de se garer ! » disaient les servants de pièce en tombant. Et les autres quartiers n'étaient guère mieux abrités. Pour traverser les cours désertes, jonchées d'éclats d'obus, de bris de vitres, dans une odeur de poudre et d'incendie, les matelots rasaient les murs de leurs casernes défoncées, à l'abandon. Plus une pierre debout aux deux corps de logis de l'entrée ; les hommes de garde, comme tout l'équipage du reste, obligés de se blottir sous les blindages faits de mauvaise terre, de la terre hachée depuis deux mois par les obus, friable sans consistance, et où les coups de casemate étaient fréquents.

Un soir, dans le réduit blindé qui lui servait de cabine, le commandant du fort voyait entrer le capitaine de frégate de L..., nouvellement arrivé à bord —

comme on disait — pour remplacer le chef d'une compagnie de canonniers, qui avait eu l'épaule emportée par un éclat.

— Mon commandant, dit l'officier avec une pauvre bouche blémie, contracturée, qui mâchait les mots rageusement au passage, je suis un homme déshonoré, perdu... Je n'ai plus qu'à me faire sauter.

— De L..., mon ami, qu'y a-t-il ?

La main du commandant écartait la petite lampe suspendue, éclairant les murs de l'étroit réduit, mais l'empêchant de bien voir le vigoureux soldat à la longue tête exaltée debout en face de lui.

— Il y a... — oh ! le malheureux, que c'était donc pénible à dire !... — il y a qu'en arrivant sur le bastion le feu... eh bien ! le feu m'a surpris. J'ai eu peur, là... Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'avais jamais fait la guerre ; seulement une fois, au Mexique, mais rien de sérieux... Alors, sous cette grêle de mitraille, à deux ou trois reprises j'ai été lâche, j'ai salué l'obus, comme ils disent ; et les hommes m'ont vu. Je les ai entendu rire... Depuis ç'a été fini. Tout ce que j'ai pu faire... Entre mes matelots et moi, il y a quelque chose qui ne va pas qui n'ira jamais. Une chanson circule à bord... ça se chante sur l'air des Barbanchu... mais vous la connaissez, sans doute ?... Partout où je passe moi je l'entends, cette chanson, où je m'imagine l'entendre... Ah ! bon Dieu !... La nuit, le jour, j'ai ça qui bourdonne dans ma tête avec le rire de ces bougres-là... C'est à en mourir !

Il avait mis sa casquette de marine devant ses yeux et pleurait tout bas, comme un enfant. Dehors s'entendait le fracas des bombes, bruit sourd de la mer sur les brisants. A chaque coup, la cabine craquait, tanguait, s'emplissait de poussière ; et la petite lampe, dans un halo rougeâtre, se balançait avec un mouvement de roulis.

— De L..., mon ami, vous êtes fou ; je vous dis que vous êtes fou... Mettez-vous là.

Le pauvre diable se défendait, il avait honte, mais son chef l'assit de force près de lui au bord du petit lit de fer qui servait de siège, et la main sur son épaule, affectueux, paternel, dit ce qu'il fallait dire pour apaiser cette âme en détresse, la détendre. Voyons, il n'avait que des amis à bord ; et à Montrouge on n'aimait pas les lâches. D'ailleurs, pourquoi parler de lâcheté ? A qui cela n'était-il pas arrivé de saluer l'obus ? Surtout les premières fois. Venant après tout le monde, n'ayant pas eu le temps de s'acclimater, rien de plus naturel que ce tressaut nerveux, cette faiblesse d'une seconde à laquelle personne n'échappait. « Vous m'entendez bien, de L..., personne... Nos marins qui sont devenus des héros aujourd'hui, qui vivent dans le feu comme des salamandres, et joueraient au *foot-ball* avec des bombes allumées, si vous les aviez vus, il y a deux mois, quand la vraie partie s'est engagée... Ils n'en menaient pas large, lorsqu'il fallait sortir des casemates... Savez-vous que l'amiral Pothuau, le soldat le plus brave de la flotte, venait deux fois la semaine faire le tour de nos remparts, rester des heures en plein feu, pour donner à nos hommes une leçon de tenue ? Cette leçon, nous en avons tous besoin à ce moment-là... Voilà la vérité, mon cher... ne vous tracassez donc pas pour des foutaises. Vous êtes un excellent officier que nous aimons, que nous estimons tous. Allez la tête haute, et surtout souvenez-vous : il n'y a pas de gros chagrins qui tiennent, ici on ne peut mourir, on ne doit mourir qu'en combattant et face à l'ennemi.

— Je m'en souviendrai. Merci mon commandant.

Il s'essuya les yeux et sortit.

Entendit-il encore fredonner l'atroce refrain ? C'est probable. Des témoins ont affirmé que pendant les derniers jours du siège, de L... chercha la mort passionnément, prenant le milieu des cours aux heures foudroyantes, se tenant, pour commander le feu, droit et déployé comme un drapeau, sur le parapet du

bastion. Mais la mort est une coquette. Avec elle on ne peut compter sur rien. Vous lui dites : « Arrive donc... » elle se dérobe, vous donne des rendez-vous pour le plaisir de les manquer. On ne comprend plus.

De L... en était là ; il ne comprenait plus et se demandait s'il aurait le courage de vivre jusqu'à la fin, lorsqu'une nuit de janvier, le 26, à minuit sonnant tous les forts de ceinture et de banlieue, ces lourdes galiotes de pierre embossées à nos portes et dont les batteries tiraient sans interruption depuis trois mois, tous les forts, redoutes, secteurs, après une dernière et formidable bordée qui enveloppa la ville d'une écharpe de flamme rouge et blanche se turent subitement : Paris était vaincu.

Trois jours après, le matin de l'évacuation des forts par une brume dorée et tiède où se devinait un printemps adorable, pressé de nous faire oublier le glacial et sinistre hiver du siège, l'équipage de Montrouge, assemblé par compagnies, l'appel et les sacs faits, les fusils en faisceaux, attendait dans les cours les sonneries du départ. Après la nuit des casemates, cela semblait bon, ce soleil roux, cette brise fraîche et tout ce plein air où l'on pouvait s'espacer sans recevoir des morceaux de chaudron sur la tête. Des moineaux, sortis de leurs trous, piquaient le brouillard de petits cris. Malgré tout, quelque chose serrait le cœur de nos mathurins, leur étreignait la gorge à l'aise cependant sous les larges cols bleus, et dans ce grand silence, si nouveau pour chacun, ils se parlaient bas, comme gênés. « Si on faisait un bâtonnet, en attendant?... » proposa un fusilier de la flotte, un tout jeune. On le regarda comme s'il tombait de la lune. Non, pour sûr, ils n'avaient pas le cœur à ça.

Au même instant, le capitaine de L..., qui cherchait ses canonnières, les appela d'un geste autour de lui. Il était en grande tenue, sa croix, sa haute taille, et une paire de gants blancs tout frais qu'il pétrissait dans sa forte main :

— Matelots, je vous fais mes adieux.. Sa voix tremblait un peu, mais se rassurait à mesure... Je m'étais juré que, moi vivant, pas un Prussien ne mettrait les pieds ici. Le moment est venu de tenir ma parole. Quand le dernier de vous passera la poterne, votre capitaine aura fini de vivre. Il avait perdu votre estime ; j'espère que vous la lui rendrez, assurés maintenant que ce n'était pas un lâche... Bonne route, mes enfants ! »

Et ce fut fait, comme il l'avait dit. A peine l'équipage parti, clairons en tête, deux détonations venues du pavillon des officiers retentissaient dans la solitude et le silence du fort. On trouva de L... expirant sur son lit deux balles dans la tête, son revolver d'ordonnance encore fumant sur l'oreiller.

On a fait de cette mort une légende à la Beaurepaire. Mais ce que je raconte, à part quelques détails de mise en scène, est l'histoire vraie ; et moins héroïque peut-être, elle m'a paru aussi belle et plus humaine plus de notre temps que l'autre.

DIVERS

TRENTE ANS DE PARIS

C'est l'existence entière de l'écrivain, racontée à l'aide de petites scènes pittoresques, comme son *arrivée* à Paris, son *premier habit*, sa *première pièce* ; de portraits, *Villemessant*, *Henri Rochefort*, *Henry Monnier*, *Tourguéneff*, enfin de l'*Histoire de ses livres*. Parmi ces récits, nous prendrons celui où il explique comment fût écrit le *Petit Chose*.

HISTOIRE DE MES LIVRES

LE PETIT CHOSE

Après avoir commencé ce livre, entre *Beaucaire et Nîmes*, en février 1866, il regagne tout à coup Paris, ramené par un journaliste.

Ce brusque arrêt au milieu du travail, cet abandon de l'œuvre en pleine fonte, donne une idée exacte de ce qu'était ma vie de ce temps-là, ouverte à tout vent, n'ayant que des élans courts, des velléités au lieu de volontés, ne suivant jamais que son caprice et l'aveugle frénésie d'une jeunesse qui menaçait de ne point finir. Rentré à Paris, je laissai bien longtemps mon manuscrit achever de jaunir au fond d'un tiroir, ne trouvant pas dans mon existence morcelée le loisir d'une œuvre de longue haleine ; mais l'hiver suivant, talonné quand même par l'idée de ce livre inachevé, je pris le parti violent de me soustraire aux distractions, aux inva-

sions bruyantes qui faisaient, à cette époque, de mon logis sans défense un vrai campement tzigane, et j'allai m'installer chez un ami, dans la petite chambre que Jean Duboys occupait alors à l'entresol de l'hôtel Lassus, place de l'Odéon.

Jean Duboys, à qui ses pièces et ses romans donnaient quelque notoriété, était un bon être, doux, timide, au sourire d'enfant dans une barbe de Robinson, une barbe sauvage, hirsute, qui ne semblait pas appartenir à ce visage. Sa littérature manquait d'accent ; mais j'aimais sa bienveillance, j'admirais le courage avec lequel il s'attelait à d'interminables romans, coupés d'avance par tranches régulières, et dont il écrivait chaque jour tant de mots, de lignes et de pages. Enfin il avait fait jouer à la Comédie-Française une grande pièce intitulée : *la Volonté* ; et, bien que manifestée en vers exécrables, cette volonté m'imposait, à moi qui en manquais tellement. Aussi étais-je venu me serrer contre son auteur, espérant gagner le goût du travail au contact de ce producteur infatigable.

Le fait est que, pendant deux ou trois mois, je piochai ferme, à une petite table voisine de la sienne, dans le jour d'une fenêtre cintrée et basse qui encadrait l'Odéon et son portique, la place déserte, toute luisante de verglas. De temps en temps Duboys, qui travaillait à je ne sais quelle grande machine à surprises, s'interrompait pour me raconter les combinaisons de son roman ou me développer ses théories sur « le mouvement cylindrique de l'humanité ». Il y avait en effet chez ce méthodique et doux bureaucrate des tendances de visionnaire, d'illuminé, comme il y avait dans sa bibliothèque un rayon réservé à la cabale, à la magie noire, aux plus bizarres élucubrations. Dans la suite, cette fêlure de son cerveau s'agrandit, laissant la démence entrer ; et le pauvre Jean Duboys mourut fou à la fin du siège, sans avoir terminé son grand poème philosophique *Enceldonne*, où toute l'humanité devait évoluer sur son cylindre. Mais qui se fût douté

alors de la triste destinée de cet excellent garçon, tranquille, raisonnable, que je regardais avec envie noircissant de sa fine écriture régulière les innombrables pages d'un roman de petit journal et s'assurant, les yeux à la pendule d'heure en heure, s'il avait bien fait toute sa tâche ?

Il gelait dur, cet hiver-là, et, malgré les panerées de charbon englouties dans la grille, nous voyions, par ces veilles laborieuses, indéfiniment prolongées, le givre dessiner sur la vitre un voile aux fantastiques arabesques. Dehors, des ombres frileuses erraient dans la brume opaque de la place ; c'était la sortie de l'Odéon, ou la jeunesse qui remontait vers Bullier en poussant des cris pour s'allumer. Les soirs de bal masqué, l'étroit escalier de l'hôtel s'ébranlait sous des dégringolades effrénées où sonnaient chaque fois les grelots d'un bonnet de folie. Le même bonnet de folie battait au retour, bien avant dans la nuit, son train de carnaval : et souvent, quand les garçons de l'hôtel dormaient trop fort, tardaient à ouvrir, je l'entendais secouer ses grelots devant la porte en des mouvements découragés, diminués qui me faisaient songer à la *barrique d'Amontillado* d'Edgard Poë, au malheureux emmuré, las de supplier, de crier, ne trahissant plus sa présence que par les convulsions dernières de son bonnet. J'ai gardé un souvenir charmant de ces nuits d'hiver pendant lesquelles fut écrite la première partie du *Petit Chose*. La seconde partie ne suivit que bien plus tard. Entre les deux se place un événement fort inattendu pour moi, sérieux et décisif : je me mariaï. Comment cela advint-il ? Par quel sortilège l'endiablé Tzigane que j'étais alors se trouva-t-il pris, envoûté ? Quel charme sut fixer l'éternel caprice ?

Pendant des mois, le manuscrit fut encore abandonné, oublié au fond des malles du voyage de noces, étalé sur des tables d'hôtel devant un encrier aride et une plume sèche. Il faisait si bon sous les pins de l'Estérel, si bon pêcher des oursins vers les roches de

Pormieu ! Ensuite l'installation du petit ménage, la nouveauté de cette existence intime, le nid à faire et à parer, que de prétextes pour ne pas travailler !

C'est seulement l'été venu, sous les ombrages du château de Vigneux, dont on voit la toiture italienne et les hautes futaies se dérouler dans la plaine de Villeneuve-Saint-Georges, que je me remis à mon interminable roman. Six mois délicieux, loin de Paris alors bouleversé par cette exposition de 1867 que je ne voulus pas même aller voir.

J'écrivais *le Petit Chose*, tantôt sur un banc moussu au fond du parc, troublé par des bonds de lapins, des glissements de couleuvres dans les bruyères, ou bien en bateau sur l'étang qui s'irisait de toutes les teintes de l'heure dans un ciel d'été, et encore, les jours de pluie, dans notre chambre où ma femme me jouait du Chopin que je ne peux plus entendre sans me figurer l'égouttement de la pluie sur les houles vertes des charmilles, les cris rauques des paons, les clameurs de la faisanderie, parmi des odeurs de fleurs d'arbres et de bois mouillé. A l'automne, le livre, enfin terminé, parut en feuilleton, au *Petit Moniteur* de Paul Dalloz, fut publié à la librairie Hetzel et eut quelque succès, malgré tout ce qui lui manque.

J'ai dit de quelle façon cette première œuvre de longue haleine avait été entreprise, sans réflexion, comme à la volée ; mais son plus grand défaut fut encore d'être écrite avant l'heure. On n'est pas mûr, à vingt-cinq ans, pour revoir et annoter sa vie. Et le *Petit Chose*, surtout dans la première partie, n'est en somme que cela, un écho de mon enfance et de ma jeunesse.

Plus tard, j'aurais moins craint de m'arrêter aux enfantillages du début et donné plus de développement à ces lointains souvenirs où sont nos impressions initiatrices, si vives, si profondes, que tout ce qui vient ensuite les renouvelle sans les dépasser. Dans le mouvement agrandi de l'existence, le flux des jours et des

années, les faits se perdent, s'effacent, disparaissent, mais ce passé reste debout, lumineux, baigné d'aube. On pourra oublier une date récente, un visage vu d'hier ; on se rappelle toujours le dessin du papier de tenture dans la chambre où l'on couchait enfant, un nom, un refrain du temps où l'on ne savait pas lire. Et comme la mémoire va loin dans ces retours en arrière, franchissant des années vides, des lacunes ainsi que dans les rêves ! J'ai, par exemple, un souvenir de mes trois ans, un feu d'artifice à Nîmes pour quelque Saint-Louis, et que je vis porté à bras tout en haut d'une colline chargée de pins. Les moindres détails m'en sont restés présents, le murmure des arbres au vent de nuit, — sans doute ma première nuit dehors, — l'extase bruyante de la foule, les « ah !... » montant, éclatant, s'étalant avec les fusées et les soleils dont le reflet éclairait d'une pâleur fantôme les visages autour de moi.

Je me vois, à peu près vers le même temps, monté sur une chaise devant le tableau noir d'une classe des Frères, et traçant mes lettres à la craie, tout fier de mon savoir précoce. Et la mémoire des sens, ces sons, ces odeurs qui vous arrivent du passé comme d'un autre monde, sans qu'il y ait trace d'événement ou d'émotion quelconque !

Tout au fond de la fabrique où le Petit Chose a passé son enfance, près de bâtiments abandonnés dont un vent de solitude faisait battre les portes, il y avait de hauts lauriers-roses, en pleine terre, répandant un bouquet amer qui me hante encore après quarante ans. Je voudrais un peu plus de ce bouquet aux premières pages de mon livre.

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES

Ce volume est une sorte de suite à *Trente ans de Paris*, un complément de notes, d'informations, de portraits, par exemple *Gambetta* et *Émile Ollivier*, puis les *Gens de théâtre*,

Déjazet, Lafontaine, des souvenirs de la guerre, de la Commune ; parmi ceux-ci, l'inoubliable visite à Montmartre :

LE JARDIN DE LA RUE DES ROSIERS

Écrit le 22 mars 1871.

Fiez-vous donc au nom des rues et à leur physionomie douceuse !... Lorsque après avoir enjambé barricades et mitrailleuses, je suis arrivé là-haut derrière les moulins de Montmartre et que j'ai vu cette petite rue des Rosiers, avec sa chaussée de cailloux, ses jardins, ses maisons basses, je me suis cru transporté en province, dans un de ces faubourgs paisibles où la ville s'espace et diminue pour venir mourir à la lisière des champs. Rien devant moi qu'une envolée de pigeons et deux bonnes sœurs en cornette frôlant timidement la muraille. Dans le fond, la tour Solférino, bastille vulgaire et lourde, rendez-vous des dimanches de banlieue, que le siège a rendue presque pittoresque en en faisant une ruine.

A mesure qu'on avance, la rue s'élargit, s'anime un peu. Ce sont des tentes alignées, des canons, des fusils en faisceaux ; puis sur la gauche, un grand portail devant lequel des gardes nationaux fument leurs pipes. La maison est en arrière et ne se voit pas de la rue. Après quelques pourparlers, la sentinelle nous laisse entrer... C'est une maison à deux étages, entre cour et jardin, et qui n'a rien de tragique. Elle appartient aux héritiers de M. Scribe...

Sur le couloir qui mène de la petite cour pavée au jardin, s'ouvrent les pièces du rez-de-chaussée, claires, aérées, tapissées de papier à fleurs. C'est là que l'ancien Comité central tenait ses séances. C'est là que, dans l'après-midi du 18, les deux généraux furent conduits et qu'ils sentirent l'angoisse de leur dernière heure, pendant que la foule hurlait dans le jardin et

que les déserteurs venaient coller leurs têtes hideuses aux fenêtres, flairant le sang comme des loups; là enfin qu'on rapporta les deux cadavres et qu'ils restèrent exposés pendant deux jours.

Je descends, le cœur serré, les trois marches qui mènent au jardin; vrai jardin de faubourg, où chaque locataire a son coin de groseilliers et de clématites séparés par des treillages verts avec des portes qui sonnent... La colère d'une foule a passé là. Les clôtures sont à bas, les bordures arrachées. Rien n'est resté debout qu'un quinconce de tilleuls, une vingtaine d'arbres fraîchement taillés, dressant en l'air leurs branches dures et grises, comme des serres de vau-tour. Une grille de fer court derrière en guise de muraille et laisse voir au loin la vallée, immense, mélancolique, où fument de longues cheminées d'usines.

Les choses s'apaisent comme les êtres. Me voilà sur la scène du drame, et cependant j'ai peine à en ressaisir l'impression. Le temps est doux, le ciel très clair. Ces soldats de Montmartre qui m'entourent ont l'air bon enfant. Ils chantent, ils jouent au bouchon. Les officiers se promènent de long en large en riant. Seul, un grand mur, troué par les balles, et dont la crête est tout émiettée, se lève comme un témoin et me raconte le crime. C'est contre ce mur qu'on les a fusillés.

Il paraît qu'au dernier moment le général Lecomte, ferme et résolu jusqu'alors sentit son courage défaillir. Il essaya de lutter, de s'enfuir, fit quelques pas dans le jardin en courant, puis, ressaisi tout de suite, secoué, traîné, bousculé, tomba sur ses genoux et parla de ses enfants :

— J'en ai cinq, disait-il en sanglotant.

Le cœur du père avait crevé la tunique du soldat. Il y avait des pères aussi dans cette foule furieuse : à son appel déchirant quelques voix émues répondirent; mais les implacables déserteurs ne voulaient rien entendre :

— Si nous ne le fusillons pas aujourd'hui, il nous fera fusiller demain.

On le poussa contre la muraille. Presque aussitôt un sergent de la ligne s'approcha de lui :

— Général, lui dit-il, vous allez nous promettre...

Et tout à coup, changeant d'idée, il fit deux pas en arrière et lui déchargea son chassepot en pleine poitrine. Les autres n'eurent plus qu'à l'achever.

Clément Thomas, lui, ne faiblit pas une minute. Adossé au même mur que Lecomte, à deux pas de son cadavre, il fit tête à la mort jusqu'au bout et parla très noblement. Quand les fusils s'abaissèrent, il mit, par un geste instinctif, son bras gauche devant sa figure, et ce vieux républicain mourut dans l'attitude de César... A la place où ils sont tombés, contre ce mur froid et nu comme la plaque d'un jardin de tir, quelques branches de pêcher s'étalent encore en espalier, et, dans le haut, s'ouvre une fleur hâtive, toute blanche, que les balles ont épargnée, que la poudre n'a pas noircie...

... En sortant de la rue des Rosiers, par ces routes silencieuses qui s'échelonnent au flanc de la butte pleine de jardins et de terrasses, je gagne l'ancien cimetière de Montmartre, qu'on a rouvert depuis quelques jours pour y mettre les corps des deux généraux. C'est un cimetière de village, nu, sans arbres, tout en tombeaux. Comme ces paysans rapaces qui en labourant leurs champs font disparaître chaque jour un peu du chemin de traverse, la mort a tout envahi, même les allées. Les tombes montent les unes sur les autres. Tout est comble. On ne sait où poser les pieds.

Je ne connais rien de triste comme ces anciens cimetières. On y sent tant de monde, et l'on n'y voit personne. Ceux qui sont là ont l'air d'être deux fois morts.

— ... Qu'est-ce que vous cherchez ? me demande une espèce de jardinier, fossoyeur, en képi de garde national, qui raccommode un entourage.

Ma réponse l'étonne. Il hésite un moment, regarde autour de lui, puis, baissant la voix :

— Là-bas, me dit-il, à côté de la capote.

Ce qu'il appelle la capote, c'est une guérite en tôle vernie abritant quelques verroteries fanées et de vieilles fleurs en filigrane... A côté, une large dalle nouvellement descellée. Pas de grille, pas d'inscription. Rien que deux bouquets de violettes, enveloppés de papier blanc, avec une pierre posée sur leurs tiges pour que le grand vent de la butte ne les emporte pas... C'est là qu'ils dorment côte à côte. C'est dans ce tombeau de passage qu'en attendant de les rendre à leurs familles, on leur a donné un billet de logement, à ces deux soldats.

NOTES SUR LA VIE

Toujours, durant sa vie, Alphonse Daudet jeta sur de petits cahiers non seulement les idées qui lui venaient, les réflexions que lui suggéraient les spectacles et les faits se succédant sous ses yeux, mais aussi des pensées, de brèves notations où s'enfermait une vision philosophique, morale, sociale ; ces carnets, lentement entassés, années par années, continrent les germes de toutes ses œuvres et furent le précieux trésor de réalité où il puisa la vérité qui étincelait dans ses livres. Ils montrèrent en même temps que cet observateur profond était un merveilleux penseur.

Voici, cueillies çà et là dans le volume pieusement composé par M^{me} Alphonse Daudet d'un certain nombre d'extraits de ces cahiers, quelques-unes des *Notes sur la vie*, prises par Alphonse Daudet :

Après la mer, c'est la forêt de Fontainebleau qui m'a le plus impressionné. Effet de grandeur presque identique.

Je l'ai vue par un jour d'automne, le Bas-Bréau était tout en or sous un ciel noir et bas à toucher avec la main. Mais la forêt s'éclairait elle-même de sa propre lumière, les fonds d'allées tout en feu.

Je sais maintenant ce qu'est la lumière du Nord, les objets y rayonnent comme d'eux-mêmes et d'une façon toute concentrée, le soleil n'y est presque pas, les couleurs dansent distinctes, ce n'est plus notre grand éparpillement, l'effervescence du Midi. Tout ceci encore très vague dans ma tête, mais je sens que j'arrive à comprendre : dans le Midi, la lumière est sur les objets ; dans le Nord, elle est au dedans.

Le danger est une ivresse qui dégrise.

Comme tout se tient ! par quel fil mystérieux nos âmes sont liées aux choses : une lecture faite dans un coin de la forêt et en voilà pour toute la vie. Chaque fois que vous penserez à la forêt, vous reverrez le livre ; chaque fois que vous relirez le livre, vous reverrez la forêt. Pour moi qui vis beaucoup aux champs, il y a des titres d'ouvrages, des noms d'auteurs qui m'arrivent dans un enveloppement de parfums, de sons, de silences, de fonds d'allées. Je ne sais plus quelle nouvelle de Tourgueneff est restée dans mon souvenir sous la forme d'un petit îlot de bruyère rose, un peu fanée déjà par l'automne.

En somme, les belles heures de notre vie, l'instant fugitif où l'on se dit, les larmes aux yeux : « Oh ! que je suis bien, » ces moments-là nous frappent tellement que les moindres circonstances environnantes, le paysage, l'heure, tout se trouve pris dans le souvenir de notre bonheur, comme un filet que nous ramènerions plein de varechs, de lotus brisés, de roseaux rompus et le petit poisson d'argent au milieu qui frétille.

Faisant suite aux observations de ma femme sur la lumière et à mes notes sur la forêt de Fontainebleau

Étude de lumière sur les fleurs de mon petit jardin ; visage des roses qui pâlit ou qui flambe selon l'état du ciel. Quand le temps devient noir, quand le crépuscule arrive, le genêt s'allume et éclaire tout le jardin : on pourrait lire à sa lumière ; les nappes blanches des thlaspis étincellent, le jardin s'illumine lui-même, fait feu de toutes ses couleurs, vit de sa propre lumière.

Une belle comparaison à tirer de ces étoiles qui sont peut-être mortes, éteintes depuis des milliers d'années et dont la lumière dure et durera encore pendant des siècles. Image du génie défunt et de l'immortalité de l'œuvre. Il semble qu'Homère chante encore.

Quelle *Alma parens* que la terre ! On l'écorche, on la troue, on la fend, on la meurtrit, on la bouleverse ; ce sont les grands coups de sabre de la charrue, les ongles cruels des herses, les mèches, les pioches, les pétards, les mines : un égratignement, un écartèlement continuel. Et plus on la torture, plus elle est généreuse, et par toutes ces blessures ouvertes, elle nous donne à flots la vie, la chaleur, la richesse.

Une nuit d'été. Brise tiède. Les étoiles comme des larmes tremblaient à la face du ciel. Tout à coup un soupir d'une mélancolie profonde traversa la nuit : quelque chose comme une corde de guitare brisée. Cela passa roulé dans une odeur mourante de citronnier. C'était le dernier souffle, le dernier soupir de la race latine.

La bêtise est une fissure du crâne par où le vice entre quelquefois.

On ne se moque parfaitement bien que des ridicules qu'on a un peu.

L'Histoire : la vie des peuples.

Le Roman : la vie des hommes.

Quelle merveilleuse machine à sentir j'ai été, surtout dans mon enfance. A tant d'années de distance, certaines rues de Nîmes, où j'ai passé à peine quelquefois, noires, fraîches, étroites, sentant les épices : la droguerie, la maison de l'oncle David, me reviennent dans une lointaine concordance si vague d'heure, de couleur de ciel, de sons de cloches, d'exhalaisons de boutiques.

Fallait-il que je fusse poreux et pénétrable ; des impressions, des sensations à remplir des tas de livres et toutes d'une intensité de rêve.

Le talent, le talent c'est la vie, de la vie intense accumulée. Et à mesure que la vie baisse, le talent diminue, l'aptitude à sentir, la force d'exprimer.

POÉSIES

LES AMOUREUSES

Poèmes et Fantaisies (1857-1861). Ce sont les toutes premières œuvres d'Alphonse Daudet, celles qui jetèrent dans la littérature ce nom inconnu, aujourd'hui si célèbre. On y trouve le conte en vers *la Double Conversion*, en vers également les *Aventures d'un papillon et d'une bête à bon Dieu*, en prose le *Roman du Chaperon-Rouge*, les *Ames du Paradis*, *l'Amour-Trompette*, les *Rossignols du Cimetière*, fantaisies scéniques. Mais c'est le poète que nous voulons montrer ici, le débutant de quinze ans avec sa première pièce de vers :

AUX PETITS ENFANTS

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses ;

Enfants d'un jour. ô nouveau-nés,
Pour le bonheur que vous donnez,
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges !

Pour vos grands yeux effarouchés
 Que sous vos draps blancs vous cachez,
 Pour vos sourires, vos pleurs même,
 Tout ce qu'en vous,
 Êtres si doux,
 On aime ;

Pour tout ce que vous gazouillez,
 Soyez bénis, baisés, choyés,
 Gais rossignols, blanches fauvettes !
 Que d'amoureux
 Et que d'heureux
 Vous faites !

Lorsque sur vos chauds oreillers.
 En souriant vous sommeillez,
 Près de vous, tout bas, ô merveille !
 Une voix dit :
 « Dors, beau petit ;
 Je veille. »

C'est la voix de l'ange gardien ;
 Dormez, dormez, ne craignez rien ;
 Rêvez, sous ses ailes de neige :
 Le beau jaloux
 Vous berce et vous
 Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
 Au paradis, d'où vous venez,
 Un léger fil d'or vous rattache.
 A ce fil d'or
 Tient l'âme encor
 Sans tache.

Vous êtes à toute maison
 Ce que la fleur est au gazon,
 Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,

Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles :
Malheur à nous !
Vous avez tous
Des ailes.

Puis la pièce suivante, d'une note toute différente :

LES BOTTINES

..... Ce bruit charmant des talons qui résonnent sur le parquet : clic ! clac ! est le plus joli thème pour un rondeau.

GOËTHE, *Wilhem Meister*.

I

Moitié chevreau, moitié satin,
Quand elles courent par la chambre,
Clic ! clac !
Il faut voir de quel air mutin
Leur fine semelle se cambre,
Clic ! clac !

Sous de minces boucles d'argent,
Toujours trottant, jamais oisives,
Clic ! clac !
Elles ont l'air intelligent,
De deux petites souris vives.
Clic ! clac !

Elles ont le marcher d'un roi,
Les élégances d'un Clitandre,
Clic ! clac !

Par là-dessus, je ne sais quoi
De fou, de railleur et de tendre.
Clic ! clac !

II

En hiver au coin d'un bon feu,
Quand le sarment pétille et flambe.
Clic ! clac !

Elles aiment à rire un peu,
En laissant voir un bout de jambe.
Clic ! clac !

Mais quoique assez lestes, — au fond,
Elles ne sont pas libertines,
Clic ! clac !

Et ne feraient pas ce que font
La plupart des autres bottines
Clic ! clac !

Jamais on ne nous trouvera,
Dansant des polkas buissonnières,
Clic ! clac !

Au bal masqué de l'Opéra,
Ou dans le casino d'Asnières.
Clic ! clac !

C'est tout au plus si nous allons,
Deux fois par mois avec décence,
Clic ! clac !

Nous trémousser dans les salons
Des bottines de connaissance.
Clic ! clac !

Puis quand nous avons bien trotté,
Le soir nous faisons nos prières,
Clic ! clac !

Avec toute la gravité
De deux petites sœurs tourières.
Clic ! Clac !

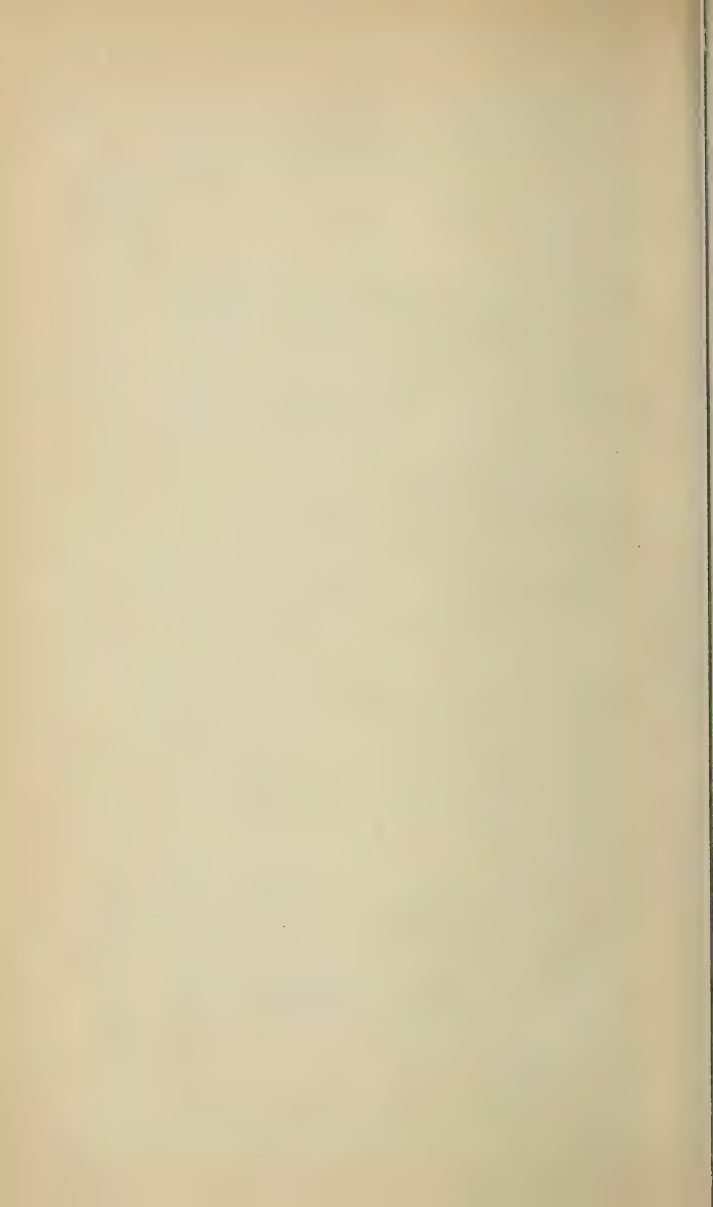
III

Maintenant, dire où j'ai connu
Ces merveilles de mignature,
Clic ! clac !
Le premier chroniqueur venu
Vous en contera l'aventure.
Clic ! clac !

Je vous avouerai cependant,
Que souventes fois il m'arrive,
Clic ! clac !
De verser, en les regardant,
Une grosse larme furtive.
Clic ! clac !

Je songe que tout doit finir,
Même un poème d'humoriste,
Clic ! clac !
Et qu'un jour prochain peut venir
Où je serai bien seul, bien triste.
Clic ! clac !

Lorsque, — pour une bonne fois,
Mes oiseaux prenant leur volée,
Clic ! clac !
De loin, sur l'escalier de bois
J'entendrai, l'âme désolée
Clic ! clac !



THÉÂTRE

LE SACRIFICE

Dans les œuvres dramatiques qu'Alphonse Daudet donna avant la guerre, c'est la sensibilité qui domine, une sensibilité particulière d'une note très émouvante ; il nous semble que plus encore que dans ses précédentes pièces, écrites en collaboration, c'est dans cette pièce en trois actes, écrite seule, *le Sacrifice*, que l'écrivain se révèle avec les plus nobles sentiments.

Il s'agit ici d'un fils, Henri Jourdeuil, d'un jeune peintre se sacrifiant pour son père, en lui laissant croire que c'est lui le vieux Jourdeuil, ou mieux comme il s'appelle lui-même, *Jourdeuil le Vieux* qui a du talent ; secrètement il enferme dans un grenier toutes les toiles du vieux peintre, à court d'argent, en lui racontant que c'est un américain de sa connaissance qui achète, par son intermédiaire tous ces tableaux. Ceci amène des péripéties touchantes, comme celle du 2^e acte où, pour recevoir sa mère, qui le croit riche, il emprunte l'atelier d'un ami. Il a déjà reçu la visite d'un fabricant de papiers peints qui lui propose un traité commercial, dont son cœur d'artiste est révolté, puis, celle de son père venu pour lui demander de l'argent, et voici sa mère qui arrive dans le même but :

ACTE II

SCÈNE VI

MADAME JOURDEUIL, HENRI

MADAME JOURDEUIL

Est-ce que vous avez eu quelque chose avec ton père ?

HENRI

Mais non...

MADAME JOURDEUIL

Il n'a pas l'air content. Je parie que vous avez encore causé peinture.

HENRI

Un peu.

MADAME JOURDEUIL

Quelle drôle d'idée !... mais enfin, puisque vous ne vous entendez pas là-dessus, pourquoi y revenez-vous toujours ?

HENRI

C'est vrai.

MADAME JOURDEUIL

D'abord, toi, tu n'es pas gentil... Au lieu de lui tenir tête comme tu fais... tu devrais céder un peu..., car enfin ton père est plus âgé... il en sait plus long.

HENRI

Tu as raison. Dorénavant, je céderai toujours..., ne me gronde plus.

MADAME JOURDEUIL

Ne plus te gronder ; mais, malheureux, je suis venue pour cela.

HENRI, rapprochant sa chaise

Bah !

MADAME JOURDEUIL

Ne t'approche pas autant. Comment veux-tu que je sois fâchée, si tu es tout près de moi ?

HENRI, éloignant sa chaise.

Comme ceci ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! pas si loin. (Henri se rapproche encore plus près que la première fois.) Là ! (Croisant les bras.) Comment, Monsieur, vous n'avez qu'un malheureux jeudi par semaine pour venir embrasser votre mère, et vous trouvez que c'est trop.

HENRI

Si tu savais, j'ai eu tant affaire hier ; Namoun a dû vous le dire.

MADAME JOURDEUIL

Oui, mais je ne l'ai pas cru... ma première idée a été : « Il est malade. »

HENRI

Allons donc ! Est-ce qu'on est malade ?

MADAME JOURDEUIL

Avec ça que tu es bien portant... Depuis quelque temps, tu changes, tu maigris...

HENRI

Moi ! je maigris ?...

MADAME JOURDEUIL

Voyons tes mains. (Elle lui passe son alliance à l'un des doigts.) Tiens ! il y a deux mois, mon alliance ne pouvait pas entrer... Maintenant, regarde... jusqu'au bout !... Tu vois bien que tu maigris... Ce n'est pas étonnant avec la vie que tu mènes...

HENRI, souriant.

Quelle vie crois-tu que je mène ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! je ne t'en fais pas un reproche. Je sais bien que c'est nécessaire. Il paraît même que c'est un très bon

signe, vous autres, quand vous menez cette vie-là !... Ça prouve que vous avez du... Comment donc ?... du chien !

HENRI, riant.

Du chien !... Qu'est-ce que tu me racontes là ?...

MADAME JOURDEUIL

Tu as beau rire, va ! nous savons ce que c'est que la vie d'artiste...

HENRI, grave et doux.

La vie d'artiste, vois-tu, ma mère, c'est le travail éternel, incessant, acharné ; mais un travail qui n'en paraît pas un aux yeux de bien des gens, parce que nous le faisons avec amour, et que de tous les labeurs humains c'est le seul qui n'ait pas l'air d'être une punition... Voilà ce que c'est que la vie d'artiste... Est-ce que tu avais une autre définition !

MADAME JOURDEUIL

Oui, mais j'aime mieux la tienne... (Un temps.) Alors tu travailles beaucoup.

HENRI

Beaucoup !

MADAME JOURDEUIL

Et tes affaires vont bien, toujours ?

HENRI

Très bien !

MADAME JOURDEUIL

Pourtant, quand on est mère, comme on se fait des idées... Figure-toi que, la nuit dernière, en ruminant toute seule dans ma tête, cette pensée m'est venue tout à coup que tes affaires allaient très mal et que

c'était pour ne pas nous tourmenter que depuis quelque temps tu nous cachais ta vie.

HENRI

En voilà une idée!...

MADAME JOURDEUIL

Tu sais comme la cervelle trotte quand on est couché?... J'avais déjà fait mon plan; je disais : « Voilà ! nous rentrerons à Paris, Louise donnera des leçons ; moi, je reprendrai mes broderies. »

HENRI

Tais-toi, tu me fais frémir.

MADAME JOURDEUIL

Pourquoi ? tout cela n'est pas bien effrayant, je t'assure.

HENRI

Mais enfin nous n'en sommes pas là... Est-ce que j'ai l'air d'être malheureux ?... Tiens ! regarde... (Il montre l'atelier.)

MADAME JOURDEUIL

Oh ! je l'ai bien vu, va... Aussi, tout de suite, mes idées noires de cette nuit se sont envolées... Comme il est beau ton atelier ! C'est égal, j'aimais encore mieux l'ancien.

HENRI

Pourquoi ?

MADAME JOURDEUIL

Parce que j'y venais plus souvent, et puis, les jours où je ne venais pas, il y avait mon portrait dans un coin, qui te regardait travailler.

HENRI, à part.

Allons, bon ! le portrait.

MADAME JOURDEUIL

De cette façon j'étais toujours près de toi...

HENRI, vivement.

Mais je l'ai encore, ton portrait; il est dans ma chambre, au chevet de mon lit, mon petit lit de fer, du temps que j'étais à la maison...

MADAME JOURDEUIL

Ah! c'est gentil, voyons cette chambre. (Elle va à la porte de gauche.)

HENRI, l'arrêtant.

(A part.) Diable! (Haut.) Non... n'entre pas... tu ne verrais rien... c'est trop en désordre.

MADAME JOURDEUIL

Bah! Qu'est-ce que ça fait? une maman.

HENRI

Non... je t'en prie.

MADAME JOURDEUIL

Mais tu plaisantes... (Subitement.) A moins que... (Bas.) Est-ce qu'il y a quelqu'un là?

HENRI

Personne... il n'y a que Namoun! qui est en train de ranger.

MADAME JOURDEUIL

Ah . Namoun!... (Elle s'éloigne de la porte.) Bien.

HENRI

Dame! je ne suis pas tout à fait installé... C'est un fouillis là dedans. Un autre jour, je te la montrerai.

MADAME JOURDEUIL

Oui, oui... c'est cela, un autre jour... Maintenant, adieu, je m'en vais vite.

HENRI

Comment ! déjà... reste encore un peu.

MADAME JOURDEUIL

Non ! non !... je ne veux pas te gêner.

HENRI

Mais tu ne me gênes pas...

MADAME JOURDEUIL

D'ailleurs ton père doit commencer à s'impatienter... tu ne m'en veux pas trop, n'est-ce pas d'être venue...

HENRI

T'en vouloir ?

MADAME JOURDEUIL

Vois-tu, quand on aime les gens, on est bien aise de savoir comme c'est chez eux. De cette façon, lorsqu'on pense à eux, on se les représente mieux, on est avec eux davantage.

HENRI, souriant.

Mais oui, voyons !

MADAME JOURDEUIL

Allons ! adieu... Est-ce que tu ne viendras pas nous voir un de ces jours pour nous rendre le jeudi que tu nous as volé ?

HENRI

Ce sera bien difficile... J'ai tant de travail ces jours-ci.

MADAME JOURDEUIL

Enfin, tu verras... (Elle fait un pas.) Seulement, écoute, que je te dise. (Elle entraîne Henri de l'autre côté de la scène. — Bas.) Nous autres, les mères, nous voudrions toute la vie garder nos enfants pour nous seules, et nous ne comprenons pas qu'ils puissent nous être infidèles, nous qui, jusqu'au dernier jour, les aimons si fidèlement. Cependant il le faut; tôt ou tard une heure arrive où la mère n'est plus la grande affection dans la vie de son enfant, et je vois bien que cette heure est arrivée pour moi.

HENRI

Comment ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! je ne t'en veux pas, c'est si naturel... Toutes les mères en sont là !... Malheureusement, comme tu m'as beaucoup gâtée, je suis plus sensible que les autres, et il faut me ménager un peu plus... Aussi je t'en supplie, si tu t'en vas de moi, va-t'en petit à petit, pas tout à la fois... Ne m'emporte pas tout mon paradis d'un seul coup; autrement, vrai ! je suis capable d'en mourir.

HENRI, à part.

Est-ce possible, mon Dieu ! (Haut.) Ma mère, ma mère chérie, écoute-moi bien à ton tour : Je ne sais pas pourquoi tu doutes de ton fils. (Élevant la voix.) Mais je te jure, sur ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, c'est-à-dire sur toi-même...

MADAME JOURDEUIL, regardant sa chambre

Chut ! chut !...

HENRI

Je te jure que tu es la grande affection de ma vie, que tu le seras toujours, et que dans ce que j'aime en

dehors de toi, il n'y a rien, tu m'entends ? rien que je ne sois prêt à sacrifier à ton repos et à ton bonheur...

MADAME JOURDEUIL

Sais-tu que c'est bien beau ce que tu me dis là !

HENRI

Tu ne le crois pas ?

MADAME JOURDEUIL

Si, mais, pour que je le croie mieux, il faut venir me le dire souvent. (Elle lui prend la tête à deux mains, l'embrasse vite.) Adieu !... (Elle court prendre son sac qu'elle a oublié sur le bureau s'arrête, se baisse et ramasse quelque chose.)

HENRI

Qu'est-ce que tu cherches ?

MADAME JOURDEUIL

Rien c'est une ombrelle que je ramasse... (Montrant la chambre.) Sans doute l'ombrelle à Namoun. (Elle agite l'ombrelle et le menace avec, en souriant.)

HENRI

Comment ! tu crois ?

MADAME JOURDEUIL

Je me sauve... je me sauve...

SCÈNE VII

HENRI, *seul.*

Il reste un moment stupéfait, l'ombrelle à la main.

Ah ! je comprends maintenant... Voilà donc pourquoi elle me parlait de la vie que je mène... (Jetant l'ombrelle dans un coin.) Il est très compromettant, ce Gontaut, avec ses

ombrelles... Pauvre mère !... Je suis sûr qu'elle s'en va en croyant qu'il y a des femmes dans toutes les armoires, ici. Quelle dérision ! Juste au moment où je viens de... Et l'autre avec ses 500 francs : « Fais de la monnaie mon bonhomme ! » (Rire amer.) Ah ! ah ! décidément la farce est bien jouée. (Il va à la porte de gauche et l'ouvre.)

MADAME JOURDEUIL, reparaissant.

Pardon... C'est encore moi.

HENRI, refermant la porte qu'il ouvrait.

Entre donc.

MADAME JOURDEUIL, rentrant timidement.

(Bas.) Oh ! je n'ai qu'un mot à te dire. (Gaiement.) Et l'argent du mois ! l'argent du mois que j'oubliais.

HENRI, effrayé

L'argent du mois ?

MADAME JOURDEUIL.

Quelle étourdie, hein ?... Je m'en allais sans le prendre.

HENRI, riant.

Ah ! ah ! c'est trop fort !

MADAME JOURDEUIL.

J'aurais été jolie, ce soir, avec mes fournisseurs.

HENRI.

C'est que... je ne sais pas si... j'ai eu tant à payer hier.

MADAME JOURDEUIL, à part.

Oh ! oh ! l'ombrelle rose...

HENRI.

Est-ce que tu ne pourrais pas attendre deux ou trois jours ?... ça t'ennuie.

MADAME JOURDEUIL.

Dame ! c'est à cause de ton père, tu le connais, il aime bien que les fournisseurs soient payés recta. Il a cela de bon, par exemple, on ne peut pas lui ôter ça.

HENRI.

Eh bien !... et demain ?

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! demain, parfaitement... Ce n'est que le 2... Il n'y a pas grand retard ; c'est entendu, à demain.

HENRI.

A demain. (Elle referme la porte.)

HENRI, seul.

Demain !... Et où en prendras-tu de l'argent, demain ? Tu comptais sur Margarot, mais puisque Margarot n'a pas voulu de ton billet, comment vas-tu faire, malheureux ? Là-haut, tu n'as plus rien ; tout est vendu... à moins de te vendre toi-même... Et pourquoi pas ?... Puisqu'il y a marchand !... Oui, mais... (Regardant son cheval.) Eh bien ! et ça ?... Allons, allons, pas de faiblesse... (Prenant son chapeau.) De l'argent n'importe à quel prix, il me faut de l'argent !...

L'ARLÉSIENNE

Représentée le 1^{er} octobre 1872 au Vaudeville, *l'Arlésienne* ne fut jouée que trois fois ; plus tard cette pièce exquise, un véritable chef-d'œuvre, devait triompher et emporter de haute lutte les applaudissements qui lui avaient d'abord été refusés.

Désormais elle est devenue classique. En voici le dénouement si beau en son horreur tragique, alors que Rose Mamaï croit avoir reconquis son fils et arraché de son cœur l'*Arlésienne* maudite.

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU

LA MAGNANERIE

Une grande salle, avec large fenêtre et balcon dans le fond. — A gauche, second plan, l'entrée de la magnanerie ; premier plan, la chambre des enfants. — A droite, un escalier de bois montant au grenier. Sous l'escalier, un lit à demi caché par des rideaux. Quand la toile se lève, la scène est vide. Dans la cour du castelet on entend les fifres et les tambourins des farandoleurs : puis on chante la *Marche des rois*... A ce moment, Rose entre, une petite lampe à la main. Elle pose sa lampe, va sur le balcon du fond, y reste un moment à regarder danser, puis rentre.

SCÈNE I

ROSE MAMAI, *seule*.

Ils chantent, en bas. Ils ne se doutent de rien. Le berger lui-même s'y est trompé en le voyant sauter de si bon cœur : « Ça ne sera rien maîtresse. Un dernier coup de tonnerre, comme quand l'orage va finir... » Dieu l'écoute !... Mais j'ai bien peur... Aussi, je veille...

SCÈNE II

ROSE, FRÉDÉRI

FRÉDÉRI, s'arrête en voyant sa mère.

Qu'est-ce que tu fais là ?... Je croyais que tu ne couchais plus ici...

ROSE, un peu gênée.

Mais si. J'ai encore de l'autre côté quelques vers à soie qui ne sont pas éclos. Il faut que je les surveille... Mais toi ? pourquoi n'es-tu pas resté en bas à chanter avec les autres ?

FRÉDÉRI

J'étais trop fatigué.

ROSE

Le fait est que tu y allais d'une rage à cette farandole. Vivette aussi a beaucoup dansé. C'est un oiseau, cette petite ; elle ne touchait pas la terre... As-tu vu l'ainé des Giraud comme il lui tournait autour ? Elle est si avenante... Ah ! vous allez faire une jolie paire à vous deux.

FRÉDÉRI, vivement.

Bonsoir. Je vais me coucher. (Il l'embrasse.)

ROSE, changeant brusquement de ton.

Et puis, tu sais, si celle-là ne te convient pas, il faut le dire. Nous aurons bientôt fait de t'en trouver une autre.

FRÉDÉRI

Oh ! ma mère.

ROSE

Eh ! qu'est-ce que tu veux ? Ce n'est pas le bonheur de cette enfant que je cherche, c'est le tien... Et tu n'as pas l'air de quelqu'un d'heureux au moins ?

FRÉDÉRI

Mais si... mais si...

ROSE

Voyons, regarde-moi. (Elle lui prend la main). On dirait que tu as la fièvre.

FRÉDÉRI

Oui... la fièvre de Saint-Éloi qui fait boire et qui fait danser. (Il se dégage.)

ROSE

(A part.) Je ne saurai rien. (Le rattrapant). Mais ne t'en va donc pas, tu t'en vas toujours.

FRÉDÉRI, souriant.

Allons. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

ROSE, le regardant bien en face.

Dis-moi... Cet homme qui est venu tout à l'heure ..

FRÉDÉRI, détournant les yeux.

Quel homme ?

ROSE

Oui... cette espèce de bohémien, ce gardien de chevaux... Cela t'a fait du mal de le voir... n'est-ce pas ?

FRÉDÉRI

Bah ! Ç'a été un moment, une folie... et puis tiens ! je t'en prie, ne me fais pas parler de ces choses... J'aurais peur de te salir en remuant toute cette boue devant toi.

ROSE

Allons donc ! est-ce que les mères n'ont pas le droit d'aller partout sans se salir, de tout demander, de tout savoir ?... Voyons, parle-moi mon enfant. Ouvre-moi bien ton cœur. Il me semble que si tu me parlais un peu seulement, moi j'en aurais si long à te dire... tu ne veux pas ?

FRÉDÉRI, doux et triste.

Non, je t'en prie. Laissons ça tranquille.

ROSE

Alors, viens... descendons...

FRÉDÉRI

Pourquoi faire ?

ROSE

Ah ! je suis peut-être folle, mais je trouve que tu as un mauvais regard cette nuit. Je ne veux pas que tu restes seul... viens aux lumières, viens... D'abord, tous les ans, pour Saint-Eloi, tu me fais faire un tour de farandole. Cette année tu n'y a pas pensé. Allons, viens. J'ai envie de danser, moi... (Avec un sanglot.) J'ai bien envie de pleurer aussi.

FRÉDÉRI

Ma mère, ma mère, je t'aime... ne pleure pas... Ah ! ne pleure pas, bon Dieu !

ROSE

Parle-moi donc alors, puisque tu m'aimes.

FRÉDÉRI

Mais que veux-tu que je te dise ?... Eh bien, oui, j'ai eu une mauvaise journée aujourd'hui. Il fallait bien s'y attendre. Après des secousses pareilles, on n'arrive pas au calme tout d'un coup. Regarde le Rhône les jours de mistral ; est-ce qu'il ne s'agite pas encore longtemps après que le vent est tombé ? Il faut laisser aux choses le temps de s'apaiser... Voyons, ne pleure pas. Tout cela ne sera rien... Une nuit de bon sommeil à poings fermés, et demain il n'y paraîtra plus... Je ne songe qu'à oublier, moi, je ne songe qu'à être heureux.

ROSE, gravement.

Tu ne songes qu'à ça ?

FRÉDÉRI, détournant la tête.

Mais oui...

ROSE, le fouillant jusqu'au fond des yeux.

Bien vrai ?

FRÉDÉRI

Bien vrai.

ROSE, tristement.

Tant mieux alors...

FRÉDÉRI, l'embrassant.

Bonsoir.... Je vais me coucher. (Elle l'accompagne d'un long regard et d'un sourire jusqu'à la porte de la chambre. A peine la porte fermée, la figure de la mère change, devient terrible.)

SCÈNE III

ROSE, seule.

Être mère, c'est l'enfer !... Cet enfant-là, j'ai manqué mourir de lui en le mettant au monde. Puis il a été longtemps malade... A quinze ans, il m'a fait encore une grosse maladie, Je l'ai tiré de tout comme par miracle. Mais ce que j'ai tremblé, ce que j'ai passé de nuits blanches, les rides de mon front peuvent le dire... Et maintenant que j'en ai fait un homme, maintenant que le voilà fort, et si beau, et si pur, il ne songe qu'à s'arracher la vie, et, pour le défendre contre lui-même, je suis obligée de veiller là, devant sa porte, comme quand il était tout petit. Ah ! vraiment, il y a des fois que Dieu n'est pas raisonnable... (Elle s'assied sur un escabeau.) Mais elle est à moi, ta vie, méchant garçon. Je te l'ai donnée, je te l'ai donnée vingt fois. Elle a été prise jour par jour dans la mienne ; sais-tu bien qu'il a fallu toute ma jeunesse pour te faire tes vingt ans ? Et à présent tu voudrais détruire mon ouvrage. Oh ! oh !... (Radoucie et triste.) Comme c'est ingrat tout de même, les enfants !...

Et moi aussi, quand mon pauvre homme est mort et qu'il me tenait les mains en s'en allant, j'avais bien envie de partir avec lui... Mais tu étais là, toi, tu ne comprenais pas bien ce qui se passait, mais tu avais peur, et tu criais. Ah ! dès ton premier cri, j'ai senti que ma vie ne m'appartenait pas, que je n'avais pas le droit de partir... Alors, je t'ai pris dans mes bras, je t'ai souri, j'ai chanté pour t'endormir, le cœur gros de larmes, et quoique veuve pour toujours, aussitôt que j'ai pu, j'ai quitté mes coiffes noires pour ne pas attrister tes yeux d'enfant... (Avec un sanglot.) Ce que j'ai fait pour lui, il pourrait bien le faire pour moi maintenant... Ah ! les pauvres mères... comme nous sommes à plaindre !... Nous donnons tout, on ne nous rend rien. Nous sommes les amantes qu'on délaisse toujours... Pourtant nous ne trompons jamais, nous autres, et nous savons si bien vieillir...

CHŒUR, au dehors.

Sur un char,
Doré de toutes parts,
On voit trois rois graves comme des anges ;
Sur un char,
Doré de toutes parts,
Trois rois debout parmi les étendards !

(Tambourins et danses.)

ROSE

Quelle nuit !... quelle veillée !... (La porte de la chambre s'ouvre vivement.) Qui est là ?

SCÈNE IV

ROSE, L'INNOCENT

L'Innocent sort de la chambre de gauche, pieds nus, ses cheveux blonds tout ébouriffés, sans blouse, sans gilet, rien qu'un pantalon de futaine retenu par une bretelle. — Ses yeux brillent, son visage a quelque chose de vivant, d'ouvert, d'inaccoutumé.

L'INNOCENT, s'approchant, un doigt sur les lèvres.

Chut !

ROSE

C'est toi ?

L'INNOCENT, bas.

Couchez-vous, et dormez tranquille... Il n'y aura rien encore cette nuit...

ROSE

Comment ! rien... tu sais donc ?...

L'INNOCENT

Je sais que mon frère a un grand chagrin, et que vous me faites coucher dans sa chambre de peur qu'il ne retourne son chagrin contre lui-même... Aussi voilà plusieurs nuits que je ne dors que d'un œil... Depuis quelque temps il allait mieux, mais cette fois la nuit a été bien mauvaise... Il a recommencé à pleurer, à parler tout seul. Il disait : « Je ne peux pas... je ne peux pas... il faut que je m'en aille !... » Puis à la fin, il s'est couché. Maintenant, il dort, et je me suis levé doucement, doucement, pour venir vous le dire... Pourquoi me regardez-vous comme cela, ma mère ?... Ça vous étonne que j'y voie si fin et que j'aie tant de raisonnement... Mais vous savez bien ce que Balthazar disait : « Il s'éveille, cet enfant, il s'éveille ! »

ROSE

Est-ce possible ?... Oh !... ô mon Innocent !

L'INNOCENT

Mon nom est Janet, ma mère. Appelez-moi Janet. Il n'y a plus d'Innocent dans la maison.

ROSE, vivement.

Tais-toi... ne dis pas ça.

L'INNOCENT

Pourquoi ?

ROSE

Ah ! je suis folle... C'est ce berger avec ses histoires... Viens, mon chéri, viens que je te regarde. Il me semble que je ne t'ai jamais vu, que c'est un nouvel enfant qui m'arrive. (Le prenant sur ses genoux.) Comme tu es grandi, comme tu es beau ! Sais-tu que tu ressembleras à Frédéri ? C'est qu'il y a de la vraie lumière dans tes yeux, maintenant.

L'INNOCENT

Ma foi ! oui, je crois que maintenant je suis éveillé tout à fait... Ce qui n'empêche pas que j'ai bien sommeil, et que je vais aller dormir, car je tombe... Voulez vous m'embrassez encore, dites ?...

ROSE

Si je veux ! (Elle l'embrasse avec fureur.) Je t'en dois tant de ces caresses. (Elle l'accompagne jusqu'à la chambre.) Va dormir, mon chéri, va.

SCÈNE V

ROSE, seule.

Plus d'innocent dans la maison ! Si ça allait nous porter malheur... Ah ! qu'est-ce que je dis là ?... Je ne mérite pas cette grande joie qui m'arrive... Non ! non ! Ce n'est pas possible. Dieu ne m'a pas rendu un enfant pour m'en enlever un autre... (Elle courbe un instant la tête devant une madone incrustée dans le mur, elle va vers la porte de la chambre et elle écoute.) Rien... Ils dorment tous les deux. (Elle ferme la fenêtre du fond, range quelques objets, quelques sièges, puis entre dans son alcôve et tire son rideau. — Musique de scène. — Le petit jour commence à blanchir les grandes vitres du fond.)

SCÈNE VI

FRÉDÉRI, ROSE, *dans l'alcôve.*

FRÉDÉRI, il entre à demi vêtu, l'air égaré. Il écoute et s'arrête.

(Bas.) Trois heures. Voilà le jour. Ça sera comme dans l'histoire du berger. Elle s'est battue toute la nuit, et puis au matin... puis au matin... (Il fait un pas vers l'escalier, puis s'arrête.) Oh ! c'est horrible !... Quel réveil ils vont tous avoir ici !... mais c'est impossible. Je ne peux pas vivre. Tout le temps je la vois dans les bras de cet homme. Il l'emporte, il la serre, il... Ah ! vision maudite, je t'arracherai bien de mes yeux ! (Il s'élançe vers l'escalier.)

ROSE, appelant.

Frédéri !... Est-ce toi ? (Frédéri s'arrête au milieu de l'escalier, chancelant, les bras étendus.)

ROSE, s'élançant de l'alcôve, court à la chambre des enfants, regarde, et pousse un cri.

Ah !... (Elle se retourne, et voit Frédéric sur l'escalier.) Qu'est-ce que... Où vas-tu ?

FRÉDÉRI, égaré.

Mais tu ne les entends donc pas là-bas du côté des bergeries ?... Il l'emporte... Attendez-moi ! attendez-moi !... (Il s'élançe, Rose se jette à corps perdu à sa poursuite. — Quand elle arrive à la porte qui est au milieu de l'escalier, Frédéric vient de la fermer. — Elle frappe avec rage.)

ROSE

Frédéri, mon enfant !... Au nom du ciel ! (Elle frappe à la porte, la secoue.) Ouvre-moi, ouvre-moi !... Mon enfant !... Emporte-moi, emporte-moi dans ta mort... Ah ! mon Dieu !... Au secours ! Mon enfant !... Mon enfant va se tuer... (Elle descend l'escalier, folle, se précipite vers la fenêtre du fond, l'ouvre, regarde et tombe avec un cri terrible.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'INNOCENT, BALTHAZAR
LE PATRON MARC

L'INNOCENT

Maman !... Maman !... (Il s'agenouille près de sa mère.)

BALTHAZAR, voyant la fenêtre ouverte, s'élançe et regarde dans la cour

Ah ! (Au patron Marc qui vient d'entrer). Regarde à cette fenêtre, tu verras si on ne meurt pas d'amour !...

LA LUTTE POUR LA VIE

Entre les jeunes bandits modernes, déterminés à tout pour atteindre le but de leur ambition sauvage et les honnêtes gens, destinés à devenir leurs victimes, au nom de la loi scientifique de Darwin, mal interprétée, Alphonse Daudet s'est dressé avec toute son indignation de brave homme. De cette révolte est née cette terrible figure de Paul Astier qui va aller presque jusqu'à l'empoisonnement pour supprimer sa femme Maria Antonia, ancienne duchesse Padovani, rebelle au divorce, afin de pouvoir épouser une juive millionnaire, Esther de Sélény.

Au 3^e acte, chez les Vaillant, dont le père, receveur des postes, est un obligé de la duchesse Padovani, Antonin, un jeune chimiste cause de Paul Astier avec Vaillant et avec Lydie Vaillant, dont il sollicite la main :

ACTE III

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LYDIE

LYDIE, a quitté son tablier et séché ses yeux

Bonjour, Antonin... Vous déjeunez ?

ANTONIN

Non, merci, c'est déjà fait.

VAILLANT, qui s'est assis.

Mets-toi là tout de même et prends une tasse de thé. C'est sain pour toi. Avec toutes les abominations que tu manipules, que tu respires à la journée...

LYDIE, vivement à Antonin.

On va bien chez vous ?

ANTONIN

Très bien.

VAILLANT

J'en ai rêvé, moi, de notre visite à ton laboratoire et de tout cet assortiment de mort aux rats.

LYDIE, à Antonin, très vite, intention évidente d'interrompre son père.

La maman ? les sœurs ?

ANTONIN

Tout le monde. On est à la joie, vous pensez, grâce au parrain qui nous a fait rendre l'ancien bail.

VAILLANT

Grâce à la duchesse, mes enfants... Est-ce drôle que je ne peux pas l'appeler autrement ?... (A Antonin.) Tu as vu, elle est revenue à Paris, le ménage est resoudé.

ANTONIN

J'ai vu.

Il regarde à la dérobée Lydie qui s'active à servir.

VAILLANT

On parle dans les journaux d'une grande fête de charité à l'hôtel Padovani. Ils vont partout ensemble ;

l'autre jour à une chasse à courre chez les Brétigny, on a fait à la duchesse, comment dit-on... Ah! les honneurs du pied!

ANTONIN, bas et furieux.

C'est à son mari qu'on aurait dû les faire, les honneurs du pied!

Il esquisse un geste avec sa botte.

VAILLANT, qui rit tout en mangeant.

Tu lui en veux toujours?... Tout de même... c'est quelqu'un, ce Paul Astier. Tu as luhier son discours à a Chambre? Il ne phrase pas, celui-là... quoique fils d'académicien, il va droit à son affaire.

ANTONIN

Oui, un de nos jolis strug lifeurs.

VAILLANT

Tu dis.

ANTONIN

Strug lifeurs, ou Struggle for lifeurs, c'est le nom qu'Herschler, dans son dernier livre, donne à cette race nouvelle de petits féroces, à qui la bonne invention de la lutte pour la vie sert d'excuse pour toutes sortes de vilénies.

VAILLANT

C'est pourtant la loi de nature, comme il nous disait l'autre jour.

ANTONIN

Oui... la loi des forêts et des cavernes... mais nous n'en sommes plus là, Dieu merci! L'homme s'est mis debout depuis le temps, il a inventé le feu, la lumière, la conscience et la vie morale. Il a fait peur aux fauves.

VAILLANT

Mange donc, petite...

ANTONIN

Maintenant les fauves se revengent. Les entendez-vous gronder, se déchirer autour de l'écuelle ?

VAILLANT, à Lydie.

Mâtin, comme il parle.

ANTONIN

Certes, ce n'est pas le grand Darwin que je mets en cause, mais les hypocrites bandits qui l'invoquent, ceux qui d'une observation, d'une constatation de savant, veulent faire un article de code et l'appliquer systématiquement. Ah ! vous les trouvez grands, vous les trouvez forts, ces gens-là ! Et moi je vous dis que ce n'est pas vrai. (Il frappe sur la table, ses lunettes tombent, il les essuie.) Rien de grand sans bonté, sans pitié, sans solidarité humaine. Je vous dis qu'appliquées, ces théories de Darwin sont scélérates, parce qu'elles vont chercher la brute au fond de l'homme et que, comme dit Herscher, elles réveillent ce qui reste à quatre pattes dans le quadrupède redressé.

VAILLANT, la bouche pleine.

Pourquoi n'as-tu pas répondu ça à M. Paul Astier, quand nous étions chez lui ?

ANTONIN

Ah ! pourquoi !... Parce que je suis un timide, un pauvre bègue intermittent, parce que les mots ne me viennent qu'après, trop tard, ou à flots, à bouillons, avec une impétuosité qui les empêche de sortir. Ce n'est pas de ma faute : j'ai vu trop jeune des choses trop terribles. J'avais quinze ans quand on nous a rapporté le père, un soir à la maison... vous vous rappelez,

parrain... J'en ai gardé plus de six mois un tremblement des muscles de la bouche. Aujourd'hui, je ne tremble plus, mais je bégaye encore, surtout quand je parle sous le coup d'une émotion.

VAILLANT, attendri, se tournant vers sa fille.

Tu entends ça, petite... Ce qui lui vient du cœur, il n'a jamais su bien le dire, le pauvre enfant.

ANTONIN

Oh ! devant cet homme, l'autre jour, me parlant de mon bien-aimé, avec cette désinvolture... « le pauvre M. Caussade n'avait pas la taille des affaires. » N'avoir pas pu trouver une parole... rien que la peur de pleurer et l'envie folle de lui envoyer ma main fermée dans la figure. Cela, oui, j'aurais été capable de le faire.

VAILLANT

Alors, selon toi, Paul Astier...

ANTONIN, remettant ses lunettes.

Paul Astier, avec sa jaquette à la taille, et sa moustache au petit fer. Paul Astier, l'homme d'État, Paul Astier, l'homme du monde, est bien de la lignée des deux gredins, dont le beau livre que je vous prêterai vient de nous raconter l'histoire.

Lydie se lève brusquement et sort par le fond.

VAILLANT

Où vas-tu, chérie ? appelle donc la bonne.

LYDIE

Je reviens père.

Au 4^e acte, avant la soirée à l'hôtel Padovani, on cause de la lecture que doit y faire M. Herscher sur les assassins Lebiez et Barré qui ont tué une laitière pour la voler.

ACTE IV

SCÈNE III

MARIA-ANTONIA. s'approchant du groupe et s'asseyant à droite de la table.

Moi, je reproche une chose à M. Herscher ; il a oublié de parler des mères. Car enfin, ils ont eu une enfance, ces malheureux dont il raconte la triste histoire. Ils ont eu des berceaux, ils ont eu des mères qui se penchaient pour les regarder dormir. « Qu'est-ce qu'il sera, quand il sera grand ? » Et elles les voyaient riches, aimés, honorés... Elles ont tout rêvé pour eux, excepté l'abomination qui devait être. (Regardant Paul toujours absorbé). Ah ! la pauvre mère de Caïn.

LE DUC DE BRÉTIGNY

Vous oubliez, ma chère amie, qu'un grand poète avait déjà magnifiquement parlé de cette mère. C'était sacré, ce monsieur n'avait plus le droit d'y toucher.

MARIA-ANTONIA

Victor Hugo, c'est vrai, je me rappelle.

Déclamant.

Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain.
Le père sur Abel, la mère sur Caïn !

LORTIGUE, qui rentre après une courte sortie, à Maria-Antonia.

Madame, tout le monde est là. M. Herscher demande s'il peut commencer.

Puis au même 4^e acte, la scène atroce entre Paul Astier, muni du poison dont il va se servir, et sa femme Maria-Antonia.

ACTE IV

SCÈNE VI

PAUL ASTIER, seul ; puis MARIA-ANTONIA

PAUL ASTIER, à demi-voix.

Qu'allais-je faire ? Cette chose que je n'ose pas m'avouer à moi-même, la confier à... Est-que je dors ?... Est-ce que je deviens fou ?... Paul Astier ! Paul Astier !... (Mâchonnant les mots...) angoisse !.. torture !.. ça m'attire et je n'ose pas... Je n'oserai jamais...

MARIA-ANTONIA, entrant par la gauche, toute faible et défaite, parlant à la cantonade.

Non, je vous en prie, laissez, laissez... ce n'est rien...

Elle se laisse aller sur un siège bas, près de la table, feignant de ne pas voir Paul Astier.

PAUL ASTIER, s'approchant.

Qu'y a-t-il ?

MARIA-ANTONIA, faux étonnement.

Tiens, vous êtes là, vous aussi !... En voilà des maîtres de maison.

PAUL ASTIER

Est-ce qu'on est maître de maison quand on reçoit une cohue pareille et que les fauteuils se payent deux louis... Vous êtes souffrante !

MARIA-ANTONIA, s'éventant.

Oh ! peu de chose, un malaise... Cette lecture... l'émotion de ces scènes cruelles... si saisissants l'histoire de ce crime, le supplice de ces deux jeunes bandits... Ouvrez la fenêtre, voulez-vous ?

PAUL ASTIER, allant vers la fenêtre à droite.

Quelle idée aussi !...

Il ouvre.

MARIA-ANTONIA

Ah ! c'est bon.

Elle s'évente à grands coups.

PAUL ASTIER, revenant.

Faire lire chez vous de telles horreurs !

MARIA-ANTONIA

Des horreurs qu'en savez-vous ? Vous n'avez pas lu... (Souriant), et je vois que vous n'écoutez guère.

PAUL ASTIER

Merci ! je n'aime pas ce genre de littérature pour dames... (Entre ses dents) une histoire d'assassins.

MARIA-ANTONIA

On connaît vos goûts littéraires. Tous les hommes d'action sont ainsi... Vous préférez M^{me} de Genlis : *les Veillées du Château*, par exemple.

PAUL ASTIER

Le livre de ce monsieur, ce sont les veillées du baigneur.

MARIA-ANTONIA

Je vous trouve difficile, mon ami... Sonnez donc, je vous prie et faites-moi donner un verre d'eau... (Un temps). Eh bien !

PAUL ASTIER, immobile, comme terrifié

Vous dites ?...

MARIA-ANTONIA

Un verre d'eau glacée. Cela achèvera de me remettre. Sonnez donc, le timbre est près de vous.

PAUL ASTIER

Non, j'y vais...

Il sort précipitamment par la droite. — Un temps.

MARIA-ANTONIA, qui se penche sur la table et le guette par la porte entr'ouverte.

(A part, la voix navrée.) Oh ! la pauvre mère de Caïn...
 (Haut, avec un bon sourire à Paul qui revient portant le verre d'eau.)
 Vous me servez vous-même, c'est gentil. (Montrant la table.)
 Posez ça là... mais vous tremblez, mon ami... comme
 vous êtes pâle !... Cette croisée, peut-être ?...

Mouvement pour se lever.

PAUL ASTIER, bas.

Non, merci.

MARIA-ANTONIA, toujours assise.

Ainsi ce livre d'Herscher ne vous intéresse pas ?
 (Applaudissements au lointain.) Il y a pourtant là dedans cer-
 taines pages comme le chapitre du piège, cette prise
 de possession de l'homme par le crime... On sent que
 ce doit être vrai. Vous ne trouvez pas ? (Elle prend le verre.
 Paul se détourne. Elle va boire, puis s'arrête.) Vous êtes sans doute
 comme Brétigny, qui prétend que des choses pareilles
 ne se voient que dans les bas-fonds et que la société,
 la vraie, la nôtre, est à l'abri de ces monstruosité !
 Moi, je ne suis pas de son avis. Nous avons eu quelques
 beaux crimes dans le grand monde.

Elle porte le verre à ses lèvres.

PAUL ASTIER, vivement.

Maria !

MARIA-ANTONIA

Mon ami.

Elle le regarde, attend une parole et de nouveau approche de sa bouche
 le verre.

PAUL ASTIER

Ne bois pas !

Il veut prendre le verre. Maria-Antonia l'écarte doucement.

MARIA-ANTONIA

Pourquoi ? j'ai soif.

PAUL ASTIER

Jette ça... je veux... je t'en prie... jette.

MARIA-ANTONIA, qui s'est levée brusquement sans abandonner le verre, toujours posé sur la table.

Tu n'as donc pas le courage d'aller jusqu'au bout ? Tu n'es donc pas un homme fort ? C'était pourtant bien combiné. Il arrive tous les jours qu'une personne d'âge meure subitement en pleine fête mondaine. L'audace même de ton crime te couvrirait... Et tu t'arrêtes juste au bord. Tu t'émeus pour si peu, tu trembles, tu te bouleverses. Il fallait m'envoyer Lortigue... Il n'aurait pas tremblé, lui !

PAUL ASTIER, bas, bégayant.

Mais je ne comprends pas... J'ai craint que cette eau glacée... vous fit mal... et...

MARIA-ANTONIA

Misérable ! C'est que je te guette, va ! Et il y a longtemps... Je savais que tu en viendrais là, je croyais même que ce serait plus tôt... Ah ! tu as lutté, je t'ai vu. La peur, un reste de tenue, ce plastron empesé sur la poitrine, qui vous tient lieu d'honneur à vous autres... Puis, tu n'as pas pu résister, parce que tu es un méchant, que tu n'as pas de pitié, enfin parce que la tentation était trop forte et que le vertige t'a pris. Dis donc encore qu'il n'existe pas, ce vertige du crime. Tu l'avais dans les yeux, tout à l'heure, devant ta glace. Avant même de voir ton geste, glissant le

flacon dans ta poche, là, j'avais deviné. Je me suis dit : C'est pour aujourd'hui.

PAUL ASTIER

Quelle folie ! en voilà assez... Jette ce verre et rentrons.

MARIA-ANTONIA, écartant le verre qu'il veut prendre et se mettant entre la table et son mari.

Vraiment !... Et si j'appelais, moi, si j'ouvrais ces portes toutes grandes, monsieur le sous-secrétaire d'État... si je criais : Venez voir, voilà l'homme !

Sa voix s'est montée, en parlant.

PAUL ASTIER, épouvanté.

Maria...

MARIA-ANTONIA, baissant la voix.

Je l'ai tiré de la misère et de la boue, je l'ai fait ce qu'il est, tout ce qu'il a lui vient de moi... Je lui ai sacrifié mon nom, ma fortune, payé toutes ses dettes... Elle m'a coûté plus cher que Mousseaux, la restauration de ce gentilhomme !... Et maintenant que je n'ai plus rien, qu'il m'a tout pris, pour me remercier de ce que j'ai fait, en prix de mon amour et de mes tendresses, voici ce qu'il m'apporte à boire... la mort !... la mort à moi qui lui ai donné plus que ma vie.

PAUL ASTIER, farouche, croisant les bras.

Eh bien ! faites, appelez !... Vous figurez-vous que j'ai peur ? (Bas et tout près d'elle.) Mais comprends donc, malheureuse femme, que si j'en suis venu là, c'est toi, c'est ta faute. Pourquoi t'es-tu acharnée ? Pourquoi me barrer la route ? Il fallait que je saute ou que je t'écrase. J'ai manqué mon coup, tant pis pour moi ! Appelle, mais appelle donc, qu'est-ce qui te retient ?

MARIA-ANTONIA

Oui, oui, tu es fort, tu es brave, tu es sûr que je ne

dirai rien. Tu ne t'es pas trompé, tiens !... (Elle fait un pas vers la croisée et jette le verre. Revenant vers lui.) Tu voulais divorcer, c'est fait... Ma lettre est écrite, partie ; c'est moi qui le demande, le divorce... Maintenant, il n'y a plus d'épouse ici, plus d'amante, rien qu'une mère, une triste mère en cheveux gris, prête à tous les mensonges, à toutes les hontes, pour t'épargner, à toi, la honte suprême, pour que tu ne sois pas un assassin.

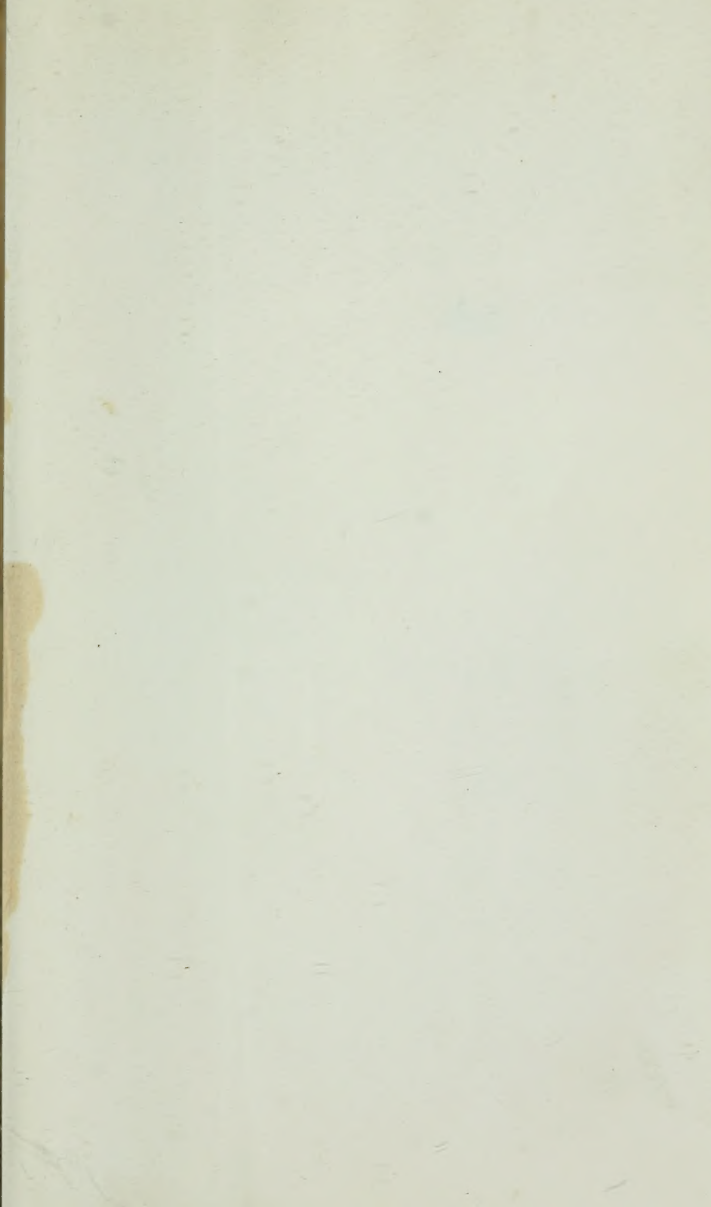
(Elle cache sa figure dans ses mains.)

PAUL ASTIER, lui prenant la main d'un geste brusque, l'effleure d'un baiser, en courbant la tête comme une bête traquée. Tout bas.

Pardon... pardon...


MARIA-ANTONIA, se détournant pour cacher ses larmes.


Oh ! moi, toujours pardon, mais c'est la vie qui ne pardonne pas... Oh ! sois bon, sois bon, sois honnête ; tu ne sais donc pas que tout se paye, pauvre enfant, tout se paye... tout !



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 06 '78 

OCT 25 '78 

APR 01 1986

24 MAR '86

OCT 08 1991

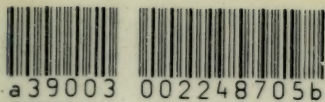
09 OCT. 1991

23 OCT. 1991

05 NOV. 1991

05 NOV. 1991

06 NOV. 1991



CE PQ 2216
.A14T6 1905
COO DAUDET, ALPH ALPHONSE DAU
ACC# 1221420

